

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia
confirmat. Cicero de Natur. Deor.*



Chez la V. THIBOUST, Imprimeur,
place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT

POUR L'ANNÉE 1779.

DANS l'avant-propos de notre journal du mois de janvier 1778 , nous avons déclaré que nous ferions part à nos lecteurs des objets biographiques & bibliographiques, ainsi que des anecdotes qui peuvent servir à l'histoire de la médecine , afin de rendre notre travail plus intéressant , non-seulement aux médecins , aux chirurgiens & aux pharmaciens , mais encore aux savans de tous les ordres.

A l'égard du premier point , nous croyons avoir tenu parole , puisqu'après avoir payé à m. *Roux* le tribut d'éloges qu'il méritoit , & fait connoître ensuite m. de *Bordeu* , nous avons donné une notice historique du célèbre naturaliste & botaniste *Bernard de Jussieu* , & que nous commençons cette année 1779 , en rappelant les principaux traits de la vie de

4. AVERTISSEMENT.

m. *Bourdelin* dont le nom fera toujours cher à la médecine, à la chymie & à l'humanité.

Nous n'avons pas omis le second point, c'est - à - dire , la partie bibliographique, de laquelle on ne s'occupoit pas assez avant 1777. En effet , on se contentoit de rapporter les titres des livres nouveaux sans y joindre aucune notice. Cette simple annonce ne suffisoit pas pour les médecins , les chirurgiens & les pharmaciens de province. Nous avons cru devoir nous étendre davantage : ainsi, tantôt nous donnons une idée de l'ouvrage, tantôt nous l'apprécions ; lorsqu'il a déjà paru , nous en indiquons la première édition , & celles qui ont suivi, s'il y en a déjà eu plusieurs ; si c'est une traduction , nous marquons la date & le format de l'original. C'est en suivant ce plan, qu'à la fin de l'année 1777, nous avons déjà inscrit dans le journal de médecine 50 ouvrages différens ; & qu'on en trouve

AVERTISSEMENT. 5

le même nombre environ dans le cours de l'année 1778.

Quant aux mémoires, observations & dissertations qui nous ont été envoyés, & que nous avons insérés dans notre recueil, fait pour être consulté, dans la vue d'y trouver des regles de conduite lorsqu'on rencontre des cas semblables ou analogues à ceux qui font l'objet de ces mémoires, nous nous sommes quelquefois permis, mais sobrement, d'en retrancher des phrases entieres, soit parce qu'elles ne nous ont point paru assez claires, soit parce qu'elles étoient étrangères au sujet. Nous avons cru pouvoir aussi changer les endroits dont la diction étoit vicieuse, & réparer d'autres incorrections de style; quelquefois même nous avons refondu des mémoires entiers, lorsque certaines observations, excellentes d'ailleurs, étoient présentées d'une maniere trop diffuse, ou trop peu suivie. Nous nous sommes livrés à ce travail ingrat,

6. AVERTISSEMENT.

pour obliger nos lecteurs & les auteurs eux-mêmes : aussi ceux qui nous avoient envoyé ces mémoires si négligés , bien loin de blâmer la liberté que nous avons prise , nous en ont au contraire remercié,

On observoit encore dans ce *prospectus*, qu'on avoit pris des mesures pour être à portée d'annoncer avec la plus grande célérité , & les programmes par lesquels les académies & les sociétés savantes invitent les physiciens & les médecins à s'occuper des sujets qu'elles proposent , & les conditions qu'elles exigent de ceux qui desirent concourir pour mériter la couronne académique. Si quelquefois nous n'avons pas rempli toute l'étendue de cette promesse , c'est que notre zèle n'a pas été assez exactement secondé. Cependant on trouve dans notre journal de 1778 , l'annonce d'un grand nombre de problèmes de physique & de médecine , proposés non-seulement par les différentes académies de Paris , par celles des sciences , par

AVERTISSEMENT. 7

la faculté de médecine, par l'académie de chirurgie, par la société royale de médecine, par la société libre d'émulation ; mais encore par les academies d'Amsterdam, de Bordeaux, de Copenhague, de Dijon, de Gottingue, de Lyon, de Mannheim, de Mantoue, de Munich, de Soissons, de Suede, de Toulouse, &c.

Comme il est impossible de présenter l'analyse ou l'extrait de tous les ouvrages qui se publient dans le cours d'une année, on se tromperoit si l'on pensoit que ceux dont on a rendu compte, ont été pris au hazard : on en a fait choix avec réflexion.

Tantôt le choix a été déterminé par l'importance ou par la nouveauté du sujet ; c'est alors que l'on s'est plu à tracer le plan de l'auteur, à le suivre dans sa marche, à exposer ses principes, ses preuves, ses réflexions, & à inspirer par là au public le desir de connoître plus particulièrement l'ouvrage.

8 AVERTISSEMENT.

Tantôt on s'est arrêté à ces productions faites pour séduire, où l'auteur débite avec ostentation, comme nouvelle, une doctrine surannée que les physiciens du siècle précédent avoient condamnées à l'oubli; il falloit donc l'y faire rentrer pour toujours, en montrant que cette doctrine étoit fondée sur des expériences imposantes peut-être pour le vulgaire, mais dont l'homme instruit découvre aisément la source & l'erreur.

Tantôt on s'est cru obligé d'avertir que tel & tel écrit étoient sortis de l'atelier d'un adroit charlatan qui, pour s'enrichir (même aux dépens de la vie des citoyens), offre à la fatale crédulité des malades de prétendus spécifiques nouvellement découverts; cette race pullule & se multiplie comme l'ivraie; l'un se montre avec un *sel sympathique* qui guérit en 24 heures les plaies pénétrantes dans la cavité de l'abdomen; l'autre préconise un *baume aromatique* qui guérit

AVERTISSEMENT. 9

infailliblement la phthisie, l'asthme, la peste, & mille autres maux; celui-ci se présente les mains pleines de paquets de *poudre hermétique fixe*, avec laquelle il combat victorieusement toutes les maladies; celui-là distribue trois sortes d'*élixirs* capables de faire rentrer dans la fatale boîte de Pandore tous les maux qui en sont sortis; cet autre se dit possesseur d'un admirable *syrop végétal* qui, plus sûrement que le mercure, a la précieuse propriété d'effacer jusqu'aux moindres traces d'un commerce impur; tandis qu'un cinquième s'avance dans la place publique avec un *dépuratif du sang*, par l'usage duquel on doit vivre plus que *Nestor*; d'autres encore ayant à proposer des préparations discréditées, que le public rejetteroit, si elles lui étoient offertes sous leur véritable nom, les déguisent sous une autre forme, changent & les vases où elles étoient auparavant contenues, & l'étiquette, & l'enseigne du vendeur;

10 *AVERTISSEMENT.*

ils vont même jusqu'à transporter le magasin dans une autre rue ; en un mot ; tant est féconde en ressources la cupidité de ces pestes publiques , ces imposteurs se tuent , pour ainsi dire , eux-mêmes , afin de ressusciter avec un nouvel arcane de nouveaux noms & de nouvelles livrées. Ne serions-nous pas coupables envers la société , si nous n'arrachions le masque dont se couvrent ces séducteurs d'autant plus dangereux , que tous promettent la guérison de maux dont ils ne connoissent ni la nature , ni le siège , ni la marche.

Ne suffit-il pas d'être citoyen pour mettre au nombre de ses devoirs l'obligation d'avertir ses concitoyens , que ces certificats répandus avec profusion dans les carrefours & dans les maisons , portent le plus souvent le nom de personnes qui n'ont pas existé , ou qui ont vendu leur signature , ou qui même ayant eu le malheur de prendre du remède vanté , en ont été les victimes ; qu'ils doivent fer-

AVERTISSEMENT. 11

mer l'oreille à ces éloges pompeux que débitent des prôneurs mercenaires, ou ignorans, & stupidement crédules par le desir de faire du bien.

Cette obligation d'ailleurs nous est imposée par le serment que nous avons fait comme médecins, & en devenant membres de la faculté de Paris, qui depuis plus de six cens ans qu'elle existe, a donné des preuves éclatantes de son zele, de son dévouement pour le bien public, de son savoir, de son désintéressement; qui par des services signalés durant une longue suite d'épidémies cruelles qui dévasterent la France, & sur tout la capitale, en 1345, 1374, 1418, 1450, 1485, 1489, 1496, 1510, 1528, 1547, 1562, 1574, 1580, 1588, 1596, 1606, 1665, a mérité l'estime générale qui lui est due. Dans ces différentes calamités publiques, la faculté fut toujours consultée par les magistrats, & sur les moyens qu'il falloit employer pour arrêter la contagion

12. AVERTISSEMENT.

qui exerçoit ses fureurs sur les citoyens de tout rang, de tout sexe & de tout âge, & sur les précautions qu'il y avoit à prendre pour éloigner le mal dès sa naissance. Elle n'a pas montré moins de zèle pour conserver la doctrine d'*Hippocrate* dans sa pureté, pour combattre le charlatanisme, pour préserver l'humanité des maux qu'entraîne toujours une nouveauté accueillie avec enthousiasme, & pour tirer des découvertes tout l'avantage qu'elles peuvent procurer en les soumettant à un examen scrupuleux & au creuset de l'expérience : marche lente, il est vrai, mais qui épargne & assure la vie des hommes.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1779.

PREMIER EXTRAIT.

*OBSERVATIONS faites & publiées
par ordre du gouvernement, sur les dif-
férentes méthodes d'administrer le mer-
cure dans les maladies vénériennes; par
m. DE HORNE, docteur en médecine,
ancien médecin des camps & armées,
& en chef des hôpitaux militaires, mé-
decin ordinaire de madame la comtesse
d'Artois, consultant de son altesse sé-
rénissime monseigneur le duc d'Orléans,
censeur royal. A Paris, chez Monory,*

14. DIFFÉRENTES MÉTHODES

libraire de S. A. S. monseigneur le prince de Condé, rue de la comédie française.
M. DCC. LXXIX. (in-8°.)

LES observations que nous annonçons sont la suite & le complément d'un ouvrage du même auteur (1), qui a été très accueilli des gens de l'art, & qui méritoit de l'être. En analysant avec soin les principales méthodes, *m. de Horne* a développé d'une manière précise la véritable action de chacune : ce travail ne permet plus de méconnoître qu'une seule méthode ne peut convenir au traitement de toutes les maladies vénériennes ; & qu'il ne faille nécessairement les varier suivant le tempérament des malades, & les circonstances qui l'accompagnent. Mais quoique notre auteur ait prouvé par le raisonnement le plus concluant, cette importante vérité dans son premier ouvrage, il vient aujourd'hui de la confirmer d'une manière encore plus incontestable, en l'éclairant du flambeau de l'expérience.

Les observations que présente *m. de*

(1) Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, imprimée en 1775, chez *Monory*, libraire, rue de la comédie française. (in-8°.)

Horne, sont faites avec soin & intelligence ; elles portent l'empreinte de l'exactitude la plus scrupuleuse, & de l'impartialité la plus décidée. Pour les rendre telles, il a pris les précautions les plus sages dans les maisons de santé dont l'inspection médicale lui avoit été confiée ; il a fait consigner dans des registres les procès-verbaux les plus détaillés des maladies qu'on y traitoit. Le nom, l'âge, l'espece de la maladie, les accidens qui en sont inséparables, ou qui lui sont étrangers, le tempérament, le jour d'entrée & de sortie de tous les malades, enfin tout ce qui pouvoit donner quelque éclaircissement, indiquer le traitement, en désigner l'espece, en fixer le terme, rien n'y est oublié. Ce registre étoit accompagné d'un autre encore plus détaillé, où l'on marquoit, jour par jour, le nom, l'espece, la dose, la qualité, le nombre des remèdes employés pour chaque malade, leurs effets successifs, les motifs qui déterminoient quelquefois à les supprimer tout-à-fait, & à leur en substituer d'autres, enfin la terminaison de chaque maladie, le nombre des jours & la quantité de remèdes employés pour les guérir : c'étoit le journal exact, ou le véritable tableau de chaque traitement.

« Ces registres, dit *m. de Horne*, qui,

sous l'autorité du magistrat, resteront déposés dans les bureaux de la police pour y être consultés, seront la preuve la plus complète, s'il en étoit besoin, de la vérité & de la sûreté de ces observations, & l'on pourra se convaincre, autant par le raisonnement que par l'expérience, qu'il faut savoir varier les méthodes suivant les circonstances, & qu'il ne peut y en avoir une qui soit générale & exclusive : c'est une vérité qu'on ne sauroit trop répéter, & que les charlatans, dont le nombre est si considérable, cherchent toujours à éloigner & à obscurcir. Je m'estimerai heureux, ajoute *m. de H.*, si j'engage par-là quelques médecins à continuer & à perfectionner ce genre d'observations, pour achever d'éclairer & de convaincre le public. Nos vœux seront remplis s'il peut en résulter un jour que le traitement des maladies vénériennes, livré jusqu'ici à l'empirisme & à la charlatanerie, soit appuyé sur des principes aussi développés & aussi certains que le traitement des autres maladies ; c'est le vœu que je forme pour le bien de l'humanité, & c'est le seul motif qui m'ait déterminé à me livrer à ce genre de travail ».

M. de Horne n'ayant pas eu l'intention de faire un traité des maladies vénériennes, qu'il

qu'il croit inutile & dangereux de tenter, après celui que nous a laissé le célèbre *Astruc*, mais seulement de donner des observations sur les différentes manieres d'administrer le mercure, il n'a pas cru devoir diviser son ouvrage suivant les caracteres particuliers, les symptomes & les différences de ces maladies; & il a jugé qu'il seroit plus avantageux de généraliser ses observations, & de ne les distinguer que par l'espece de traitement préféré; c'est pourquoi il a divisé son ouvrage en quatre parties. La premiere contient les maladies vénériennes qui ont été traitées par une seule méthode; la seconde, celles où la réunion de deux méthodes a été jugée nécessaire; la troisieme, comprend celles pour lesquelles on a été obligé d'employer d'abord ou successivement plusieurs méthodes; enfin la quatrième est une exposition de quelques maladies reconnues incurables, malgré l'administration répétée du mercure sous plusieurs formes: cette quatrième partie contient en outre les observations des malades qui ont succombé à cette maladie, soit dans le temps ou à la suite de leur traitement, ou même sans avoir pris aucun remede dans les maisons de santé, terminaison malheureuse des maladies vénériennes,

18 DIFFÉRENTES MÉTHODES.

mais plus commune qu'on ne croit. M. de Horne ajoute à ces dernières observations plusieurs ouvertures & inspections de cadavres, pour tirer au moins, de la mort de ces malheureuses victimes, des lumières propres à en soustraire d'autres à un pareil sort.

Pour rendre ces observations encore plus exactes & concluantes, on a fait, tout récemment, à la réquisition de M. de Horne, la vérification des personnes de l'un & l'autre sexe, qui ont été traitées dans les maisons de santé; & il en a rapporté fidèlement la note à la fin de chaque observation : il remarque néanmoins que cette vérification n'ayant eu pour objet que de prouver l'existence de ces personnes d'une part, & de l'autre que leur santé n'a été aucunement altérée par les remèdes qui leur ont été administrés pour les guérir de la maladie vénérienne, elle ne porte point sur la récurrence de cette maladie qu'on ne peut raisonnablement garantir. Il suffit en effet, par rapport à l'administration du sublimé corrosif surtout, de prouver que la plus grande partie des personnes qui ont été guéries par ce remède, jouissent encore actuellement de la meilleure santé : « On ne répond pas aussi hardiment, continue M. de Horne, de leur persévérance dans l'état

D'ADMINIST. LE MERCURE. 19
de salubrité : le sublimé en effet guérit bien la vérole, mais il n'a pas plus que les autres remèdes de ce genre, l'avantage de corriger toujours ceux qu'il a guéris, ni de leur persuader l'avantage & la nécessité de la sagesse ou de la modération dans les plaisirs. D'ailleurs, quelque envie, ajoute-t-il, qu'on ait eu de faire cette recherche sur tous les malades, & de rendre ce renseignement général, il n'a pas été possible d'y réussir, quelques-uns étant retournés en province, ou ayant changé d'état, ou n'ayant pu être trouvés à Paris». Tant de précautions pour assurer & justifier l'exactitude des observations que présente m. de H., sont bien faites pour inspirer de la confiance, & ne peuvent qu'augmenter celle qui lui est déjà due personnellement. Mais, pour fixer encore plus l'opinion qu'on doit en avoir, nous allons examiner attentivement la première & la seconde partie de cet ouvrage, & présenter quelques-unes des observations qui y sont contenues. Nous nous occuperons incessamment des deux dernières parties.

Le chapitre premier contient les observations sur les maladies vénériennes traitées par les seules frictions mercurielles; elles sont précédées d'un précis sur les avantages & les désavantages de

20 DIFFÉRENTES MÉTHODES

cette méthode, sur son insuffisance dans certains cas, sur les préparations qu'elle exige, & sur les inconvéniens qui en sont inséparables : m. de *Horne* en use ainsi à l'égard de toutes les autres méthodes.

« Si les frictions mercurielles, dit-il, ne sont pas toujours le remède à préférer dans le traitement des maladies vénériennes, si elles ne conviennent pas à toutes, & dans tous les cas, elles peuvent néanmoins être aussi employées avec précaution, & devenir suffisantes quand le virus est récent, qu'il occupe encore le tissu cellulaire de la peau, ou qu'il s'est arrêté aux chairs & aux glandes, & qu'il ne produit d'ailleurs aucune inflammation urgente. Le mercure introduit à l'organe de la peau, par ce moyen, exerce alors une action prompte & naturellement dirigée sur le virus, pour ainsi dire, concentré dans ces parties ; & son action, en ce cas, est souvent aussi sûre, aussi complète qu'on peut le désirer, sur tout si on la modere & si on l'emploie avec les modifications dont elle est susceptible : il est même des circonstances, ajoute notre auteur, où cette méthode mérite la préférence sur quelques autres, c'est quand les principaux organes de la vie & de la santé sont notablement lésés, ou quand, à raison de leur texture, de leur

délicatesse & de leur configuration, on a à craindre cette lésion. Mais pour préférer, dans ce cas, les frictions à toute autre méthode, il faut que la peau ne soit pas susceptible d'érysipele, ni d'une astriction opiniâtre que les bains ne puissent vaincre; il faut en outre qu'il n'y ait point, ou qu'il y ait peu d'écoulement gonorrhéique; car il est prouvé que le mercure appliqué en friction, engorge & relâche étonnamment les vaisseaux lymphatiques, qu'il les rend bâillans, & qu'il leur fait perdre presque tout leur ressort; ce qui rend quelquefois ces sortes d'écoulemens incurables, sur tout si on n'administre les frictions, comme on le fait communément, qu'à la fin du traitement des gonorrhées, méthode contre laquelle *m. Arnaud* s'est élevé avec autant de force que de vérité dans son excellent traité de la gonorrhée ».

Le chapitre second contient les observations sur les maladies vénériennes traitées par la seule application des emplâtres mercuriels. Cette méthode est très ancienne; elle a été pratiquée dès l'an 1553, & elle a été presque aussitôt abandonnée. On a voulu la ressusciter depuis peu, mais le succès n'a pas répondu aux promesses des auteurs.

« Elle a quelqu'analogie, dit *m. de H.*,

22 DIFFÉRENTES MÉTHODES

avec celle des frictions, en ce que le mercure crud, divisé autant qu'il peut l'être par des matieres graisseuses résineuses, est introduit dans l'un & l'autre par l'organe de la peau; mais l'intromission du mercure, par le moyen des emplâtres, est encore plus équivoque, & ne peut jamais raisonnablement s'estimer. Cette intromission peut être souvent très considérable, & on n'en est pas averti à temps; elle peut être en revanche très foible, & rien n'apprend cet inconvénient que la longueur excessive du traitement, ou la persévérance des symptômes & l'opiniâtreté de la maladie, malgré cette application; d'où il résulte que les emplâtres mercuriels ne sont ni un remede nouveau, ni un remede sûr; qu'ils ne diffèrent des frictions que parce que, dans cette premiere méthode, on applique sur le champ à la peau toute la quantité de mercure qu'on croit nécessaire à la guérison, au lieu que dans les frictions on la divise pour l'augmenter ou la retrancher à volonté; ce qui démontre nécessairement l'avantage des frictions sur les emplâtres ». Il n'y a eu que quatre malades traités par cette méthode.

La méthode des fumigations occupe le troisieme chapitre. Après en avoir développé le mécanisme, *m. de Horne* croit

qu'il est des circonstances où elle mérite d'être employée, même de préférence, quand le corps est parsemé de pustules, ou de dartres suppurantes; quand il existe d'anciens écoulemens gonorrhéiques, ou des ulcères interminables aux parties de la génération ou à l'anüs: le mercure, sous cette forme, est en effet plus dessiccatif, & il procure plus sûrement la détersion & la cicatrisation des ulcères. Mais comme il exerce une action tonique, & quelquefois astringente, il faut éviter de l'employer toutes les fois qu'il y a phlogose, inflammation, douleur, sensibilité ou disposition au carcinôme. Il faut aussi s'en abstenir quand on a la poitrine délicate, qu'on est affligé d'un asthme sec & convulsif; quand on est menacé d'un ulcère à la matrice, quand on est d'un tempérament trop sec, ou qu'on est amaigri par la maladie. Il n'y a eu que huit malades traités par les seules fumigations. Nous allons rapporter une des quatre observations que *m. de Horne* présente à ce sujet.

Première observation.

« 169. (1) Marguerite.... native de la Picardie, âgée de vingt-deux ans, d'un

(1) C'est le numéro sous lequel la malade est enregistrée.

24 DIFFÉRENTES MÉTHODES

tempérament sanguin, & ordinairement bien réglée, est entrée le 21 août 1776, à la maison de santé de la rue Plumet, attaquée, pour la première fois, de la maladie vénérienne, qui s'étoit manifestée par quantité de pustules endurcies à l'extérieur de la vulve, par des condylômes sur les grandes lèvres, des choux-fleurs & des poireaux tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur de la vulve, des crêtes de coq, & une fistule à l'anus. Il fut d'abord décidé qu'on la traiteroit par la solution de sublimé corrosif, & par des fumigations locales, après y avoir été préparée par une saignée, une purgation & quelques bains; mais comme le sublimé fit une impression trop vive sur son estomac, & qu'il en résulta des vomissemens & quelques douleurs, on l'abandonna bientôt, & on se borna à administrer les fumigations générales, & ensuite les locales.

Cette malade commença les fumigations de cinabre artificiel à la dose d'un gros, le premier septembre, & elle les continua à cette dose jusqu'au 18, en mettant un jour d'intervalle entre chaque fumigation: elle buvoit d'ailleurs de la tisane émolliente simple.

Dès le 18 septembre les poireaux commencèrent à tomber, les pustules à s'aplatir & à s'amollir; on continua les fu-

D'ADMINIST. LE MERCURE. 25
migrations à la dose d'un gros & demi
jusqu'au 30, & à cette date il n'y avoit
plus de poireaux ni de choux-fleurs, &
les pustules s'effaçoient visiblement. On
coupa les condylomes qui ne reparurent
plus; cependant l'ulcere fistuleux se dé-
tergeoit, & le dépôt qui étoit survenu à
la levée gauche de la vulve, que l'on
avoit ouvert, & qui avoit bien suppuré,
se desséchoit. Le 15 octobre il ne restoit
plus qu'un point à l'ulcere fistuleux de
l'anus, tout le reste étoit cicatrisé. On
avoit encore administré dix fumigations
locales d'un gros de cinabre chacune.

Le 18 octobre cette malade fut mise aux
convalescentes, & elle sortit quelques
jours après parfaitement guérie, & sans
avoir éprouvé aucun accident. On avoit
employé, pour la guérison, 28 gros de
cinabre en fumigation; les maux d'esto-
mac & les vomissemens qui avoient été
occasionnés par le sublimé, n'eurent au-
cune suite; & ne reparurent plus après
qu'on l'eut abandonné. Cette femme a
été visitée depuis peu, & elle jouit de
la meilleure santé.

Le quatrième chapitre est entièrement
consacré au sublimé corrosif, dont l'au-
teur détaille les avantages & les incon-
véniens, sans oublier toutes les précau-
tions que ce remède exige; &, loin de le

26 DIFFÉRENTES MÉTHODES

préconiser indistinctement dans tous les cas, il distingue avec la plus grande attention ceux où il faut bien se garder de le prendre, & il desiré, avec tous les médecins qui n'ont en vue que le bien public & l'utilité générale, que ce remède précieux confié aux seuls apothicaires, ne puisse jamais être donné sans une ordonnance signée des gens de l'art, auxquels seuls l'administration devroit en être réservée. « Quand on descend, dit *m. de Horne*, à la classe innombrable de gens de tout état, qui, sans qualité, sans connoissances, sans précaution, sans aucune distinction d'âge, de sexe & de tempérament, & sans égard au caractère essentiel de la maladie, donnent indistinctement ce remède à tout le monde, on gémit d'un abus qui peut avoir souvent des suites fâcheuses, & on voudroit peut-être que les vertus de ce spécifique fussent encore ignorées. Il n'est pas en effet de bon citoyen qui, d'après ce dernier exposé qui n'est que trop véritable, ne desirât que le gouvernement proscrivât l'usage du sublimé corrosif; mais s'il est démontré que ce remède est par lui-même très bon, & que, *quand il est bien administré*, il n'a aucun inconvénient, tous les vœux alors se réunissent pour qu'à une exclusion trop générale qui

priveroit les médecins d'un remède souvent difficile à remplacer, on substitue les moyens d'en prévenir les abus ».

« Tout doit céder à l'expérience, ajoute-t-il, en médecine sur tout : c'est donc elle qu'il faut consulter, c'est ce guide qu'il faut suivre pour savoir si l'on doit rejeter le sublimé de la pratique, ou l'admettre avec de justes & sages restrictions. Mais si par le raisonnement on est parvenu à savoir que le sublimé ne convient pas à toutes les maladies vénériennes, l'expérience a appris que c'est un des meilleurs remèdes pour la guérison des chancres, des ulcères, des pustules, des phimosis, des éruptions cutanées, & que dans les gonorrhées virulentes qui exigent presque toujours, dès les commencemens, l'usage du mercure, on ne peut l'administrer sous une forme plus heureuse & plus conforme au traitement réfléchi de cette maladie ».

Parmi les observations présentées par *m. de Hogue* sur l'administration seule du sublimé, nous en choisirons une au hasard, pour faire mieux juger de la manière dont il étoit administré dans ces établissemens.

Observation quatrième.

« 491. Elisabeth - Catherine.... âgée de vingt ans, native de l'Isle de France,

28 DIFFÉRENTES MÉTHODES

n'étant pas réglée depuis six mois, sans cependant qu'il y eût aucun signe de grossesse, d'ailleurs d'un assez bon tempérament, est entrée à la maison de santé de la petite Pologne, le 10 mars 1777, pour y être traitée d'une gonorrhée virulente, accompagnée de pustules ulcérées sur les grandes levres, & à la marge de l'anüs, de poireaux au pli de la cuisse droite, & de condylômes au fondement.

Après avoir été saignée & purgée, cette malade commença l'usage du sublimé corrosif, le 12 mars, à la dose d'un quart de grain par jour jusqu'au 14 du même mois. Le 15, elle en prit un demi-grain par jour jusqu'au 26, & depuis le 26 mars jusqu'au 15 avril, on lui en donna trois quarts de grain par jour (chaque prise dissoute dans une pinte de risane émolliente); ce qui fait en tout 21 grains de sublimé.

Le 27, la gonorrhée étoit déjà diminuée, les poireaux étoient détruits, les pustules s'effaçoient, & le condylôme s'amollissoit. Le 3 avril, la gonorrhée se tarissoit, les pustules étoient effacées, les poireaux n'avoient point reparu, & le condylôme n'existoit plus.

Le 10 avril, il n'y avoit plus ni gonorrhée, ni pustules, ni poireaux; cette malade fut alors purgée deux fois, &

D'ADMINIST. LE MERCURE. 29
renvoyée ensuite, le 17, parfaitement
guérie, sans avoir éprouvé pendant son
traitement, ni *depuis*, aucune douleur ni
aucun accident de ce remède : ce dont on
vient de s'assurer encore de nouveau ».

Il faut lire les autres observations, dont
quelques-unes sont très intéressantes; on
y verra sur tout des enfans depuis l'âge
de 2 jusqu'à 9 ans, guéris par ce seul re-
mède sans aucune espèce d'inconvénient;
toute la précaution que l'on prenoit alors,
c'étoit de couper, avec le lait de vache,
la tisane émolliente qui servoit de véhi-
cule au sublimé, & de proportionner ce
dernier remède à l'âge tendre & à la foi-
blesse de ces innocentes victimes de l'in-
continence de leurs parens ». M. *de H.*
observe même à ce sujet, que « c'est la
forme la plus heureuse, & la manière la
plus sûre de faire prendre du mercure aux
enfans infectés du virus vénérien; qu'il
s'allie aisément avec leurs boissons, &
qu'on le manie comme on veut ».

Avant de quitter ce chapitre intéressant,
nous ne pouvons nous dispenser de rap-
porter une note qui nous a paru renfer-
mer une vérité qu'on ne sauroit trop ré-
péter, & sur laquelle on peut s'en rap-
porter à m. *de Horne*.

« Quelles que soient les protestations,
dit-il, des charlatans, quelque déguise-

30 DIFFÉRENTES MÉTHODES

ment qu'ils apportent à leurs remèdes dont ils varient la forme & le goût au gré de leurs intérêts & de l'opinion publique, on fait que le sublimé en est toujours la base. C'est avec ce spécifique *si dangereux entre leurs mains*, qu'ils ne craignent pas de présenter leurs eaux miraculeuses, leurs syrops déguisés, & les remèdes végétaux qu'ils assurent ne point contenir de mercure, & qu'ils annoncent comme une découverte qui leur est propre, & pour laquelle ils demandent les récompenses du gouvernement, avec d'autant plus d'assurance qu'ils ont l'art de tromper quelquefois les plus clairvoyans, & de mêler avec adresse à leurs décoctions, ou à la boisson ordinaire des malades, le remède qui peut guérir : *espece d'escamotage fort en vogue depuis quelque temps*. C'est en vain qu'on dévoile ces gens à secret, ou qu'on les expulse, en mettant le public en état de les apprécier, ils se reproduisent presque aussitôt : *c'est une génération éternelle que l'avidité fait renaître, pour ainsi dire, de ses cendres* ».

Le chapitre cinquième contient les observations sur les maladies vénériennes traitées par la seule application des lavemens anti-vénériens. « La méthode d'introduire le mercure dans le corps humain

par le moyen des lavemens est assez récente, & on peut dire qu'elle est très ingénieuse; on épargne par-là à l'estomac; ce qui est quelquefois très important, le dégoût des boissons, & aux principaux viscères l'impression d'un remède qui peut être quelquefois relativement trop active ». Après avoir détaillé les avantages & les inconvéniens de cette méthode, les cas où elle doit être employée, ceux où elle seroit inutile & même nuisible, & les précautions qu'elle exige, *m. de Horne* « croit cette méthode supérieure à toutes les méthodes déjà connues pour la guérison des vieilles gonorrhées, & à plus forte raison des récentes. On sait, dit-il, combien cette maladie est ingrate à traiter, & combien elle est rebelle dans les femmes sur tout : les lavemens anti-vénériens la terminent quelquefois d'une manière qui tient du prodige, & ces succès souvent répétés, sont dûs sur tout à la manière dont ce remède est administré. Il faut en effet le considérer comme un spécifique appliqué presque immédiatement sur le mal même, qu'il pénètre aisément, promptement, & sans aucune altération; c'est un topique agissant, c'est une espèce de bain local, dont l'effet se continue quelquefois pendant des heures entières, sans augmenter pour cela le

32 DIFFÉRENTES MÉTHODES

relâchement tant à craindre dans cette maladie : s'il agit d'une manière non équivoque comme spécifique , il exerce presque aussi complètement son action tonique, & même graduellement astringente sur des parties originairement engorgées, & quelquefois devenues relâchées jusqu'à l'atonie la plus complète. On ne peut donc s'empêcher de la regarder comme un moyen de plus , & qui nous manquoit absolument ; & lors même qu'on ne voudroit pas le croire suffisant , quand il est administré seul , quoiqu'il le soit en effet dans bien des circonstances , il faut au moins convenir que c'est un remède , secondaire & auxiliaire, très avantageux, & dont les médecins tireront le plus grand avantage en l'employant à propos ».

De quatre-vingt-trois malades traités par cette seule méthode dans les maisons de santé, il n'en est mort qu'un ; & de 18 observations que rapporte m. *de Horne* , nous en allons présenter une qui suffira pour juger de toutes les autres.

Observation cinquieme.

» 306. Marie-Marguerite.... femme mariée , âgée de 29 ans , native de la Normandie , d'un tempérament délicat ; autrefois très bien réglée, mais éprouvant depuis treize ans des suppressions
fréquentes

fréquentes de ses règles, ou une diminution constante dans cet écoulement périodique; elle étoit d'ailleurs sujette à des fleurs blanches, & elle avoit éprouvé, il y avoit dix-huit mois, des cuissions très douloureuses, une inflammation à l'urethre, des difficultés d'uriner, & un écoulement virulent très abondant, pour lesquels symptômes, après les préparations convenables, on lui avoit administré des frictions dans sa chambre, pendant deux mois, avec peu de succès.

Cette femme entra à la maison de santé de la petite Pologne, le 30 septembre 1776, ayant encore la même gonorrhée, & de plus un ulcère à la partie inférieure de la vulve, qui pénétoit jusque dans le rectum; elle éprouvoit encore un reste de salivation occasionnée par les frictions qui lui avoient été administrées.

Le caractère & l'ancienneté de la maladie, joints à l'insuffisance déjà éprouvée des frictions, déterminèrent à la traiter de préférence par la méthode des lavemens anti-vénériens; en conséquence, après avoir été purgée & avoir pris sept bains, elle commença l'usage de ces lavemens. On lui en administra deux par jour, composés chacun d'une livre de décoction de graines de lin, & de deux

34 DIFFÉRENTES MÉTHODES

mesures de liqueur anti - vénérienne (1). Comme elle les gardoit bien, condition essentielle à la guérison, on augmenta insensiblement la dose de la liqueur; on en mit d'abord trois mesures, & ensuite quatre dans chaque lavement, & elle les continua à cette quantité & à cette dernière dose de la liqueur jusqu'au 6 novembre qu'elle fut reconnue bien guérie.

Le 19 octobre, la gonorrhée étoit déjà presque tarie, la fistule se détergeoit, & la salivation étoit dissipée. On pansoit la fistule, on y faisoit des injections vulnéraires auxquelles on ajoutoit le baume du commandeur.

Le 25 octobre, la fistule se cicatrisoit; on continua la même injection & les mêmes remèdes qui n'occasionnerent aucune tranchée ni douleur, & qui perfectionnerent insensiblement la cicatrisation de la fistule: aussi les lavemens ne passaient-ils plus par la vulve, comme ils le faisoient dans les commencemens.

Le 31 octobre, cette malade fut mise dans la salle des convalescentes, où elle fut purgée deux fois avec les pilules de Belloste. Elle en sortit parfaitement guérie le 6 novembre, après avoir pris 70 lavemens, pour lesquels on avoit em-

(1) La mesure contient cinq gros de liqueur.

D'ADMINIST. LE MERCURE. 35
ployé cinq pintes & demie de liqueur
anti-vénérienne. Il n'en est pas résulté le
plus léger inconvénient, & cette femme
se porte encore actuellement très bien ».

Le chapitre sixieme contient une ob-
servation sur les bains anti-vénériens (1).

« Quoique les bains anti-vénériens, dit
m. de Horne, ne doivent être communé-
ment regardés que comme un moyen se-
condaire de guérir la maladie vénérienne,
cependant il est des cas où ils peuvent
suffire, & même être quelquefois em-
ployés de préférence, sur tout quand les
autres méthodes ont été à-peu-près inu-
tiles; ou quand l'organe de la peau est
tellement entrepris & dégradé par le vi-
rus, qu'il est intéressant & même néces-
saire de le soumettre à l'impression ha-
bituelle & continuée des bains. Alors on
réunit l'avantage de remplir par un seul
moyen cette premiere & indispensable
indication, en même temps qu'on atta-
que le virus par le sel mercuriel dissous
dans les bains; que par-là on en énerve
l'action, & qu'on travaille à l'aneantir
tout-à-fait ».

La personne qui fait le sujet de cette
observation intéressante étoit précisément
dans ce cas; elle avoit sucé la maladie

(1) C'est à m. Baumé.

36 DIFFÉRENTES MÉTHODES

vénérienne avec le lait, & elle avoit ; outre plusieurs symprômes de cette cruelle maladie, une dartre universelle qui n'avoit pas épargné la racine des cheveux. Elle avoit pris les bains & le sublimé sans beaucoup d'avantage, on s'apperçut seulement d'une diminution légère dans le vice pforique ; on fut même obligé de cesser l'usage intérieur du sublimé, & on lui substitua les bains anti-vénériens, c'est-à-dire qu'on changea l'administration du remède sans le quitter pour cela. Ces bains, pris pendant 12 jours, opérèrent insensiblement la guérison de cette terrible maladie, & ils n'occasionnerent aucune espece d'accident : depuis ce temps, la peau est devenue unie, blanche & douce, & cette fille paroît délivrée de cette incommodité pour toujours. Sur quoi *m. de H.* fait ces réflexions : « On n'auroit osé donner, dit-il, à cette malade la quantité de sublimé qui étoit nécessaire pour la guérir radicalement ; mais en soumettant toute la peau à l'impression de ce remède, outre que le secours devenoit plus immédiat & plus sûr, il en a été repompé suffisamment pour opérer la mutation & la destruction du virus, sans que les visceres aient pu en être affectés ».

Le chapitre septieme contient des observations sur les maladies vénériennes

D'ADMINIST. LE MERCURE. 37
traitées par quelques préparations de mercure insoluble.

« Quoiqu'il soit constant, dit *m. de Horne*, que le mercure soluble & miscible à nos humeurs opere plus promptement & plus sûrement la guérison du virus vénérien que les préparations insolubles, dont l'effet se borne souvent au canal intestinal; cependant il est des cas où ces dernières préparations méritent la préférence : c'est quand il y a des humeurs épaissies, engorgées, qui obstruent les glandes ou les viscères, qui en altèrent la texture & l'organisation. Il faut alors des forces principalement dirigées vers les solides, & qui, en stimulant la fibre, & augmentant son ressort, en multiplient les vibrations & produisent graduellement une action pressante sur les humeurs qu'on cherche d'ailleurs à diviser & à rendre évacuables par les boisons. C'est vainement qu'on insisteroit, dans ce cas, sur des moyens plus doux; ils seroient par cela même insuffisans, & il en résulteroit à la fin l'inertie de la fibre, pour avoir négligé de la stimuler à temps, & successivement l'oblitération des vaisseaux entrepris : ce qui s'opposeroit au parfait rétablissement des fonctions qui auroient été lésées, & laisseroit sou-

38 DIFFÉRENTES MÉTHODES

vent l'organe dans un état de dégradation vraiment insurmontable.

C'est dans ces circonstances que les pilules de *Keyser*, dont on a tant abusé d'ailleurs pour avoir voulu les généraliser, le mercure doux, la panacée, quelques précipités mitigés, & les autres préparations de mercure insoluble, multipliées à l'infini, mais dont l'action fondante est à-peu-près la même, doivent & peuvent être employées, & qu'elles produisent souvent un effet qu'on attendroit vainement des autres méthodes ».

De 29 malades traités par les préparations de mercure insoluble, il en est mort un dont on trouvera l'observation dans la quatrième partie, & m. de *Horne* en présente quatre dans lesquels on remarque assez constamment des engorgemens aux glandes des aines, des aisselles, des mamelles, aux glandes maxillaires & autres, des tumeurs scrophuleuses, des ulcères anciens de même caractère, qui ont été guéris par cette méthode : nous invitons les gens de l'art à les lire, elles le méritent; mais les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de les rapporter.

La seconde partie de cet ouvrage contient les observations sur les maladies vénériennes traitées par la combinaison des deux méthodes.

« Il est toujours avantageux, dit *m. de Horne*, de guérir avec le moins de remèdes possibles, & avec les remèdes les plus simples ; c'est une vérité qui n'est méconnue d'aucun médecin : mais il existe des maladies vénériennes si compliquées, les symptômes qui les caractérisent, quoique produits par la même cause, sont quelquefois si dissemblables & si opposés, elle attaque des organes dont la texture & les fonctions sont si différentes qu'il n'est souvent pas possible de remplir toutes les indications, & de prévenir tous les inconvéniens avec un seul & même remède. En effet, quand le virus épaisit, coagule la lymphe, quand il produit des excroissances dures & fongueuses, qu'il engorge, grossit & défigure les organes glanduleux, quand il y occasionne des tumeurs indolentes, il exige d'autres secours que quand, par son acrimonie, il irrite, déchire & détruit les petits vaisseaux excrétoires de la peau, auxquels il s'attache, & y occasionne des ulcères douloureux, & souvent très corrosifs ; ou que, pénétrant jusqu'aux muscles, aux membranes, au périoste & aux os, il y produit les douleurs les plus aiguës, & prépare de loin la suppuration rongeante qui les dissout, ou la carie qui les détruit. Le traitement doit varier en conséquence.

40 DIFFÉRENTES MÉTHODES

plus quand à quelques-uns de ces symptômes effrayans se joignent ces fluxions inflammatoires si communes du canal de l'urethre & des glandes qui touchent & avoisinent le col de la vessie ; fluxions accompagnées d'écoulemens acrimoneux, purulens, si difficiles à rarir ».

Il faudroit pouvoir suivre *m. de Horne* dans cette partie de son ouvrage, faite pour prouver que quoique le mercure, sous toute sorte de formes, guérisse la maladie vénérienne, cependant les différentes préparations que l'on fait de ce minéral en varient, en changent l'action, & qu'il n'est possible ni permis de les donner indistinctement à toutes sortes de personnes, & dans toutes les maladies, sous la même forme ; mais nous nous bornerons à donner une idée de l'application qu'il fait de ces principes dans les discours qui précèdent chaque chapitre de ses observations.

Le premier contient les maladies vénériennes traitées par les frictions mercurielles jointes aux sudorifiques. Si les sudorifiques, dit notre auteur, déterminent quelquefois ou même augmentent l'action du mercure quand elle est trop foible, ou quand elle est nulle, parce qu'il reste comme niché dans quelques parties éloignées du torrent de la circulation, si

D'ADMINIST. LE MERCURE. 41
alors ils l'ébranlent & lui donnent une détermination avantageuse pour la guérison, & si dans ces circonstances ils ont quelquefois opéré des miracles, on doit présumer que les sudorifiques auront encore plus d'efficacité, si on les donne concurremment avec les frictions, sur tout dans les tempéramens relâchés ou dans des circonstances où l'on a quelque raison de craindre le relâchement produit par l'admission du mercure sous cette forme. Il rapporte quatre observations qui prouvent ces principes, & de 47 malades traités par cette méthode, tous ont guéri.

Le chapitre second présente la combinaison des frictions avec les fumigations mercurielles que m. *de Horne* juge nécessaires toutes les fois qu'à des engorgemens glanduleux que les frictions locales peuvent résoudre, se joignent des pustules suppurantes, des ulcères rongeurs qui infectent la peau, & qui ne permettent pas souvent d'employer les frictions; les fumigations alors procurent la détersion & la cicatrisation des ulcères, & loin de contredire l'effet des frictions, elles l'assurent au contraire, & le rendent plus complet. Dans certains cas, dit-il, une méthode n'est qu'auxiliaire tandis que l'autre est la principale, & alternative-

42 DIFFÉRENTES MÉTHODES
ment on en varie l'administration suivant
les circonstances.

Le chapitre troisieme est la combinaison des frictions avec le sublimé corrosif.

« De toutes les préparations mercurielles, employées au traitement des maladies vénériennes, il n'en est aucune dont la combinaison soit plus heureuse & plus universellement pratiquée. Quand on a jugé nécessaire la réunion de ces deux moyens, on y a été déterminé sans doute par l'avantage de pouvoir augmenter l'énergie du mercure simplement étendu & divisé, par l'activité de celui qui, donné sous une forme saline, est exactement soluble, & miscible à toutes nos liqueurs. C'est aux médecins de l'armée, pendant la dernière guerre en Allemagne, qu'on doit les premiers essais de la réunion de ces deux remèdes, & on l'a depuis pratiqué assez constamment & avec succès, à Paris, sous le nom de *méthode mixte* qu'on lui a donné ».

Nous allons rapporter une des 29 observations présentées par m. de Horne sur 499 malades traités dans les maisons de santé par cette méthode, sur lesquels il en est mort cinq dont on trouvera les observations dans la quatrième partie.

Observation vingt-sixieme.

« 20. Joseph-George. . . âgé de vingt ans, natif de l'Alsace, d'un tempérament délicat, ayant déjà eu la maladie vénérienne qui s'étoit manifestée par une gonorrhée qui avoit été supprimée inconsiderément, & à la suite de laquelle il avoit éprouvé dans les membres des douleurs qui subsistoient encore, est entré à la maison de santé établie pour les hommes, rue des Brodeurs, le 20 juin 1776, avec une nouvelle gonorrhée accompagnée de deux bubons aux aines, de chancres entre le gland & le prépuce, qui occasionnoient un phimosis, & des douleurs nocturnes.

Après avoir été saigné & baigné, ce malade fut mis à l'usage du sublimé le 24 juin, à la dose d'un quart de grain par jour. Le 29, on lui en donna un demi-grain; le 4 juillet, trois quarts de grain; & le 19 juillet, un grain par jour, & il continua ce remède à cette dernière dose jusqu'à son parfait rétablissement. Les bains furent aussi donnés à ce malade tous les deux jours.

Le 24 juin, on lui administra une friction d'un gros de pommade mercurielle, & on les continua à cette dose tous les trois jours, jusqu'au 9 juillet qu'on fut

44 DIFFÉRENTES MÉTHODES

obligé de les suspendre , la salivation étant survenue : on n'interrompit pas néanmoins pour cela les bains & la solution du sublimé corrosif. La salivation n'ayant pas été de longue durée , & ayant cessé le 14 juillet, on reprit les frictions le 15 , & on en donna quinze de suite à la dose d'un gros tous les deux jours , sans que la salivation reparût.

A la visite du 13 juillet on s'aperçut que les bubons commençoient à se résoudre ; que les chancres étoient déjà cicatrisés , & que le phimosis étoit dissipé : la gonorrhée étoit peu considérable.

Le 19 juillet , la résolution des bubons étoit presque complète , la gonorrhée commençoit à se tarir.

Le 26 juillet , il n'existoit plus de bubons ni de gonorrhée.

Le premier août , rien n'ayant reparu , on cessa tout remède mercuriel pour purger le malade & l'envoyer aux convalescens.

Le 14 août il sortit parfaitement guéri , 54 jours après son entrée dans cette maison , n'ayant éprouvé d'autre inconvénient de ces remèdes , que la légère salivation dont il a été fait mention ».

Dans le chapitre quatrième il s'agit de la combinaison des frictions mercurielles avec les lavemens anti-vénériens.

« Si la solution du sublimé corrosif ; dit *m. de Horne* , jointe aux frictions mercurielles , en facilite , en assure le succès ; si le mercure appliqué à la peau sous cette forme a quelquefois besoin d'un véhicule pour en déterminer , en accélérer l'action , les lavemens anti - vénériens ; dont la base est un mercure exactement soluble , doivent remplir le même objet dans les mêmes circonstances. Ils méritent même d'être employés de préférence , quand l'estomac fatigué ou révolté par quelque cause que ce soit , ne peut supporter la première impression du sublimé. Les frictions concourront donc en ce cas avec les lavemens à la destruction totale du virus , & elles l'assurèrent encore plus positivement ; de sorte qu'on peut dire que de la combinaison de ces deux remèdes , il résulte souvent un effet qu'on n'auroit pu se promettre aussi complètement d'un seul. *M. de Horne* donne la preuve de cette assertion dans douze observations qu'il présente sur 96 malades traités par la combinaison de ces deux méthodes ».

Observation cinquième.

« 479. Marie-Louise-Cunegonde. . . . femme mariée , âgée de 25 ans , native de Paris , d'un tempérament délicat , quoi-

46 DIFFÉRENTES MÉTHODES

que bien réglée, étoit affectée depuis cinq ans de la maladie vénérienne que lui avoit communiquée son mari, & dont un des principaux symptômes (une gonorrhée virulente) avoit résisté à tous les remèdes qu'elle avoit pris pour s'en délivrer. Elle est entrée à la maison de santé de la petite Pologne, le 28 février 1777, pour la même gonorrhée accompagnée de douleurs dans tous les membres.

Après toutes les préparations convenables, cette malade commença l'usage des lavemens anti-vénériens, le 3 mars, à la quantité de deux par jour, & elle les continua jusqu'au 2 avril inclusivement; ce qui fait 62 lavemens dans lesquels on avoit employé cinq pintes de liqueur anti-vénérienne.

Pendant l'usage de ces lavemens, on lui administra neuf frictions de pommade mercurielle d'un gros chacune, à trois jours d'intervalle les unes des autres; & ces deux remèdes réunis suffirent à la guérison radicale, & jugée telle le 2 avril;

Dès le 10 mars la gonorrhée commençoit à diminuer, & les douleurs des membres étoient moins vives.

Le 20 mars, les douleurs étoient encore plus diminuées; la gonorrhée étoit déjà presque tarie.

Le 27 mars, la gonorrhée étoit tarie

D'ADMINIST. LE MERCURE. 47
& les douleurs étoient dissipées; de sorte
qu'on envoya cette femme aux conva-
lescentes, d'où elle sortit le 3 avril en
très bon état, sans avoir éprouvé ni dou-
leurs, ni coliques ».

*Dans le journal prochain nous donne-
rons une idée de la seconde partie de cet
excellent recueil d'observations.*

R É P O N S E

*A l'objection contre l'inoculation, tirée de
la prétendue progression observée dans
le nombre des morts, après son époque;
par m. CAPMAS, ancien médecin
pensionné de la ville de Montauban, &
inspecteur des eaux minérales de sa gé-
néralité.*

LA lettre de m. Louis Odier à m. de
Haen est, à mon avis, ce que nous avons
de plus certain sur la progression obser-
vée dans la mortalité de la petite-vérole,
avant & après l'époque de l'inoculation.
Jusque-là l'esprit de parti avoit plutôt
présidé à la bizarrerie des calculs annon-
cés dans les papiers publics, qu'une exacte
recherche faite d'après des registres dont
l'exactitude sera toujours physiquement

48 RÉFUT. D'UNE OBJECTION
impossible. Peut-on suspecter en effet la
bonne foi des célèbres *de Haen, Lettsom,*
Pringle, Rast, Cramer, Short & autres ?
Quelles contrariétés néanmoins ne trouve-t-on pas dans leurs computations, si on les compare ensemble ? Quelles erreurs dans chacune en particulier ? Eh comment auroit-on pu bâtir solidement sur un fondement aussi mouvant ? Comment s'assurer du véritable nombre des victimes de la petite-vérole, par des registres qui ne font que constater la mort des individus, & en marquer l'époque, sans spécifier le genre de maladie, (il est même impossible de le faire) sous le poids de laquelle ils ont succombé ? C'est néanmoins l'attention seule qu'on auroit eu de caractériser la cause particulière de leur mort, qui eût été capable d'inspirer quelque confiance pour les différentes progressions observées dans la mortalité de la petite-vérole : elle seule eût dû servir de base aux recherches du calculateur ; & , sans elle, il ne pouvoit que marcher à tâtons & s'égarer. L'impossibilité physique de caractériser l'espèce de maladie qui nous prive de la lumière, & le peu d'exactitude qu'on y apporte afin de la découvrir, se réunissent donc pour rendre suspect le principe d'où sont partis les ennemis de l'inoculation dans la vue de la combattre :
quel

quel fondement pourra-t-on faire sur les conséquences ?

On ne me contestera pas qu'on ne s'est guere occupé de noter le genre de mort de chaque individu avant l'origine de l'infection variolique. Les hommes n'avoient pour lors aucun motif de transmettre à leur postérité le tableau exact d'une cause spéciale de la cessation d'être de leurs semblables ; trop affligés du grand nombre de ceux qui succomboient sous sa malignité avant qu'ils eussent à peine vécu, ils se bornoient à fléchir le courroux du ciel, sans chercher à retracer à leurs yeux le juste sujet de leur douleur.

Il est vrai que depuis cet heureux temps, les ennemis de l'inoculation, sans cesse renaissans, n'ont rien oublié pour en faire proscrire l'usage. Ce n'est pas ici le lieu de parler des différens moyens qu'ils ont employés pour y parvenir. Je n'insisterai que sur l'objection que j'ai annoncée, qui a paru la plus frappante quoique la plus foible, & dont j'ai déjà bien diminué la force. Peu satisfaits de leurs premières attaques, & n'ayant pu affoiblir l'inoculation dans ses principes, les anti-inoculateurs voulurent la combattre dans ses effets : on vit naître de toutes parts plusieurs tables des enterremens faits dans les principales villes de l'Europe, par les-

quelles on s'attachoit à démontrer que le nombre des victimes de cette maladie est plus considérable aujourd'hui qu'il n'étoit avant l'heureuse époque des petites-véroles artificielles. *M. de Haen* fut un des premiers qui fit imprimer dans son excellent ouvrage intitulé, *ratio medendi*, une table des enterremens faits à Londres, dont il prétendit faire un argument victorieux contre cette utile découverte que le paganisme eût divinisée : ses adversaires la citerent à l'envi, & en firent leur cri de joie. Ils la regardoient déjà comme leur triomphe, quand *m. le chevalier Chastelloux* s'étant transporté sur les lieux, démontra évidemment que les sources où on avoit puisé étoient fautives. Les ennemis de l'inoculation devinrent alors muets ; & il ne resta au célèbre *de Haen* que la douleur d'avoir écrit d'après des erreurs. *MM. Lettsom & Pringle*, s'empresserent à ressusciter un feu mal éteint. Il résulta de leurs calculs que, depuis la pratique de l'inoculation introduite en Angleterre, Londres perd, années communes, 17 personnes de plus sur 1000. On répondit d'abord que la population ayant beaucoup augmenté depuis la paix, il ne falloit pas être surpris que le nombre des morts fût plus grand : mais comme les rapports de la

CONTRE L'INOCULATION. § I.
mortalité, faits par m. *Pringle* long-temps
après la publication de la paix, sont d'ac-
cord avec ceux de m. *Lettsom*, l'argument
subsiste encore dans toute sa force. Il n'est
cependant pas difficile d'y répondre ; je
dis plus, & j'ajoute que bien loin de nuire
à l'inoculation, il détruit au contraire
une des plus fortes objections des adver-
saires.

Pour démontrer authentiquement la
fausseté des nouveaux calculs, un second
voyage du chevalier *de Chastelleux*, à Lon-
dres, eût suffi sans doute ; mais comme
personne ne s'est donné la peine de faire
des recherches aussi minutieuses, je me
propose d'enlever à ces calculs toute es-
pece de vraisemblance en les opposant à
des calculs contraires, dont les auteurs
ne sont pas moins respectables. Une seule
& même source, considérée sous un rap-
port absolument égal, ne peut en effet
prêter à des opinions opposées, sans per-
dre toute espece de droit à inspirer la
moindre confiance pour aucune. Telle est
cependant celle où ont puisé les adver-
saires : je vais le démontrer.

M. *Rast*, après y avoir apporté toute l'at-
tention possible, nous assure, par ses ta-
bles, que la mortalité de la petite-vérole
a constamment suivi une progression en
diminuant ; & que depuis 1581 jusqu'à

52 RÉFUT. D'UNE OBJECTION

1750, les nombres exprimans les rapports de mortalité avoient été 73, 62 & 56 sur 1000; tandis que, d'après m. *Odier*, ces mêmes nombres doivent être 70, 68 & 52. M. *Odier* va plus loin encore, & ajoute qu'il ne paroît pas que la mortalité de la petite-vérole ait jamais suivi une progression régulière: car si au lieu de calculer de siècle en siècle, on se restreint de 25 en 25 ans, on verra que tandis que depuis 1581 jusqu'à 1600, le rapport de la mortalité de la petite-vérole avoit été à-peu-près de 70 sur 1000; il vint ensuite à 86, 79, 60, 48, &c. Tous ces différens calculs, pour prouver la progression en descendant, n'ont donc de réalité que dans la manière de les faire: leur fondement n'est donc qu'arbitraire. Qu'on ne s'imagine pas que l'ancienneté des époques ait été la cause des contradictions dont fourmillent toutes les tables qui ont paru. Leur inexactitude n'est pas moins grande, à commencer après l'origine de l'inoculation, qu'avant. On lit dans la table de m. *Odier* qu'en 1759, où on avoit déjà beaucoup inoculé, le nombre des morts de la petite-vérole ne fut que de 38 sur 1000; que dans la période suivante, la mortalité doubla presque, & que dans la troisième elle s'arrêta à 52: la progression qu'a annoncée

m. *Odier*, dans ses calculs, a donc suivi un ordre inconstant; tandis qu'à la lueur du même flambeau, *Short* a voulu démontrer qu'elle avoit constamment été en montant. Pour présenter enfin toutes ces contradictions sous un même point de vue, & d'une manière bien palpable, je dirai que *Short* a prétendu prouver que la mortalité de la petite-vérole a constamment suivi une progression en montant; que m. *Raft* a cru trouver qu'elle étoit en descendant; & que m. *Odier* a avancé qu'elle renoit de l'une & l'autre. De quel poids peuvent donc être des opinions aussi contraires, calquées sur un même principe mathématique? Si des hommes célèbres, après avoir puisé dans la même source, & après avoir eu pour guide le travail d'un tiers qui a un droit si bien acquis sur nos éloges (*Cramer*), ont suivi des routes si différentes, quel fondement faire, & quelle foi ajouter à ceux qui ont fouillé dans les ténèbres des registres, & qui ont travaillé à compiler des livres aussi immenses que ceux de la ville de Londres, dont le volume ne peut qu'effrayer, & que peu de gens sont en état de parcourir, sans traîner après eux un ennui & un dégoût peu propres à nourrir cette attention scrupuleuse qu'on doit y apporter? Si les registres de Genève,

54 RÉFUT. D'UNE OBJECTION

compulsés par un homme aussi célèbre, si les registres, dis-je, d'une ville qui n'est qu'un point eu égard à la capitale de la Grande-Bretagne, ont suffi pour égarer deux auteurs dans leurs recherches, quelle idée avoir de celles qui ont été faites par m. *Pringle* dans cette ville immense, dès que les premières ont d'ailleurs été démontrées si fautives ? Ce n'est pas ici une affaire d'opinion où chacun, livré à son imagination, enfante à son gré des motifs plus ou moins spécieux, selon le degré de feu qui l'anime, il ne s'agit que de quelques loix d'arithmétique, & de quelques regles de calcul dont la moindre erreur est condamnable, & auxquelles tout homme tant soit peu instruit de la rigueur des vérités mathématiques, n'ajoutera jamais la moindre foi, dès qu'il saura d'ailleurs que plusieurs auteurs également recommandables par leurs talens ont prononcé sur un même fait d'une manière aussi disparate. Voilà donc cette objection tant prônée réduite à sa véritable non valeur : c'est donc en vain que ses partisans avoient cru balancer, par les moyens de calculs imaginaires, les avantages réels de l'inoculation.

J'ajoute encore que ces calculs bien loin de lui nuire, détruisent au contraire une des plus fortes objections des adver-

CONTRE L'INOCULATION. 55

faire; car enfin si la communication artificielle du virus variolique foment la contagion, si elle l'entretient dans les villes, & si elle l'y propage, comme ne cesse de le répéter l'écho anti-inoculateur, on doit en conclure qu'on donne la petite-vérole véritable par ce moyen, & que ce même moyen ruine totalement le doute adroitement semé par les ennemis de l'inoculation; savoir, que celle-ci ne communique pas la véritable petite-vérole qui ne peut cependant souffrir la moindre variation.

GROSSESSE VAGINALE,

Observée par m. NOEL, membre du college & de l'académie royale de chirurgie de Paris, &c.

ON a plusieurs observations de grossesses ventrales; ce sont celles où les fœtus s'étant échappés par les déchirures de la matrice ou de ses trompes, produites par des violences quelconques, sont tombés dans le ventre de leur mere, y ont formé des adhérences avec les différens viscères de cette capacité, d'où ils n'ont pas moins tiré leur nourriture que s'ils avoient été contenus dans

l'utérus. Les auteurs ont rapporté beaucoup de ces faits intéressans qui prouvent jusqu'à quel point la nature fait triompher du vice même des organes les plus utiles, pour terminer les fonctions les plus difficiles. La femme, qui fait l'objet de cette dissertation, en est la preuve la plus convaincante; en effet, si la hernie du vagin dont elle étoit atteinte avant sa grossesse étoit une maladie pernicieuse à la santé, à plus forte raison devoit-elle nuire à la grossesse; c'est cependant ce qui n'est pas arrivé: car le relâchement du vagin n'a existé au contraire dans cette occasion, que pour favoriser le phénomène le plus singulier qui se soit présenté dans les cas de grossesses par erreur de lieu.

Pendant le mois de juillet 1765, je fus appelé au village de Villacourt, près de Bayou en Lorraine (1), pour accoucher la femme d'un nommé *Girardot*, âgée de 38 ans, qui étoit, à ce qu'on me dit, dans les douleurs depuis trois jours. Les eaux, qui s'étoient écoulées dès la veille de mon arrivée, avoient procuré la sortie du cordon ombilical. Ayant examiné cette femme, je trouvai que l'enfant présentait le dos; mais il étoit tellement des-

(1) J'étois alors dans cette province.

tendu dans le détroit inférieur du bassin, qu'on le voyoit à travers les grandes lèvres de la mere, qui étoient fort dilatées. Son ventre descendoit beaucoup par-dessus les os pubis; &, dans la région ombilicale, on sentoît très distinctement à l'extérieur du ventre une dureté de figure sphérique, qui paroissoit séparée d'avec le volume de l'enfant. Ne jugeant pas que cette femme pût accoucher dans la mauvaise position qu'occupoit son enfant dont le dos étoit plié dans le détroit inférieur du bassin, la tête & les pieds dans une direction transversale au-dessus de l'arcade des os pubis de la mere, j'essayai de la repousser en haut, afin de pouvoir dégager & saisir les pieds; mais il me fut impossible d'y parvenir à cause de la résistance qu'opposoit la dureté supérieure du ventre dont j'ai parlé: l'enfant étoit engagé si avant, entr'elle & l'arcade des os pubis, que je ne pus l'avancer ni le reculer.

Cependant comme la mere commençoit à s'affoiblir, & que les douleurs, qui n'avoient pas été vraies, n'existoient plus, je fis relever & soutenir fermement son ventre en haut; ensuite j'introduisis mes doigts le long du dos de l'enfant qui me conduisit dans un espace considérable au-dessus des os pubis de la mere, où je

trouvai les pieds , & par leur moyen je parvins , avec beaucoup de peine , à tirer l'enfant qui étoit mort , comme je l'avois prévu , mais cependant d'un volume à me persuader qu'il étoit à terme. Je procédai ensuite à l'extraction du placenta que je fus chercher également dans la même cavité où j'avois trouvé l'enfant , & je terminai l'accouchement sans que la mere se trouvât considérablement fatiguée. Il n'en fut pas de même de la grosseur supérieure du ventre qui existoit encore ; ce qui me fit croire que ce pouvoit être un second enfant : en conséquence , j'introduisis de nouveau ma main dans le vagin pour tâcher d'aller le saisir dans la matrice ; mais il me fut impossible d'y parvenir. Quelques tentatives que j'aie faites , je ne pus jamais rencontrer l'orifice de ce viscere ; j'observai seulement qu'en poussant en haut ma main introduite dans le vagin , contre la tumeur du ventre , elle répondoit parfaitement à l'autre main qui étoit appliquée sur l'abdomen , & réciproquement celle-ci répondoit à la main qui étoit dans le vagin. Je distinguai d'ailleurs un grand nombre de franges mollasses adhérentes à toute la paroi de la cavité d'où j'avois tiré l'enfant ; ces franges m'avoient extrêmement gêné pendant l'accouche-

ment , en s'opposant à l'introduction de ma main. Ne pouvant rien tenter davantage, je quittai ; sur les dix heures du soir , cette femme qui avoit le poulx en assez bon état. Cependant le lendemain, sur la fin du jour, j'appris sa mort. J'y retournai pour tâcher de vérifier, par l'ouverture de son corps, tout ce que j'avois observé d'extraordinaire chez elle : le bas-ventre étant divisé, je trouvai d'abord que ce qui formoit la tumeur du ventre étoit le corps de la matrice même devenue si dure & si squirrheuse que je ne pus l'ouvrir qu'avec un grand couteau de cuisine, à coups de marteau. Le col de ce viscere étoit entièrement fermé, & son corps, qui avoit par tout plus d'un pouce d'épaisseur, avoit le volume & presque la figure de la tête d'un jeune enfant ; les trompes étoient également squirrheuses, sans aucune marque de cicatrice ni de déchirure ; le vagin au contraire s'étoit si fort distendu à sa surface antérieure & supérieure, c'est-à-dire, entre l'orifice externe de la matrice & son adhérence naturelle avec la vessie, qu'il avoit formé une poche pareille à celle d'une gibeciere, dans laquelle l'enfant s'étoit nourri parfaitement jusqu'au terme de neuf mois. La membrane de cette poche vaginale étoit inégalement

épaisse, & à sa surface externe il y avoit quantité de vaisseaux très variqueux qui répondoient intérieurement aux franges dont j'ai parlé, & qui, bien qu'elles fussent alors toutes gangrenées, me parurent avoir été vasculieuses, ou, pour mieux dire, d'une substance semblable aux grappes hémorroïdales; toutes les franges avoient, excepté à l'endroit de l'attache du placenta à deux travers de doigt de l'orifice externe de la matrice ossifiée, deux ou trois pouces de longueur; tous les autres viscères du bas-ventre étoient dans leur état naturel. Ne pouvant comprendre ce qui avoit causé cette étrange grossesse, je demandai aux parens s'ils ne savoient pas ce qui avoit pu la précéder. Ils m'apprirent que deux ans auparavant cette femme avoit eu une couche très fâcheuse, à la suite de laquelle il lui étoit survenu une hernie considérable du vagin, qui descendoit presque jusqu'aux genoux, ce qui la faisoit beaucoup souffrir; de façon que, pour se soulager, elle imagina de s'introduire elle-même dans le vagin réduit à sa place, un chiffon de linge roulé en forme de pessaire: mais, pendant cet intervalle, étant devenue grosse une seconde fois, elle sentit constamment des douleurs & des tiraillemens dans le ventre, qui répondoient vers les

reins. Ils ajoutèrent aussi qu'elle se plaignoit d'un poids continuel dans le ventre, qui l'empêchoit souvent d'uriner & de marcher.

Malgré l'envie que j'eus d'être plus instruit, je ne pus en savoir davantage. Je me retirai sans avoir pu conserver les parties génitales, parce qu'elles étoient toutes gangrenées, particulièrement la poche vaginale.

Telle est l'histoire exacte de cette curieuse grossesse qui a fait périr la malade si promptement, quoiqu'elle fût accouchée heureusement; mais on cessera d'en être surpris si l'on fait attention à la structure tendre & molle des grappes qui tapissoient l'intérieur de la poche vaginale, & qui ont indispensablement souffert du ftoiffement inévitable pendant l'accouchement: d'ailleurs le contact de l'air extérieur qui s'introduisit, la chaleur & l'humidité des parties, eurent bientôt procuré la putréfaction, & enfin la mort.

Cette observation m'a paru d'autant plus curieuse, qu'elle est rare, & peut être l'unique de son espèce. *Sennert* rapporte cependant un fait qui y a quelque ressemblance (1). Il s'agit de la femme

(1) Liv. IV, *medic. practic.* 2 sect.

d'un tonnelier qui, en aidant son mari à courber un cerceau, fut frappée dans l'aîne gauche de l'extrémité de cette perche. Il lui survint une hernie considérable au ventre, qu'on ne put faire rentrer. Cette femme étant devenue grosse, on sentoît remuer l'enfant à travers la tumeur : au moment de l'accouchement on ouvrit cette hernie, & on tira l'enfant vivant avec le placenta. La matrice & les autres parties rentrèrent dans leur place.

Ruisch a vu aussi une femme à qui il étoit survenu une hernie de matrice qui descendoit jusqu'aux genoux (1). Cette femme, quoique enceinte, ne laissa pas d'accoucher lorsque la sage-femme eut fait rentrer ce viscère. Ces deux faits, qui sont fort intéressans, ne présentent cependant que le déplacement de la matrice contenant des enfans qu'elle avoit probablement formés avant les accidens qui dérangerent ce viscère de sa situation naturelle : au lieu que dans l'observation que je viens de rapporter, c'est l'enfant qui a établi, pour ainsi dire, son domicile dans le vagin.

(1) *Advers. anat. med. chirurg. sect. 2, pag. 23.*

S U I T E E T F I N

*De la lettre de M. BONNEL DE LA
BRAGERESSE, le fils, médecin à
Mende en Gévaudan, sur une CARIE
DU FÉMUR.*

(Le commencement est dans le journal de décembre 1778, page 530).

R É F L E X I O N S

De l'auteur sur son observation.

QUOIQU'IL n'y ait rien de plus triste pour une ame sensible que d'envisager toujours les infirmités sans nombre dont la condition d'homme rend susceptible, il est néanmoins nécessaire, pour le bonheur général, que les médecins soient au-dessus d'une pareille foiblesse. Chargés par la société de tenir compte des maladies nombreuses qui l'assiègent, ils se rendroient coupables envers elle s'ils laissoient perdre dans leurs mains les cas extraordinaires qu'ils observent : outre ce premier devoir, il en est encore pour eux un second ; c'est de réfléchir sérieusement sur les suites des cas malheureux qu'ils rencontrent. Et certes, ils peuvent réfléchir souvent : la nature, la bienfaisante nature a ses bornes, l'art a les siennes ; heureux l'homme de génie

64 OBSERV. SUR UNE CARIE
qui peut les reculer pour l'avantage de
l'humanité !

Une première réflexion qui ne doit point nous échapper, c'est qu'en général les maladies qui attaquent les os sont beaucoup moins connues que celles qui attaquent les autres parties de notre frêle machine : on peut même le dire, l'ignorance où nous sommes à cet égard, tient beaucoup à la nature cachée de ces maladies qui, à raison de leur situation profonde, de leurs progrès lents & obscurs, sont toujours difficiles à connoître. La différence des causes qui attaquent les os, suivant qu'elles sont externes ou internes, en indiquant tantôt les secours de la chirurgie, tantôt les secours de la médecine, & le plus souvent les uns & les autres réunis, a établi encore une espèce d'embarras dans le choix du ministre de la santé auquel ces maladies doivent être dévolues. Cette distinction n'a pu avoir lieu sans diminuer l'ardeur de s'instruire à fond sur cette branche mixte de l'art de guérir dans les deux professions qui se la partagent. Aussi (on peut le dire) quelque bons & quelque estimés que soient les ouvrages de *Petit* & de *Duvernay*, ils sont encore incomplets l'un & l'autre, ne traitant guère que des cas chirurgicaux
des

des maladies des os. Les découvertes intéressantes de m. *Hérissant*, en nous dévoilant les secrets de l'ossification, peuvent répandre un très grand jour sur l'objet dont nous nous occupons. Cet ingénieux médecin a fait lui-même l'application de ses découvertes dans quelques cas des maladies des os, & il seroit vraiment à souhaiter pour l'avancement de notre art, qu'un homme de talent remplît la tâche que s'étoit proposée le savant académicien qui avoit ouvert la carrière. S'il est honorable d'être le premier à tenter des expériences nouvelles sur un sujet neuf, il ne l'est pas moins, sans doute, de poursuivre le travail commencé par l'homme de génie, & d'en tirer les fruits utiles qu'il eût obtenus, si une mort prématurée ne l'eût pas empêché de les cueillir lui-même.

Quel est le nom que nous devons donner à la tumeur de la cuisse en général, & à celle du *fémur* en particulier ? Nous l'avouons, on ne peut qu'être très embarrassé si l'on considère les rapports & les différences que cette tumeur a présentées avec les tumeurs connues. L'opération montra évidemment qu'on ne pouvoit la regarder comme un abcès profond, ainsi que les signes extérieurs avoient dû le faire croire, ni comme une vraie

tumeur froide, ni comme une exostose pure & simple, puisqu'on y reconnoissoit le caractère que le savant m. *Duvernay* donne à certaines concrétions osseuses *d'exostoses par épanchement*, & en manière de roche; ni enfin comme une épine ventuse. La tumeur de notre malade tenoit, à toutes les maladies que nous venons d'énoncer, par quelque chose. D'un genre mixte & compliqué, elle présentait d'abord, dans l'affection des muscles, une manière de squirrhe d'une nature particulière; dans l'affection de l'os c'étoit un ramollissement extrême déterminé par l'épanchement de la matière crétacée, dont l'extravasation dans les muscles & dans le tissu cellulaire avoit formé différens genres d'infiltrations osseuses: on y observoit encore la carie & la dégénération d'une partie de la moëlle, &c.; d'où il résulte nécessairement qu'on ne peut donner un nom simple à la maladie dont nous nous occupons. Participant à différens genres d'affections d'une manière assez stricte, elle ne pourroit avoir un nom qui lui convînt, à moins qu'on ne composât un très grand nom de plusieurs mots *techniques* effrayans qui ne sont plus de mode; j'aime mieux que mon expression soit moins juste, & lui conserver le nom de *stalaçite animale* que je lui

ai déjà donné , quoiqu'il soit pourtant assuré que ce nom , borné à la seule tumeur osseuse , & pris dans le sens comparatif , lui convienne parfaitement.

En effet , un épanchement successif du suc osseux paroît avoir suffi pour déterminer cette complication des maux ; & voici de quelle maniere on peut le concevoir. La portion supérieure du *fémur* fut d'abord ramollie par une acrimonie acide produite peut-être elle-même par une disposition scrophuleuse des humeurs, disposition dont on a pu remarquer plusieurs indices chez notre malade. La matrice crétacée à laquelle les os doivent leur solidité , ayant perdu la cohésion qu'elle a dans l'état sain avec le parenchyme cartilagineux de la portion supérieure du *fémur* , quitta l'espece de tissu réticulaire qui la renfermoit , & s'épancha , par maniere d'infiltration , d'abord entre le périoste & l'os , & successivement dans les muscles & le tissu cellulaire de la cuisse , & y forma ces concrétions osseuses. Ce mécanisme , qui paroît très naturel , ne differe pas , comme on voit , de celui qui produit dans les grottes souterraines les *stalactites* pierreuses. Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire , c'est de trouver des liaisons & des analogies aussi étonnantes d'un regne à l'autre.

Si l'on ne connoissoit pas le mémoire & les découvertes de m. *Hérissant*, sur l'ossification, on auroit, sans doute, bien de la difficulté à croire le dégagement & le départ de la terre crétacée à travers les barrières où elle se trouve renfermée, & à attribuer à son épanchement les concrétions nombreuses que nous avons trouvées dans la cuisse de notre malade ; mais ces *erreurs de lieu* & ces départs, souvent assez prompts pour occasionner les accidens les plus funestes, ne sont plus des problèmes, même dans la médecine systématique. L'observation en avoit, de tout temps, constaté la vérité ; mais il étoit réservé à notre siècle, & spécialement au célèbre *de Bordeu*, de faire connoître l'organe cellulaire, & d'éclaircir par-là la théorie des métastases. Le sédiment des urines n'est souvent que de la terre crétacée chez les personnes dont les os infectés par un *âcre* quelconque, perdent leur solidité naturelle. La goutte elle-même, cette maladie si commune & si redoutable, consiste principalement, d'après des observations exactes, en une dissolution plus ou moins considérable de la matière crétacée des os qui se dépose le plus souvent dans les articles voisins de la partie qui se décompose & y produit, par succession d'attaques, des no-

nodosités & des concrétions crétacées organisées. Qui ne sent au premier coup-d'œil la singulière analogie de la maladie dont nous venons de communiquer l'observation avec celle-ci ? C'est dans les deux cas la matière crétacée qui est mise en mouvement, déplacée & charriée dans des lieux où elle ne peut que nuire ; la seule différence est dans l'endroit où cette matière est déposée dans les deux cas, & c'est à cette différence qu'on doit rapporter leur configuration particulière. L'on conçoit sans peine que les portions du tissu cellulaire, qui ont servi de réceptacle & de moule, ont été l'unique cause de la forme organisée qu'a prise notre *stalaçtite*, cause qui ne sauroit avoir lieu pour les nodosités goutteuses ; ajoutons encore que celles-ci se formant d'une manière beaucoup plus prompte par une espèce d'effort critique, doivent par-là même différer très essentiellement de la concrétion osseuse trouvée dans la cuisse de notre malade, qui n'a été produite que par un épanchement successif, & long-temps continué de la même matière.

La manière seule dont cette *stalaçtite* osseuse, a pris ses accroissemens, a bien donné le temps à la nature, ce surveillant attentif de notre conservation,

de faire quelques efforts pour s'opposer aux progrès de cette maladie. En effet, avertie par la douleur combien il étoit dangereux pour la santé de l'individu, que ces corps durs, étrangers aux muscles, les irritassent, elle avoit pris d'abord le parti d'envelopper plusieurs de ces aiguilles osseuses dans une espece de poche-qu'elle trouva, pour ainsi dire, le moyen de créer exprès, avec les parties cellulaires qui se rencontrent dans les environs. Enveloppées dans cette espece de sac, & comme empaquetées avec de la graisse, les aiguilles osseuses auroient médiocrement gêné notre malade, si la même cause qui les avoit produites, & qui persistoit toujours, n'eût encore déterminé des épanchemens nouveaux après ce premier travail de la nature. L'ordre qu'elle avoit mis dans sa défense fut troublé par la continuité de l'attaque; les aiguillons multipliés d'un jour à l'autre dans ces parties, y déterminèrent un afflux considérable d'humeurs, l'engorgement augmenta de son côté, & les douleurs en proportion; la gêne & la compression de l'os, jointes aux sucs viciés qui avoient suffi pour le ramollir, en occasionnerent la carie; la moëlle se putréfia & acheva, par son épanchement, de porter le désordre dans la tumeur où

le déchirement des muscles par les excroissances osseuses, l'afflux des humeurs, & les irritations continuelles des nerfs, avoient déjà fait les plus grands ravages : la résorption d'une pareille matiere pouvoit bien entretenir la fièvre qui augmentoit à son tour le dépérissement du malade : tel étoit l'état des choses lorsque l'opération fut malheureusement décidée & exécutée ; car il est certain qu'on n'auroit jamais eu la témérité de l'entreprendre, si on avoit été assez heureux pour avoir des signes des complications multipliées qui devoient la rendre inutile & funeste, en avançant peut-être de quelques jours la mort du malade.

Mais la nature de cette maladie extraordinaire étoit obscure par la seule situation ; car il paroît assez vraisemblable que sur quelque partie extérieure du corps qu'une pareille tumeur se fût manifestée, on auroit aisément pu la reconnoître sinon pour ce qu'elle étoit véritablement, du moins on auroit pu imaginer que c'étoit une véritable exostose. Mais que, dans un sujet qui avoit constamment joui d'une santé parfaite, on imagine que, c'est à un échappement du suc osseux qu'on doit rapporter les causes d'une douleur vive à la partie supérieure de la cuisse, c'est ce qu'il étoit difficile

de penser, & c'est ce que ne firent jamais les différens médecins que consulta notre malade. On rapporta d'abord ses souffrances à une sciatique; le volume & la tension de la cuisse ayant augmenté, & les durillons ayant paru & dans cette partie & au sein, on régarda, avec beaucoup de vraisemblance, cette tumeur comme une véritable tumeur froide. La tension extrême de la calotte aponévrotique, qui recouvroit précisément l'endroit où étoit l'engorgement, rendoit surtout le diagnostic difficile. La colliquation qui survint enfin dans cette tumeur, manifesta au tact la sensation d'un fluide épais renfermé profondément dans un sac sous les muscles de la cuisse. Quelle idée pouvoit-on prendre de cette maladie ? que résoudre dans un cas pareil ? Le danger inévitable & prochain où l'on voyoit le malade, les conseils des médecins de Montpellier d'ouvrir la tumeur au premier indice d'abcès, l'inutilité de tout autre secours, décidèrent une opération qui constata qu'on n'avoit jamais eu ni pu avoir une connoissance exacte de cette tumeur.

Une réflexion qui ne nous paroît pas déplacée ici, c'est que la prétendue infailibilité de diagnostic que quelques chirurgiens ignorans accordent à leur art,

n'est pas plus réelle que celle que nous voudrions pouvoir accorder à la médecine. La connoissance du cas dont il s'agit étoit bien certainement du ressort du tact & des yeux, & néanmoins ces deux sens y furent trompés.

Concluons donc avec vérité, que si la médecine est encore bien éloignée du degré de perfection où le temps & l'expérience doivent la porter un jour, la chirurgie, cette autre branche essentielle de l'art de guérir, ne touche pas encore à ce degré d'évidence & de succès où quelques-uns veulent si généreusement qu'elle soit déjà parvenue, & où nous souhaiterions seulement de la voir bientôt pour le bonheur de l'humanité. On peut espérer les plus brillans succès de l'émulation qui paroît animer ces deux professions qui ne sont plus rivales que pour se devancer réciproquement dans la carrière des découvertes utiles.

Terminons cette lettre & ces réflexions en examinant si jamais il a été possible d'espérer de guérir cette tumeur, & dans quel moment. Tout le monde sent, comme moi, qu'avec les connoissances les plus certaines du caractère de cette maladie, il étoit moralement impossible d'attendre aucun succès des secours de la médecine & de la chirurgie dans les six

derniers mois, & peut-être avant. Les désordres nombreux qu'avoit produits la pousse de ces différens corps osseux, soit dans la partie malade, soit dans toute la constitution du sujet; le volume énorme d'une tumeur située dans la partie la plus charnue du corps; le vice inhérent à l'os qui caractérisoit une véritable *spina-ventosa*, tout auroit écarté dans ce moment l'idée de tout secours, dans l'espoir de guérison; & l'art, avec les connoissances les plus sûres pour le diagnostic, n'eût rendu une main secourable au malade que pour charmer ses violentes douleurs, & soutenir ses forces, continuellement abattues par l'absorption du délétère putride contenu dans la tumeur, par des souffrances continuelles; ajoutons & par la crainte & par le désespoir d'un malade sans remèdes. Le médecin bien instruit du caractère de cette maladie se seroit contenté de consoler un malade qu'il ne pouvoit arracher au tombeau, & se seroit vu contraint de jouer auprès de lui le rôle honorable de médecin expectant, par la raison qu'on doit l'être lorsque l'idée du secours qu'on pourroit mettre en œuvre ne peut être séparée de son inutilité. Mais changeons de thèse, & supposons que la maladie eût été connue dans son principe comme elle le fut après l'opération, il

n'est pas douteux qu'on auroit tâché d'en arrêter les progrès par une étude approfondie des causes qui pouvoient y donner lieu, & par l'usage des secours qu'on auroit jugés les plus efficaces pour les combattre. On se seroit assuré si aucune cause externe ne pouvoit pas avoir été le germe du vice de l'os pour y porter les secours chirurgicaux qu'une chute, un coup nécessairent ; & si l'on avoit pu soupçonner ou connoître l'accroissement successif de cette concrétion osseuse, & présager ses suites funestes, on auroit dès ce moment même, mis en œuvre les différens moyens que l'art auroit pu suggérer pour les prévenir : peut-être même si on avoit vu l'inutilité des remèdes, un chirurgien auroit-il dû se hasarder à porter le fer & le feu jusqu'à l'os, & détruire tout ce qui auroit été contre nature. Mais quel seroit le malade qui voudroit consentir à une opération pareille dans un moment où il n'auroit pas encore passé par toutes les horreurs des souffrances ? J'ose dire qu'il ne s'en trouveroit point, ni de médecins assez hardis pour le lui proposer ; d'où l'on peut conclure que cette maladie curable par tout ailleurs dans son principe, ne l'auroit été que très difficilement dans le cas dont nous nous occupons, à cause de la situation profonde, en suppo-

sant toujours même que sa nature eût été connue d'une façon positive dans les commencemens, ou au moins avant que les accidens secondaires fussent plus dangereux que ceux qui les avoient déterminés.

N O T I C E

Sur M. B O U R D E L I N.

Louis-Claude Bourdelin eut pour aïeul *Claude Bourdelin* qui naquit à Villefranche près de Lyon, en 1621. Il étoit fort jeune lorsqu'il perdit ses pere & mere, & lorsqu'il fut amené à Paris où il s'établit apothicaire. Ses connoissances chymiques le firent choisir par m. *Colbert* pour être un des premiers membres de l'académie des sciences, lorsqu'elle fut formée en 1666: il mourut le 15 octobre de l'année 1699. *Lémery* lui succéda dans la place d'académicien pensionnaire. Il laissa deux fils.

L'aîné, *Claude Bourdelin*, naquit en 1667; il embrassa la profession de médecin, fut reçu docteur dans la faculté de Paris en 1692, & entra dans l'académie des sciences en 1699. Il acheta, en 1703, une charge de médecin de madame la duchesse de Bourgogne; cette princesse,

après la mort de *Bourdelot* son premier médecin, demanda au Roi que cette place fût remplie par *Claude Bourdelin*, & en obtint l'agrément. Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 20 avril 1711. Il laissa quatre enfans héritiers de ses vertus : deux suivirent la profession de leur pere.

L'ainé étoit *Louis - Claude*, qui à la mort de son pere étoit dans sa quinziesme année, étant né à Paris le 18 octobre 1696. Il voulut soutenir l'honneur du nom qu'il portoit ; il se livra donc avec zele à l'étude, & orna son esprit de toutes les connoissances qui font le savant & le médecin. Après le temps des études légales, & le cours de licence dans la faculté de médecine de Paris, il fut reçu docteur en 1718. Il s'étoit marié l'année précédente avec mademoiselle *Dubois*, fille d'un apothicaire, laquelle lui apporta pour dot, de la beauté, de l'esprit, des vertus, & des dettes de famille à payer.

M. *Bourdelin* entra dans l'académie des sciences en 1725, pour remplir une place dans la classe de chymie.

On a de lui deux mémoires sur les sels alkalis tirés des cendres. Il examine dans un autre mémoire le sel volatil du succin ; il y prouve que ce sel est acide. On a encore de ce médecin chymiste deux mé-

moires sur le sel fédatif, dont le dernier est de 1765. Depuis cette époque, on ne trouve plus de lui aucun mémoire dans le recueil de l'académie.

En 1736, m. *Bourdelin* fut élu doyen de la faculté de Paris, espece de magistrature qui demande de l'activité, du zele & de la fermeté que la modération néanmoins doit tempérer, pour ne pas blesser les membres libres d'un corps délicat, & qui connoît ses droits. Il remplit cette place avec distinction, mérita la reconnoissance de la faculté, & se conserva l'estime de ses confreres.

En 1743, il fut nommé professeur de chymie au jardin royal, où il succéda à m. *Lémery* fils.

M. *Bourdelin*, qui exerçoit depuis 40 ans la médecine avec réputation, avec noblesse, avec désintéressement, qui ne refusoit à personne ses soins, mais qui peut-être les donnoit plus volontiers aux pauvres parce qu'ils étoient moins à portée des secours dont ils avoient besoin, & qu'en les aidant de ses lumières & de sa bourse, il satisfaisoit sans ostentation aux mouvemens de son cœur & à la sensibilité de son ame, m. *Bourdelin* fut nommé, en 1761, premier médecin de MESDAMES, qui consentirent volontiers qu'il continuât dans la capitale l'exercice de sa profession.

Il ne renonça aux devoirs extérieurs de médecin, que quand son âge & ses infirmités le mirent hors d'état de les remplir. La perte de son épouse, avec laquelle il avoit vécu cinquante-trois ans dans l'union la plus grande, fut pour lui une secousse violente qui prépara le dépérissement où il tomba; la mort d'un neveu qu'il chérissoit, & qui avoit embrassé la médecine, porta le dernier coup à son ame ébranlée. Toutes les facultés de cet homme estimable s'affoiblirent & disparurent quelque temps avant sa mort qui arriva le 13 septembre 1777, âgé de près de 81 ans.

La chaire de chymie au jardin du Roi, est occupée aujourd'hui par m. *Macquer*, auquel m. *Bourdelin* avoit fait obtenir la survivance.

Sa place de premier médecin de MESDAMES fut donnée à m. *Maloët*, qui partage à juste titre, avec les praticiens de la capitale les plus consultés, la confiance éclairée du public, en même temps qu'il jouit de l'estime bien méritée de tous ses confreres.

M. *Bourdelin* étoit pensionnaire de l'académie des sciences, il a été remplacé par m. *Cadet*, apothicaire.

Le mérite de m. *Bourdelin*, ses vertus sociales, sa bienfaisance, sa sensibilité

pour les pauvres, le zèle avec lequel il voyoit les malades qui mettoient en lui leur confiance, l'estime dont il jouissoit non-seulement dans le sein de la faculté, mais encore dans la capitale, l'ont fait sincèrement regretter, & rendront longtemps sa mémoire chère & précieuse.

E X T R A I T du prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenu le premier décembre 1778.

ON a vu, pendant le mois de novembre, des petites-véroles qui ont été presque toutes bénignes; des petites-véroles volantes; beaucoup de coqueluches opiniâtres avec de la bouffissure aux pieds & aux mains; des maux de gorge; des ophthalmies très rebelles, sur tout chez les enfans; des fluxions de poitrine; des fièvres putrides vermineuses; des fièvres arthritiques inflammatoires; des fièvres tierces & quartes.

M. *Alphonse le Roy* a lu des réflexions sur le mémoire de m. le comte de M. . . ., qui indique la manière de rendre sains les murs nouvellement construits.

M. *Duchanoy*,

M. *Duchanoy* a lu un mémoire sur les maladies régnantes; une observation sur les bons effets des purgatifs dans les femmes en couche, & une autre sur un coup à la tête.

M. *Jeanroy* le jeune a lu une observation sur une épilepsie.

M. *Hazon* a lu une observation sur un défaut de conformation dans un enfant nouveau-né.

M. *Dubourg* a lu un mémoire sur les bons effets des eaux gazeuses dans différentes maladies.

M. *Hallot* a lu l'extrait du procès-verbal de l'ouverture du corps d'un homme mort d'une hydropisie ascite.

M. *Sigault* a lu un mémoire sur les suites de l'opération de la symphyse pratiquée sur la dame *Vespre*.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1778.

Jo. du M.	THERMOMÈTRE. II			BAROMÈTRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	5, 2	9, 5	6, 7	28 6, 11	28 1, 10	28 3, 2
2	3, 5	9, 0	5, 2	28 3, 6	28 3, 6	28 2, 6
3	2, 5	10, 0	7, 1	28 0, 4	27 11, 2	27 10, 0
4	6, 0	10, 2	7, 3	27 8, 0	27 7, 8	27 8, 2
5	6, 0	8, 5	7, 8	27 6, 6	27 4, 9	27 4, 9
6	6, 2	9, 2	7, 0	27 5, 8	27 5, 4	27 3, 4
7	5, 0	8, 8	6, 0	27 7, 4	27 7, 7	27 7, 7
8	4, 5	7, 0	5, 8	27 6, 4	27 6, 8	27 8, 5
9	5, 0	6, 5	6, 0	27 9, 3	27 7, 8	27 6, 2
10	5, 4	6, 1	5, 0	27 4, 4	27 6, 2	27 7, 2
11	6, 6	10, 8	6, 0	27 2, 9	27 2, 9	27 4, 2
12	4, 8	6, 2	3, 4	27 6, 4	27 7, 2	27 8, 0
13	2, 0	6, 2	4, 0	27 9, 4	27 10, 2	27 10, 9
14	3, 2	8, 5	5, 7	27 10, 7	27 10, 0	27 9, 2
15	5, 5	8, 8	8, 4	27 7, 10	27 7, 10	27 7, 10
16	6, 8	9, 6	8, 8	27 9, 4	27 9, 6	27 9, 6
17	7, 9	8, 9	7, 8	27 9, 5	27 9, 2	27 8, 7
18	7, 0	8, 0	4, 8	27 7, 8	27 8, 3	27 9, 2
19	3, 2	6, 4	4, 9	27 10, 2	27 10, 10	28 0, 0
20	3, 2	7, 9	5, 8	28 0, 7	28 0, 10	28 0, 10
21	5, 6	7, 2	6, 0	28 0, 10	28 0, 10	28 0, 10
22	4, 2	6, 4	5, 0	28 0, 10	28 1, 1	28 0, 6
23	7, 0	10, 2	10, 8	27 11, 4	27 11, 1	27 11, 4
24	10, 5	11, 2	10, 7	27 10, 10	27 10, 6	27 10, 2
25	9, 0	10, 0	6, 7	27 10, 10	28 1, 7	28 2, 2
26	4, 8	8, 5	6, 2	28 2, 10	28 3, 2	28 1, 10
27	6, 4	8, 0	6, 6	27 8, 6	27 8, 4	27 10, 6
28	4, 6	8, 2	5, 7	27 11, 9	28 0, 3	28 1, 4
29	4, 5	6, 0	5, 2	28 1, 2	28 0, 2	27 11, 5
30	5, 9	8, 0	2, 3	27 9, 0	27 10, 5	28 0, 6

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S-O. beau.	O. beau.	S-O. beau.
2	O. <i>idem.</i> brouil.	S-O. <i>idem.</i> doux.	S-O. <i>idem.</i>
3	N-E. beau.	S-E. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>
4	S-E. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	N-O. couvert.
5	S-O. <i>id.</i> brouill.	E. <i>idem.</i>	S. nuages.
6	S. nuages, vent.	S-O. <i>id.</i> gr. vent.	S-O. couvert, gr. vent.
7	S-O. beau, vent.	S-O. nuage.	S-O. couvert.
8	S-O. beau.	O. couv. pl. vent.	O. beau.
9	S-O. couv. pl.	S. couvert, pluie.	S-O. nuages.
10	N-O. <i>id.</i> gr. v.	N-O. <i>idem.</i>	O. couvert.
11	S. couv. gr. vent.	S-O. <i>id.</i> tempête.	O. <i>id.</i> gr. vent.
12	S-O. nuages, fr.	N-O. nuages.	N-O. beau.
13	N-O. beau.	O. beau.	O. couvert.
14	E. couvert.	S. couv. bruine.	S. <i>idem.</i>
15	S. <i>idem.</i>	S-O. couv. pluie.	S-O. <i>idem.</i>
16	S. couvert, pluie.	S-O. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>
17	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i> pluie.
18	N-O. couvert, pl.	O. couvert.	O. nuages.
19	O. nuages.	N-O. nuages, fr.	N. beau.
20	S-E. & N. couv. brouillards.	S. couvert, pluie.	S. couv. pluie.
21	S. couvert.	S. couvert.	S. couvert.
22	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>
23	S. <i>idem.</i> pluie.	S-O. couv. chaud.	S-O. <i>id.</i> v. chaud.
24	S-O. couv. grand vent.	S-O. couvert, grand vent.	S-O. couvert, gr. vent, pluie.
25	S-O. <i>idem.</i>	O. nuages.	O. beau.
26	S-O. couvert.	S-O. beau.	S-O. <i>id.</i> brouill.
27	S-O. <i>id.</i> pl. vent.	S-O. couvert.	S-O. beau.
28	S-O. beau, glace.	O. beau.	S-O. <i>idem.</i>
29	S. couv. brouill.	S. couv. brouill.	S. couvert.
30	N-O. nuages, pluie, vent.	N. nuages, neige fondue.	N. beau, froid.

54 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 11, 2 deg. le 24

Moindre degré de chaleur 2, 0 le 13

Chaleur moyenne 5, 8 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure 28 3, 6, le 2

Moindre élévat. du Mercure 27 2, 9, le 11

Elévation moyenne 27 p. 9, 8 l.

Nombre de jours de Beau 7

de Couvert 20

de Nuages 3

de Vent 11

de Tonnerre 0

de Brouillard 7

de Pluie 16

de Neige 0

Quantité de Pluie 37 lignes

D'Evaporation 16

Différence 21

Le vent a soufflé du N. 1 fois.

N.-E. 0

N.-O. 3

S. 8

S.-E. 1

S.-O. 11

E. 1

O. 5

Température : Douce , très humide.

MALADIES : Quelques fièvres malignes putrides , dont trois malades sont morts. Ces fièvres étoient toujours épidémiques dans nos environs.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce premier décembre 1778.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de novembre 1778 ,
par M. BOUCHER , médecin.*

LE temps a encore été, ce mois, conforme aux vœux du laboureur. Les nouvelles semences étoient terminées au commencement du mois, ainsi que la plantation des colzas. Les terres ensemencées avoient d'autant plus besoin de pluie, qu'il n'en étoit guère tombé dans les deux mois précédens, & que tout l'été avoit été très sec. Elle a été abondante dans les derniers jours de ce mois : il a plu même certains jours où le mercure, dans le baromètre, se trouvoit au terme de 28 pouces. Au reste, il y a eu des variations assez considérables dans sa hauteur.

Le 2 & le 26, le mercure a été observé au terme de 28 pouces 2 lignes, & le 11 il a descendu à celui de 27 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes.

Le 24 au soir, il y a eu, à deux lieues de notre ville, du côté du sud, un violent orage, avec éclairs, tonnerre, grêle & grosse pluie.

La liqueur du thermomètre ne s'est élevée qu'un seul jour (le 24) au-dessus du terme du rempéré, & il n'est descendu aucun jour plus bas que celui de 2 degrés au-dessus du terme de la congélation.

Le vent a été constamment sud tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $11\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes, est de $9\frac{1}{2}$ deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus

86 MALADIES RÉGNANTES.

grand abaissement a été de 27 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes.

La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ lig.

Le vent a soufflé 4 fois du sud | 4 fois de l'ouest.

 vers l'est.

 8 fois du sud, | 6 fois du nord

 14 fois du sud | vers l'ouest.

 vers l'ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.

 18 jours de pluie. | 1 jour de grêle.

 6 jours de vent forcé.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de novembre 1778.

LA fièvre maligne persistoit dans le quartier de la ville situé au nord, & y étoit même assez répandue; des familles entières en étoient infectées; elle s'est fait même appercevoir dans quelques maisons du côté du midi; elle a été plus inflammatoire que ci-devant dans quelques personnes. Au surplus c'étoit le même caractère de maladie, dont le cours & la durée donnoient le temps de placer les remèdes convenables. En gagnant du temps, on avoit tout lieu d'espérer que l'issue en seroit favorable; mais on n'y devoit pas toujours décidément compter. J'ai vu périr un homme au trente-unième jour de la maladie, avec la gangrène au fondement; il est vrai que le sujet ne paroissoit pas bien sain; il étoit, depuis un mois, détenu au lit par une jambe cassée, lorsque la maladie lui prit. A cette époque, il n'y avoit pas encore de réunion aux os fracturés. Un autre sujet, de meilleure constitution, fut hors de danger à la même époque: celui-ci n'eut point d'éruption cutanée, comme la plupart des autres malades.

Un petit nombre de personnes ont été attaquées de fluxion de poitrine, avec un caractère de malignité.

Les rhumes de tête, & de poitrine ont été fort répandus vers la fin du mois.

Nombre de personnes, qui avoient essuyé la fièvre tierce dans le printemps & l'été, ont eu des récidives en cette saison.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Specimen inaugurale de spiritu ardente
ex lacte bubulo, auctore NICOLAO
OSERETSKOWSKY, petropol. Ar-
gentorati, 1778. (in-8°. de 20 pages).*

CETTE thèse est dédiée à M. Lepechin, D. M. de l'académie impér. des sciences de Pétersbourg, que l'auteur avoit accompagné six années de suite dans son voyage de la Sibirie Samoïede & de la Laponie. M. Oseretskowsky ayant vu les Tartares & les Kalmoucks tirer de l'esprit ardent du lait, sans l'addition d'aucune espèce de farine, présuma que le lait pouvoit également dans tous les pays fournir le même produit : en conséquence il fit à Strasbourg les expériences qu'il publie aujourd'hui sur le lait de vache. Ces expériences sont décrites avec beaucoup de clarté ; elles prouvent que le lait doit être mis au rang des substances qui, sans l'addition d'aucun levain, peuvent entrer en fermentation. Si le lait, abandonné à lui-même, n'éprouve pas la fermentation vineuse, c'est que pour en être susceptible, le mélange de toutes les parties qui le composent est nécessaire, & qu'il est très difficile, ces substances butyreuses, caseeuses & séreuses se séparant promptement par

le seul effet du repos. Pour remédier à cette séparation autant qu'il est possible, il faut agiter souvent le lait dans le vase qui le renferme, jusqu'à ce qu'on ait reconnu par l'odeur de la vapeur qui s'échappe du vase, que l'esprit ardent est développé.

Nous ne nous étendrons pas sur les procédés de m. O., ni sur les différentes expériences qu'il a tentées : mais nous croyons dédommager nos lecteurs en mettant ici les expériences que m. du Mangin, D. M. P., l'un des médecins de la Charité, a faites avec les Religieux apothicaires de cet hôpital. On y trouvera la doctrine de m. O. confirmée dans tous ses points.

On a fait construire un petit tonneau en bois de chêne neuf, contenant environ 12 pintes (1); un des fonds a été percé d'un trou de 15 lignes de diamètre, destiné à recevoir un robinet de bois capable de transmettre l'air qui devoit se dégager, pendant la fermentation, dans une vessie contenant environ six pintes : le fond de la vessie étoit percé & garni d'un petit tuyau avec son bouchon.

Pour s'assurer qu'il n'y auroit absolument aucun mélange dans le lait, & sur tout qu'il ne seroit pas étendu avec de l'eau chargée d'amidon ou de farine, fripponnerie qui n'est que trop en usage à Paris ; on a envoyé ce tonneau à Corbin, ferme considérable dépendant de l'hôpital de la Charité de Paris.

Le 7 septembre dernier, au soir, il a été rempli aux trois quarts de lait tout chaud, dans le moment où il venoit d'être trait : il en contenoit en conséquence neuf pintes. Le lendemain 8, le lait est arrivé au soir à Paris, après avoir été ballotté pendant sept lieues : il étoit doux & sans aucune altération.

(1) La pinte est celle de vin du poids d'à-peu-près deux livres.

Le 10 au matin les parties s'en étoient séparées naturellement ; on a commencé à agiter le tonneau nombre de fois dans la journée. Il n'a eu, pendant plusieurs jours, que l'odeur ordinaire au lait caillé & aigri ; la partie caséuse se méloit difficilement au petit lait ; la vessie ne s'enflait point ; enfin, après une quinzaine de jours, on a commencé à reconnoître l'odeur vineuse. L'air se dégageoit en abondance, & en débouchant le tonneau, après l'avoir agité, la liqueur a été entraînée avec impétuosité : on fut obligé alors d'en mettre une partie dans une bouteille de grès de six pintes, le tonneau ne pouvant plus contenir le lait entré en expansion (1).

L'odeur & le piquant de l'air qui se dégageoit en faisoit aisément présumer la nature ; on s'en assura en le versant, à diverses reprises, dans des bocaux de verre où la lumière d'une bougie s'éteignit plusieurs fois de suite, & où des vers de terre, qu'on avoit placés au fond, périrent en moins d'une minute, après avoir éprouvé des convulsions violentes : ils s'enflaient prodigieusement, & blanchissoient progressivement d'anneaux en anneaux d'une extrémité du corps à l'autre : on estime qu'il a pu se dégager 40 à 50 pintes d'air du tonneau.

L'odeur & le montant de cet air, en l'aspirant avec rapidité, marquoient de plus en plus les progrès de la fermentation spiritueuse ; on apperçut une différence frappante entre la vivacité de celui de la bouteille qui avoit été bien moins débouchée, & celui du tonneau, qui avoit eu la liberté de passer continuellement dans la vessie adaptée, pour servir ensuite, lorsqu'elle étoit pleine, à de nouveaux essais. Jugeant que ce seroit à cet air re-

(1) Le tonneau & la bouteille ont été pendant tout le temps de la fermentation sous une table à 4 pieds environ d'un poêle modérément chaud.

pris dans la liqueur, qu'on devoit la production d'une plus grande quantité d'esprit ardent, on remit le lait de la bouteille de grès dans le tonneau qui fut ensuite bouché fermement pour n'être plus ouvert que lorsqu'on voudroit procéder à la distillation, on continua de l'agiter aussi souvent au moins que dans les premiers temps.

Enfin le 11 décembre on mit huit pintes de lait (1) dans l'alambic; il étoit blanc, un peu grumeleux, d'un goût acide vineux agréable: il a été distillé au bain-marie, & rectifié trois fois (2). L'esprit ardent, obtenu par la dernière rectification, est très inflammable, d'un goût cependant assez doux; il brûle de plus de la moitié de sa totalité: on en a retiré huit onces.

Le résidu de la distillation dans l'alambic, avoit étant encore tout chaud, une odeur très agréable de frangipané; il étoit couvert d'une couche de beurre de 8 lignes d'épaisseur; le lait dissous étoit de couleur terne; &, après s'être refroidi, il a pris très rapidement une odeur aigre volatile très développée.

Le temps & des occupations plus essentielles pour le bien de l'hôpital, n'ont pas permis d'examiner ce résidu d'une manière plus particulière.

(1) Il s'en étoit perdu à-peu-près une chopine lors de la plus grande fermentation, & il en a été remis pareille quantité à mm. d'Arcet, D. M. P., & Rouelle, démonstrateur au jardin royal des plantes, avec plus de six onces d'esprit très inflammable. Le tout étoit destiné à être présenté à la faculté de médecine.

(2) Lors de la première distillation un accident a fait perdre une grande partie des premiers produits, la bouteille qui devoit les recevoir étant tombée de son support: on a repris la liqueur épanchée avec une éponge.

Examen de plusieurs préjugés & usages abusifs ; concernant les femmes enceintes , celles qui sont accouchées , & les enfans en bas-âge ; lesquels préjugés & usages abusifs font dégénérer l'espece humaine : avec les moyens d'y remédier. Ouvrage couronné par l'académie-royale des sciences & belles-lettres de Nancy , dans sa séance publique du 8 mai 1776. Par m. SAUCEROTTE , maître en chirurgie , gradué de l'académie-royale de chirurgie de Paris , honoraire du college-royal de chirurgie de Nancy , chirurgien ordinaire du feu roi de Pologne , STANISLAS I , professeur , démonstrateur royal en l'art des accouchemens , &c. à Luneville. A Strasbourg , chez Gay , marchand libraire. M. DCC. LXXVII. (petit in-8°. de 99 pages).

C'est en pratiquant l'art des accouchemens que m. Saucerotte a remarqué une foule de préjugés d'après lesquels on règle le régime des femmes grosses , des femmes en couches , & des enfans nouveau-nés ou en bas-âge. Il montre les dangers qu'il en résulte pour ces trois espèces de personnes. L'exposé , qu'il fait de ces dangers , est présenté simplement ; ce n'est point un discours académique , c'est une instruction qu'on peut mettre utilement entre les mains des matrones & des femmes de tout état.

Ce petit ouvrage est dédié à la société patriotique de Hesse-Hombourg , pour l'encouragement

des mœurs, des sciences & des arts, dont S. A. S. M. le landgrave régnant est protecteur & chef.

Dissertation sur la nature, l'usage & l'abus des eaux thermales de Bagnols en Gévaudan; par m. BONNEL DE LA BRAGERESSE, le fils, docteur en médecine. A Mende, chez Claude Bergeron, imprimeur du roi, de monseigneur l'évêque, & de la ville. (in-8°. sans date, de 108 pages, plus 7 pour le titre, une épître & un avertissement).

M. Roux s'étoit proposé de faire un extrait de cette dissertation qui lui avoit été remise en 1776. La maladie, qui l'enleva trop tôt, pour la médecine & pour la chymie, l'a empêché de travailler à cet extrait, ou de le publier. Nous nous en serions occupés, si nous eussions connu plutôt cet ouvrage, que nous apprenons, (par l'épître dédicatoire à m. *Chaptal*, médecin à Montpellier) avoir été imprimé en 1774.

Comme nous devons nous attacher à analyser les productions récentes, nous nous bornerons, pour celle-ci, à une notice.

L'auteur, qui venoit d'être reçu docteur en médecine, n'avoit que dix-neuf ans lorsqu'il publia sa dissertation. Le sujet qu'il traite est celui qu'il avoit pris pour sa thèse de baccalauréat. En la mettant en françois, il y a fait des additions considérables; ce sont les observations d'un aïeul maternel, & sur tout celles de son pere qui exerce la médecine à Mende depuis trente ans.

L'ouvrage est divisé en trois sections.

Dans la première, après avoir donné succinctement la topographie de Bagnols, de ses réservoirs, de ses bains, qu'il croit avoir été construits par les Romains, il passe aux qualités sensibles des eaux, il rapporte quelques épreuves auxquelles il les a soumises ; il parle de leur évaporation, il produit les résultats de toutes ses expériences, & finit par marquer, d'après les thermomètres de Réaumur & de Fahrenheit, les degrés de chaleur qu'on trouve à ces eaux sous les différentes voûtes.

La seconde section est destinée à décrire les vertus des eaux de Bagnols, & leur usage tant intérieur qu'extérieur. Leurs propriétés sont prouvées par un bon nombre d'observations qui portent avec elles un air de vérité.

L'auteur, dans la troisième section, expose les cas où les eaux de Bagnols sont nuisibles, & termine sa dissertation en prescrivant la manière dont il faut se conduire avant, durant & après l'usage de ces eaux.

Ce traité mérite d'être plus connu qu'il ne l'est, au moins à Paris. L'auteur continue, sur les eaux du Gévaudan, un travail complet ; son premier essai est un préjugé favorable pour celui dont il s'occupe.

Le premier ouvrage, composé sur les eaux de Bagnols, est de MICHEL BALDIT, docteur de Montpellier, médecin à Mende ; il est intitulé : *Hydrothermopodie des Nymphes de Bagnols en Gévaudan* ; ou *Les merveilles des eaux & des bains de Bagnols*. Lyon, Huguetan, 1651, in-12.

Cet auteur, prévenu par quelques succès étonnans opérés aux bains de Bagnols, & par l'usage intérieur de ces eaux qu'il dit avoir prescrit le pre-

mier, les vante avec enthousiasme contre presque toutes les maladies.

Le second ouvrage où il est parlé de ces eaux, a pour titre : *Examen de la nature & des vertus des eaux minérales qui se trouvent dans le Gévaudan*, par SAMUEL BLANQUET. Mende, Roy, 1718, in-8°.

L'article le plus étendu de cet ouvrage est celui qui regarde les eaux de Bagnols.

L'auteur de la nouvelle dissertation que nous annonçons, m. *Bonnel de la Brageresse*, est petit-fils de SAMUEL BLANQUET, qui signala son zèle & son courage en 1721 & 1722, lorsque la peste ravagea cette contrée, & dont les soins furent récompensés par le ministère.

Succès de huit inoculations pratiquées récemment.

M. de Seehy, médecin ordinaire du Roi, servant par quartier, ayant annoncé, le 5 novembre dernier, la cure parfaite des inoculations faites par lui, du fils unique du premier lit de feu m. le président de Saint-Fargeau, du fils unique de m. le président de Meslay, & du fils de m. Bachmann de Strasbourg, annonce aujourd'hui que mad. la veuve de m. le président de St. Fargeau lui ayant confié, le 7 du même mois, ses cinq enfans pour les inoculer, il vient de les rendre à la plus tendre des mères, le 8 décembre, en très parfaite santé.

A V I S.

LES auteurs qui concourront pour le prix proposé par la faculté, lequel est annoncé, *pag.* 366 du journal de décembre 1778, pourront envoyer leurs mémoires, francs de port, à m. le Doyen, jusqu'au 25 août 1779.

N O T A.

DANS le *dictionnaire historique de la médecine*, par m. ELOY, annoncé dans le journal de décembre 1778, on lit, TOME I, *pag.* 234 : « M. Bacher s'est mis en société avec deux autres médecins pour la rédaction du journal de médecine ». M. Eloy auroit évité cette inexactitude s'il eût consulté le journal d'octobre 1776 ; il y auroit appris que le privilège de ce journal a été accordé conjointement à mm. DU MANGIN & BACHER, tous deux docteurs-régens de la faculté de médecine de Paris. Seulement ils ont prié m. GOULIN qui a fait une étude très-particulière de l'histoire de la médecine, sur laquelle il a fait beaucoup de recherches, & dont les écrits en ce genre sont marqués au coin de la saine critique, de l'exactitude & de la vérité, de s'occuper de la partie biographique & bibliographique, à laquelle ils ont jugé essentiel de donner une place dans le journal de médecine, depuis qu'ils en sont devenus les propriétaires.

TABLE DU MOIS DE JANVIER 1779.

AVERTISSEMENT.

page 3

EXTRAIT (PREMIER). *Observations sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes*; par m. DE HORNE, méd. 13

Réponse à l'objection contre l'inoculation, tirée de la prétendue progression observée dans le nombre des morts; par m. CAPMAS, méd. 47

Grossesse vaginale, observée par m. NOEL, ch. 55

Suite & fin de la lettre de m. BONNEL DE LA BRAGERESSE le fils, méd. sur une carie du fémur. 63

(Le commencement se trouve dans le journal de décembre 1778, page 530).

Notice sur m. BOURDELIN, médecin de la faculté de Paris. 77

Extrait du prima mensis de la faculté de Paris, décembre 1778. 80

Observat. météorol. faites à Montmorenci. 82

Observations météorologiques faites à Lille. 85

Maladies qui ont régné à Lille, 86

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

1°. Livres nouveaux. 87

2°. Succès de huit inoculations; par m. DE SEEHY, méd. 94

3°. Avis pour le prix proposé par la faculté de médecine de Paris. 95

4°. NOTA. Inexactitude du dictionnaire de la médecine rectifiée. ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1779. A Paris, ce 24 décembre 1778.
POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1779.

SECOND EXTRAIT.

*OBSERVATIONS faites & publiées
par ordre du gouvernement, sur les dif-
férentes méthodes d'administrer le mer-
cure dans les maladies vénériennes; par
M. DE HORNE, docteur en médecine,
ancien médecin des camps & armées,
& en chef des hôpitaux militaires, mé-
decin ordinaire de madame la comtesse
d'Artois, consultant de son altesse sé-
rénissime monseigneur le duc d'Orléans,*
Tome LI. G

*censeur royal. A Paris, chez Monory,
libraire, rue de la comédie françoise.
M, DCC. LXXIX. (2 vol. in- 8°.)*

NOUS avons rendu compte, dans le journal dernier, du premier volume de cet ouvrage intéressant, fait pour répandre plus de lumière sur l'administration du mercure dans les maladies vénériennes, & tirer cette partie de l'espece d'empirisme où elle étoit tombée : nous allons aujourd'hui nous occuper du second volume, & mettre sous les yeux de nos lecteurs les principaux motifs qui ont déterminé *m. de Horne* à combiner ensemble les différentes méthodes, pour en obtenir tout l'avantage dont elles sont susceptibles ; & pour joindre l'expérience aux raisons sur lesquelles il appuie sa doctrine, nous rapporterons quelques-unes de ses observations les plus frappantes, & qui nous ont paru pouvoir servir d'exemple.

Le chapitre 5^e, qui commence le second volume, contient neuf observations sur les maladies vénériennes traitées par les fumigations mercurielles, jointes à la solution du sublimé corrosif. « Il est des cas, dit *m. de Horne*, où un remède anti-vénérien, trop adouci, ne feroit que pallier, peut-être même aggraver la maladie,

& où il faut l'attaquer par des moyens plus actifs & plus déterminans ; c'est quand les organes paroissent fatigués, engourdis, affaîssés sous le poids du virus, qu'ils en sont, pour ainsi dire, surchargés, & qu'il est nécessaire de réveiller, d'exciter l'oscillation de leurs fibres, pour les débarrasser de ce fardeau, & opérer une crise salutaire. Les douleurs sourdes, invétérées, les tumeurs indolentes, les congestions gommeuses, les exostoses, les vieux ulcères, les pustules, les dartres, la gale ancienne ou renouvelée, qui gonflent & dénaturent la peau ; sont des maladies opiniâtres, & qui résistent d'autant plus au traitement ordinaire, qu'il ne leur présente qu'un moyen d'agir relativement trop foible, ou déjà inutilement éprouvé : il faut donc, dans tous ces cas, recourir à des préparations mercurielles plus agissantes, & qui, outre leurs vertus spécifiques, soient capables d'opérer une résolution suffisante, ou d'exciter une dépuration avantageuse, & d'animer assez le principe de la vie pour entretenir cette action devenue nécessaire » . . .

.. Nous allons rapporter une des observations qui vient à l'appui de cette opinion. . .

Observation huitieme.

« 65. André . . . âgé de 40 ans, natif de l'Angoumois, d'un tempérament délicat, attaqué depuis huit ans de la maladie vénérienne qui s'étoit manifestée par la réunion de presque tous les symptômes possibles, avoit été traité en douze différentes fois par des gens de l'art, sans avoir pu être radicalement guéri, quoique la plupart des premiers symptômes eussent disparu; mais il leur avoit succédé un ulcere vénérien très considérable, qui avoit résisté à tous les remèdes, & qui, après avoir rongé le voile du palais, s'étendoit depuis la voûte postérieure jusqu'à l'œsophage. C'est en cet état qu'il se présenta, le 2 septembre 1776, à la maison de santé établie pour les hommes; rue des Brodeurs.

Après avoir été baigné & purgé, ce malade commença l'usage du sublimé corrosif à la moindre dose d'abord, que l'on porta ensuite à un demi-grain par jour, puis à trois quarts de grain depuis le 8 septembre jusqu'au 18 octobre; ce qui fait en tout vingt-cinq grains de sublimé, qui ne lui occasionnerent aucun accident: on le baignoit aussi de temps en temps. Pendant l'usage de ce remède, on lui administra douze fumigations générales du

poids de deux gros de cinabre chacune, à trois jours d'intervalle l'une de l'autre, & quelques légères fumigations locales avec le mercure doux, dirigées avec précaution sur l'ulcère de la gorge; on lui donnoit en même temps le suc des plantes anti-scorbutiques, & une nourriture analeptique: sa boisson ordinaire étoit de la tisane de guimauve miellée.

Dès le 16 septembre l'aspect de l'ulcère parut moins désagréable, la mucofité purulente qui en provenoit, étoit d'une meilleure couleur.

Le 25 septembre l'ulcère étoit au même état que ci-dessus; & comme il étoit parsemé d'excroissances fongueuses, on en extirpa cinq avec assez de succès: on employa le vin miellé pour tout gargarisme.

Le 30, l'ulcère se détergeoit merveilleusement.

Le 10 octobre la déterfion de l'ulcère s'opéroit sensiblement, & annonçoit déjà la possibilité de la cicatrisation.

Le 18 octobre l'ulcère commençoit à se cicatrifer, & il étoit d'une belle couleur.

Le 25 octobre l'ulcère étoit presque totalement cicatrifié.

Le 29 octobre l'ulcère étoit cicatrifié; mais comme les os du palais, qui étoient cariés, étoient tombés en partie, on

appliqua à ce malade un obturateur, au moyen duquel il put boire, manger & parler aisément. A cette époque, il lui survint un rhume qui fut traité méthodiquement, & qui n'eut point de suite.

Le 11 novembre le rhume étant terminé, on purgea le malade, & on l'envoya aux convalescens d'où il sortit le 15 parfaitement guéri, mais dans un état de maigreur conséquent aux douleurs qu'il avoit éprouvées depuis 8 ans, & à la quantité étonnante de remèdes mercuriels qu'il disoit avoir pris avec assez peu d'avantage, & qu'il fallut encore renouveler à son entrée dans cette maison. Le succès en a justifié la nécessité: on lui conseilla de se mettre au lait pour toute nourriture, & on a depuis appris qu'il jouissoit d'une très bonne santé.

Le chapitre sixième contient dix observations sur les maladies vénériennes traitées par les fumigations mercurielles concurremment avec les lavemens anti-vénériens.

« Tout ce qui est capable, dit *m. de H.*, de déterminer un praticien attentif & instruit à employer le sublimé corrosif concurremment avec les fumigations mercurielles, ou autre remède analogue, peut aussi s'appliquer aux lavemens anti-vénériens. Ces deux remèdes, quoiqu'on

ne puisse dire qu'ils soient exactement les mêmes, ont néanmoins tant de rapport entr'eux par la solubilité du mercure qui en fait la base, & qui les caractérise, qu'on peut hardiment les substituer l'un à l'autre dans certaines circonstances, & en attendre à-peu-près les mêmes effets : ils diffèrent même plus par la forme, & par l'organe dans lequel ils sont d'abord introduits, que par leur action immédiate sur le virus ». L'observation suivante en est la preuve.

Observation huitième.

« 458. Alexandrine femme mariée, âgée de 33 ans, native du Hainaut, d'un bon tempérament, & ordinairement bien réglée, est entrée à la maison de santé de la petite Pologne, le 7 février 1777, pour y être traitée de la maladie vénérienne que lui avoit communiquée son mari, il y avoit neuf ans, & pour laquelle elle avoit déjà été traitée trois fois sans succès par la méthode des frictions. Les principaux symptômes de cette ancienne maladie étoient un écoulement virulent, un engorgement extraordinaire avec ulcération aux nymphes, & au prépuce du clitoris, des chancres rongeurs à la fourchette, des douleurs aiguës dans

tous les membres, & une insomnie habituelle. Après avoir été saignée, baignée & purgée, cette malade fut mise à l'usage des lavemens, le 17 février, à la quantité de deux par jour, dans chacun desquels on mêla d'abord deux, puis trois, & enfin quatre mesures de la liqueur antivénérienne; elle les continua sans interruption jusqu'au 31 mars, quoiqu'elle éprouvât, pendant leur usage, un crachottement; mais il parut si léger, qu'il n'exigea pas même une purgation. A l'usage constant des lavemens, on joignit dix-huit fumigations locales principalement dirigées sur la vulve; chacune de ces fumigations étoit faite avec un gros de mercure doux.

Dès le 5 mars on s'aperçut à la visite que l'engorgement des nymphes commençoit à diminuer; que les ulcères se détergeoient, quoique lentement, de même que les chancres, & que le sommeil se rétablissoit: l'écoulement, qui n'avoit pu être bien estimé d'abord, à cause de l'excessif engorgement des nymphes, étoit presque tari; on croiroit même qu'il n'étoit produit que par l'abondante suppuration de l'ulcère, ce qui arrive assez souvent; comme on l'a déjà dit, & peut même occasionner des méprises sur la nature de ces sortes d'écoulemens.

Le 12 mars le gonflement des nymphes continuoit à diminuer, les ulcères se détergeoient un peu plus promptement par des lotions fréquentes qu'on y faisoit avec l'eau phagédénique; le chancre étoit en bon état, les douleurs étoient presque totalement dissipées.

Le 20 mars le gonflement des nymphes diminueoit encore plus sensiblement, les ulcères étoient bien détergés, & commençoient à se cicatrifer, le chancre étoit déjà cicatrifié, les douleurs étoient tout-à-fait dissipées; & le sommeil absolument rétabli.

Le 27 mars il n'existoit plus d'engorgement aux nymphes, les ulcères & les chancres étoient cicatrifiés: cette malade fut purgée avec les pilules de *Belloste*.

Le 2 avril elle fut jugée parfaitement guérie: elle étoit en très bon état, & pendant son traitement elle n'avoit éprouvé ni douleurs, ni aucun accident, que le léger crachottement dont on a fait mention, lequel n'exigea pas même l'interruption de ses remèdes. On lui avoit donné neuf gros de mercure doux en fumigation, & quatre-vingt-dix lavemens dans lesquels on avoit employé sept pintes de liqueur anti-vénérienne. Cette malade s'est représentée plusieurs fois depuis, & on a vérifié, avec satisfaction, que sa

106 DIFFÉRENTES MÉTHODES
santé étoit parfaite, & la guérison com-
plette & radicale ».

Le chapitre septieme qui contient qua-
tre observations sur les maladies véné-
riennes traitées par la solution du sublimé
corrosif, concurremment avec les sudori-
fiques, est sur tout remarquable par le
développement naturel que *m. de Horne*
y présente des ruses des charlatans.

« Cette maniere d'administrer le mer-
cure, dit *m. de Horne*, a été le secret de
quelques empiriques-charlatans qui vou-
lant persuader qu'ils guérissent la ma-
ladie vénérienne sans mercure, ou même
que le sublimé étoit un remede dange-
reux, & dont ils étoient bien éloignés
de se servir, avoient choisi cette forme
pour insinuer que les végéraux suffisoient
à la cure, ou pour se soustraire plus ai-
sément au danger d'être découverts par
l'analyse qu'on en voudroit faire. Il est
en effet assez difficile, ajoute *m. de Horne*,
de trouver un grain de sublimé noyé,
pour ainsi dire, dans une pinte de tisane
chargée de parties extractives qui l'enve-
loppent. Cependant à force de soins on
y est quelquefois parvenu; mais il faut
alors travailler sur de grandes quantités,
& ce travail est pénible & coûteux. C'est
cette difficulté qui fait la sécurité des char-
latans, & qui les enhardit à publier avec

assurance leurs prétendus remèdes végétaux, comme le véritable spécifique pour la guérison de la maladie vénérienne. Pour donner encore plus de poids à cette assertion, ils ont quelquefois l'adresse de présenter & de soumettre leurs remèdes à l'analyse, & par cette ingénuité artificieuse, ils obtiennent des certificats des chymistes les plus instruits, & qui jouissent de la meilleure réputation. Mais ces certificats ne doivent jamais être rigoureusement interprétés, comme si c'étoit une garantie donnée au public, que ces remèdes ne contiennent pas de mercure; c'est tout au plus un simple aveu du chymiste qu'il n'en a pas trouvé dans la portion du remède qui lui a été confiée pour être analysée, & qui en effet n'en contenoit pas, & qui avoit été probablement préparée pour cela, & ce témoignage de sa véracité ne peut s'étendre à toutes les portions du remède qu'on distribue, & avec lesquelles on trompe journellement le public. On diroit que *m. de Horne* a deviné ce qui se passe actuellement sous nos yeux.

Les préparations mercurielles insolubles, données concurremment avec la solution du sublimé corrosif, forment le huitième chapitre. Ce qui a déterminé *m. de Horne* à combiner ensemble ces

deux remèdes, c'est que « les préparations de mercure insoluble deviennent encore plus résolutes quand elles sont jointes au sublimé, & qu'il en résulte quelquefois un moyen plus efficace de donner aux fibres relâchées le ressort nécessaire pour se débarrasser des fluides qui les surchargent & les oppriment, & de diviser & évacuer en même temps les humeurs croupissantes qui s'opposent au dessèchement des anciennes gonorrhées; & à la cicatrisation des vieux ulcères ». Il rapporte six observations de ce genre, qui nous ont paru concluantes.

Le chapitre neuvième contient neuf observations sur les maladies vénériennes traitées par la solution du sublimé corrosif employé concurremment avec les lavemens anti-vénériens.

« Les maladies vénériennes, dit *m. de Horne*, qui ont résisté aux frictions, aux fumigations, ou aux autres préparations de mercure insoluble, se guérissent rarement par la répétition des mêmes remèdes, & c'est en ce cas sur tout que le sublimé réussit supérieurement. Mais pour que le mercure, sous cette dernière forme, produise un effet suffisant, & auquel les autres préparations n'ont pu atteindre, il est quelquefois nécessaire d'y insister long-temps, & d'en prolonger l'admi-

nistration. Des doses de ce remède, trop légères ou trop tôt discontinuées, ne feroient qu'effleurer ou pallier encore la maladie. Il est des personnes, il est vrai, dont la constitution est si heureuse, qu'elles peuvent prendre, sans incommodité & sans risque, une très grande quantité de sublimé, & sur lesquelles un grain de ce sel métallique, pris tous les jours, ne procure aucun effet sensible, que la diminution & la cessation successive des symptômes vénériens. Mais il en est d'autres qui ne peuvent en supporter tout au plus qu'un demi-grain par jour, & dont l'estomac se révolte à la simple dégustation de la tisane qui en seroit plus chargée. Dans cette dernière circonstance surtout, il faut bien chercher un remède qui ait quelque analogie avec le sublimé, & qui le remplace en quelque sorte, sans en avoir les inconvéniens. Les lavemens anti-vénériens ont ce double avantage, & on peut sans risque réunir ces deux moyens, quand ils sont jugés indispensables, & qu'ils ne peuvent être remplacés par d'autres. Les observations rapportées confirment encore plus cette opinion.

Le chapitre dixième contient sept observations sur la combinaison des lavemens anti-vénériens, & des préparations de mercure insoluble. D'après ce qui a

110 DIFFÉRENTES MÉTHODES
été déjà dit du sublimé, on peut aisément
pressentir les raisons qui déterminent
m. de *Horne* à employer ces nouvelles
combinaisons, & les cas où elles méritent
la préférence. Les observations qu'il
rapporte, & qui en sont la preuve la plus
satisfaisante, nous ont paru bien faites,
& rapportées avec la plus grande impar-
tialité.

La troisième partie de cet ouvrage con-
tient des observations sur les maladies
vénériennes traitées d'abord ou successi-
vement par plusieurs méthodes.

« Quand le virus vénérien, dit m. de
Horne, est compliqué, quand il est très
ancien, &, pour ainsi dire, identifié avec
le sujet; quand plusieurs parties du corps
en sont en même temps, quoique diver-
sement affectées, relativement à leur na-
ture & à leurs fonctions; & que le mal est
à son comble, il est bien difficile, comme
il l'a déjà prouvé, de remplir toutes les
indications avec une seule méthode. On
fait que le mercure combiné avec diffé-
rentes substances qui le pénètrent, le di-
visent, le dissolvent, en séparent les glo-
bules on s'y unissent, acquiert par ces
différentes préparations des qualités nou-
velles, souvent même opposées; & qui
constituent & déterminent ensuite rela-
tivement son action. Ce seroit y ajouter

notre auteur, confondre tous les moyens de guérison que présente ce minéral, que de ne le considérer que comme un spécifique agissant toujours également par cette seule propriété, indépendamment des formes dont il peut être revêtu : en lui conservant cette première qualité, d'ailleurs si précieuse, il ne faut donc pas renoncer à l'avantage d'y trouver, suivant les différentes préparations, tantôt un fondant doux qui agit insensiblement & sans effort, tantôt un autre plus énergique, capable de résoudre les congestions les plus lentes & les plus tenaces. En donnant la préférence aux préparations de mercure soluble, n'a-t-on pas un remède plus sûr & plus facile, & dont on règle plus à volonté l'action ? Quelques préparations de ce minéral n'en ont-elles pas fait un tonique vivifiant, qui stimulant les solides, en augmente proportionnellement les ressorts, ou un dessiccatif dont l'impression resserre & fortifie le tissu de la fibre même, & la délivre des liqueurs surabondantes dont elle est abreuvée ? N'y trouve-t-on pas aussi, suivant le besoin, un purgatif fondant dont la double & intéressante action de diviser & d'entraîner les matières, est unique ? Enfin, quand on le marie avec des acides minéraux, & qu'on le soumet à certaines

calcinations ou préparations, ne devient-il pas un caustique bienfaisant qui détruit les chairs baveuses qui s'opposent à la déterfion & cicatrifation des vieux ulcères, en applanit les bords, & les remet à l'état de plaie simple ? C'est donc en raison des préparations du mercure qu'il faut en assigner l'emploi ; elles indiquent la véritable qualité de ce remède, & elles en reglent conséquemment l'application. Mais si cette vérité, ajoute *m. de Horne*, est incontestable, elle-ci ne l'est pas moins ; c'est que le mal vénérien qui quelquefois résiste à une ou plusieurs préparations de mercure, se guérit quelquefois par l'application de quelques autres, quoiqu'on ne puisse toujours en rendre une raison satisfaisante ; c'est que dans certains cas il faut quelquefois les éprouver les unes après les autres, & en régler toutefois judicieusement l'application suivant le besoin, & d'après leur action connue : ce qui, en multipliant les différentes combinaisons de ce remède, ne peut qu'offrir de nouveaux résultats plus avantageux, & augmenter conséquemment les ressources de l'art de guérir. Il ne faut donc mépriser ni rejeter aucune méthode ; mais en ne les appréciant que d'après l'analyse, il faut savoir les ranger dans leur classe, & ne les
juger

D'ADMINIST. LE MERCURE. 113
juger ensuite définitivement, que d'après
leurs effets».

Nous avons cru devoir rapporter tout
au long cette théorie des combinaisons
mercurielles, & c'est sur ces principes,
qui nous ont paru de la plus grande vé-
rité, que m. de Horne établit l'applica-
tion souvent la plus compliquée & la plus
heureuse du mercure. Cette troisième par-
tie contient six chapitres également in-
téressans, & qui fournissent tous des ob-
servations très concluantes : nous allons
en rapporter deux prises au hazard.

Observation douzième, page 229.

« 55. Marie-Louise... âgée de 50 ans,
native de la Champagne, n'ayant plus
ses regles depuis l'âge de 36 ans, quoi-
que d'une bonne constitution d'ailleurs,
est entrée à la maison de santé de la rue
Plumet, le 14 mars 1776, pour une très
ancienne gonorrhée, deux ulcères con-
sidérables & de la plus mauvaise qualité,
dont l'un avoit son siege à la grande le-
vre droite, & l'autre à la fourchette; ils
occupoient presque tout l'intérieur de la
vulve, & ils étoient accompagnés de plu-
sieurs excroissances à l'anús, dont quel-
ques-unes étoient ulcérées.

Après avoir été saignée, baignée &
purgée convenablement, cette malade

174 DIFFÉRENTES MÉTHODES
écommença l'usage du sublimé, le 20 mars,
à la dose d'un quart de grain par jour,
dissous dans une pinte de décoction légère
de felsepareille. Le 25 mars elle en prit
un demi-grain tous les jours, & depuis
le premier avril jusqu'au 6 mai, on porta
la dose de ce remède à trois quarts de
grain par jour.

Les 22, 24 & 27 mars, les 1^{er}, 5, 8 &
11 avril, on lui administra une friction
du poids de deux gros de pommade mer-
curielle, & depuis le 14 avril jusqu'au 6
mai, on lui donna tous les jours une fu-
migation d'un gros de cinabre; depuis
le 7 jusqu'au 20 mai, elle fit un usage
constant de la tisane sudorifique.

Le 28 mars on s'aperçut que la sup-
puration des ulcères de la vulve étoit déjà
plus louable.

Le 30 mars l'écoulement de la gonor-
rhée étoit de plus belle couleur, & d'une
consistance plus avantageuse.

Le 4 avril les ulcères de la vulve se
détergeoient, les plaies faites à l'anus,
pour la destruction des excroissances, se
cicatrisoient, la gonorrhée se tarissoit.

Le 18 avril les ulcères de la vulve
étoient parfaitement détergés, & ils an-
nonçoient une cicatrisation prochaine, la
gonorrhée continuoit à se tarir.

Le 15 mai un des ulcères de l'anus,

qu'on avoit reconnu fistuleux, & qui avoit été traité comme tel, étoit entièrement cicatrifé ; on ne parvint à cette cicatrification inespérée que par le moyen d'injections vulnéraires, balsamiques, fréquentes, dans chaque pinte desquelles on avoit dissous un grain & demi de sublimé : à cette époque la gonorrhée étoit tarie.

Le 22 mai la guérison fut jugée parfaitement établie, & il ne subsistoit plus rien des ulcères, ni des excroissances, ni des chancre, ni de l'ulcère fistuleux. Pour obtenir ces avantages qu'on n'avoit osé espérer dès les commencemens, on employa trente-un grains de sublimé en solution, quatorze gros d'onguent mercuriel en friction, trois onces de cinabre en fumigation, quatorze pintes de risane sudorifique forte. De cette quantité étonnante de remèdes, dont quelques-uns sont très énergiques, & que la vétusté & la gravité de la maladie avoient rendus nécessaires, il n'est résulté aucune espèce d'accident. Avec des moyens plus doux, ou moins rapprochés, il est probable qu'on auroit encore manqué la guérison, qui est parfaite, sans que la santé en ait été aucunement altérée, comme on l'a depuis peu vérifié.

Observation deuxième, page 380.

« 41. Marie . . . native de Paris, âgée de 21 ans, ordinairement bien réglée, & d'un bon tempérament, enceinte de six mois, ayant déjà été traitée, il y a un an, sans succès, d'une maladie vénérienne bien confirmée, est entrée à la maison de santé de la petite Pologne, le 29 février 1776, pour une gonorrhée virulente ancienne, un engorgement considérable aux grandes levres, deux chancres très étendus à cette même partie, des pustules chancreuses au pli des aînes & des cuisses, des crêtes de coq à l'anus, une insomnie opiniâtre, & des douleurs aiguës aux articulations.

Comme en entrant dans cette maison cette malade se plaignit de maux de reins, & qu'elle avoit éprouvé depuis peu un faiblissement très marqué & assez violent, on la saigna, & on lui donna quelques lavemens simples qui, avec le repos, auroient dû suffire à la conservation de son fruit; mais, malgré ces précautions, elle accoucha, le 9 mars, d'un enfant qui ne vécut que quelques minutes. Les suites de sa couche ayant été très heureuses, elle fut en état de commencer les lavemens anti-vénériens le 21 mars à la quantité de deux par jour, & pendant ce

temps, elle prit tous les jours un gros de fel de *duobus* dissous dans un bouillon. Elle continua les lavemens jusqu'au 19 avril; on fut alors obligé de les interrompre, la fièvre étant survenue, & les règles ayant paru presque dans le même temps; mais après avoir été purgée le 27 avril, cette malade fut en état de reprendre les lavemens le premier mai, & elle les continua sans interruption jusqu'au 3 juin.

Le 26 mars elle commença à prendre un quart de grain de sublimé dissous dans une pinte de tisane de *falsépareille*; & depuis le 6 jusqu'au 20 avril, elle en prit un demi-grain tous les jours. On interrompit ce remède comme les autres, pour remédier à la fièvre & respecter les règles; mais elle les reprit le premier mai jusqu'au premier juin, sans que la fièvre ait reparu, ni qu'il s'en soit suivi aucun accident.

Depuis le 22 mars jusqu'au 5 avril, on dirigea sur les pustules chancreuses de la vulve six fumigations locales d'un gros de mercure doux chacune.

Ces remèdes suffirent pour résoudre l'engorgement des grandes levres, pour dessécher & cicatrifier les pustules chancreuses, pour rappeler le sommeil, & dissiper les

118 DIFFÉRENTES MÉTHODES
douleurs des articulations; mais les crêtes
de coq n'y avoient pas cédé, & la réso-
lution en ayant paru impossible, on les
coupa le 15 mai : la plaie, qui en avoit
résulté, fut bientôt cicatrisée. Pour com-
pléter la cure on employa alors tous les
jours les frictions à la dose d'un gros de
pommade mercurielle, & on les continua
depuis le 16 mai jusqu'au 2 juin.

Le 28 avril il survint au sein gauche
une tumeur sur laquelle on appliqua des
cataplasmes émolliens.

Le 2 mai cette tumeur s'ouvrit d'elle-
même; il en sortit beaucoup de pus : le
6 mai le pus qui en sortoit étoit très
louable, le sein étoit bien dégorgé; le 11,
le sein étoit presque dans son état natu-
rel, & la cicatrisation étoit solide.

Cette malade fut jugée radicalement
guérie le 11 juin, trois mois & onze jours
après son entrée dans cette maison : elle
y avoit pris 26 grains de sublimé en so-
lution, 9 gros de pommade mercurielle
en friction, 6 gros de mercure doux en
fumigation, & 134 lavemens, dans les-
quels on avoit employé 10 pintes & de-
mie de liqueur anti-vénérienne. Ces re-
medes n'ont pas produit le plus léger ac-
cident. Cette malade jouissoit, à la sortie,
de la plus belle santé, & elle s'est sou-

tenue depuis dans cet état, comme on a eu occasion de l'observer plusieurs fois, & même très récemment ».

La quatrième partie de cet ouvrage contient des observations sur quelques maladies devenues incurables, & sur la terminaison malheureuse de quelques-unes par la mort.

C'est ici le complément des observations de *m. de Horne*, & la preuve la moins équivoque de l'impartialité avec laquelle il les a rédigées. Dans l'examen qu'il fait des différentes méthodes, il ne se contente pas d'exposer les guérisons opérées par leur moyen, il rapporte aussi fidèlement les moins heureux succès. « La maladie vénérienne, dit-il, quand elle est simple & récente, est assez facile à guérir; mais quand on néglige d'y apporter remède dès les commencemens, quand on irrite le mal au lieu de l'adoucir, quand on se contente de palliatifs, ou qu'on emploie ces moyens pressans adoptés par le vulgaire, & d'autant plus dangereux, qu'ils séduisent par la promptitude de leur opération; alors la guérison devient plus difficile, plus équivoque, & elle l'est d'autant plus, que les parties ont été quelquefois viciées ou détruites par les moyens même qui au-

120 DIFFÉRENTES MÉTHODES

roient dû les conserver. La même chose peut arriver quand le virus se renouvelle trop fréquemment par une continuation de libertinage ou de malheur, quand il attaque les parties solides, qu'il s'y infinue profondément, & qu'il s'attache à quelques-uns des principaux viscères. Plus ces accidens sont répétés, plus ils sont anciens, & plus la difficulté de la guérison augmente; elle devient même à la fin impossible, quand les organes sont tellement fatigués de récidives, qu'ils en sont d'abord défigurés, & ensuite détruits. Mais cette difficulté, cette impossibilité de rétablir les choses dans leur premier état, est relatif non-seulement à la qualité & à la quantité des parties affectées, à l'espece de décomposition qu'elles ont déjà éprouvée, mais aussi à la nature du virus vénérien qui dégénere par son mélange avec d'autres virus qui lui sont étrangers, comme le scorbut, les écrouelles, les dartres, &c. ».

Après avoir détaillé les symptômes qui caractérisent l'incurabilité d'une maladie vénérienne, *m. de Horne* estime que « comme il arrive quelquefois des miracles en ce genre, il ne faut jamais abandonner les malades à leur désespoir: on peut, on doit même tenter avec pru-

dence les moyens de guérison connus, ou en se réduisant à une cure palliative, rendre au moins supportables les derniers jours d'un malade réduit aux abois. C'est cette considération sur tout, qui engage les médecins à tendre encore les mains à ces malheureuses victimes jusqu'aux bords du précipice où elles vont être englouties, & s'ils en retirent quelques-unes, ils obtiennent alors la douce & inespérée consolation d'avoir rempli avec succès le plus saint des devoirs de leur état ».

Après avoir fait le tableau le plus frappant de tous ces malheurs, *m. de Horné* expose d'une manière intéressante le motif qui l'y a déterminé. « Si cette peinture, dit-il, quelque effrayante qu'elle soit, de la terminaison malheureuse d'une maladie que l'on ne craint pas assez, que l'on néglige trop, ou à laquelle on s'accoutume, quand elle ne se montre pas avec toutes ses horreurs, pouvoit lui arracher quelques-unes de ses victimes, je ne les croirois pas inutiles; il est bon quelquefois de montrer aux hommes les véritables dangers qu'ils courent en se livrant sans réserve à la fougue de leurs passions, & à la pétulance de leur tempérament: les gens de l'art y trouveront aussi de quoi ranimer leur zèle, & multi-

122 DIFFÉRENTES MÉTHODES
plier leurs précautions ». Nous ne pou-
vons qu'applaudir à des vues aussi hon-
nêtes , & nous joignons nos vœux à ceux
que forme ici m. de Horne pour le bien
de l'humanité. Nous allons rapporter
une des observations d'incurabilité , une
autre sur la terminaison de cette mala-
die par la mort pendant ou à la suite des
remedes mercuriels , & une dernière sur
la même terminaison , sans avoir pris
aucun remede anti-vénérien.

Observation quatrieme , chap. 1^{er}.

« 607. Marie - Jeanne native de
l'Isle de France , âgée de 25 ans , origi-
nairement d'un bon tempérament & bien
réglée , est entrée à la maison de santé
de la petite Pologne , le 22 mai 1777 ,
pour y être traitée de la maladie véné-
rienne qu'elle avoit depuis six mois , sans
avoir pris aucun remede. Les principaux
symptômes étoient un écoulement viru-
lent , un ulcere chancreux très considé-
rable , qui avoit rongé les nymphes , le
clitoris , & qui s'étendoit jusqu'au fond
du vagin , & un engorgement aux aines.
Après avoir été saignée , baignée &
purgée , cette malade commença , le pre-
mier juin , à prendre un quart de grain
de sublimé par jour , dissous dans une
pinte de tisane émolliente : le 5 juin elle

D'ADMINISTR. LE MERCURE. 123

en prit un demi-grain , & depuis le 24 juin jusqu'au 9 août , trois quarts de grain par jour.

Pendant l'usage de ce remede on lui administra tous les deux jours une fumigation locale d'un gros de mercure doux , sans discontinuer pour cela les bains.

Le 9 août on substitua aux remedes mercuriels les sucs anti-scorbutiques , & le lait pour toute nourriture ; & on continua néanmoins à panser l'ulcere avec un digestif simple , & ensuite animé avec l'onguent égyptiac.

Le 11 juin on s'apperçut à la visite que la suppuration de l'ulcere étoit plus abondante , mais le pus qui en couloit étoit d'une mauvaise qualité.

Le 18 juin l'ulcere étoit au même état.

Le 2 & le 9 juillet la suppuration de l'ulcere étoit toujours abondante , & la déterision s'en faisoit très lentement.

Le 16 juillet le pus qui découloit de l'ulcere étoit sanieux : on le lava avec l'eau phagédénique.

Le 10 septembre il n'étoit arrivé aucun changement avantageux à l'ulcere.

Le 24 septembre tout étoit à cet égard dans le même état ; l'engorgement des aines étoit dissipé depuis long-temps.

Le 6 octobre il n'y avoit aucun changement avantageux ; & comme malgré

124 DIFFÉRENTES MÉTHODES
les remèdes donnés, les bains, le lait, les sucs anti-scorbutiques, & les pansements les plus méthodiques, cet ulcère étoit resté constamment rébelle; & qu'il paroissoit être d'une nature phagédénique, on jugea cette maladie incurable après quatre mois & demi de traitement, lorsqu'elle avoit pris 43 grains de sublimé, & 16 gros de mercure doux en fumigation: sa santé n'avoit d'ailleurs souffert aucune altération de l'usage de ce remède.

Observation onzième, chap. 2.

« 182. Louis... natif du Languedoc, âgé de 20 ans, avoit originairement la poitrine délicate; il étoit tourmenté d'une toux sèche, & il éprouvoit de fréquens crachemens de sang. Malgré cet état fait pour donner de justes inquiétudes, & qui auroient dû l'engager à la modération, il s'abandonnoit sans réserve à son penchant pour la débauche, dont le premier fruit avoit été une gonorrhée qu'il avoit guéri très promptement lui-même avec des astringens; cette suppression augmenta la toux, & rendit les crachats plus abondans, & d'une plus mauvaise qualité, ce qui ne le corrigea pas: car trois mois après il brûla, avec la pierre de vitriol, de nouveaux chancres qu'il avoit mérités; & il ne prit, malgré cela, au-

cune précaution pour se délivrer de 2 bubons qui lui étoient survenus, & qui s'ouvrirent d'eux-mêmes; il ne pensa même à recourir aux gens de l'art que quand le mal fut porté au dernier excès. En effet, quand il entra dans la maison de santé établie pour les hommes, le 23 décembre 1776, un de ces bubons fournissoit une suppuration de très mauvaise qualité, & il avoit déjà le coup-d'œil carcinomateux; l'autre prit bientôt le même caractère: & tandis que par des pansemens méthodiques, & par quelques frictions mercurielles données avec précaution, on tâchoit de ramener les parties à une suppuration avantageuse, la fièvre lente, la toux continuoient de fatiguer le malade, & la phthisie n'étoit déjà plus équivoque. Une gangrene sèche augmenta encore le mauvais état des plaies; & après quatre mois & demi de douleurs, ce malade mourut dans le dernier degré de marasme.

A l'ouverture de son corps on reconnut que les poumons étoient en partie détruits par la suppuration; il y avoit plusieurs adhérences de la plevre aux côtes, & de la plevre aux poumons; la vessie étoit rapetissée, & ne pouvoit guere contenir qu'un petit verre d'urine, les tuniques de la vessie étoient épaisses & racornies, tristes effets de la débauché & de

l'usage inconsideré des astringens. Quoique la poitrine fût originairement délicate, on peut présumer néanmoins que la suppuration de ce viscere avoit été occasionnée, ou au moins accélérée, par le virus vénérien.

Observation deuxième, chap. 3.

« 360. Jacobine . . . femme mariée, âgée de 23 ans, native de l'Isle de France, d'un tempérament délicat, & ordinairement bien réglée, enceinte de six à sept mois, est entrée à la maison de santé de la petite Pologne, le 26 novembre 1776, pour y être traitée de la maladie vénérienne que lui avoit communiquée son mari depuis trois mois. Les principaux symptômes de cette maladie étoient une gonorrhée virulente très âcre, de grosses pustules ulcérées, répandues en grande quantité sur la vulve, le perinée, la marge de l'anus, & le pli des cuisses; lesquelles pustules étoient excessivement douloureuses. Outre les douleurs que cette malade éprouvoit de ses pustules & ulcères, elle avoit des coliques & des maux de reins continuel & insupportables; ce qui, vu l'état de sa grossesse & la foiblesse qui accompagnoit ces accidens, faisoit craindre un accouchement prochain. C'est pourquoi on se contenta de fomentes les

parties ulcérées avec une décoction émolliente, & de lui donner des lavemens huileux émolliens; ce qui calma un peu les douleurs, & lui rendit son état plus supportable.

Cette malade accoucha, le 24 décembre, d'une fille très foible qui étoit comme exténuée, & qui ne vécut que jusqu'au lendemain: la mere elle-même étoit très foible, ses lochies s'étant tout à coup supprimées, & rien n'ayant pu les rappeler, elle mourut le neuvième jour de sa couche, sans avoir pris aucun remède anti-vénérien.

« Il est étonnant, ajoute m. de Horne, combien la maladie vénérienne produit de fausses-couches, & d'accouchemens malheureux. Il faut croire que le virus fait sur la matrice une impression bien vive ou continue, qui empêche les fibres de ce viscere de s'étendre, qui gêne le fœtus dans ses mouvemens, & le prive d'une partie des suc nécessaires à son développement. D'ailleurs ces suc nourriciers sont si dépravés, le fœtus est si près de la contagion, qu'il est difficile qu'il parvienne jusqu'au terme naturel de son expulsion, ou s'il y arrive, il périt quelquefois peu de temps après sa naissance, dans un état de marasme & de dégradation que rien ne peut corriger.

Ceux qui survivent sont communément foibles, languissans, & portent un germe si destructeur, qu'il est rare qu'ils y échappent; ce sont communément des enfans perdus pour l'Etat, & cet événement malheureux se répète trop souvent, il intéresse trop sensiblement la population, pour n'en pas faire ici la remarque. Puisse-t-elle mettre quelque frein à l'incontinence des parens peu attentifs, peu délicats, ou les engager à se faire traiter encore à temps, & à ne pas multiplier les victimes!

De 15 enfans qui sont nés dans les deux maisons de santé établies pour les femmes, onze sont morts en naissant, ou immédiatement après leur naissance, & quatre seulement en sont sortis bien portans. Quelques meres étoient arrivées au moment d'accoucher, quelques autres sont accouchées avant terme, la plupart sans avoir pris de mercure.

On a remarqué aussi que celles qui arrivoient le sixieme ou le septieme mois de leur grossesse, & qui étoient alors bien portantes, accouchoient fort heureusement (leur traitement fini) d'enfans bien constitués. On doit aussi observer que huit enfans vérolés à la mamelle, ou qui venoient de la quitter, & qui ont accompagné leurs meres dans ces maisons

D'ADMINIST. LE MERCURE. 129
de santé, ont tous été guéris; les premiers par la simple lactation, les autres par l'usage du sublimé à petite dose, & dissous dans le lait coupé avec l'eau d'orge. M. de Horne termine son ouvrage par la récapitulation suivante :

« De 1990 malades, dit-il, traités dans les trois maisons de santé établies par le gouvernement, dont l'inspection médicale m'avoit été confiée, dix-sept sont morts pendant ou après leur traitement mercuriel : quatre avoient été traités par les seules frictions, deux par les emplâtres mercuriels, un par les lavemens anti-vénériens seuls, un par les préparations de mercure insoluble seules, cinq par les frictions concurremment avec le sublimé, deux par les lavemens anti-vénériens joints aux fumigations, un par les lavemens anti-vénériens joints au sublimé, & un par les lavemens anti-vénériens joints aux préparations de mercure insoluble.

Quelques-uns de ces malades ont péri par des causes absolument étrangères à l'effet du mercure; mais comme ils en avoient pris quelques doses, quelque légères qu'elles fussent, cela a paru suffisant pour les ranger dans cette classe. Quand on présente au public, ajoute-t-il, des observations qui peuvent & doivent

l'intéresser, il faut pousser l'impartialité & la franchise jusqu'au scrupule ». Nous ne pouvons qu'applaudir à cette délicatesse qui caractérise sur tout l'ouvrage de *m. de Horne*, & qui justifie la confiance qui lui est si justement dûe.

Cet ouvrage, dans lequel sont appréciées les différentes méthodes d'administrer le mercure, doit faire époque dans notre siècle. Il contribuera certainement à étendre & à fixer les idées sur le traitement des maladies vénériennes. En recueillant les remèdes que le savoir, l'empirisme, le hazard, l'avidité ont semés dans le champ de la médecine, en les examinant en chimiste éclairé, & en praticien expérimenté, en apportant dans cet examen cette sagacité qu'on reconnoît dans tous les écrits de l'auteur, en essayant ces remèdes seuls ou combinés, en suivant leurs effets d'un œil attentif, *m. de Horne* détruit les prestiges & les ruses du charlatanisme, augmente les ressources de l'art, multiplie les moyens d'enchaîner & de détruire un mal qui, comme un Protée se montre sous cent formes différentes; en un mot il rend à l'humanité le service le plus important & le plus essentiel.

ANAL. DE L'ŒUVRE DE M. DE HORNE, SUR LE MERCURE.

OBSERVATIONS

Sur une espece de carie des os, dans lesquels on a trouvé, après la mort, une chaleur considérable; par m. NOEL, membre du college & de l'acad. royale de chirurgie de Paris, &c.

LES auteurs en médecine n'ont distingué, jusqu'à présent, que cinq especes de caries, qu'ils ont attribuées, comme l'on fait, à des *virus* acres ou acides, ou à la putridité des humeurs lymphatiques. La premiere espece arrive lorsque le périoste est découvert; il noircit sans altérer absolument la substance de l'os: cette maladie s'appelle *carie sèche*. La seconde attaque la surface externe de l'os, qui devient comme vermoulue & suppure. La 3^e est celle qui commence dans l'intérieur des grands os cylindriques, les tuméfié & forme la *spina-ventosa*. La quatrième a lieu à l'extrémité articulaire des grands os mobiles, & se nomme *pedarthrocace*. Enfin la cinquieme espece est la *spina bifida*.

Les caries, qui sont l'objet des observations suivantes, pourroient former une sixieme espece, puisqu'elles sont d'un

genre nouveau, & que je ne sache pas qu'elles aient été décrites jusqu'ici.

Le fils d'un commissaire des guerres, en province, âgé de 24 ans, ayant été attaqué, dans sa jeunesse, de plusieurs tumeurs & ulcères scrophuleux répandus en plusieurs endroits de son corps, qui se guérissent à l'âge de 14 à 15 ans, il lui survint quelque temps après une tumeur carcinomateuse si considérable qu'elle occupoit toute la cuisse & la jambe droite; de manière que le genou avoit acquis un volume de près de trois pieds de circonférence: il y avoit à la superficie plusieurs ulcères livides qui fournissoient une matière ichoteuse & très fétide.

L'amputation n'ayant pu être faite à cause du mauvais état de toute la cuisse, on laissa le malade user de quelques palliatifs jusqu'au 12 octobre 1766, qu'il mourut sans avoir beaucoup souffert, & n'ayant presque pas discontinué de manger. L'ouverture de la cuisse ayant été faite le troisième jour après la mort du malade, en présence de feu *m. Gandoger*, médecin de l'hôpital militaire de Nancy, & de *m. Pierrot*, chirurgien major des hôpitaux bourgeois de la même ville, nous trouvâmes que l'os fémur, la rotule, le tibia & le péroné s'étoient dissous depuis leurs parties moyennes supérieures; de

maniere que toutes leurs fibres osseuses s'étoient détachées & confondues sous la forme d'une pâte blanche, de nature solide & cellulaire parfaitement semblable aux intervalles ou vuides que laisse le pain cuit, & avoient formé une voûte ou boîte cartilagineuse solide, qui renfermoit, à l'endroit de l'articulation du genou, plus de trois pintes de sérosité verdâtre sans mauvaise odeur. Le reste des os de la cuisse, de la jambe & le pied, qui étoient plus gros du double que dans l'état naturel, étoit si ramolli que toute leur substance se détachoit par filamens à-peu-près comme de la filasse hâchée & coupée. Tous les muscles de la cuisse, de la jambe, les tendons, les membranes, le tissu cellulaire & les tégumens étoient confondus & changés en une substance cartilagineuse & muqueuse, pres-que comme du lard, laquelle avoit deux ou trois travers de doigt d'épaisseur en plusieurs endroits. La chaleur du foyer cartilagineux du genou, dont on vient de parler, étoit si considérable, (bien qu'il y eût trois jours que le malade fût mort, & que la cuisse fût séparée du cadavre) que la main qui y étoit appliquée sembloit toucher de la viande ou des os nouvellement tirés d'une marmite-bouillante. Surpris de cette grande chaleur, ces

messieurs jugerent à propos d'y appliquer le thermometre de m. Réaumur; lequel ayant été plongé dans le foyer, monta aussi-tôt au-delà du 39^e degré de chaleur; qui excède, comme l'on fait, le degré de chaleur naturelle des animaux, lequel est, selon plusieurs phyciens, de 30 à 32 degrés: une chaleur plus forte dessèche les organes, raréfie les humeurs, & peut même causer des eschares gangreneuses.

Un tisserand, âgé de 40 ans, d'un tempérament maigre, pâle & phlegmatique, attaqué depuis long-temps de douleurs vagues, de rhumatismes par tout le corps, avec des insomnies & des agitations nocturnes, se vit affecté, presque subitement, de tumeurs lymphatiques dans les glandes des aînes, aux aisselles, sur les cuisses, le scrotum, les bras & la tête. Il avoit, à la partie supérieure du sternum & sur la clavicule droite, une tumeur grosse comme deux-œufs de poule; une autre plus considérable à la partie moyenne du sternum, dure & très adhérente, qui le faisoit beaucoup souffrir; enfin une troisième tumeur plus grosse que le poing, occupoit la troisième des vraies côtes jusqu'à la sixième du côté droit. Cette dernière s'étoit formée depuis peu à la suite d'un effort que

fit le malade en se retournant dans son lit, & qui lui fit entendre un bruit de crépitation comme s'il s'étoit cassé une côte. La difficulté de respirer, la fièvre lente, la soif, l'ardeur de la peau, les crachats purulens & sanieux, les urines troubles & fétides, avec le dévoiement, ne quittant plus le malade, il mourut six mois après l'apparition des tumeurs dont on a parlé.

L'inspection du cadavre me fit voir toute la face interne & supérieure du sternum, dissoute & cariée; une partie de la clavicule, la moitié de la longueur de la troisième, quatrième, cinquième & la sixième des vraies côtes l'étoient aussi, & avoient formé, par leurs débris ou macérations, des concrétions cartilagineuses cellulaires inorganiques, où se trouvoit, comme dans la maladie précédente, une cavité presque aussi étendue que la main. Cette carie répondoit à la tumeur extérieure de la poitrine, & la partie convexe, qui faisoit saillie dans la poitrine, étoit confondue avec le médiastin & la plèvre, entre lesquels il y avoit plusieurs dépôts de matières ichoreuses, grumeleuses & puantes. Presque tout le lobe droit du poulmon, qui avoit souffert le contact de cette masse cartilagineuse, étoit dissous par la putréfaction, tandis qu'à

l'extérieur du corps toutes les tumeurs contenoient une humeur grumeleuse de consistance de suif ou de bouillie , sans aucune marque d'altération putride : preuve qu'elles n'avoient pas tant souffert de la chaleur que les tumeurs contenues dans la poitrine. Les côtes & le sternum s'étoient également détruits comme les os de la cuisse dont on vient de parler.

En examinant ces deux faits , & en les comparant ensemble , ne pourroit-on pas juger par l'état des os , qui est parfaitement le même , que la chaleur a dû en être également le principe , quoique je n'aie pu la reconnoître aussi sensiblement que dans la première observation ? Les ouvertures de la poitrine , ou le trop long intervalle pour ouvrir le cadavre , ont pu la diminuer : elle fut beaucoup plus marquée dans le cadavre qui suit.

Le sieur *Lyon* , tailleur d'habits , cul-de-sac du Paon , à Paris , âgé de 39 ans , d'un tempérament mélancolique , assez robuste , le teint brun , sans avoir éprouvé aucune maladie chthonique en apparence , se plaignit d'une douleur sourde & profonde sous l'omoplate gauche , qui lui gênoit la respiration , & l'obligeoit , quand il marchoit dans les rues ou qu'il montoit des degrés , de s'arrêter & de s'appuyer le dos fortement contre le mur , afin de

pouvoir ensuite marcher. Tous les soins ont été inutiles dans cette maladie ; elle ne fit qu'augmenter pendant l'espace d'un an. Au bout de ce temps, il lui survint presque subitement, à l'extérieur du dos, une tumeur considérable sans douleur, accompagnée d'une grande difficulté de respirer, avec chaleur, soif, crachement de sang & de pus. Tout le corps, particulièrement la poitrine & le ventre, étoient bouffis & œdémateux ; le bas-ventre étoit douloureux & tendu ; le pouls foible, & à chaque fois que le malade respiroit ou qu'il touffoit, on entendoit un bruit pareil à celui d'une côte fracturée. La tumeur commençoit à la partie inférieure du col, & se continuoît le long de l'épine du dos jusqu'aux os des iles du côté gauche, sans douleur au toucher, mais dure & inégale dans tout son trajet ; ce qui faisoit croire qu'elle étoit renfermée dans plusieurs kystes : son volume étoit aussi étendu que l'avant-bras.

Ne doutant pas que cette maladie n'eût pris son principe dans la poitrine affectée, je priai. *m. Louis*, secrétaire perpétuel de l'académie royale de chirurgie de Paris, de venir voir le malade : il conseilla, lorsqu'il l'eut examiné, l'application d'un petit morceau de pierre à cauter, afin d'établir sur la tumeur une ouverture

capable d'extraire en détail le pus ou le fluide que nous y soupçonnions. Cette opération ayant été faite le 6 mars 1775, il n'en sortit que très peu de matières grumeleuses épaisses, quoique par l'ouverture on pût introduire le doigt jusqu'aux côtes. Le mauvais état du malade ne permettant aucune autre tentative, il mourut le 15 mars en pleine connoissance.

L'ouverture de son corps faite le lendemain, je trouvai, après avoir enlevé le sternum, tout le lobe gauche du poulmon détruit, & la cavité inférieure de la poitrine remplie de sang & de pus dissous & putréfiés. A la partie supérieure de la poitrine, du même côté, il y avoit une tumeur cartilagineuse, cellulaire, épaisse & solide, qui formoit le casque, & dont la convexité inégale & raboteuse répondoit antérieurement à la face interne du sternum, sans issue dans la poitrine, plus grosse que les deux poings; elle cachoit entièrement toute la partie latérale du corps des vertèbres dorsales, de même que la 1^{re}, la 2^e, la 3^e & la 4^e des vraies côtes postérieurement. Cette tumeur cartilagineuse s'étoit formée par une espèce de fusion du corps latéral des vertèbres dorsales, & de la partie postérieure des 4 côtes qu'on vient de nommer. L'ouverture de cette tumeur s'étoit

faite par-deffous l'omoplate, & avoit caufé, depuis peu, la tumeur extérieure du dos, qui contenoit une humeur muqueufe & floconneufe, laquelle n'étoit qu'élés débris les plus liquides de la carie des os. Le lobe droit du poumon étoit dans fon intégrité naturelle; mais quoiqu'il y eût près de 48 heures que le malade fût mort, & que le refte du corps fût froid, il s'étoit confervé dans la tumeur cartilagineufe un foyer de chaleur prefque auffi confidérable que celui de la cuiffe de la premiere obfervation; & l'on vit fenfiblement que la partie fibreuse, terreufe & glutineufe des côtes, ainfi que celle du corps des vertebres, formerent la même maffe cartilagineufe inorganique, qui par fes cavités & par fes éminences inégales & raboteufes, refsembloit aux récrémens du fer fondu, de couleur blanche, ou à de la pâte boursoufflée & deféchée par la chaleur.

Ces trois obfervations ne prouveroient-elles pas que les caries profondes fe forment par une efpece de fusion offeufe femblable à celle qui a lieu dans la machine de *Papin*, & fans aucun virus acide ni âcre?



OBSERVATION

SUR une espece d'anomalie d'une fièvre intermittente ; par m. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence.

L'ANOMALIE, dans une maladie, consiste en ce qu'elle se présente sous les apparences d'une autre, ou sous des symptômes différens de ceux qui lui sont ordinairement affectés : c'est la vraie anomalie. Elle procede de plusieurs causes dont le détail bien raisonné manque à la médecine pratique. J'ai entrepris ce genre de travail que je poursuivrai autant que mes forces me le permettront. Mais ne doit-on pas appeller encore anomalie l'existence cachée d'une maladie qui est masquée par une autre qui l'accompagne ou qui la suit, au point que la première peut être imputée toute à la maladie accessoire, à raison sur tout du rapport que la pluralité des symptômes essentiels a uniquement avec cette dernière, quoique l'examen attentif de tous les phénomènes puisse déceler la maladie primitive, & distinguer sa marche ou quelque trait constitutif de son caractère ? Ce sera là une fausse anomalie. L'observation sui-

vante paroît contenir un fait qui établit positivement une anomalie de cette seconde espèce.

Nous eûmes ici l'été dernier, comme il nous arrive fréquemment, une épidémie de fièvres intermittentes. La fille du sieur *Morin*, ménager, âgée d'environ 20 ans, d'une très bonne constitution, & dans une santé parfaite, fut prise, au mois d'août, d'une fièvre qui eut le type imparfait de la fièvre régnante, durant six jours. Je la vis le 7^e, elle avoit une fièvre, forte, accompagnée d'une toux fréquente, & d'une douleur au côté droit. Je voulus observer si cette fièvre tiendroit encore de l'intermittente, mais elle eut toujours l'intensité la plus soutenue, & le soir l'exacerbation étoit des plus vives. Je me pressai de faire faire deux saignées dans les 24 heures; & reconnoissant que la maladie participoit au caractère régnant, c'est-à-dire, au putride-bilieux, je fis purger la malade plusieurs fois, par intervalles, dans l'espace d'une vingtaine de jours. Malgré les évacuations abondantes procurées par les purgatifs convenables, & par les lavemens réitérés, la fièvre se soutint avec une violence extraordinaire, la toux étant plus vive, le bas-ventre étant météorisé, la douleur pleurétique étant très pres-

142 FIEVRE INTERMITTENTE
fante, avec une oppression qui devenoit
toujours plus forte.

Le 24^e jour la fièvre monta au plus
haut degré dans la nuit ; on m'appella le
matin, à 4 heures : je vis la malade prête
à succomber à l'excès de la fièvre & à la
suffocation qui étoit extrême. Sans con-
siderer ni la longueur de la maladie, ni
les regles générales qui conduisent dans
l'administration de la saignée, je la pres-
crivis n'envisageant que la nécessité mo-
mentanée de réprimer la fougue impé-
rueuse du sang, & l'excès d'éréthisme que
souffroit la poitrine. Cette saignée, qui
fut fort modérée, eut un bon effet ; elle
réduisit la fièvre, c'est - à - dire, que le
pouls devint plus petit & plus doux, quoi-
qu'il fût toujours également vîte, & elle
rendit la respiration un peu plus tran-
quille. Je fis appliquer un vésicatoire au
siège de la douleur, laquelle en fut beau-
coup diminuée. Au bout de deux jours,
la fièvre restant toujours adoucie, il se
déclara une expectoration purulente qui
devint de jour en jour plus abondante,
sans que le pouls changeât de forme, étant
toujours très vif & très rapide ; il n'y
avoit quelque diminution que dans l'op-
pression & dans la douleur de côté. Je
voulus tenir le ventre libre sans déranger
les crachats, par l'usage d'un électuaire

de manne, formulé plus simplement que celui de *Fuller*. Ce remède, réitéré jusqu'à trois fois, produisit beaucoup d'effet sans abattre la fièvre dont la cause principale n'étoit point alors apparemment la saburre des premières voies. Je crus devoir attaquer la suppuration de la poitrine par l'usage de l'eau & des crèmes de sagou, & par l'elixir de vitriol fait suivant la pharmacopée de Londres, dont *m. de Haen* a vanté les grandes vertus d'après les expériences qui en ont été faites en Angleterre. Ce remède, qui m'est devenu déjà familier dans le traitement de ces sortes de cas, & duquel je puis dire mille biens, porta peu à peu une impression sensible sur la fièvre & sur la qualité de la matière purulente. Cependant considérant que la fièvre qui avoit été, pendant un grand nombre de jours, des plus aiguës, & bien plus vive que ne sembloit comporter la maladie de poitrine, ou le peu de putridité qu'on pouvoit supposer dans les premières voies, avoit eu plusieurs fois des variétés d'augmentation la plus intense, lesquelles je ne pouvois attribuer ni à la diminution des crachats, ni à l'inobservation diététique, je fus tenté de la regarder comme produite principalement par un ancien levain de fièvre intermittente, dont l'action

constante dans les humeurs avoit toujours aiguë la fièvre ordinaire dépendante de l'affection de la poitrine, & dont les plus grands mouvemens, irrégulièrement périodiques, avoient fourni les exacerbations extraordinaires qui paroissent de temps en temps : mon soupçon se vérifia. Dans le temps que j'avois lieu de croire que la fièvre qui, depuis plusieurs jours, étoit fort diminuée, s'éteindroit peu à peu par le tarissement de la suppuration qui tendoit à sa fin, si elle en étoit la seule cause, il s'éleva des augmentations très vives & longues de fièvre, en tout semblables à des accès, lesquelles parurent régulièrement de deux jours l'un, jusqu'à quatre reprises, tandis que la fièvre continue étoit fort légère. Je reconnus alors avec évidence la fièvre intermittente qui avoit existé d'origine, qui avoit toujours marché d'une manière cachée, & qui, en mêlant son caractère & ses effets à la maladie de poitrine qui n'étoit qu'accidentelle & qui ne devoit son principe qu'à un rhume antérieur trop négligé, avoit constamment donné aux symptômes de cette dernière tant d'intensité, qu'elle avoit toujours paru la maladie essentielle & dominante. Je me décidai à donner une décoction légère de quinquina adoucie par le lait d'amande,

d'amande , & par le fyrop de guimauve ; la malade en prenoit un verre de 4 heures en 4 heures. Ce remede dissipa promptement cette grosse fièvre , & ce succès très surprenant manifesta encore plus évidemment qu'il falloit accuser pour levain de cette maladie composée le principe de fièvre intermittente. Ce jugement paroît d'autant plus juste & plus certain ; que le quinquina est toujours infructueux , & très souvent préjudiciable quand on le donne , du moins dans nos cantons , pour des paroxysmes de fièvre qui sont dépendans de la suppuration , ainsi que je l'ai expérimenté un grand nombre de fois. Il ne resta à notre malade qu'une très petite fièvre semblable à celle qu'on appelle d'inanition ; provenant sans doute de la qualité si détériorée des humeurs. La continuation du sagou & de l'élixir de vitriol , & le régime adapté à la situation de la malade , extirperent cette légère fièvre , & rétablirent la première santé.



EXPÉRIENCES
D'ÉLECTRICITÉ

*Faites avec le poil de lapin & de chat ;
par m. GENTIL, le fils, apothicaire
à Troyes.*

DANS le courant du mois de décembre 1777, j'ai démontré à plusieurs personnes que le poil du lapin & celui du chat étoient très électriques par le frottement ; & très propres à faire les expériences d'électricité , principalement lorsqu'ils étoient nouvellement filés , tricotés & échauffés au trentième ou quarantième degré du thermomètre de m. de Réaumur. Ma curiosité m'a porté à construire différens conducteurs convenables pour la réussite des expériences d'électricité que j'avois résolu d'entreprendre avec le poil de lapin angola. Au commencement du mois de décembre dernier , j'ai tiré de ces conducteurs des étincelles d'un demi-pouce de longueur ; j'ai électrisé aussi plusieurs personnes, & leur ai donné des commotions en frottant avec la main une pièce de poil de lapin blanc angola , tricotée & échauffée contre des conducteurs

assujettis. Pour faire l'expérience de Leide, j'ai chargé la bouteille en frottant le poil à la proximité de son crochet, que j'avois rendu comode pour cet effet.

La piece de poil dont je me suis servi est tellement électrique, qu'elle paroît lumineuse lorsqu'on la frotte dans l'obscurité, après l'avoir chauffée sur le corps d'une personne, ou auprès du feu. On en tire des étincelles comme d'un conducteur ou d'un bon verre électrisé, & on apperçoit aussi beaucoup de points lumineux sur les objets qui l'avoisinent d'un demi-pied.

On peut faire aussi des expériences d'électricité non-seulement sur les peaux récentes & chauffées de toutes sortes de chats & de lapins, mais aussi avec ces animaux vivans, ou d'autres dont le poil donne des étincelles électriques très-pé-
rillantes.

Les curieux, versés dans les expériences d'électricité, imagineront facilement différens moyens pour y réussir. Ils parviendront peut-être à enflammer l'esprit-de-vin, & à faire détonner la poudre à tirer & l'or fulminant, en multipliant les frottemens, & en chargeant suffisamment le cadre de *Franklin* avec plusieurs pieces de ce poil électrique.

Il est certain que la vertu électrique de ces animaux donne à leurs fourrures & à leurs graisses des propriétés médicinales convenables aux paralytiques & à ceux qui ont des rhumatismes. Il est aussi très possible de porter dans sa poche une électricité de poil de lapin ou de chat, & d'en faire usage pour guérir ou soulager certains paralytiques ; mais il faut d'abord faire battre les pièces tricotées de ce poil, pour les priver d'une poussière & d'un duvet qui porteroit une partie de l'électricité aux environs, & qui seroit capable de rendre sensible, pour quelque temps, la vue de ceux qui les froteroiént.

Les sentimens ont été partagés jusqu'à présent, sur la nature des étincelles lumineuses que l'on a apperçues en frottant le dos des chats & des lapins dans l'obscurité. Les uns ont attribué ces étincelles à l'inflammation des émanations phosphoriques de ces animaux, & les autres à l'électricité, sans en avoir fait des expériences. Plusieurs même sont persuadés que l'électricité est une espèce de phosphore naturel ; mais mes expériences dissiperont toutes les erreurs répandues à ce sujet.

La matiere électrique est entièrement

très différente des phosphores ; car le fluide électrique est un feu pur, élémentaire , inflammable , incombustible , & universellement répandu , qui paroît donner le mouvement & la vie à tous les corps animés & inanimés , & former en même temps la matiere du tonnerre. & des météores. Les phosphores au contraire sont de vrais soufres combustibles , unis , pour la plûpart, avec d'autres substances qui leur ont servi d'intermedes. En voici un exemple curieux & nouveau : J'ai accumulé , il y a plusieurs années , dans une petite bouteille , le phosphore que j'avois développé de plus d'une douzaine de vers luisans avec la pointe d'un canif , il s'est brûlé & consommé entièrement par le contact de l'air , en donnant une lumière très vive , auprès de laquelle j'ai pu lire comme à la lueur d'une petite bougie. Ce phosphore peut avoir des propriétés médicinales inconnues jusqu'à présent. Il est aussi très différent de celui d'Angleterre , qui est un poison-arsénical extrêmement subtil , dont les descriptions sont fausses , selon les épreuves que j'en ai faites.

A Troyes, ce 22 décembre 1778.

OBSERVATION

SUR une brochure intitulée : Précis sur les eaux minérales & médicinales de Chateldon, publié par m. DESBRET, conseiller du roi, docteur en médecine de l'université royale de Montpellier, &c. (1); d'après lesquelles observations le lecteur pourra anticiper son jugement sur un traité des mêmes eaux, de celles de Vichy & de Hauterive, que promet l'auteur, & dont il a extrait ce précis qui a pour épigraphe cette sentence d'Hippocrate, qui ne s'adapte guere bien à son sujet.

Quicumque artem medicam integrè assequi velit, aquarum facultates cognoscere debet (2).

Par m. COUSINET, méd. de Montpellier.

ON ne sauroit trop applaudir au zèle des médecins de province, qui ne bor-

(1) C'est pour abréger le titre de ce mémoire, qui n'est déjà que trop long, que j'ometts la plus grande partie des qualités de l'auteur, qui se lisent au frontispice de sa brochure; & en cela, je ne fais que l'imiter: car je pense bien que c'est pour cette raison qu'il en fait sous-entendre plusieurs autres par un &c. Seroit-ce dans la même intention qu'il supprime la qualité de *correspondant* en se disant de la société royale de médecine, dans la vue d'abréger?

(2) Quand on se sert d'un passage d'un auteur,

nant pas leurs soins à secourir leurs compatriotes, s'attachent à découvrir de nouveaux moyens de guérison, & veulent bien en répandre les avantages sur toute la société. C'est là un des vœux de la société royale de médecine, comme il paroît par le témoignage avantageux que cette illustre compagnie vient de donner des premiers essais d'un remède nouveau contre les maux vénériens.

Mais les succès de ces nouvelles découvertes doivent être annoncés avec la plus exacte vérité. Un médecin honnête publie ses observations avec une simplicité qui manifeste sa bonne foi; s'il fait paroître un écrit pour donner connoissance d'un remède nouveau, on n'y remarque pas ce ton fastueux, ces expressions hyperboliques qui caractérisent le charlatanisme; s'il en publie les succès, il ne les donne pas pour des *miracles*, il ne lui en attribue aucun qui ne soit bien avéré, il n'exagère rien, il suppose encore moins, le bien public & l'honneur décident sa démarche, son intérêt

pour l'épigramme d'un ouvrage, il faut que le sens dans lequel il l'a entendu, soit analogue à l'ouvrage pour lequel on l'emploie: or *Hippocrate*, en écrivant cette sentence, n'avoit pas certainement en vue les eaux minérales.

K iv

particulier est le dernier de ses motifs. Ce sont-là autant de qualités que m. *Vandermonde* admiroit dans m. *Marteau de Grandvillers*, qu'une mort prématurée a fait regretter de l'ordre entier des médecins, & plus particulièrement de ceux qui cherchoient à accroître leurs lumières dans les excellentes dissertations dont il enrichissoit le journal de médecine. (On peut voir à ce sujet celui de septembre 1759, tom. XI, pag. 235).

Est-ce-là le modele que s'est proposé l'auteur du précis que nous examinons ? Les faits qu'il y rapporte, ont-ils tous l'air de la vraisemblance ? Met-il ses lecteurs en état de vérifier les grands succès qu'il leur raconte ? Ces faits s'accordent-ils avec la notoriété publique, ou n'ont-ils que la certitude des observations sur le pouls, que le même auteur a fait insérer dans le journal de médecine, observations fondées sur quelques prédictions que le hazard aura favorisées, tandis qu'il en aura démenti le plus grand nombre ? (1).

(1) L'art sphygmique, réduit à la connoissance des pouls simples, tels que *Solano*, & *Nihel* d'après lui les ont décrits, peut être, ainsi que je l'ai souvent éprouvé, d'un très bon usage pour diriger la conduite d'un médecin ; mais, pour en profiter, il doit y apporter la plus exacte présence d'esprit, & prendre bien son temps, sur

Mais examinons les choses en détail ;

tout en examinant le pouls des femmes , chez lesquelles l'on fait que les passions de l'ame sont capables d'en changer le système à tous les instans , & de toutes les manieres : est-ce donc dans une assemblée de plusieurs dames qui se jouent à se faire tâter le pouls , & par conséquent , comme on l'imagine bien , fort tumultueuse , que l'on peut , à l'exemple de *m. Desbret* , faire de semblables observations ? Mais de quoi n'abuse-t-on pas ? je ne crains pas de dire , avec bien d'autres , mais sans nulle application à qui que ce soit en particulier , que cette doctrine a donné lieu à un nouveau genre de charlatanerie auquel se livrent certaines gens en usage de faire jouer toute sorte de ressorts pour acquérir quelque réputation. . . . Un médecin s'en va tâtant le pouls à autant de filles ou femmes qu'il s'en rencontre dans une assemblée , pour reconnoître , dit-il , disons mieux , pour deviner si elles sont dans l'état de leur flux menstruel , ou de grossesse. Il y auroit bien du malheur si , entre toutes , il ne rencontroit pas juste sur l'état de quelques-unes , d'autant mieux que cet état peut se présumer par assez d'indices à l'extérieur. C'en est assez pour que l'on dise de ce tâteur de pouls , qu'il est *forcier* ; ce qui signifie qu'on le prend pour un incomparable. Ces filles ou femmes le répètent à toutes leurs connoissances , le médecin le prône par tout , il le publie par la voie des journaux ; & ce qu'il y a de plus adroit , en jouant ce personnage , c'est que pour faire montre de sincérité , & par-là même inspirer plus de confiance , il affectera de dire , comme une chose surprenante , qu'il lui est arrivé quelquefois de se tromper , comme s'il étoit vrai qu'il ne lui fût pas arrivé de se tromper le plus souvent.

je demande si les faits qu'il rapporte ont tous l'air de la vraisemblance ; si l'on persuadera , par exemple , que des eaux minérales , quelques propriétés qu'on veuille leur supposer , employées seulement en boisson , aient pu , *par un usage à peine commencé* , c'est-à-dire sans doute , dans l'espace de 5 ou 6 jours , mettons-en dix , s'il le veut , (c'est beaucoup pour un temps à peine commencé relativement à celui que l'on met communément à boire les eaux) qu'elles aient pu , dis-je , en si peu de temps , *dissiper entièrement des pertes blanches continuelles & abondantes* , qui subsistoient depuis deux ans , & qui avoient rendu la malade *si foible & si maigre* . qu'elle *marchoit avec peine* . Et croira-t-on aussi qu'elles lui aient rétabli ses forces & son embonpoint presque aussitôt ? Si cela étoit dit sans une excessive exagération , il faudroit convenir , avec m. Desbret , que les eaux de Châtel-don ont la vertu de faire des *miracles* .

Croira-t-on seulement qu'en moins de trois semaines , la seule boisson de ces eaux ait produit le même effet à une dame réduite au dernier degré de *maigreur* , par une alternative de *pertes rouges & de pertes blanches* , & épuisée par les *veilles* , les *plaisirs de la table* , &c. ; & à une autre à la vérité moins épuisée .

puisqu'elle ne faisoit que commencer à maigrir, dans l'espace de quinze jours, quoique transportées à trois grandes lieues de la fontaine ? (Il faut noter que l'auteur nous les donne pour des eaux gazeuses dont le fer, si elles en contiennent, se précipite en même temps qu'elles perdent leur gas, & elles le perdent en fort peu de temps).

Sera-t-on du même avis que m. Desbret, sur le sujet de la 3^e observation ? *Une femme*, dit-il, *à mi-terme d'une grossesse, fut saignée mal à propos pour un tournoiement de tête* : au moins falloit-il nous dire pourquoi cette saignée fut faite mal à propos. L'on sait que dans ces occasions, & sur tout à mi-grossesse, la saignée est le plus ordinairement l'unique secours à mettre en usage... Bientôt après elle fut atteinte de vertiges ; mais elle en étoit déjà atteinte avant la saignée, car notre auteur avouera bien que les mots *tournoiement de tête & vertiges*, n'expriment que la même maladie. Ce ne fut donc pas la saignée qui causa les vertiges, . . . il s'y mêla des suffocations, des anxiétés, de l'ennui, des dégoûts, des faiblesses. Seroit-ce encore la saignée qui auroit causé ces accidens ? Tant de femmes grosses y sont sujettes, sans qu'on les ait saignées ! . . . Enfin les eaux de Chateldon

la guérissent radicalement ; mais n'auroit-elle pas été guérie aussi-tôt , sans le secours des eaux , presque toujours fort déplacées dans l'état de grossesse ? Qui est-ce qui ne fait pas que ces accidens , très ordinaires dans les commencemens de grossesse , cessent d'eux-mêmes quand la grossesse est avancée.

La santé d'une dame étoit si fort altérée par le grand nombre d'enfans qu'elle avoit faits, & par les embarras & les soins d'un ménage considérable , qu'on la regardoit comme étant sans ressource ; elle étoit attaquée , depuis deux ans , d'une perte rouge presque continuelle , qui ne cessoit que pour être remplacée par des pertes blanches qui contribuoient encore à l'épuiser ; elle étoit si fatiguée par ces pertes , par les saignées & les autres remèdes , qu'elle éprouvoit souvent des foiblesses , des anxiétés & des défaillances qui faisoient tout craindre pour ses jours ; elle étoit sans force , sans appétit , & sans desirs. (Heureusement les eaux de Chateldon sont faites pour faire naître les desirs , puisque , selon notre auteur , elles possèdent , à un degré éminent , la vertu de faire faire des enfans). Dans cet état d'anéantissement elle part pour Chateldon. Ses parens , ses amis , ses compatriotes pleurerent sur son sort , ils lui firent les der-

niers adieux : son état étoit si déplorable, qu'ils ne devoient jamais espérer de la revoir. Cependant cinq ou six semaines de l'usage des eaux de Chateldon, suffirent pour dissiper tant d'accidens ; & qui plus est, pour rétablir ses forces & son embonpoint.

Qui ne regarderoit pas , avec notre auteur , cette guérison comme un miracle ? Mais malheureusement il en faut tant rabattre ! M. *Gontier* , médecin de cette dame , à qui notre auteur reconnoît une *réputation justement méritée* , & qui la mérite en effet , non-seulement par ses talens en médecine , mais aussi par une probité qui le rend incapable de dissimuler le vrai , ne fait pas un tableau , à beaucoup près , aussi effrayant de l'état de cette dame ; il ne dit pas que cet état fût tel , qu'on dût le regarder *comme étant sans ressource , & si déplorable , qu'on ne dût pas espérer de la revoir jamais*. Il ne dit pas que ses pertes fussent *presque continuelles* , mais seulement qu'elles étoient *fréquentes*. D'ailleurs il n'attribuoit pas ses maux au nombre de ses couches , dont il n'est pas dit qu'aucune ait été malheureuse , & encore moins aux soins de son ménage : il est de la nature des femmes de faire des enfans , sans qu'il leur en arrive tant de maux ; & on ne leur feroit

pas une loi de prendre soin de leur ménage, si ce soin pouvoit leur procurer des maux aussi graves que ceux dont m. *Desbret* raconte que cette dame étoit attaquée. M. *Gontier* attribuoit ses indispositions à l'irrégularité de son régime qui avoit été effectivement très capable de les lui procurer. Aussi ne l'envoya-t il pas, comme le dit notre auteur, à Chateldon, pour y boire les eaux, & il n'en avoit garde, puisqu'il n'en avoit jamais entendu parler, bien loin d'être informé *des miracles qu'elles operent journellement*, quoiqu'il lui soit fort ordinaire d'exercer la médecine dans le voisinage de Chateldon. Il fit entendre aux parens de la malade, qu'une réforme entière des abus de son régime seroit le plus sûr moyen de lui rendre la santé; & ce fut dans cette vue qu'il approuva qu'elle fît le voyage de Chateldon, pour être confiée aux soins d'une parente qu'il savoit avoir assez d'empire sur son esprit, pour les lui faire réformer; ce qu'elle fit en effet, & avec tous les succès que m. *Gontier* s'en étoit proposé. Avouons cependant que si les eaux de Chateldon sont martiales & aérées à un certain point, elles ont pu contribuer à empêcher le retour des pertes : c'est-là une des propriétés de celles qui contiennent du fer. Aussi m. *Gon-*

tier en avoit-il conseillé de cette classe, mais très connues par de fréquens succès en ce genre, étant employées tant en *bains* qu'en boisson. Mais l'on peut bien croire aussi que la discontinuation d'un régime aussi capable de les avoir causées, que l'étoit celui que la malade avoit observé jusques-là, auroit été suffisant, non peut-être pour dissiper entièrement des maux aussi graves que l'auteur les décrit, mais du moins ceux dont cette malade étoit réellement affectée.

On ne doute pas que les eaux minérales ne puissent, dans quelques occasions, contribuer à faciliter la conception, & sur-tout les eaux martiales, en en faisant le double emploi dont je viens de parler, lorsque la matrice est dans un état de relâchement, comme on doit la supposer, chez des femmes habituellement sujettes à des pertes blanches; mais le peuple donne trop d'extension à cette propriété. De-là vient que si des femmes mariées depuis quelques années, & qui n'ont point encore fait d'enfans, vont prendre des eaux minérales quelconques, & pour quelques indispositions que ce puisse être, l'on ne manque pas de dire qu'elles y vont dans l'intention de devenir meres. Ce que l'on dit à Chateldon de l'infailibilité des eaux pour faire faire

des enfans, on le dit par tout ailleurs. Le peuple le dit parce qu'il le croit, les gens sentés le disent par maniere de plaisanterie, mais sans en rien croire. Se peut-il donc qu'un médecin en titre adopte sérieusement ce langage populaire? Est-il vraisemblable que quelques semaines de l'usage des eaux, quelles qu'elles soient, sur tout n'étant employées qu'à l'intérieur, puissent causer un assez grand changement dans l'organisation de la matrice & de ses dépendances, pour la rendre aussi certainement féconde qu'il l'assure? Mais la *vertu prolifique des eaux de Chateldon est, dit-il, si publique. & si authentique, que les femmes qui craignent de faire des enfans, refusent de les boire.* N'y a-t-il donc point d'époux à trente lieues à la ronde, je devrois dire dans tout le royaume, qui déplorent la stérilité de leur mariage, ou cette vertu n'est-elle publique & authentique que dans le village de Chateldon? Quelle authenticité! ce seroit accorder beaucoup à des eaux aussi ignorées que le sont celles de Chateldon, & aussi décréditées dans le pays même où elles ont leur source, que de leur soupçonner autant de vertus à cet égard, qu'à toutes les autres eaux minérales du même genre, bien loin de porter l'exagération au point de dire & d'affecter

de

de répéter que ces *eaux possèdent à un degré éminent la vertu de faciliter la conception*, qui ne peut plus être révoquée en doute, & qui est confirmée par trop d'expériences, pour laisser quelq'incertitude à cet égard. Est-il en médecine quelque spécifique éprouvé pendant des siècles, dont on puisse faire un éloge aussi pompeux? Que diroit de plus un charlatan pour vendre son baume? « Il » s'en faut bien, disoit *m. Vandermonde*, » que les chymistes modernes s'abandonnent à de vains éloges qui détruisent la » confiance des eaux minérales ». (*Journal de méd.* tom. XI, pag. 235).

Si ces expériences sont si multipliées, & comme il le dit, *si publiques, si authentiques*; pourquoi n'en cite-t-il pas un grand nombre, & bien avérées? Il n'en cite que trois, encore eût-il été de la prudence d'en retrancher la première, qui regarde sa belle-sœur. L'on a tout lieu de croire, l'on est même très persuadé que sa belle-sœur n'avoit jamais goûté des eaux de Chateldon quand elle devint grosse. On est certain qu'elle étoit alors fort éloignée de prendre des conseils de son beau-frère; c'étoit un autre médecin qui dirigeoit sa santé, & qui l'avoit dirigée jusques-là; & ce médecin qui avoit toute sa confiance, qui habitoit

la même petite ville, qui logeoit dans son voisinage, & dont le témoignage est d'un tel poids, que notre auteur le récuseroit en vain, a toujours ignoré qu'elle eût jamais bu les eaux de Chateldon.

Si une dame n'ayant pas eu d'enfans, dans les cinq premières années de son mariage, a conçu bientôt après avoir bu ces eaux (il ne seroit pas indifférent de savoir combien de temps il faut entendre par ce *bientôt*), qu'en peut-on conclure, si ce n'est qu'il est arrivé à cette dame, après avoir bu des eaux minérales, ce qui est arrivé à une infinité d'autres qui n'en ont jamais bu.

Je dirois la même chose de la *paysanne attachée à son frere*, s'il étoit bien constaté qu'ayant bu les eaux, elle eût conçu après dix-huit ans de stérilité, (ce qui toutefois ne seroit pas sans exemple, sans que les femmes à qui cela est arrivé, aient bu des eaux minérales). J'ajouterai à cela, mais parlant en général, & sans prétendre jeter le moindre nuage sur la réputation de cette *paysanne attachée au frere* de m. Desbret, qu'il n'est guère possible d'avoir une certitude entière du succès d'un remède pour pareil cas. Il n'est pas rare que la stérilité du mariage dépende du mari: combien de femmes n'ont eu besoin que d'en changer, pour devenir fécondes!

C'est donc à ces trois observations que se réduisent les preuves que notre auteur a eues à nous donner de l'authenticité *de la vertu que ces eaux possèdent à un degré éminent, de faciliter la conception.* Il est à présumer que s'il en eût eu un plus grand nombre, & de plus concluantes, il les auroit citées : le sujet en valoit bien la peine, & elles auroient inspiré certainement plus de confiance, que celles qui pourroient venir après coup.

Ne voudroit-il pas faire entendre que ces eaux sont préférables à toutes préparations mercurielles pour éteindre le virus vénérien, ou du moins pour guérir des dartres procédantes de cette cause ?

Il est visible qu'il ne remarque, dans la 18^e observation, que le malade dont il y est question, qui étoit *attaqué depuis plus d'un an, sur toute la face & sur plusieurs parties du corps, d'une dartre qui avoit résisté à différens remèdes, presque tous pris dans la classe des mercuriaux, avoit vécu beaucoup avec les femmes, & avoit eu plusieurs de ces maladies auxquelles on est exposé quand on s'y livre sans précaution* (1) ; il est visible, dis-je,

(1) M. Desbret fait sans doute quelles sont ces précautions à prendre, pour se livrer à des

qu'il ne fait cette remarque que pour donner à entendre que ces dartres étoient véroliques. Cependant il dit les avoir guéries sans autre secours que celui de ses eaux. Que des eaux minérales, du moins celles qui sont ferrugineuses, terminent heureusement des restes de gonorrhée, c'est ce que savent tous les médecins; mais qu'elles détruisent un virus vénérien qui entretient depuis plus d'un an des dartres sur toute la face, & sur plusieurs parties du corps, c'est ce qu'ils ne croiront jamais.

Deux mois d'usage des eaux de Châtelon, arrêterent un petit écoulement qu'avoit un homme à la suite d'une gonorrhée qu'on avoit arrêtée trop tôt; mais si on l'avoit arrêtée trop tôt, c'est donc qu'on avoit laissé subsister le virus? Cependant notre observateur s'assura par les remèdes qu'il fit faire, que cet écoulement ne dépendoit que du relâchement, que de l'atonie des parties, qui avoit servi de siège à la maladie. On ne l'avoit donc pas arrêtée trop tôt, ou plutôt on ne l'avoit pas suffisamment arrêtée. La gloire

femmes vérolées, sans prendre la vérole: il devoit gratifier le public d'une si belle déconverte; elle lui feroit peut-être plus d'honneur qu'le secret de m. *Guilbert de Préal* ne lui en a fait.

en étoit réservée aux eaux de Chateldon, si toutefois il étoit bien certain que dans l'espace de deux mois un petit écoulement qui succédoit à une gonorrhée qu'on ne dit pas avoir été bien ancienne, ni d'une bien mauvaise espèce, malgré l'intérêt qu'on avoit à le dire, ne se seroit pas arrêté sans le secours des eaux. En tout cas le succès en auroit été si lent, qu'il ne valoit pas la peine d'en faire le sujet d'une observation.

A force de vouloir célébrer des eaux minérales, on les prive, comme le disoit m. *Vandermonde*, de toute confiance. C'est ce qui arrive quand on leur attribue des propriétés si merveilleuses, qu'elles surpassent toute croyance, ainsi que le fait notre auteur en exaltant celles de Chateldon, comme un spécifique infailible pour faire faire des enfans; en leur attribuant assez d'efficacité pour guérir, par un usage à peine commencé, des maladies aussi rebelles que le sont des pertes blanches abondantes & très invétérées, sur tout n'étant employées qu'en boisson, & pour rétablir presque aussitôt les forces & l'embonpoint des malades, que ces pertes ont réduites au dernier degré d'épuisement & de maigreur; ou lorsqu'on leur suppose des qualités si contraires, qu'il en résulteroit des effets contradictoi-

rement opposés, si elles pouvoient avoir lieu, comme lorsqu'il attribue à ces eaux la propriété de tendre & de détendre, de resserrer & de relâcher, ou de produire des effets dont elles sont totalement incapables; comme de détruire un virus vénérien, ou enfin des effets très peu avérés, comme de briser le fâble des reins, &c. ; & de-là il arrive que non-seulement on n'ajoute pas foi à ces propriétés si admirables, mais que l'on n'en ajoute pas même à celles qu'elles pourroient avoir réellement.

De ce que des eaux ferrugineuses purgent quelquefois, c'est mal raisonner d'en conclure qu'elles *portent le relâchement, le calme, la détente dans les entrailles*. C'est le propre de ces eaux de raffermir les fibres qui constituent nos organes, d'en rapprocher les élémens bien loin de les détendre; de resserrer le ventre, de durcir les excréments, de les noircir. S'il leur arrive quelquefois de procurer des évacuations par les selles, ce n'est pas parce qu'elles produisent une détente, mais c'est, comme le dit *Hoffman*, ou parce qu'elles contiennent des substances alkalines, soit salines, soit terreuses, qui, en se combinant avec les sucs acides qu'elles rencontrent dans les premières voies, forment un sel neutre capable de

purger ; ou parce qu'on les boit trop à la hâte, & en trop grande quantité, comme de *trois pintes* ; ce qui, soit dit en passant, est presque toujours un abus très préjudiciable ; ce peut être encore un effet de la constriction qu'elles causent dans les intestins : en faisant froncer les organes excrétoires, elles les forcent d'exprimer les liqueurs qu'ils contiennent. Le quinquina est universellement reconnu pour un tonique, & beaucoup de personnes en sont purgées : ce n'est pas, sans doute, en portant la détente dans les entrailles qu'il produit cet effet.

Il est bien certain que les eaux minérales procurent l'expulsion du sable formé dans les reins ; mais il ne l'est pas autant qu'elles les brisent. On conçoit qu'elles peuvent diviser, dans les dernières ramifications des artères émulgentes, dans les tuyaux excrétoires de *Bellini*, les substances plastiques qui en sont les éléments : elles peuvent peut-être s'opposer à la cohésion de plusieurs molécules de sable déjà formées, qui, étant réunies, formeroient de plus gros calculs ; mais chacune de ces molécules une fois formée a, à-peu-près, autant de dureté dans son petit volume, qu'un plus gros calcul en a dans le sien ; elle est par conséquent inattaquable par les principes que contiennent

nent les eaux. C'est ce dont on peut s'assurer, en manant ceux qui restent sur le filtre par lequel l'on a passé les urines des personnes attaquées de cette maladie ; à moins qu'on ne prenne pour du sable des substances salines & huileuses, dont certaines urines, celles des scorbutiques, par exemple, incrustent les vases, pour peu qu'elles y séjournent.

Mais sans attribuer aux eaux de Chareldon des qualités imaginaires, on peut, à en juger, par leurs principes, tels qu'ils sont énoncés dans la brochure, les compter au nombre des remèdes qui s'ordonnent pour faire cesser des pertes blanches, bien entendu qu'on ne leur accordera pas, comme le fait notre auteur, assez d'efficacité pour les *dissiper entièrement* par un usage à peine commencé, sur tout étant *abondantes & invétérées...* pour disposer les malades *réduits au dernier degré d'épuisement & de maigreur*, à reprendre peu à peu des forces & de l'embonpoint, & non pour les leur donner *presqu'aussitôt* après avoir commencé de les boire... ; pour corriger quelques vices du tempérament qui pourroient s'opposer à la conception, & non pour la faciliter en général, *par une vertu prolifique qu'elles possèdent à un degré éminent, &c....* ; pour faire couler les urines,

pour diviser les glaires des reins, pour en chasser le sable, & non pour le briser. . . . ; pour prévenir le retour de certaines coliques néphrétiques, & non pour les guérir, *alors qu'elles existent* ; pour remédier à diverses affections tant de l'estomac que des intestins, dépendantes de l'atonie de ces viscères, & non à celles qui dépendent de leur *tension habituelle* . . . ; pour dissiper plusieurs maladies de la peau, & non celles qui sont causées & entretenues par un *virus vénérien*.

Mais à quel point sont-elles capables de produire ces effets ? quelle comparaison peut-on en faire avec les eaux d'une infinité de sources de la même classe, dont les propriétés sont constatées depuis long-temps par des succès bien avérés, & qui peuvent se trouver à la portée de la plupart de ceux qui sont dans le cas d'en faire usage ? c'est ce dont on ne pourra juger qu'après une suite d'observations répétées avec intelligence, rapportées de bonne foi, sans exagération, & sans autres vues d'intérêt que celui de l'humanité. Mais ce dont je pense qu'on ne pourra pas juger si aisément, c'est pourquoi ces eaux seroient propres à préparer les malades à l'usage de celles de *Vichy*. M. Desbret en donnera sans doute

les raisons dans le traité dont il promet de gratifier le public ; mais je doute qu'elles soient plausibles , & ce doute pourroit bien m'être commun avec tous les médecins qui connoissent les propriétés des différentes eaux minérales.

Il sera curieux de voir, dans ce traité que l'auteur nous annonce, le parallele qu'il doit y faire des eaux de Chateldon, avec les eaux de Spa, & d'après lequel il conclut que celles de Chateldon sont fort supérieures à ces dernières. Mais en quoi consistera ce parallele ? Sera-ce à comparer les principes que l'on découvre, par l'analyse, dans les unes & dans les autres ? Tous les médecins instruits, ceux même qui sont les plus versés dans la chymie, conviennent que rien n'est plus fautif que les inductions qu'on en tire pour la pratique, & l'on ne doit pas en être surpris. « Il arrive souvent, » dit l'illustre m. *Macquer*, que quelques-uns des principes d'une eau sont en si petite quantité, qu'on peut à peine les appercevoir, quoiqu'ils *ne laissent pas d'influer beaucoup sur les vertus de l'eau, & sur l'état des autres principes qu'elle contient.* Les opérations chymiques. . . sont quelquefois capables d'occasionner des changemens dans les substances même qu'on cherche à y reconnoître ».

« Un vrai médecin (répète m. *Roux*) ne
 » peut juger de la vertu des eaux minéra-
 » les, qu'après une suite d'observations ».
 Je crois que m. *Desbret* ne contestera
 pas cette assertion ; je crois aussi qu'il ne
 niera pas que depuis plusieurs siècles que
 les eaux de Spa sont en réputation, il
 ne se soit fait un très grand nombre d'ob-
 servations de leurs effets ; que plusieurs
 de ces observations n'aient été faites par
 des médecins du premier ordre ; que si
 ces observations ne constatoient pas au-
 tant & d'aussi grands succès que l'on en
 peut attendre des eaux de leur espèce,
 elles n'auroient pas eu & ne conser-
 veroient pas la plus grande célébrité ;
 qu'il n'y auroit pas chaque année une
 si grande affluence de malades, entre les-
 quels sont plusieurs personnes de la plus
 haute qualité : donc les médecins ont sans
 doute assez de lumières & assez de con-
 noissances des effets de ces eaux, pour
 savoir en apprécier le mérite ; & quels
 sont donc les médecins qui ont fait des
 observations sur les eaux de Chateldon ?
 M. *Desbret*, & nul autre ; & quelle con-
 fiance doit-on aux observations qu'il
 nous présente, & par conséquent à celles
 qu'il pourroit, dit-il, y ajouter ? On
 vient de le voir.

NOUS avons reçu de m. BOUTEILLE, médecin à Manosque en Provence , un mémoire sur les fièvres miliaires ; nous sommes très fâchés de n'avoir pas encore pu en faire usage , mais il sera inséré dans le cahier de mars.

Par les différens morceaux qu'on trouve de la composition de m. BOUTEILLE , dans le journal de médecine , depuis plus de dix ans , il a mérité en particulier notre reconnoissance & nos éloges ; comme confrere , il nous est cher , & sûrement à tous ceux qui exercent les fonctions utiles mais pénibles de médecin ; comme praticien instruit & zélé , il mérite l'estime spéciale de ses concitoyens , & l'estime générale du public. Mais ce médecin est , depuis près de six ans , la triste victime d'une maladie qu'il a contractée en remplissant envers l'humanité les devoirs de sa profession , c'est-à-dire , en portant à la communauté de Lurs , que cette maladie attaquoit , les secours actifs dont elle avoit besoin.

Accablé sous le poids de ses maux , & réduit à l'état le plus déplorable , m. BOUTEILLE , comme membre de la famille des Asclépiades , en réclame les droits : il

a besoin des lumieres de ses confreres, il les implore avec confiance. La peinture qu'il fait lui-même de sa misérable existence, dans le mémoire qu'on va lire, ne doit-elle pas intéresser vivement à son sort ? Les conseils, qu'il demande pour en adoucir au moins la rigueur (si l'on n'ose se flatter de lui rendre une santé qu'une continuité de souffrances a fortement ébranlée), ces conseils ne peuvent lui être refusés par ses confreres, mais sur tout par les praticiens qu'une longue expérience a éclairés.

Nous unissons notre voix à celle de m. BOUTEILLE, pour solliciter en sa faveur le sentiment, les réflexions, les vues des médecins sur sa cruelle position, & le plan de conduite qui leur semble le plus convenable à suivre.

M É M O I R E

A CONSULTER.

Par m. BOUTEILLE, médecin.

DANS le mois de mai 1773, je fus atteint de la miliaire que je contractai en donnant mes soins à l'épidémie de Lurs: j'essuyai la maladie dans toute sa violence. L'éruption, retardée par un traitement trop actif, ne parut que le 17^e

jour de l'invasion. La veille j'avois reçu l'extrême onction ; mais l'apparition de la miliaire fut une crise si parfaite , que deux jours après je fus sans fièvre. La convalescence fut longue & imparfaite , & je n'ai échappé à la mort que pour traîner une vie douloureuse pire que le trépas. Depuis cette fatale époque, ma vie n'a été qu'une continuité de maux. Chaque automne semble me promettre le retour de ma santé, mais l'hiver qui survient, détruit bientôt ces lueurs d'espérance. Alors, tristement étendu dans mon lit, je dépéris de jour en jour, dévoré par une fièvre habituelle qui me dessèche jusque aux os ; & dans le mois de mai , époque de ma première maladie, je suis annuellement réduit aux dernières extrémités par la fièvre & le marasme qui font de mon corps un véritable squelette. Les approches de l'été améliorent mon état, & insensiblement je parviens, en automne, à prendre une espèce d'embonpoint, & assez de force pour aller respirer l'air de la campagne, & passer une partie du jour à me promener & à botaniser. On se persuade alors que je suis guéri ; mais bientôt l'hiver détruit cette espérance en renouvelant tous mes maux. Voici la sixième année que j'éprouve ces cruelles vicissitudes, sans

pouvoir les attribuer à aucune faute dans le régime, ni à d'autres causes évidentes. Mon mal, dans la marche & dans les symptômes, a le type de l'hectisie essentielle. Le symptôme le plus assidu & le plus inquiétant est un mal-être, une angoisse que je ressens continuellement dans les entrailles. Cette anxiété précordiale qui ne me quitte jamais, pas même en automne où elle diminue seulement, sans cesser tout-à-fait, me rend la vie pénible par le dégoût qu'elle répand sur tout ce que je fais pour me récréer. Quelque attention qu'on ait eu d'examiner l'état du bas-ventre pour y reconnoître la cause de ces angoisses, on n'a pu découvrir, par le tact, aucun vice sensible, aucune obstruction dans les viscères abdominaux ; & s'il en existe quelqu'une, comme je le soupçonne, ce ne peut être que de légères obstructions dans les glandes mésentériques, trop peu considérables pour être senties par la main qui palpe le ventre. La poitrine a toujours paru très intacte, & hors de soupçon d'être affectée le moins du monde.

Une singularité de mon mal, c'est que je suis constamment plus fatigué le matin que le soir. Lors même que la nuit a été passée tranquillement, je m'éveille accablé de lassitude & de mal-être, & ce

n'est que sur les six heures du soir que je me sens moins épuisé & moins inquiet. Ce temps est presque le seul qui me permette quelque travail de cabinet.

Mais ce qui m'importe plus de faire observer, c'est que les fréquens orages que j'essuie, en se calmant, sont ordinairement suivis d'une éruption de petits boutons rougeâtres, pas plus gros qu'une tête d'épingle, qui pullulent sur la poitrine, le bas-ventre & les avant-bras. Leur apparition est toujours suivie d'un soulagement marqué, sur tout par rapport à mon anxiété. Au mois d'août dernier, temps où la santé parut vouloir se rapprocher de moi, j'eus une éruption plus abondante que jamais : c'étoit des plaques de petits boutons qui me parcoururent successivement tout le corps, en commençant par les mains & les bras, & se propageant sur le dos, la poitrine, le ventre & les cuisses. Cette éruption ressembloit à la rougeole commençante; elle s'annonçoit par de petits picotemens qui paroissoient & subsistoient sans me donner aucune démangeaison, mais seulement un sentiment de chaleur. Elle a duré plus de 15 jours en tout. Toutes les parties qui en ont été affectées ont perdu l'épiderme qui s'est détachée en écaille farineuse. Ces boutons, ordinairement,

ment, ne subsistent que trois jours, & disparoissent insensiblement, pour reparoitre quelquefois dans un autre endroit. Ils ne sont point, pour la plupart, remplis de sérosité. Cependant plus d'une fois j'en ai observé quelques-uns pleins d'une sérosité lymphique, à l'instar des pustules miliaires. Seroit-ce en effet une éruption miliaire ? & mon mal une miliaire chronique, reste de ma première maladie ?

Ce doute ne m'est venu que fort tard dans l'esprit. Jusqu'à présent j'avois donné à mon mal une origine plus vraisemblable. Né avec une constitution des plus délicates, successivement épuisé par des études forcées, des soucis accumulés, & les travaux de mon état, puis assailli par une maladie violente, & accablé d'une multitude de remèdes, je me voyois réduit dans un épuisement total ; je sentois les ressorts de mon corps tellement affoiblis par cette dernière secousse, qu'ils ne pouvoient plus recouvrer cette élasticité & ce ton qui leur sont nécessaires pour constituer l'état de santé. C'étoit à cet épuisement, à cet affoiblissement de toute la machine, que j'attribuois la longueur de ma convalescence, & les orages auxquels elle étoit sujette. Je me comparois à ces hommes de plaisir qui, blasés par la débauche, ne jouissent que d'une

vie précaire, toujours voisins de la maladie, & soupirant sans cesse après la santé qui les fuit; je disois que mes maux avoient opéré en moi le même changement qu'en eux le libertinage; & qu'ainsi qu'eux j'étois vieux avant mon temps.

Et series immensa malorum

Ante meum tempus me cogit esse senem.

OVID.

Sur cette idée j'avois toujours cru que, pour éloigner cette vieillesse prématurée, & redonner à mon corps une vigueur asfortie à mon âge; je n'avois d'autres moyens qu'un régime bien réglé & constamment suivi, des alimens analeptiques, eupeptes, incassans, quelques remèdes adoucissans, humectans en concours avec quelques légers apéritifs & toniques: tout cela aidé de la tranquillité d'esprit, & d'un exercice modéré du corps, me paroïssoit devoir remplir les indications que mon état présentait, & je ne croyois pas trop présumer en me flattant qu'à 42 ans il y avoit encore pour moi espoir de guérir. Je me suis trompé: depuis six ans je lutte contre une maladie qui se reproduit d'elle-même. J'ai tour à tour mis en usage tous les secours que l'art pouvoit me fournir pour parvenir au but que je me proposois: le détail en seroit trop

long. Ces moyens n'ont pas été tout-à-fait inutiles, puisque je suis encore en vie; mais ils ont été insuffisans, puisque je ne suis pas guéri. Cependant, quoiqu'insuffisans, je n'en conçois pas de plus convenables, & j'en conclus qu'il n'est plus de guérison pour moi. Peut-être en cela me fais-je illusion : l'œil ne voit point les objets qui le touchent, il n'apperçoit que confusément ceux qui lui sont trop voisins. L'objet actuel m'est trop personnel, me touche de trop près, pour que je le considère avec toute la netteté d'intelligence nécessaire pour y bien voir, j'ai besoin d'emprunter des yeux plus clairvoyans, & moins prévenus que les miens; j'implore les lumières du public médecin, avec la confiance de n'être pas refusé. Au desir de soulager un confrere malheureux qui a sacrifié sa santé au devoir de son état & au service de ses concitoyens, ceux qui daigneront me favoriser de leur conseil, pourront joindre le desir de conserver à cinq petits enfans, dont l'aîné n'a qu'onze ans, un pere qui fait tout leur espoir pour leur fortune & leur éducation. Je demande donc à tout médecin qui sera touché de mon sort, & de celui de ma famille, de me décider, 1°. quelle est la nature de ma maladie; 2°. quelle en est la cause, & en particulier si cette

cause feroit un reste du levain miliaire ;
3°. quelle méthode curative , s'il en est ,
peut terminer mes maux , & particulié-
rement quel moyen prophylactique pour-
roit prévenir la rechûte hiémale dont je
sens déjà les préludes.



EXTRAIT du prima mensis de la
faculté de médecine de Paris, tenu le
28 janvier 1779.

ON a vu quelques indigestions & plusieurs paralysies. Les petites-véroles n'ont pas été nombreuses, plusieurs ont été assez bénignes. On a appliqué les vésicatoires avec succès dans celles qui ont eu une disposition à la métastase. Il y a eu des coqueluches qui ont cédé à l'émétique donné comme laxatif.

M. *Boirot de Jonchere* a lu une observation sur les effets funestes d'une transpiration supprimée.

M. *Thierry de Buffy* a lu deux observations, l'une sur une petite-vérole compliquée avec une éruption miliaire, & l'autre sur l'onguent mercuriel.

M. *Hallot* a lu une observation sur la nécessité où l'on est souvent de diminuer subitement le volume de la masse du sang, les trois premiers jours qui suivent l'accouchement.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. D É C E M B R E 1778.

Jo. du M.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	0, 3	4, 2	1, 0	28 1, 4	28 0, 8	28 0, 0
2	-0, 5	2, 8	2, 0	27 7, 10	27 5, 11	27 5, 8
3	3, 7	6, 0	5, 7	27 5, 2	27 4, 10	27 1, 6
4	5, 2	7, 1	4, 9	27 0, 10	27 1, 8	27 2, 8
5	3, 0	5, 0	6, 0	27 3, 6	27 0, 9	27 0, 7
6	3, 7	6, 2	6, 0	27 11, 4	27 5, 10	27 6, 8
7	10, 1	10, 3	7, 9	27 4, 8	27 5, 8	27 7, 11
8	6, 0	9, 0	9, 0	27 10, 3	27 10, 4	27 10, 10
9	8, 9	10, 0	8, 5	27 11, 9	27 11, 11	28 0, 3
10	4, 5	7, 2	6, 5	27 10, 2	27 9, 4	27 9, 5
11	6, 7	9, 0	8, 9	27 11, 0	27 10, 6	27 10, 7
12	5, 0	9, 0	7, 1	27 9, 2	27 7, 6	27 6, 3
13	8, 9	9, 3	6, 3	27 4, 4	27 4, 0	27 6, 0
14	6, 5	7, 0	10, 0	27 7, 8	27 6, 5	27 5, 6
15	5, 8	6, 8	3, 9	27 9, 2	27 10, 5	27 11, 9
16	1, 2	5, 0	5, 0	28 2, 4	28 2, 8	28 3, 0
17	5, 0	6, 4	5, 0	28 3, 4	28 3, 8	28 4, 8
18	5, 2	6, 0	3, 8	28 4, 11	28 4, 11	28 4, 10
19	1, 8	6, 0	3, 6	28 4, 0	28 3, 2	28 3, 6
20	5, 0	5, 2	4, 5	28 3, 11	28 3, 8	28 4, 0
21	4, 6	6, 0	5, 1	28 4, 6	28 4, 6	28 4, 10
22	4, 0	4, 7	3, 0	28 4, 6	28 4, 2	28 3, 11
23	1, 4	1, 8	1, 6	28 3, 9	28 3, 9	28 4, 6
24	2, 0	5, 0	5, 0	28 5, 3	28 5, 8	28 6, 4
25	1, 2	4, 3	1, 8	28 6, 9	28 7, 0	28 6, 8
26	1, 0	4, 2	1, 0	28 7, 3	28 7, 4	28 7, 10
27	-1, 0	-0, 0	-1, 0	28 7, 8	28 6, 9	28 5, 7
28	-1, 4	0, 8	3, 0	28 3, 6	28 2, 3	28 1, 7
29	2, 1	5, 0	8, 0	28 0, 7	27 9, 4	27 7, 6
30	-0, 0	3, 0	3, 0	27 10, 10	27 10, 10	27 10, 4
31	6, 9	7, 5	4, 1	27 9, 4	27 7, 4	27 3, 8

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N. beau, <i>glaces.</i>	N-E. beau.	S-E couvert.
2	E. beau, vent.	S-E. n. pl. <i>grêle.</i>	S. <i>idem.</i>
3	S. couv. brouill.	S. couv. pl. <i>grêle.</i>	S. <i>idem.</i>
4	S-O. nuag. gr. v.	S-O. nuag. gr. v.	S-O. nuag. gr. v.
5	S-O. couv. pl. v.	S. couv. gr. vent.	S. couv. gr. vent.
6	O. couv. gr. v.	O. couvert.	O. couvert.
7	S. couvert, pluie, gr. vent chaud.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
8	S-O. couv. gr. v.	S-O. <i>id.</i> gr. v. ch	S-O. <i>id.</i> gr. v. ch.
9	S-O. <i>idem.</i> pluie.	S-O. couvert.	S-O. beau.
10	S-E. couv. brouil.	S-O. <i>id.</i> pluie.	S-O. <i>idem.</i>
11	S-O. couvert.	S-O. <i>idem.</i> vent.	S-O. couv. vent.
12	S. beau.	S. beau.	S. beau.
13	S-O. n. pl. gr. v.	S-O. couv. vent.	S-O. <i>id.</i> aur. bor.
14	S-O. couv. pl. v.	S. couv. pl. <i>temp.</i>	S. couv. gr. vent.
15	O. nuages, gr. v.	N-O. couvert.	N-O. beau.
16	N. nuages, <i>glaces</i>	O. couv. pluie.	O. couvert.
17	O. couvert, pluie.	O. couv. bruine.	O. beau.
18	O. couvert.	O. couvert.	O. <i>idem.</i>
19	S-O. beau.	S-O. nuag. brouil.	S-O. couvert.
20	N-O. & S. c. br.	N-O. & O. c. br.	N-O. <i>idem.</i>
21	N-O. & O. <i>id.</i>	N-O. & O. couv.	N-O. & O. <i>id.</i>
22	S. couvert.	S-O. <i>idem.</i>	E. & O. <i>idem.</i>
23	N-O. & O. <i>id.</i> fr.	N-O. & O. <i>id.</i> fr.	N-O. & O. <i>id.</i> fr.
24	N-O. & O. c. br.	N-O. & O. couv.	N-O. & O. couv.
25	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau, froid.
26	N-E. <i>id.</i> glace.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> aur. bor.
27	N-E. beau, br.	N-E. c. brouill.	N-E. couv. brouil.
28	S-O. & N-E. couv. brouill.	S-O. couv. bruine.	S-O. couvert.
29	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. <i>id.</i> pl. gr. v.
30	N-O. nuag. froid.	O. couv. neige.	O. couvert.
31	O. couv. gr. v. pl.	S-O. c. gr. v. pl.	O. nuag. pl. <i>grêle,</i> <i>temp. écl. & ton.</i>

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 10, 3 deg. le 7
 Moindre degré de chaleur -1, 4 le 28

Chaleur moyenne 4, 6 deg.

Plus grande élévation du Mer- pou. lig.
 cure 28 7, 10, le 26

Moindre élévat. du Mercure . . . 27 0, 7, le 5

Elévation moyenne 27 p. 11, 11.

Nombre de jours de Beau 4

de Couvert . . . 23

de Nuages . . . 4

de Vent . . . 12

de Tonnerre . . . 1

de Brouillard . . . 8

de Pluie . . . 13

de Neige . . . 1

Quantité de Pluie 12, 9 lignes.

D'Evaporation 14, 0

Différence 1, 3

Le vent a soufflé du N. 1 fois.

N.-E. 4

N.-O. 5

S. 5

S.-E. 2

S.-O. 10

E. 0

O. 9

Température : Assez douce & humide ; les brouillards ont été fréquens ; le barometre a éprouvé de grandes variations ; je ne l'ai jamais observé à une hauteur aussi grande que celle du 26.

MALADIES : Celles des mois précédens cessoient ; & il n'y en a point eu de nouvelles.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Cure de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 2 janvier 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois de décembre 1778,
par M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été très doux tout le mois. La liqueur du thermometre n'est descendue que, deux jours, (le 26 & le 28) jusqu'au terme de la congélation.

Le vent a presque toujours été *sud*.

Il y a eu des variations dans le barometre. Depuis le premier jusqu'au 15 du mois, le mercure a toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces : le 5, il est descendu à 27 pouces 1 ligne ; &, du 16 au 30, il a toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces. Le 25 & le 26, il s'est élevé jusqu'à celui de 28 pouces 7 lignes. (Je ne me souviens point de l'avoir vu porté si haut). Le 31, il étoit descendu à 27 pouces 3 lig.

Le temps a été à la pluie les quinze premiers jours du mois, & les trois derniers.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de ce terme même. La différence entre ces deux termes, est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 7 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 6 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois de l'est.	8 fois du sud
1 fois du sud	vers l'ouest.
vers l'est.	6 fois de l'ouest.
12 fois du sud.	4 fois du nord
	vers l'ouest.

186 MALADIES RÉGNANTES.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

6 jours de vent forcé.

10 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de décembre 1778.

IL y a eu encore, dans le quartier de la ville située au nord, quelques familles indigentes, infectées de la fièvre continue, mais qui n'a pas été aussi maligne que ci-devant : aussi peu de personnes y ont succombé. Cette maladie, qui n'avoit pas été vermineuse, le fut ce mois à l'égard de quelques jeunes sujets.

Nombre de personnes ont été attaquées de la fièvre continue, compliquée des symptômes de la pleuro-pneumonie, & dans laquelle se présentoient des signes de saburre dans les premières voies, qu'il étoit important d'évacuer dès les premiers jours de la maladie par quelqu'émético-cathartique, immédiatement après deux ou trois saignées. On étoit quelquefois obligé, après l'effet de ce remède, d'en venir à une quatrième saignée, mais rarement au-delà, attendu que le sang n'étoit guère véritablement inflammatoire. Souvent la maladie persistoit plus ou moins de temps, avec des redoublemens ou accès qui avoient une rémission marquée : dans ce cas nous avons employé avec succès une décoction de quinquina, coupée avec un apozème pectoral. Elle se terminoit en partie par l'expectoration, & en partie par des évacuations du ventre : cette dernière voie étoit la plus commune. Quelques sueurs précédoient souvent l'une & l'autre.

Les érysipèles au visage ont été assez communs

MALADIES RÉGNANTES. 187

durant ce mois. Ils étoient opiniâtres & dangereux. Ils ont paru être dans quelques-uns le symptôme d'une fièvre continue. La saignée devoit être ménagée ; son abus entraînoit un refoulement subit de la matière érysipélateuse , qui causoit bientôt la mort , si l'éruption n'étoit promptement rappelée par les remèdes les mieux appropriés : le meilleur, en pareil cas , nous a paru être la mixture de vinaigre camphré. En général , nous nous sommes bien trouvés de l'infusion théiforme des fleurs de sureau & de pavot , à laquelle on ajoutoit de l'oxymel simple , pour boisson ordinaire.

Nous avons encore eu , ce mois , nombre de personnes travaillées de la fièvre double-tierce ; & il y a eu , sur tout dans le militaire , des fièvres tierces & quartes , récidives de la fin de l'été , & du commencement de l'automne.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Abrégé de l'histoire naturelle , à l'usage des élèves de l'Ecole royale militaire.
Tome I. (tome ij.) *Pour la première (seconde) année de philosophie.* A Paris , chez Nyon l'aîné , libraire , rue Saint-Jean-de-Beauvais , M. DCC. LXXVII. (in-12. 2 volumes.)

Par le réglemeut du 28 mars 1776 , TITR. iij , ART. j , le Roi ordonna que l'éducation soit uniforme dans les diverses écoles militaires. Pour se conformer à l'intention de Sa Majesté , on dressa le plan général d'un cours d'études à l'usage des élèves de ces écoles. D'après ce plan , rédigé sous

les yeux du ministre, on a fait, pour les humanités, des extraits d'auteurs grecs, latins & françois, choisis parmi les grammairiens, les historiens & les poètes. On en a fait aussi pour la philosophie, c'est-à-dire, la logique, les mathématiques, la théologie naturelle, la physique. Il a paru nécessaire de donner aux jeunes gens élevés dans ces écoles royales, une idée de l'histoire naturelle. Le but qu'on s'est proposé est de les instruire & de piquer leur curiosité, en leur faisant connoître ce que pendant long-temps ils ignorent au sortir de leurs études. Ces extraits sont tirés en grande partie de l'histoire naturelle de l'illustre m. DE BUFFON : ouvrage bien digne de devenir un livre classique, & de partager cet honneur (dans un autre genre) avec *Platon, Homère, Xénophon, Cicéron, César, Salluste, Horace, Virgile, Plutarque*, qu'on met de bonne heure entre les mains des jeunes gens.

Le rédacteur de cet abrégé, après avoir donné la division de l'ouvrage, qui contient *trois parties*, & une notion générale du globe terrestre, entre en matière, & montre aux élèves les rapports & différences des regnes de la nature, & passe ensuite aux différences génériques.

La première section de la PREMIERE PARTIE regarde l'homme ; on y fait la description de la charpente osseuse ; on y parle des solides, de la peau, des principaux viscères & de leurs fonctions, tels sont le cœur, le poumon, le cerveau, &c.... On y trouve ensuite l'histoire de l'homme, pris dès l'enfance, & qu'on suit dans l'adolescence, dans l'âge viril, dans la vieillesse, jusqu'à la mort ; on expose aussi la variété qui se rencontre dans l'espèce humaine. La seconde section est destinée à l'histoire des quadrupèdes : la troisième, à celle des oiseaux : la quatrième, à celle des poissons ; ce qui termine le premier volume : la cinquième

traite des amphibiens : la sixième , des reptiles : la septième , des insectes.

Le regne végétal est le sujet de la SECONDE PARTIE ; elle renferme l'histoire de 191 plantes , arbres ou arbustes décrits succinctement , selon l'ordre alphabétique.

La TROISIÈME PARTIE renferme le regne minéral. On y donne des notions générales des bitumes , des demi-métaux , des métaux , des pierres , des pétrifications , des sables , des sels , des terres. On passe ensuite à des notions particulières , sur les pierres , telles que l'agate , l'ardoise , le crystal , le diamant , & les autres pierres précieuses , le marbre , le soufre , &c. . . ; sur les substances métalliques & sur les métaux , tels que l'antimoine , l'or , l'argent , le fer , le cuivre , &c. . .

Ces extraits ont été faits par m. GOULIN , lequel a été chargé de ce travail par une lettre particulière du ministre.

« L'objet de ces extraits sera rempli (est-il dit dans l'*avertissement*) si les élèves qui doivent s'en occuper dans les deux dernières années de leurs études , retiennent dans leur mémoire une partie des choses qu'ils renferment , & conservent quelque goût pour cette partie si précieuse de l'histoire ». Et nous ajoutons : ils seront certainement plus instruits de choses qu'il est honteux d'ignorer , que ne l'étoient dans la génération précédente , ceux qui sortoient du collège après leur cours de philosophie.

*Histoire de l'esquinancie gangreneuse pé-
téchiale , qui a régné dans le village
de Moiron , au mois de novembre 1777.
Par m. READ , docteur en médecine ,
ci-devant médecin des armées , médecin*

de l'hôpital militaire, des prisons royales, du dépôt de mendicité, & stipendie de la ville de Metz, inspecteur des eaux minérales de la province des Trois-Evêchés, membre titulaire de la société royale des sciences & arts de Metz, & de la société royale de médecine de Paris. On y a joint un essai sur les affections vaporeuses, & un mémoire sur les bronchocèles endémiques du Pays-messin, du même auteur. A Metz, chez Jean-Baptiste Collignon, imprimeur-libraire, à la bible d'or. M. DCC. LXXVII, avec approbation. (in-8°. de 91 pages).

La maladie, dont *m. Read* nous donne la description, paroît s'être bornée aux enfans & aux adolescents. L'auteur dit qu'il y en eût une multitude qui furent attaqués à la fois; en sorte qu'une race d'hommes utiles étoit menacée d'une extinction totale. Aussi la désolation fut-elle générale, les travaux de la campagne abandonnés, & tout commerce interrompu. *M. Read* attendri, comme doit l'être tout médecin, de la situation déplorable où se trouvoit le village de Moivron, tâche de faire passer ses sentimens dans l'ame de ses lecteurs, en leur montrant une génération frappée dans les êtres qui fondonnent l'espérance de sa reproduction.

Après avoir fait la description topographique du village de Moivron, il donne l'histoire de la maladie, en examine les effets & les causes, en détaille les symptômes, spécifie les indications que

présentoit le groupe des symptômes, &c. . . ; rapporte enfin le traitement qu'il mit en usage. Mais il nous apprend qu'il a eu le plaisir bien doux, pour une ame sensible, de voir l'épidémie cesser de faire des progrès dès le lendemain de son arrivée. Or, ils'y rendit le 13 novembre (voyez pagc 4), lorsque la maladie avoit déjà enlevé plusieurs enfans & convalescens; il en nomme quatre qui sont le sujet de quatre courtes observations. Deux autres moururent durant le temps qu'il resta à Moivron. Il sauva de la mort les quatre dont il est parlé dans les observations 5^e, 6^e, 7^e & 8^e, qui terminent ce récit. Voilà dix malades, dont six périrent. M. Read, qui a été fort attentif à détailler certains points, auroit dû pousser son exactitude jusqu'à marquer le véritable nombre non-seulement des malades qui furent attaqués avant le 13, mais encore de ceux qui le furent depuis le 13 jusqu'au premier décembre que la maladie semble avoir entièrement cessé. Les médecins apprécioient bien mieux ses succès.

L'essai sur les affections vaporeuses a été lu à la société royale des sciences de Metz. L'auteur attribue ces affections à l'atonie, & donne à cet état le nom d'*ataxie nerveuse*, ou désordre des nerfs, dans lesquels circule un fluide qu'il estime être la matiere électrique. Après avoir développé son système, & donné l'ætiologie de ces affections, il indique le traitement qu'il prescrit avec succès depuis vingt ans.

Le mémoire sur les brochocèles a été lu aussi à la même société. M. Read pense que la suppression de la matiere de la transpiration, est la cause dispositive générale de cette maladie.

TABLE DU MOIS DE FÉVRIER 1779.

EXTRAIT (SECOND). <i>Observations sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes ; par m. DE HORNE, méd.</i>	page 97
<i>Observat. sur une espece de carie ; par m. NOEL, chir.</i>	131
<i>Observation sur une espece d'anomalie d'une fièvre intermittente ; par m. SUMEIRE, méd.</i>	140
<i>Expériences d'électricité faites avec le poil de lapin & de chat ; par m. GENTIL, le fils, apothic.</i>	146
<i>Observations sur un précis ou traité d'eaux minérales, publié par m. DESBRET, méd.</i>	150
<i>Mémoire à consulter ; par m. BOUTEILLE, méd.</i>	173
<i>Extrait du prima mensis de la faculté de Paris, janvier 1779.</i>	181
<i>Observat. météorol. faites à Montmorenci.</i>	882
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	185
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	186

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	187
-------------------------	-----

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de février 1779. A Paris, ce 24 janvier 1779.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1779.

EXTRAIT.

ANTONII DE HAEN, consilarii &
archiatri, S. C. R. A. Majestatis, nec-
non medicinæ in universitate viennensi
professoris primarii, ratio medendi in
nosocomio practico. Tomi octavi pars
secunda, partem XV complectens. Ac-
cedunt ejusdem autoris epistola de ci-
cutâ, nec-non tractatus de magiâ. Sin-
gula volumina compacta veneunt 3 lib.
PARISIIS, apud P. Fr. Didot junio-
Tome LI. N

194 MÉDECINE PRATIQUE
*recti, saluberrimæ facultatis Parisiensis
bibliopolam ad ripam Augustinianor-
um. M. DCC. LXXVIII, cum appro-
batione & privilegio regis. (in-12).*

PEU de médecins ont montré autant de zèle que *m. de Haen*, pour la médecine. Elève du célèbre *Boerhaave*, il prit, dans l'école de son maître, un goût ardent, une véritable passion pour les ouvrages d'*Hippocrate*; il en fit sa lecture favorite. On voit, par ses écrits, qu'il connoissoit parfaitement les ouvrages de cet homme sublime & immortel. Il en recommandoit à ses disciples la lecture assidue; il leur en montrait l'exemple, il ne leur parloit point qu'il n'eût *Hippocrate* à la main.

Il pratiquoit la médecine à la Haye, lorsqu'il fut appelé à Vienne par le savant commentateur de *Boerhaave*. Il s'y rendit en 1753 ou 1754. Nommé professeur de médecine pratique, il donnoit en partie ses leçons auprès du lit des malades; dans un petit hôpital fondé par l'impératrice - reine, pour l'instruction. Établissement digne d'une princesse qui, portant ses vues sur tous les objets d'utilité, vouloit procurer à ses sujets de bons médecins. Elle n'ignoroit pas que l'étude des maladies dans les livres & la connoissance la plus parfaite des médica-

mens ne suffisent pas pour être en état de combattre les maladies. Elle craignoit pour ses peuples, de la part des jeunes docteurs, une confiance téméraire, des méprises irréparables, une indécision toujours nuisible, lorsqu'il faut agir, une timidité pusillanime qui souvent n'est pas moins funeste. Ce fut pour prévenir ces inconvéniens qu'elle leur prépara des instructions pratiques, sous un maître de l'art. Quand un voyageur veut pénétrer dans un pays inconnu, dont les sentiers se croisent & se coupent d'espace en espace, il prend un guide : s'il est assez imprudent pour s'avancer seul, il s'égare, il erre à l'aventure, il dépend de lui cependant de réparer son imprudence en revenant promptement sur ses pas : s'il s'obstine à continuer sa route ; il peut y perdre la vie ; mais il est seul victime. Et l'on négligeroit de semblables précautions par rapport à la médecine ! on seroit assez téméraire même pour se donner soi-même pour guide ; combien un tel guide seroit à craindre ! mais il seroit coupable de la perte de tous ceux qu'il auroit voulu conduire. Les erreurs, en médecine, sont d'autant plus déplorables, qu'il est difficile & quelquefois impossible de les réparer. Il faut donc que celui qui se destine à exercer cette profession délicate, ait

suivi les maladies sous un praticien expérimenté, qui fixe les idées, qui fasse taire son imagination, qui réprime le goût si séduisant & si trompeur des systèmes, qui lui montre la maladie essentielle cachée souvent sous des symptômes étrangers qui la masqueroient à des yeux moins clairvoyans, qui lui apprenne à saisir la véritable indication, à former un pronostic juste, à appliquer le remède convenable & à propos, &c.... Que de sagacité, que de prudence, que de présence d'esprit ne faut-il pas pour ne point commettre de fautes ! Ce sont pour le médecin des qualités essentielles, que les livres ne donnent point : c'est en voyant des malades avec un praticien instruit, c'est en méditant auprès du lit de la douleur, c'est en épiant la marche des maladies, c'est en observant l'effet des remèdes, qu'il acquerra ce tact fin, ce coup-d'œil sûr qui distingue & distinguera toujours le véritable médecin.

Si avant que de s'annoncer comme médecin, il faut avoir vu pratiquer, & avoir pratiqué sous les yeux d'un maître qui arrête les méprises, pourquoi y a-t-il si peu de ces écoles de pratique en Europe ? pourquoi n'y en a-t-il point en France ? C'est que le besoin des citoyens à cet égard, n'a pas encore été représenté.

au monarque qui la gouverne? Compattissant & sensible, son cœur en auroit été ému. Puissent les ministres zélés qui approchent du trône & qui l'environnent, y faire parvenir la nécessité d'un établissement semblable à celui qui existe depuis long-temps à Vienne, dans le sein de la faculté de cette ville!

Durant 22 ans, m. de Haen a rempli avec assiduité les devoirs de sa place. Mais non content de visiter les malades confiés à ses soins, & de conduire les premiers pas de ceux qui se dispoient à l'exercice de l'art, il a recueilli ses observations, ses réflexions, ses vues sur les maladies, sur leur traitement, sur l'emploi des remèdes, &c. Il les a publiées sous le titre de *ratio medendi*. La première partie parut à Vienne en Autriche (*Vindebonæ*) in-8°. 1756, avec une épître dédicatoire à l'impératrice-reine. La II^e en 1757, la III^e en 1758, la IV^e en 1759, la V^e en 1760, la VI^e en 1761, la VII^e en 1762. Elles sont toutes précédées d'une épître dédicatoire à l'impératrice-reine. Je n'ai point sous les yeux la date précise des VIII^e, IX^e, X^e, XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e & XV^e parties imprimées à Vienne.

Cet ouvrage, composé au lit des malades, & par un professeur de pratique,

fit d'abord sensation, & parut mériter d'être réimprimé. Leyde & à Paris. Nous nous bornerons à décrire l'édition de Paris, qui contient aujourd'hui onze volumes, & dans laquelle on a ajouté différentes productions de l'auteur.

Le I^e fut donné en 1761; il renferme les trois premières parties de la *ratio medendi*.

Le II^e parut la même année 1761; on y trouve la IV^e & la V^e parties. A la fin est ajouté un morceau de m. de Haen, intitulé *de colica pictonum dissertatio*, imprimé de manière qu'on peut l'en détacher: il est de 66 pages.

Le III^e offre les parties VI^e & VII^e: il date de 1764.

Le IV^e, qui est aussi de l'année 1764, ne contient que la VIII^e partie; mais elle est suivie de deux traités de l'auteur, qui pourroient, à la rigueur, se séparer; l'un a pour titre *de februm divisionibus*, de 112 pages; l'autre est intitulé *de hæmorrhoidibus*; de 65 pages.

Le V^e fut imprimé en 1767; on y a réuni les parties IX^e & X^e.

Le VI^e volume renferme la XI^e partie, à la suite de laquelle on trouve trois petits traités, avec un titre particulier pour chacun; ces traités sont: 1^o. *historia anatomico-medica morbi miri & incurabilis*;

2°. de *deglutitione*, &c...; 3°. *quæstiones super methodo inoculandi variolas*. Ce volume fut imprimé en 1769.

Le VII^e, outre les parties XII^e & XIII^e, contient une réponse à m. *Tralles*; sous ce titre : *Ad BALTH. L. TRALLES epistolam apologeticam responsio*. Il parut sous la date de 1771.

Dans le VIII^e, imprimé en 1774, se trouve la XIV^e partie, laquelle est suivie de la *réfutation de l'inoculation*, écrite en françois par m. *de Haen*; le titre où frontispice particulier qui la précède, porte pour date 1773.

Le IX^e volume s'annonce sous ce titre : *Tomii octavi pars secunda*, &c... 1778. C'est de ce volume que nous rendrons compte dans un moment.

Le X^e volume porte dans le titre : *Tomus nonus sistens tomum primum rationis medendi continuatæ*. ... 1774. M. *de Haen* avertit que c'est pour complaire à son libraire qu'il a fait au titre de son ouvrage un petit changement. Ainsi au lieu de *ratio medendi* qu'il portoit depuis plus de douze ans; il l'annonce de la sorte *ratio medendi continuatæ*. Ce volume est terminé par une *lettre de m. de Haen à un de ses amis*, écrite en françois : elle a un titre particulier avec la date de 1773.

Le volume XI^e parut l'année dernière 1778 : nous ne tarderons point à le faire connoître.

Tel est le recueil complet de la médecine pratique du professeur de Vienne ; recueil imprimé à Paris.

Revenons au volume dont on a mis le titre entier sous les yeux , en commençant cet article. On trouve d'abord dans ce volume la XV^e partie du traité clinique de m. de *Haen*. Elle contient quatre chapitres.

Le premier, qui regarde particulièrement les noyés , ne renferme rien de neuf. L'auteur apprend au public , qu'ayant déjà écrit sur cet objet (*part. xiiij , & tom. j , ration. med. contin.*) , il a fait traduire en allemand ce qui se trouve dans ce *tom. j.* ; que les exemplaires de cette instruction ont été distribués , par ordre de l'impératrice-reine , aux chirurgiens & aux baigneurs de toute l'Autriche. Il loue ensuite le zèle de la France , de la Hollande , de Hambourg , où l'on a formé des établissemens en faveur des noyés. Il se plaint de ce que personne ne s'empresse à mériter par son zèle les récompenses promises par l'impératrice-reine à ceux qui rappelleroient à la vie un noyé. Il rapporte qu'un enfant noyé , secouru d'abord , donnoit des espérances , le mouvement du cœur commen-

çant à se faire sentir, mais qu'il mourut par la faute d'un chirurgien qui ne le saigna point, & n'employa point les autres moyens usités. Il parle d'un homme atrabilaire qui étant, par intervalles, dans le délire ou dans une demi-manie (*delirius, sive semimaniacus*), se précipita dans la Vienne (ou le Vien, petite rivière qui se jette dans le Danube); tiré de l'eau sans donner aucun signe de vie, on l'agite, on le secoue, la tête en bas, les pieds en haut. (*Hominem.... palpant, fricant, ac, pedibus sublati, quatefaciunt sic, ut librâ non minùs aquæ vomitum ab eo fuisset testentur*); il vomit une livre d'eau; on le porte à l'hôpital; la parole lui revient; la déglutition est libre; il mange dix-sept heures après être sorti de l'eau; *sic ut 17 à submersione horâ alimenta.... commodè deglutiret.* On le croit sauvé, il survient une péripneumonie qui l'enlève 19 heures après. M. de Haen paroît croire que la plupart des noyés, rappelés à la vie par les secours qu'on leur administre, périssent tôt ou tard des suites de la submersion. (Selon toute apparence cet homme étoit malade, & très malade, & portoit en lui-même plusieurs causes prochaines de mort, lorsqu'il se précipita dans les eaux). Ouvert après sa mort on trouva, dans la partie supérieure du lobe gauche du poumon, un tubercule en

suppuration; le foie étoit blanchâtre, & dur dans sa totalité, &c.... L'auteur recommande, en finissant, de ne pas abandonner les enfans qui paroissent morts au sortir du sein de leurs meres.

Il parle, dans le chapitre II^e, des expériences sur les noyés, publiées par mm. *Faissolle & Champeaux*; mais ayant fait aussi des expériences dont le résultat n'est pas le même, il entre dans quelque détail à cet égard, & conclut qu'on ne devoit point prononcer d'une manière si générale, que la cause de la mort des noyés étoit l'eau qui pénéroit dans les poumons. Suivons les expériences que m. *de Haen* a faites, & les observations.

Un homme de 40 ans, las de mener une vie dure & misérable, se pend: on met inutilement en usage toutes sortes de moyens pour le rappeler à la vie. Le lendemain on fait submerger le cadavre dans l'eau pendant deux heures; après quoi on procède à l'ouverture. Les méninges étoient gorgées de sang; on en trouva abondamment entre ces deux membranes, mais sur tout dans le lobe postérieur droit: ce sang étoit tenu & noir. Quant aux poumons, ils n'étoient point affaîlés, ni fort gonflés; mais ils étoient fort rouges, comme les poumons de ceux qui meurent de péripleumonie: on ne

découvrit dans ces viscères aucune matière écumeuse.

Huit jours après une femme se délivre de la vie par le même moyen ; on tente en vain des secours pour la ranimer. Le cadavre est ensuite plongé dans l'eau , comme le précédent ; & ouvert après y être resté l'espace de sept minutes. On coupa en différens sens les lobes du poumon , il en sortit une lymphe écumeuse d'un blanc rougeâtre , tenace , mais en beaucoup plus grande quantité que n'en répandent les poumons des hommes ou des animaux noyés.

Un messager se prépare le même genre de mort , & périt. On essaie , mais inutilement , pour le rappeler à la vie plusieurs saignées , les vésicatoires qui ne mordirent point , &c. On plongea son cadavre dans l'eau ; on l'en retira après une heure de submersion. Il fut alors ouvert ; les poumons n'étoient point affaiblis ; en les incisant transversalement ils répandirent une très grande quantité d'une eau blanche , écumeuse ; la trachée-artère & les bronches en fournirent aussi.

Un quatrieme , tombé dans la tristesse & devenu stupide à la suite d'un coup de marteau qu'il avoit reçu sur la tête , depuis quatre semaines , a recours au même moyen pour sortir de la vie. Ce fut inu-

tilement qu'on essaya de l'y rappeler ; on ne put même venir à bout d'introduire aucun liquide dans l'estomac. Le cadavre , après être resté deux heures dans l'eau, dans laquelle on l'avoit plongé, fut soumis à l'inspection anatomique. Les différens lobes du poulmon , coupés en travers , répandirent beaucoup de sang , & une grande quantité de sérosité écumeuse , moindre cependant que les poulmons du cadavre précédent : mais la trachée - artère & les plus fortes bronches étoient sensiblement gonflées d'une eau légèrement écumeuse.

Une belle-mère étrangla son beau-fils âgé de trois ans (1). Le crime étoit exécuté depuis trois heures : les secours furent inutiles. Les poulmons ne contenoient aucune lymphe écumeuse.

Un homme , désespéré qu'on ait refusé de faire droit à un placet qu'il avoit présenté à la cour , se pendit. A l'ouverture de la poitrine , on trouva les poulmons farcis de beaucoup de sang , mais on n'aperçut ni écume , ni lymphe.

Il résulte de ces observations, dir m. de

(1) C'est ainsi que nous croyons qu'il faut entendre cette phrase : *Matertera . . . privignum tertium annorum strangulaverat*. Le mot *tertium* doit être probablement sur le compte de l'éditeur de Paris : il faut sans doute *trium*.

Haen, 1°. que les poumons des pendus sont très souvent exempts d'écume ; 2°. qu'on n'a point trouvé d'eau dans le poumon d'un pendu qu'on avoit submergé après la mort ; 3°. qu'il entre fréquemment de l'eau dans le poumon des pendus qu'on a submergés avant que de faire l'ouverture de leurs cadavres, ainsi qu'on l'a remarqué dans trois ; 4°. que c'est contredire les expériences, que d'affirmer que l'eau ne pénètre point dans le poumon d'un homme mort, & que l'absence de l'eau dans le poumon d'un noyé est la preuve d'une mort violente qui a précédé la submersion.

Notre auteur rapporte ensuite des procès-verbaux d'ouverture de sept cadavres d'hommes morts de maladies aiguës ou chroniques, dans les poumons desquels il s'est trouvé beaucoup d'eau écumeuse. Après ce long détail, *m. de Haen* s'exprime ainsi : « Il est très certain qu'en soutenant, dans un rapport juridique, que la présence d'une eau écumeuse dans les poumons d'un noyé, éloigne toute idée de mort avant la submersion, ou qu'au contraire la mort a précédé la submersion, quand on ne trouve point cette lymphe écumeuse ; les médecins & les chirurgiens suscitent aux magistrats des peines superflues pour rechercher des cou-

pables d'un meurtre imaginaire, & diminuent cette sagacité si nécessaire aux juges pour découvrir les auteurs d'un meurtre réel. Car il est constant qu'il peut n'y avoir point d'eau dans le poumon de ceux qui ont péri par la seule submersion ; il est constant que ce viscère en est souvent rempli, chez ceux qui ont été submergés après la mort ; il est constant que dans le poumon de ceux que des maladies ordinaires ont enlevés, on a souvent trouvé beaucoup plus de cette écume que dans le poumon des noyés ; il est constant enfin, que le poumon peut avoir pris de l'eau, & que tandis que l'homme a encore un peu de vie, cette eau peut être resorbée dans les vaisseaux sanguins, en sorte qu'on n'apperçoive aucune écume dans la substance du poumon dans lequel cependant il en seroit beaucoup entré, comme on l'a remarqué dans les animaux qu'on a noyés dans une eau chargée d'encre.

Les choses étant ainsi, combien de fois n'en imposons-nous pas aux juges des lieux, & ne les forçons-nous pas à se livrer à des recherches inutiles pour découvrir les meurtriers, ou à cesser des enquêtes & des interrogatoires qui leur auroient peut-être montré les coupables, si nous suivons le système que ces ex-

périences renversent. Qu'on réfléchisse sérieusement sur toutes les expériences que nous avons communiquées, & l'on verra qu'il peut y avoir de fréquentes occasions d'erreurs. En effet, si quelqu'un de ces sept hommes, dont nous avons fait l'ouverture, eussent été en voyage, & fussent morts dans une hôtellerie, & que le magistrat du lieu, sur un soupçon de violence commise, eût ordonné la visite juridique du cadavre, les médecins & les chirurgiens, imbus du principe que nous infirmons, auroient assuré que cet homme avoit été noyé, mais qu'après avoir retiré de l'eau le cadavre, & l'avoir bien essuyé, on l'avoit mis dans un lit; & ce rapport eût été cause (dans les lieux principalement où l'on met encore en usage la question) que ceux qu'on soupçonnoit coupables du crime, y eussent été appliqués, & que pas assez forts pour résister à la violence du supplice, ils se fussent accusés eux-mêmes, malgré leur innocence, & donné une mort qu'ils ne méritoient pas (1).

A ses propres observations *m. de Haen* en ajoute quatorze autres de *Morgagni*, qui a trouvé une eau écumeuse dans les

(1) Ceci montre bien évidemment que *m. de Haen* ne connoissoit point le code criminel.

poumons d'hommes qui n'étoient point morts noyés. Comment pourroit-on soutenir encore, dit le médecin de Vienne, en finissant, que jamais on ne trouve une eau écumeuse que dans le poumon d'un homme qui étoit vivant avant la submersion; & que par conséquent la présence d'une liqueur écumeuse dans le poumon est une preuve que l'homme étoit en vie lorsqu'il est tombé dans l'eau où il a péri.

M. de Haen a destiné le III^e chapitre de cette XV^e partie, à décrire l'*hydropisie du poumon*. Il doute qu'*Hippocrate* ait connu cette maladie; il est tenté de croire que cet ancien médecin n'a voulu parler que de tumeurs cystiques aqueuses, ou d'hydatides, ou de l'*hydropisie de poitrine*. Il paroît encore à M. de Haen qu'*Arétée* & *Alexandre de Tralles* n'ont point entendu autre chose qu'*Hippocrate*. Après avoir rapporté les sentimens de *Mercato*, de *Jacot*, de *Martianus*, de *Charles le Poix*, de *Ruisch*, d'*Albertini*, de *Boerhaave*, de *Van Swieten*, de *Simson*, de *Maloët*, de *Tozzetti*, le professeur de Vienne pense être en droit de conclure que si ces auteurs semblent quelquefois vouloir parler de cette maladie, on reconnoît bientôt par le diagnostic, par le pronostic, & par le traitement exposés dans

dans leurs écrits, qu'ils ne parlent, comme *Hippocrate*, ou que de tumeurs aqueuses cystiques du poumon, ou que de la lympe de ces tumeurs, épanchée dans le thorax, laquelle produit l'hydropisie de poitrine. M. de *Haen* rassemble ensuite tous les symptômes observés durant la vie de ceux qui sont morts d'une véritable *hydropisie du poumon*, & qui ont supporté, pendant plusieurs années cette maladie, sans éprouver des accidens fort graves, si ce n'est par intervalles. Le traitement prescrit par notre auteur est celui qu'a décrit *Charles le Poix* : un bon régime, un mouvement modéré, des remèdes qui favorisent l'expectoration, l'écoulement des urines, la transpiration ; des purgatifs ; & , pour terminer la cure, des eaux minérales. M. de *Haen* demande que le malade soit dans un air pur & sec, ou rendu tel par la vapeur des aromatiques, ou plutôt qu'il aille le chercher dans les habitations élevées ; il veut qu'on entretienne bien sèches les couvertures du lit, qu'on ait la même précaution à l'égard du linge & des vêtemens ; il recommande encore l'équitation, tout exercice capable de rendre la respiration libre & pleine ; des alimens secs, une boisson modérée, mais fortifiante, ou tonique.

Le IV^e chapitre regarde les *démoniaques*, dont il est déjà parlé dans la V^e partie (*edit. Paris. tom. ij...*). Ici l'auteur n'entend pas parler cependant de véritables démoniaques, mais de ces *frippons* qui, par intérêt ou par quelque autre motif, ont l'adresse de s'agiter à volonté, d'exciter dans tous leurs membres des mouvemens convulsifs, qu'ils accompagnent de cris, de paroles entrecoupées, de discours sans suite, d'imprécations, &c. . . . Il fait le récit de la scène ridicule d'une femme qui se disoit démoniaque, & dont il découvrit l'imposture; il rappelle ensuite l'histoire de *Marthe Brosfier* qui, en 1599, donna, tant à Orléans qu'à Paris, un spectacle qui séduisit alors tous les esprits, excepté *Marescot*, docteur de la faculté de médecine de Paris, lequel reconnut une imposture qu'on a vu depuis encore se renouveler par des acteurs gagés.

Quoique m. *de Haen* n'ait point vu de démoniaques réels, il n'est pas moins persuadé qu'il y en a encore, & s'occupe sérieusement à réfuter ceux qui n'y croient point.

Cette XV^e partie de l'ouvrage est terminée par une *appendix* de 8 pages, dans laquelle on fait l'histoire d'un jeune homme de seize ans, qui se noya, le 20

août 1773, en pêchant à l'hameçon. Il resta submergé durant environ un quart d'heure, avant qu'on pût le tirer de l'eau. Les moyens, qu'on employa pour le rappeler à la vie, furent inutiles. Le cadavre fut soumis, le lendemain, à l'inspection anatomique. On remarqua au pariétal gauche une contusion avec séparation de l'épiderme; on trouva une ecchymose entre les tégumens & le péri-crâne, & une rougeur considérable au péri-crâne; les méninges étoient rouges dans toute leur étendue; elles étoient ecchymosées sous le pariétal gauche, à l'endroit qui répondoit à l'ecchymose externe. On n'apperçut aucune eau écumeuse dans la trachée-artère, ni dans les bronches, ni dans les lobes du poumon, soit qu'on les coupât, soit qu'on les exprimât fortement.

C'est avec raison que *m. de Haen* observe que si la submersion de ce jeune homme n'eût pas eu des témoins, on auroit pu soupçonner une violence antérieure, & croire qu'il avoit été précipité dans l'eau après la mort. Ce fait doit nécessairement rendre circonspects les gens de l'art qui auroient à donner leur avis après l'examen d'un cadavre tiré de l'eau; si l'accident s'étoit passé sans témoin.

Dans le titre de ce volume on annonce une épître au sujet de la ciguë ; elle est placée , dans cette édition de Paris , à la suite de la XV^e partie de la *ratio medendi* , avec un titre particulier , portant la date de 1777 , de manière qu'elle doit être regardée comme un hors-d'œuvre : elle est adressée à m. *Tralles* , médecin de Breslaw. On lit à la fin ... *Viennæ* , 3 febr. 1765.

Dès 1757 , m. *Storck* avoit traité le cancer avec la ciguë prise intérieurement ; il fit part au public de ses essais sur 20 malades , en 1760 , dans un petit ouvrage latin , imprimé à Vienne en Autriche. M. *Vandermonde* en rendit compte dans le journal de médec. janvier 1760. La plupart des médecins se prévinrent en faveur de ce nouveau remède : m. de *Haen* lui-même fut alors un des fauteurs , un des défenseurs ardens de la ciguë , au point qu'il s'attira de m. *Roncalli Parolino* , en présence duquel il soutint un peu trop vivement l'efficacité de la ciguë contre les maux cancéreux , ce reproche formel dans une lettre à m. *Bianchi* : *ch' egli non fosse troppo cortese*. Cependant il fit des expériences durant deux années , sur 23 malades. Alors il apprend que m. *Storck* a mis sous presse une suite d'observations nouvelles , pour prouver

l'efficacité de la plante avec laquelle les Athéniens ôtoient la vie aux Socrates ; il se rend chez *Van Swieten*, il lui met sous les yeux son journal, qui n'est chargé que de mauvais succès ; il l'engage de suspendre l'impression des nouvelles expériences, jusqu'à ce qu'on ait moins de raison de doute. *Van Swieten* ne croit point qu'il doive avoir d'égard pour les représentations sages de m. de Haen : les nouvelles observations sont publiées ; mais m. de Haen perd les bonnes grâces du premier médecin, & une guerre s'allume contre lui. Cependant il continue ses expériences : elles sont portées au nombre de 120. Huit femmes atteintes de cancer meurent durant le traitement ; aucun des autres malades n'est guéri ; la ciguë, chez tous, fait empirer le mal. Il apprend qu'on n'a pas eu plus de succès de ce remède, en Allemagne, en Bohême, en France, en Autriche, en Hollande, en Italie ; il fait au premier médecin de nouvelles représentations aussi infructueuses que les premières. Pourquoi les grands hommes ne sont-ils pas exempts de prévention ? pourquoi faut-il qu'ils aient la faiblesse de ne vouloir pas revenir sur leurs pas, & avouer leur précipitation ? Ce fut dans ces circonstances

que m. de Haen écrivit cette lettre à m. Tralles contre l'usage de la ciguë intérieurement. Nous devons convenir que les expériences faites à Paris, dans ce temps-là & depuis, n'ont pas réussi au gré des médecins qui les ont dirigées & suivies ; qu'ils n'ont point vu de guérison réelle : ce qui n'empêche point d'observer que m. de Haen paroît avoir non-seulement grossi le danger, mais supposé le nombre immense des victimes qu'il porte à des milliers dans l'espace de sept ans (depuis 1757 jusqu'en 1764).

Après cette lettre sur la ciguë, le libraire a mis un traité qui quadre fort bien avec le chapitre de *dæmoniâcis* ; il est intitulé de *magiâ liber*. Il parut en 1774, *Lipsiæ, sumptibus I. F. Kraus, bibliopolæ viennensis*, 1774. (in-8^o. de 316 pages, plus 42 pages pour la préface & la table des chapitres).

L'édition de Paris, qui forme une partie du IX^e volume de la collection des œuvres de m. de Haen, porte la date de 1777 sur un titre particulier ; en sorte que ce traité peut se détacher, & se détache réellement, pour être, si l'on veut, acheté séparément. Il comprend 220 pag. plus xxiv pour le titre, l'épître dédicatoire, la préface & la table. L'auteur,

qui l'a dédié au cardinal *Visconti*, le
souscrit ainsi : *Viennæ*, xiv. kal. octob.
M. DCC. LXXIV.

Cette matière *magique* est discutée assez
amplement dans ce livre divisé en trois
parties qui contiennent chacune trois
chapitres.

Trois questions ou objets, dit m. *de Haen* dans son avant-propos (*proœmium*);
paroissent être plutôt du ressort principal
de la théologie, & de la jurisprudence
en partie, que du ressort de la médecine;
souvent néanmoins on a besoin de
l'avis des médecins. Nous croyons ce-
pendant pouvoir avancer qu'il y a déjà
long-temps que la jurisprudence regarde
le crime de magie comme un délit ima-
ginaire, & qu'elle n'a plus recouru à la
médecine pour préparer ses arrêts.

Quoi qu'il en soit, la première de ces
questions regarde les obsessions (ou pos-
sessions) du démon; la seconde a pour
objet la magie; la troisième a pour but
d'examiner la vérité des nouveaux mi-
racles.

De ces trois questions, m. *de Haen* ne
traite ici que la deuxième; il s'est oc-
cupé de la première (*ratio med.* tom. XV).
Il renvoie la discussion de la troisième à
un autre temps, si toutefois il vit, & si

ses forces le lui permettent ; il a eu la douce satisfaction de remplir son projet avant que de mourir : ce dont il suffit d'avertir dans le moment. Suivons *m. de Haen* dans son traité de *magia*.

Les mots *MAGIE*, *GOÉTIE*, *THÉURGIE*, sont des mots différens qui se prennent quelquefois en divers sens , mais souvent dans le même. *M. de Haen* cite à cette occasion saint Augustin qui , en parlant des miracles de Moïse (*lib. x. de civit. Dei*, c. ix.) s'exprime ainsi : « Ces » prodiges , & autres semblables , s'opé- » roient pour rendre recommandable le » culte du seul vrai Dieu , & pour détruire » & défendre celui d'une infinité de fausses » divinités. Mais ils s'opéroient par une » foi simple , par une priere pleine de » confiance , & nullement par des enchan- » temens & par des charmes , inventés , » mis en œuvre par une coupable curio- » sité ; cet art est appelé *magie* ; il est » aussi désigné sous le nom plus affreux » de *goétie* , ou sous le titre plus hono- » rable de *théurgie*. On a prétendu , par » ces dénominations , établir les différen- » ces qui existent entre ces arts illicites ; » représenter comme condamnables ceux » qui s'y adonnent , & que le vulgaire » nomme *magiciens* ; (cette espèce est la

» *goétie*) ; & regarder comme louables
 » ceux qui cultivent ou pratiquent la
 » *théurgie*. Les uns & les autres cepen-
 » dant s'abandonnent au culte des rits
 » imposteurs des démons, sous les titres
 » d'anges ».

Mais dans une note ajoutée à l'édition
 des œuvres de S. Augustin, Venise 1764,
 on lit : « La *goétie* est un genre de magie
 » qui se fait par l'évocation des morts ;
 » on la nomme ainsi des gémissemens (1)
 » qu'on pousse auprès des tombeaux. On
 » appelle *théurgie* [c'est presque dire œu-
 » vre (2), opération divine] l'invocation
 » des dieux ou démons par des sacrifices
 » & par des cérémonies particulières, qui,
 » dans l'opinion des païens, étoient bon-
 » nes & permises ».

Afin de ne point ennuyer, & ne pas
 embarrasser le lecteur, dit M. de Haën,
 je me servirai des termes *magiciens, de-
 vins, pythonisses, augures, sorciers, &c...*
 pour exprimer ceux qui, par un pacte

(1) On se doute aisément que cette étymologie
 est grecque : ce mot en effet vient de γοάω, *ge-
 mo*, verbe qui semble formé du cri mal articulé
 de la douleur.

(2) De θεός, *dieu*, & d'ἔργον, *œuvre*.

implicite ou explicite fait avec le diable, opèrent, par la permission de Dieu, des choses qui surpassent le pouvoir de l'homme, soit à son avantage, soit à son détriment. Tel est, par exemple, ce qu'on rapporte d'eux, qu'ils envoient aux hommes & aux bestiaux des maladies (1); qu'ils les en délivrent; qu'ils connoissent certaines choses par l'évocation des morts; qu'ils excitent, modèrent, arrêtent à leur gré les vents, la foudre, les éclairs, la grêle, la pluie; qu'ils prédisent l'avenir; qu'ils sont portés dans les airs par le diable, tantôt en imagination, tantôt réellement; qu'ils empêchent la consommation du mariage; qu'ils font recouvrer les effets perdus, qu'ils exercent avec les démons des pratiques abominables, &c. . . .

La première question qui se présente est donc celle-ci : l'art-détestable ainsi déterminé, défini, existe-t-il véritablement ?

(1) *Pythagore*, qui vivoit il y a près de 2400 ans, disoit : « Ce sont les dieux (*Δαιμονες*) qui envoient aux hommes la maladie & la santé; » non-seulement aux hommes, mais même aux brebis, aux bœufs & aux chevaux ». *Hésiode* & *Homère* ont tenu le même langage.

Les uns, dit m. *de Haen*, affirment qu'il y a de vrais magiciens dans le sens que nous l'avons énoncé, d'autres le nient. Ce qui est étonnant, c'est que les deux partis essaient d'appuyer leur sentiment par les mêmes argumens, & sur des autorités puisées dans les mêmes sources; ainsi l'ancien & le nouveau testament, la tradition divine & apostolique, & celle de l'église universelle, soit assemblée dans des conciles, soit instruite par des traditions apostoliques, son sentiment unanime par tout l'univers, en parlant par la bouche des peres, des docteurs & des théologiens, l'histoire de tous les siècles, enfin le rapport & le témoignage des juges, les dépositions des accusés, soit qu'ils aient avoué ou nié, servent également de preuves à ceux qui soutiennent la réalité de la magie, & à ceux qui la combattent.

D'après la connoissance exacte que m. *de Haen* avoit de ces deux sentimens opposés, & n'ignorant pas certainement que tout ce qu'il se trouve aujourd'hui d'hommes sçavans & éclairés en Europe, regardent comme absurde l'existence de la magie & des magiciens, on ne conçoit point comment il a pu former le projet de soutenir la réalité de cet art

220 MÉDECINE PRATIQUE
chimérique, & avoir eu le courage de
l'exécuter.

Voici la maniere dont il l'a fait.

PREMIERE PARTIE. Il rassemble dans
le *premier chapitre* les preuves de ceux
qui veulent que la magie, dont il a donné
la définition, soit véritablement existante;
ces preuves sont tirées de l'ancien & du
nouveau testament. On trouve dans le
second celles qui sont puisées dans la do-
ctrine, l'usage & les loix de l'église, &
dans le sentiment des peres. Le *troisieme*
renferme ce que semblent avoir de plus
favorable à leur opinion l'expérience des
médecins célèbres, l'observation des phi-
losophes, les historiens exacts & les plus
dignes de foi.

SECONDE PARTIE. Le *premier chapitre*
fait mention des principaux écrivains qui
ne croient point à l'existence de la ma-
gie. Dans le *second* sont rapportées les
objections tirées de l'écriture sainte, que
ces auteurs forment contre la magie; on
y joint la réponse à ces objections. Le
troisieme contient les réponses aux ob-
jections contre l'existence de la magie,
faites d'après la doctrine, l'usage, les
loix de l'église & l'autorité des peres.

TROISIEME PARTIE. On éclaircit dans
le *premier chapitre* quelques points énon-

ées dans les parties première & seconde, d'où, suivant notre auteur, on peut se décider sûrement après avoir entendu les deux partis. Le *second chapitre* a pour but de montrer avec combien de prudence & de circonspection il faut se comporter aux premiers bruits qui se répandent de magie ; & , s'il y a des signes , quels sont ceux par lesquels on peut distinguer la véritable magie de la fausse ou supposée. Sages conseils prescrits par *Estius*. Vifs reproches de *Frédéric Spée*, jésuite , contre la fureur des juges qui (de son temps) condamnoient à mort des gens souvent faussement accusés de magie. Comme , selon m. de Haen , il est démonstrativement prouvé qu'il y a , rarement à la vérité , des maladies excitées par l'art des magiciens , il discute , dans le *troisième chapitre* , si le médecin , par des signes certains , peut les distinguer des maladies naturelles. Il finit par indiquer trois moyens de curation.

Tel est le plan de l'ouvrage , composé pour montrer que la magie existe , & qu'il y a des forciers. Qui se seroit attendu de voir , dans notre siècle , un médecin prendre la peine de traiter un sujet de cette nature ? sur tout après que des théologiens éclairés & instruits ont dé-

montré par l'écriture sainte, par des passages des peres de l'église, par des conciles, que la magie n'a jamais existé que dans une imagination perverse & déréglée; & que des tribunaux suprêmes n'admettent point de forciers.

Mais pour mettre encore plus à portée de juger de cet ouvrage singulier, & d'apprécier son auteur, nous allons donner, d'après lui, les signes par lesquels chacun sera en état de reconnoître les maladies communiquées par le pouvoir de la magie, par celui des forciers ou magiciens.

Après avoir dit qu'on peut se méprendre, par précipitation ou autrement, en regardant comme surnaturelles ou magiques des maladies accompagnées de symptômes extraordinaires, *m. de H.* ajoute (*part. iij. cap. ii. pag. 208 & 209*) :

« Il y a néanmoins des maladies qui
 » sont dûes à la magie, sans qu'on puisse
 » élever aucun doute à cet égard; lors,
 » par exemple, que dans une maladie, sur
 » tout extraordinaire, on trouve dans le
 » lit, dans les oreillers, dans les sommiers,
 » matelas de laine ou de duvet, dans la
 » paille, dans la chambre du malade,
 » au plafond, à la porte, au seuil; qu'on
 » trouve, dis-je, des caractères (incon-

» nus), des figures, des os, des crins,
 » des graines ou racines de plantes, &
 » autres choses de ce genre; lorsqu'après
 » avoir enlevé ces différentes substances,
 » ou qu'après avoir transporté le malade
 » dans une autre chambre ou dans une
 » autre maison, il recouvre tout-à-coup
 » la santé, on ne sauroit douter qu'il y
 » ait sortilege ou magie. Nous n'en dou-
 » terons pas non plus, si le malade ou ses
 » amis sont parvenus à ce comble d'im-
 » piété (nous en avons des exemples)
 » d'avoir recours à un forcier, qui, par
 » la puissance de son art, fasse cesser
 » la maladie, sans employer d'autres
 » moyens. Si l'on voit des insectes & des
 » animaux qui ne se rencontrent pas or-
 » dinairement dans le corps humain, des
 » pierres de toute espèce, des métaux,
 » des fragmens aigus de verre, des cou-
 » teaux, des crins entrelacés, des masses
 » de poix, des os de grosseur & de figure
 » extraordinaire, sortir de différens en-
 » droits du corps, sans causer une grande
 » dilacération ou déchirement aux par-
 » ties à travers desquelles ils passent, on
 » conviendra que ces phénomènes sont
 » surnaturels, & par conséquent dûs à la
 » magie; pourvu qu'instruit par l'expé-
 » rience on ait d'abord considéré com-

» bien & jusqu'à quel point les différentes
 » parties du corps sont capables de se di-
 » later, pour qu'il ne survienne aucune
 » laceration, ou qu'au moins elle soit peu
 » considérable; pourvu qu'on ait encore
 » attentivement examiné s'il n'y a ni
 » fraude, ni artifice ». Comment un mé-
 decin, qui a lu toute sa vie *Hippocrate*,
 a-t-il pu sérieusement donner une nōso-
 logie, une séméiologie magique ? & dé-
 biter gravement des choses aussi absur-
 des, aussi puériles ?

Nous ne dirons rien des trois moyens
 de curation proposés, dont l'un est *di-
 vin*, le second *naturel*, & le troisième
magique; il suffit d'avoir indiqué la mar-
 che de cette production, dont on doit
 être surpris de voir une seconde édition,
 tandis que la première étoit même plus
 que superflue.



OBSERVATIONS

*SUR l'accroissement considérable des os ,
dans deux personnes adultes , &c. ;
par m. NOËL , membre du college &
de l'académie royale de chirurgie de
Paris , &c.*

LE sieur *Mirbeck* , âgé de 27 ans , d'un tempérament flegmatique , grand mangeur , & travaillant beaucoup à l'agriculture , se plaignit de douleurs insupportables , de frémissemens & de démangeaisons aux mains , qui l'obligeoient de les baigner la nuit & le jour dans l'eau froide pour se soulager. Trois mois après ces douleurs s'étant calmées , tous les os du corps grossirent , dans l'espace de quatre ans , du volume qu'on va exposer , avec la remarque singulière que les parties musculueuses se fondirent à mesure que les os augmentoient d'épaisseur.

La poitrine avoit , sous les bras , quatre pieds un pouce de circonférence ; au bas du sternum , quatre pieds six pouces ; & autour des hanches , deux pieds onze pouces.

A la partie supérieure & antérieure de la poitrine transversalement , un pied

dix pouces ; & postérieurement , entre les deux épaules , deux pieds. Les omoplates étoient fort élevées , ce qui faisoit pancher la tête & le menton en-devant d'une manière très difforme. La poitrine étoit si élevée antérieurement , qu'elle paroissoit comme une cloche ; & le sternum s'étoit si fort allongé , que son bord inférieur touchoit les cuisses du malade lorsqu'il étoit assis ; debout , la distance du cartilage xiphoïde aux os pubis , étoit d'environ six pouces : de manière que le bord inférieur du sternum s'étoit avancé quarrément presque au niveau des fausses côtes.

Les clavicules & toutes les côtes étoient larges de près de deux pouces , & si serrées entr'elles , qu'elles ne paroissent faire qu'un seul os dans toute la circonférence de la poitrine ; le sternum avoit acquis le plus d'étendue , car il avoit près de deux pieds depuis sa partie supérieure jusqu'à la fin du cartilage xiphoïde.

L'os coronal , d'une tempe à l'autre , avoit six pouces trois lignes , & de la racine des cheveux au bord orbitaire du coronal , quatre pouces ; les autres os du crâne & de la face avoient tellement augmenté à proportion , que le chapeau du malade avoit de son bord antérieur

au postérieur, quinze pouces ; & d'une tempe à l'autre, dix pouces.

L'os maxillaire inférieur avoit plus de deux pouces de largeur ; & sa longueur, d'une apophyse coronaire à l'autre , étoit d'onze pouces ; ce qui la faisoit déborder de la mâchoire supérieure de plus d'un pouce , & empêchoit le rapprochement des dents pour opérer la mastication des alimens : les dents étoient les seules qui n'avoient pas augmenté en largeur ni en longueur.

Les bras & les avant-bras , particulièrement les mains , étoient parvenus à un volume considérable ; le métacarpe avoit huit pouces de circonférence , & les doigts de la main étoient si gros , qu'il sembloit leur manquer à chacun une phalange.

Depuis les vertèbres des lombes jusqu'aux cuisses , les jambes , excepté les pieds , toutes les parties paroissoient s'être atrophiées ; ce qui faisoit que sur la fin le malade ne marchoit & ne se soutenoit sur ses jambes qu'avec peine.

Telles sont les principales dimensions auxquelles parvinrent les os de cet homme dans l'espace de quatre ans , sans aucun vice chronique remarquable ; le sujet étant né au contraire de parens sains , n'ayant jamais été malade jusqu'à l'époque où

228. ACCROISSEMENT D'OS

les os s'accrurent, étant au contraire très porté au travail, & mangeant beaucoup. Tous ces os, quoique gonflés considérablement, ne firent appercevoir aucune marque d'inégalité, ni tuméfaction sur leur trajet; ils parurent même avoir leur solidité ordinaire. Il reste à décrire les symptômes de la maladie dont cet homme est mort, afin de pouvoir faciliter, s'il est possible, l'intelligence de cette ossification bizarre.

Pendant le mois de décembre 1771, mon pere, (ancien chirurgien ordinaire du feu roi de Pologne, à Bayou en Lorraine), de qui je tiens cette observation, vit pour la première fois le malade qui lui dit qu'il souffroit depuis quelque temps à la poitrine du côté droit, sur tout quand il avoit mangé plus qu'à l'ordinaire. Il étoit exposé à des nausées, & vomissoit tous les matins beaucoup de puité glaireuse visqueuse; ce qui le soulageoit. Le pouls étoit si profond, & si concentré, que mon pere ne put le distinguer pendant plus de deux mois. Le malade buvoit, dans la journée, d'une tisane de chicorée qui lui procuroit régulièrement deux selles par jour, d'une moyenne consistance, & de couleur grise & pâle. Les urines, depuis long temps, n'avoient jamais été aussi abondantes que les boissons qu'il

prenoit ; elles patoissoient souvent comme du petit-lait ; d'autres fois entièrement blanchâtres & glaireuses ; le malade avoit toujours beaucoup craché ; la tête , les épaules & les bras étoient si lourds qu'il ne pouvoit les remuer ; la vue & la mémoire étoient presque éteintes entièrement ; les extrémités , tant inférieures que supérieures , très froides ; le malade éprouvoit une pesanteur douloureuse à la région de l'estomac ; la langue étoit chargée , limonneuse & pâle ; toute la nuit il avoit des sueurs froides & puantes ; la respiration étoit si difficile & si râleuse , qu'il ne pouvoit se tenir que dans un fauteuil la tête élevée , avec la précaution de tenir les fenêtres & les portes ouvertes , sans quoi il eût bientôt été suffoqué : le sommeil avoit toujours été si profond , qu'il dormoit en mangeant , même à cheval , ayant passé plusieurs fois trois jours de suite sans s'éveiller. Le ventre étoit fort tendu & douloureux.

L'état de ce malade étant très embarrassant , mon pere lui supprima toutes les boissons aqueuses , lui fit prendre des infusions de menthe , de serpolet édulcorées avec les syrops convenables ; son régime fut plus sévère , il prit l'émétique en lavage plusieurs jours de suite , fut purgé ensuite avec les hydragogues ,

sans oublier les boissons diurétiques, les lavemens émolliens purgatifs, & par-dessus le ventre on employa les fomentations émollientes.

Après deux mois de ce traitement, le pouls commença à se manifester, les accidens diminuerent de près de moitié; & au bout d'un an le malade se trouva en état de reprendre une partie des occupations de sa maison, faisant quelquefois trois lieues à pied. Mais malheureusement s'étant relâché du régime qu'on lui avoit prescrit, il eut plusieurs indigestions, les sabures de l'estomac & les autres accidens reparurent de nouveau; le pouls redevint insensible, le visage bouffi & de couleur plombée; les yeux étoient larmoyans, & par-dessus l'œil gauche il survint une tumeur œdémateuse, qui se portoit derrière l'oreille, le col, jusqu'au sein, à la poitrine du même côté. Cette tumeur varioit de maniere que quand le malade avoit été purgé, elle disparoissoit, & l'humeur se portoit aux jambes, & successivement des jambes à la poitrine. La difficulté de respirer, les crachats purulens étant survenus, les pères déterminèrent une consultation dans laquelle on représenta que la douleur que le malade ressentait depuis long-temps du côté gauche de la poitrine, avec le

poids continuel sur la région du diaphragme, la difficulté de respirer, joint à l'empâtement extérieur, indiquoient, dans le thorax, quelque épanchement de pus ou de sérosité, qu'il falloit évacuer par l'opération. On ajouta que ce qui empêchoit l'humeur épanchée de faire faille à travers les muscles intercostaux, pouvoit dépendre de la disposition actuelle des côtes, dont le prodigieux accroissement rendoit l'enveloppe de la poitrine entièrement osseuse.

On n'eut aucun égard à ces remarques, on n'appliqua pas même les emplâtres vésicatoires qui étoient indiqués. Le malade fut mis à l'usage des bains & au petit-lait, qui ne firent qu'augmenter la douleur & l'enflure du ventre : de sorte qu'il rendit peu de jours après, par les selles, une grande quantité de flocons ronds & blancs de la consistance de fromage, qui se fondirent au feu comme de la graisse. Le lendemain il évacua aussi plus d'une pinte de pus blanc, mêlé de fibrilles charnues, qu'on devoit attribuer à quelque dépôt intérieur. Le malade ayant pris un purgatif hydragogue, l'inflammation du bas-ventre augmenta, il survint à l'anus un dépôt qu'on ne put dissiper ; il tomba dans des assoupissemens fréquens ; la sécheresse & la noirceur de la

232 ACCROISSEMENT D'OS

langue, des hoquets continuels, la tension du ventre précéderent la mort qui arriva le dernier juillet 1773, sans que les parens eussent voulu permettre que l'on fît l'ouverture du cadavre, pour pouvoir vérifier non-seulement l'état des os dont on a parlé, mais aussi le délabrement des viscères qui a dû exister.

Cette observation est d'autant plus intéressante, qu'il est très rare qu'à cet âge les os acquierent un accroissement aussi prodigieux, sans qu'il se soit manifesté quelques tumeurs, caries ou inégalités particulières dans leur substance, en quoi ce gonflement paroît différer de celui qui arrive près des articulations chez les enfans rachitiques. Il y a apparence que cet accroissement osseux n'a pu avoir lieu que par l'excès des humeurs lymphatiques, ou du suc nourricier, qui se sont portés de préférence dans le parenchyme des os, pour augmenter leur volume au préjudice des chairs qui se sont atrophiées. Quelque recherche que l'on ait faite pour trouver la cause de cette ossification bizarre, on ne peut guere l'attribuer qu'à l'appétit excessif du malade : il mangeoit beaucoup plus de fruits que de viande.

L'observation suivante prouve que les os peuvent s'accroître dans le sens contraire, c'est - à - dire, qu'ils peuvent s'a-

longer considérablement dans certaines circonstances.

Le fils du sieur *Boisseraud*, marchand de liqueur à Nancy, né pendant le mois d'avril 1746, parut, en venant au monde, plus grand que les enfans ne le sont ordinairement dans ce premier instant de la vie. Son accroissement s'étant soutenu d'une maniere considérable, pendant tout le cours de sa jeunesse, il parvint à la hauteur de sept pieds, à l'âge de vingt ans qu'il est mort.

Son accroissement s'étant formé graduellement tant dans les parties osseuses que dans les parties molles, le volume de celles-ci ne répondoit pas à celui des os, on eût dit qu'ils grandissoient & grossissoient aux dépens des muscles. Ce jeune homme, quoique maigre, se portoit bien, & mangeoit beaucoup de légumes, du pain & des fruits. A l'âge de seize ans sa santé s'étant dérangée, il lui survint à la malléole de la jambe droite, un ulcere de la grandeur d'un écu; il se guérit plusieurs fois, & reparut de même. Ces retours fréquens donnerent de l'inquiétude au jeune homme & à ses parens, ce qui les engagea à demander du secours. Un homme de l'art lui ayant fait prendre quelque temps d'une poudre qu'on présume être du mercure, guérit

234 ACCROISSEMENT D'OS

de nouveau l'ulcète ; mais , à cette époque , le malade fut attaqué d'une foiblesse extrême dans les muscles , & sur tout dans les jambes. Il devint d'une maigreur étonnante , & l'accroissement des os , qui continuoît encore , contribuoit à les faire paroître plus gros & plus grands.

On tenta , sans succès , plusieurs remèdes externes. Pendant cet intervalle le malade fit une chute qu'il eût soin de cacher , laquelle lui tint la tête panchée sur la poitrine , & lui causa une tumeur grosse comme le pöing , qui occupoit les dernières vertèbres cervicales. Le malade a été exposé pendant trois mois , aux vapeurs des bains aromatiques , faisant usage de tisanes sudorifiques , & de purgatifs , il tomba dans un épuisement considérable , il lui survint plusieurs ulcères gangreneux qui commencèrent par le coccyx. Les extrémités supérieures se refroidirent longtemps avant les pieds , l'épine du dos se courba , la tumeur cervicale augmenta de volume , la jambe affectée parut se raccourcir , & le malade mourut sans qu'on eût pu examiner , par l'ouverture du corps , s'il y avoit carie aux vertèbres & à la jambe ulcérée.

Cette observation présente , dans le principe , une ossification qui a favorisé

singulièrement la longueur des os en général ; ensuite les humeurs lymphatiques s'étant altérées, il en a résulté une espèce de cachexie scrophuleuse qui a fait périr le malade après plusieurs accidens rachitiques. Au reste la maniere de vivre de ce malade, le grand appétit qu'il eut pour la nourriture végétale, s'accorde parfaitement avec le sujet de l'observation précédente.

O B S E R V A T I O N

*SUR les effets des champignons ; par
m. BARBUT, bachelier ès droits,
docteur en médecine de la faculté de
Montpellier, & membre du college des
médecins de la ville de Nîmes.*

LE 29 septembre 1775, je fus appelé à six heures du matin pour voir un garçon de cette ville, âgé de 25 ans, qui avoit soupé la veille avec des champignons frais, & s'étoit couché avec une sécurité d'autant plus grande, qu'il les avoit cueillis lui-même. Il s'éveille dans la nuit avec beaucoup d'inquiétude, & se plaint à l'instant d'oppression & de cardialgie. Un tremblement universel s'empare bientôt de tout son corps ; il est dans des

angoisses inexprimables, & sa vie paroît en danger. Les parens & les personnes de la maison se hâtent de le secourir. La cause de ces accidens est connue : vite, dit-on, il faut lui donner de l'orviétan ; il en prend environ 2 gros ; on attend avec impatience de bons effets de ce remède pour lequel on a tant de confiance, mais malheureusement il n'y répond point. On songe alors à le faire vomir ; en conséquence l'eau salée n'est point épargnée, il en prend plusieurs verres ; disons mieux, on le gorge de cette eau, de même que d'eau tiède, mais cela est inutile ; il ne vomit que la boisson qu'il prend. (Observons en passant que ceci n'est guere favorable au sentiment des auteurs qui, en pareil cas, recommandent l'eau salée, quoiqu'ils aient pour eux l'expérience & le raisonnement : il est vrai qu'on ne conclut point du particulier au général. L'orviétan en auroit-il empêché l'effet ?) On ne se lasse point cependant de le faire boire jusqu'au moment que j'arrive, où après avoir entendu le détail de ce que je viens de rapporter, j'examine le malade. Outre les symptômes décrits, son pouls est fréquent & concentré, sa langue noire, l'abdomen météorisé, les extrémités froides. Comme il n'y avoit point eu d'é-

vacuation, quoique son état fût très fâcheux, la première indication étoit de donner issue aux champignons. Je prescrivis tout de suite deux onces de vin émétique, autant d'huile d'amandes douces, & une once d'eau de lys, à prendre en deux fois (1). Un quart d'heure après la première dose, il survint un vomissement considérable, & ensuite plusieurs selles copieuses. On faisoit boire abondamment le malade, tant pour délayer la matière du désordre, & en aider l'excrétion, que pour favoriser l'action de l'émétique, & se mettre néanmoins à l'abri de son irritation, en lui donnant un véhicule. Ce qu'il vomissoit lui occasionnoit une sensation douloureuse à l'œsophage & au gosier. Ayant examiné le tout, je trouvai une matière gluante & visqueuse noirâtre, assez épaisse; c'étoit l'effet du vomissement. Les selles étoient bilieuses; & contenoient diverses portions de substance spongieuse. L'effet du remède fini, le malade se trouva soulagé, le pouls s'éleva, & le tremblement diminua; mais il sentoît par fois des douleurs de colique, que je ne tardai pas de calmer avec le lait dont il fit dès-lors sa boisson ordinaire. Cependant, quelques

(1) *Forestus, Etmuller, Geofroy, &c.* recommandent l'émétique au commencement.

heures après le pouls devint concentré, le tremblement & les coliques se renouvelèrent ; j'ordonnai tout de suite un lavement dans lequel le reste du remède fut mis ; ce qui entraîna encore plusieurs morceaux de cette substance spongieuse dont nous avons parlé. Dès ce moment les coliques cessèrent ; mais le malade trembloir encore de temps en temps. On continua de lui faire boire beaucoup de lait, & on commença à lui donner des bouillons gras. Le soir, je trouvai le pouls assez développé, la langue bien nettoyée, & le bas-ventre souple. La nuit ne fut pourtant pas bonne, car il trembla souvent, & eut les extrémités froides. Comme il trembloit encore le lendemain, que le pouls n'étoit pas si bon que la veille, & qu'il se plaignoit de quelque douleur au bas-ventre, je fis faire de l'eau miellée dont il but beaucoup, sans cependant perdre de vue le lait & les bouillons ; & je prescrivis un lavement avec égales parties d'eau & de lait, qui fit rendre une selle très considérable, & qui mit fin à la maladie ; car le soir il ne trembloit plus ; il se trouvoit seulement fatigué. Le lendemain, troisieme jour ; quoique tous les accidens fussent dissipés, je fis tenir ce garçon à l'eau miellée & au bouillon. Il jouit depuis d'une bonne santé.

RÉFLEXIONS.

Que de trois personnes qui ont soupe avec le même plat de champignons, il ne s'en trouve qu'une à qui ils aient fait mal, il semble qu'on soit en droit de dire qu'il n'est pas bien certain s'ils ont produit les accidens dont nous venons de faire mention, par indigestion, ou par un principe délétère. Ces deux causes doivent cependant avoir concouru ; l'une, parce qu'elle en avoit beaucoup mangé (1), & l'autre, parce qu'il dût s'en trouver parmi le nombre quelques-uns d'une mauvaise espece (2). Mais dans ce cas,

(1) Les médecins les plus habiles avouent que les meilleurs champignons, pris en grande quantité, sont nuisibles, parce qu'ils produisent de mauvais suc, parce qu'ils tendent à la putréfaction, parce que, par leur nature spongieuse, ils se digerent difficilement, compriment le diaphragme, empêchent la respiration, suffoquent & excitent des débordemens de bile par haut & par bas. *Dictionnaire encyclopédique*, article *champignon*.

(2) Ceux qui ont toutes les marques de sûreté par rapport à leur bonté, deviennent aisément dangereux, ou pour avoir été cueillis trop tard, ou par la nature du lieu où ils croissent, ou par le suc dont ils se nourrissent, ou par le voisinage de ceux qui se pourrissent, ou de ceux qui sont par hazard empoisonnés. *Diction. encycl.* même article.

comme ils se sont cuits ensemble , n'auront - ils pas communiqué leur qualité vénéneuse au reste du plat ? S'ils l'avoient fait , les deux autres personnes en auroient ressenti quelques atteintes. Ou bien de deux choses l'une , ou le principe vénéneux étoit communiqué , ou il étoit inné ? S'il étoit communiqué , l'eau avec laquelle on a lavé les champignons ne l'auroit-elle pas enlevé (1) ? S'il est inné , est - il concentré au point de ne pouvoir , en bouillant , être pénétré par la sauce , mêlé avec elle , répandu par tout le plat , & par conséquent être affoibli dans les champignons de mauvaise espèce ? S'il est répandu , les autres doivent être en butte à leur poison ; mais comme il sera affoibli , les effets n'en seront pas si dangereux ; & c'est ce qui n'arrive pas.

(1) M. *Valmont de Bomare* dit qu'il est avantageux de bien laver dans de l'eau , & encore mieux dans du vinaigre , les champignons que l'on regarde comme de bonne espèce , parce que ces fluides enlèvent le peu de parties âcres qui pourroient être nuisibles. *Didionn. d'hist. nat.* article *champignon*. Il y a apparence que ces parties âcres doivent être communiquées , parce qu'un champignon , exempt de poison de sa nature , n'en doit point contenir (de ces parties âcres) , & s'il en contient , ce doit être accidentellement. *Kircher, J. Rai, & Plin.* ne parlent pas non plus en leur faveur.

On

Ou encore : les particules âcres & caustiques des champignons sont-elles placées dans leur substance de manière à ne pouvoir se développer que par le travail de la digestion ? Faut-il enfin admettre une disposition vicieuse dans un estomac qui, jusqu'alors, avoit très bien fait ses fonctions ?

L E T T R E

Du révérend pere COTTÉ, prêtre de l'Oratoire, curé de Montmorenci, correspondant de l'académie royale des sciences, des sociétés royales de médecine de Paris, & d'agriculture de Laon, au sujet d'un empoisonnement occasionné par des champignons de la plus mauvaise qualité.

M E S S I E U R S ,

LA gazette de France, du 18 juillet 1777, n^o. 57, a annoncé d'une manière fort succincte l'effet funeste produit par des champignons dans la paroisse de Taverny, & non pas de Saint-Leu-Taverny, ainsi qu'on l'a dit par erreur. Comme il

Tome LI.

Q

est de la plus grande conséquence que ces sortes d'événemens, qui ne sont malheureusement que trop communs, soient connus, & sur tout l'espèce de champignon qui porte avec lui un poison si subtil & si mortel, j'ai eu l'honneur d'écire à m. le curé de Taverny, pour le prier de me procurer des champignons pareils à ceux qui avoient donné la mort à trois de ses paroissiens, & de me procurer quelques détails sur les circonstances de cet accident. M. le curé de Taverny a eu la complaisance de répondre à mes vœux de la manière la plus obligeante; il m'envoya, le 26 de ce mois, plusieurs champignons qu'il fit cueillir par deux des malheureux même qui eurent le bonheur d'échapper au poison. Je les reconnus aussitôt pour être de l'espèce la plus dangereuse, connue des botanistes sous le nom de *fungus phalloïdes annulatus sordidè virescens & patulus*. VAILLANT, botan. Paris. pag. 74, n°. 3. Je donneroïis ici la description de ce champignon, si elle ne se trouvoit pas dans un très bon *mémoire sur les champignons*, lu à l'académ. des scient. en 1775, par m. *Paulet*, docteur en médecine, & inséré dans le *journal de physique* de m. l'abbé *Rozier*, mois de juin 1775; pag. 477. On y trou-

vera une description fort exacte, & de très bonnes gravures de ce pernicieux champignon, auquel m. *Paulet* attribue la mort de six personnes de sa connoissance, arrivée aux environs de Paris dans la seule année 1774. Comme ce champignon est fort commun dans les bois des environs de Paris, il seroit bien essentiel que le gouvernement fît réimprimer la partie du mémoire de m. *Paulet*, qui contient la description de ce champignon, avec les gravures, pour l'envoyer à mm. les curés & chirurgiens de la campagne : quand cette précaution ne contribueroit à sauver que deux ou trois personnes, elle ne seroit certainement pas à négliger.

Voici le détail des circonstances qui ont accompagné la mort des trois malheureuses victimes du champignon vénéneux. Je vais laisser parler m. le curé de Taverny, dont je copie mot pour mot la lettre qui accompagnoit l'envoi des champignons. Je suis, &c.

De Taverny dans la vallée de Montmorency, ce 26 juillet 1777.

« IL n'est que trop vrai, monsieur, que cinq personnes de ma paroisse ont mangé des champignons le 3 de ce mois, & que

trois en sont morts. J'ai attendu qu'un des deux convalescens fût en état de me procurer des champignons semblables ; c'est ce qu'il vient de faire , & je vous les envoie sans perdre un moment , parce qu'ils sont d'une espece qui se corrompt promptement. Voici en deux mots comment la chose s'est passée :

Un de ces cinq malheureux , après avoir fini son travail , ramasse des champignons , les apporte aux quatre autres qui avoient soupé & lui aussi , on fait frire du beurre dans une poêle de fer , on met les champignons dans le beurre avec un peu de sel & de poivre , sans eau & sans les laver ; ils rendent beaucoup d'eau qui forme , avec le beurre , une longue sauce ; les uns mangent les champignons , les autres trempent leur pain dans la sauce & le mangent , on va se coucher , on dort à l'ordinaire , on se leve le lendemain , chacun va à son travail , mais avec un mal-aise dans tout le corps , & sur tout de grands maux de cœur & d'estomac ; on se rassemble à midi , on est étonné de ce que chacun sent le même mal , & on ne pense point aux champignons. Cependant les douleurs augmentent , on trouve un chien & un chat morts ; on attribue leur mort à la sauce

qu'ils avoient mangée la veille ; ces malheureux commencent à craindre , ils appellent un chirurgien qui leur administre le lait , la thériaque & des vomitifs , mais en vain ; ils vomissent beaucoup , mais rien des champignons ; le poison étoit passé dans les secondes voies , & les remèdes violens ne servoient qu'à les mener plus vite à leur fin. Ils restent dans cet état les vendredi , samedi , dimanche & lundi. Ils suivent trop tard le conseil , que je leur avois donné dès le commencement , d'appeller un médecin ; enfin il arrive à 10 heures du soir : il change le régime , ordonne les calmans & adoucissans , & les bains ; mais trois n'étoient plus en état d'être secourus. Je restai dans la maison où ils étoient tous cinq , jusqu'à deux heures ; un est mort à onze , un autre à quatre , & l'autre à sept , tous dans des douleurs cruelles , sur tout dans l'estomac & dans le bas-ventre , sans convulsion & sans perdre connoissance. Ils avoient des taches noirâtres sur le corps , les dents & les gencives étoient noires , la langue & la bouche ulcérées ; l'anus très enflammé , & même noirâtre. Voilà , monsieur , les symptômes les plus apparens de ce maudit poison ; il faut remarquer encore que l'on a trouvé le chien

mort avec beaucoup d'écume ou de mousse à la gueule & au fondement. Je desiré que ce petit détail vous mette en état d'obliger le public comme vous le desirez. J'ai l'honneur d'être ; &c. GUEDE, *curé de Taverny.*

Observation des éditeurs.

Il est à desirer que l'on désigne les champignons par leur caractère botanique, en même temps qu'on communique un détail exact des accidens qu'ont éprouvés ceux qui en ont mangé. L'histoire de ces malheurs procureroit par la suite au moins un avantage certain : ce seroit celui de reconnoître par les effets de l'empoisonnement même, quelle espèce de champignons on auroit avalé, quel est le danger, & quel doit être le traitement ? Ceux qui ne sont pas assez versés dans cette partie de la botanique, qui traite des champignons, pour les désigner par leur véritable dénomination, auront soin d'indiquer exactement le lieu de leur naissance, leur forme, leur couleur, ainsi que la structure des feuillets ou des rubes que les champignons portent sous leur chapiteau, celle du pédicule qui les soutient, s'il est colleté ou

non, si c'est un bulbe ou une racine tubéreuse ou chevelue, qui sert à les nourrir?

M. *Paulet*, médecin de la faculté de Paris, & m. *Parmentier*, ancien apothicaire-major des Invalides, ont fait plusieurs expériences sur des animaux auxquels ils avoient fait avaler des champignons vénéneux : il résulte de ces expériences, 1°. qu'il y a des moyens certains de corriger la qualité vénéneuse de certains champignons, mais que ces moyens sont insuffisans pour remédier à leurs effets quand ils sont parvenus dans l'estomac avec leur qualité vénéneuse ; 2°. que les alkalis fixes & volatils ; bien loin d'être les antidotes de ces végétaux pernicieux (ainsi que m. *S.* se l'est persuadé, & l'a annoncé dans son analyse du bled), ne font au contraire qu'augmenter le tourment, & accélérer la mort des animaux à qui on en a fait prendre après leur avoir fait avaler des champignons délétères ; 3°. que l'éther vitriolique est de tous les moyens celui qui a le mieux réussi.

Les mauvais effets des champignons varient selon leurs différentes espèces, & les effets des champignons les plus vénéneux, paroissent dériver d'une substance capable à la fois d'engourdir & de déchirer.

En attendant la découverte d'un contrepoison, l'indication la plus pressante est sans doute de procurer l'évacuation des champignons; mais comme dans ce cas le vomissement est difficile à provoquer, on doit préférer les émétiques les plus héroïques, tels que la *gilla vitrioli*: c'est après l'entière évacuation des champignons, que l'éther pourra calmer les accidens qui subsisteront encore. On tentera également de remédier à l'érosion par les adoucissans. Les cordiaux ne paroissent convenir que pour hâter la convalescence.

M. *Paulet* a préparé des matériaux pour faire un ouvrage complet botanique & médicinal sur les champignons: nous formons des vœux pour qu'il reçoive des encouragemens qui puissent le mettre à même de communiquer au public le fruit de son travail.



CONSULTATION

*De plusieurs médecins des plus célèbres
de la faculté de Paris , rédigée par
m. SOLIER DE LA ROMILLAIS ,
pour m. BOUTEILLE , médecin à
Manosque en Provence (1).*

M. Bouteille contracta, en 1773, une fièvre miliaire pour s'être exposé, en sa qualité de médecin, à en traiter une qui régnoit épidémiquement à la communauté de Lurs. L'opération de la nature fut troublée par un traitement qu'il dit avoir été trop actif; la crise de la fièvre, c'est-à-dire, l'éruption miliaire fut considérablement retardée, & quoique deux jours après il fût sans fièvre, la convalescence fut longue, difficile & très imparfaite. Depuis ce temps, tous les hivers, il est en proie à une petite fièvre lente qui le mine sourdement; il ressent continuellement un mal-être & des angoisses dans les entrailles; il tombe dans

(1) Voyez son mémoire à consulter, inséré dans le journal de février, pag. 173.

le marasme, & les chaleurs de l'été qui diminuent sensiblement ces symptômes, ne les font disparoître que lorsqu'elles ont provoqué une éruption de petits boutons pareils à ceux de la miliaire qu'il eut en 1773. Alors le malade paroît guéri, la fièvre l'abandonne, l'embonpoint renaît; & l'automne, pour lui, (à cela près d'une légère anxiété qu'il éprouve encore dans les entrailles) se passe à jouir des bienfaits de l'été : mais bientôt ce mieux disparoît. Dès les premiers froids de l'hiver il retombe dans le fâcheux état que nous venons de décrire, pour recommencer & achever d'une manière qui doit devenir de plus en plus pénible, la tâche malheureuse à laquelle il paroît condamné.

Tel est le résumé succinct de l'exposé que *m. Bouteille* a envoyé aux auteurs du journal de médecine. Cet exposé intéressant pour tout médecin par l'espece de maladie qu'il présente, (qui aiguë dans le principe, ainsi qu'elle l'est toujours, paroît être devenue chronique; & cependant avoir, contre l'ordinaire, conservé dans sa dégénérescence son premier caractère); intéressant parce qu'il offre une marche de symptômes, réglée & pour ainsi dire périodique, le devient encore

plus par la maniere dont il est tracé, & par la personne qui en est l'objet.

LE CONSEIL, qui s'estimeroit heureux de rendre, à sa famille un pere, & au public un citoyen aussi précieux que l'est celui qui consulte, divisera le traitement qu'il convient d'adopter, en deux. Celui du moment qui sera seulement capable de mitiger les symptômes & de les rendre supportables, & celui au moyen duquel on pourra espérer de prévenir la rechûte; il sera prophylactique. Dans la saison où nous sommes, le malade sans doute aux prises avec la fièvre lente dont il est travaillé tous les hivers, & déjà épuisé par ses souffrances, ne recevrait aucun bien d'un traitement dont le but seroit d'empêcher la récidiye qui probablement a commencé avec l'hiver, & doit encore se terminer par une crise que la nature n'opere qu'à grands frais. Il ne faut donc actuellement s'occuper que des moyens de l'amener encore une fois à une heureuse terminaison, en soutenant les forces, en facilitant l'éruption, & enfin en réparant, autant qu'il sera possible, les désordres qu'une maladie aussi longue & aussi grave occasionne toujours dans l'économie animale.

Cette premiere division établie, les in-

dications présentes sont premièrement d'observer une diète analeptique. Secondement, de corriger le vice que le sang & les humeurs peuvent avoir contracté. Troisièmement enfin, de porter doucement à la peau dans la vue de préparer, de perfectionner, & même d'accélérer la crise. Nous passerons rapidement sur la première indication, parce que c'est à un médecin que nous parlons, & parce qu'il s'est lui-même prescrit un régime de cette espèce. Comme il ne l'a pas détaillé, nous craindrions de ne lui indiquer que des substances dont il auroit déjà fait un long usage. Nous nous contenterons donc de lui prescrire les bouillons de tortue, qu'il peut se procurer à peu de frais, & que nous lui conseillons en conséquence de prendre très substantiels, avec l'infusion des plantes nitreuses, & légèrement sudorifiques, telles que la bourrache & la buglose. Il prendroit au moins deux de ces bouillons par jour, dont on espere de très bons effets.

Quant à la seconde indication, qui est de corriger le vice que les humeurs peuvent avoir contracté, le conseil se croyant en droit de soupçonner l'existence d'un vice scorbutique, par l'examen des symptômes décrits, propose l'usage des plan-

tes anti-scorbutiques avec d'autant plus de confiance, que le malade paroît n'avoir point encore formé ce soupçon. On l'a cru du moins à l'étonnement dans lequel il est de ce qu'il se trouve plus fatigué le matin que le soir, lors même qu'il a eu une nuit tranquille : ce qui est un symptôme de scorbut commençant (1), que m. *Bouteille*, loin sans doute d'avoir reconnu les premières atteintes de ce mal, appelle une singularité de sa maladie. Il y a donc lieu de croire qu'il n'a encore fait aucun usage des anti-scorbutiques qu'il pourra très bien allier aux bouillons de tortue, en observant de les commencer par degrés, c'est-à-dire, de s'en tenir d'abord à l'infusion des plantes anti-scorbutiques dans ces bouillons, avant d'en venir au suc exprimé de ces mêmes plantes, & insistant ensuite sur leur usage, s'il en éprouve du soulagement, ainsi qu'on a lieu de le présumer.

(1) *Manè à somno evigilanti sensus omnium artuum & musculorum quasi fatigatorum & contusorum.* Boerhaave, § 1151 : Et Swieten ; & in primis hoc peculiare habet quod à somno evigilanti molestior sit hæc lassitudo (in scorbuto) quam reliquo diei tempore, dum lassitudo ab aliis causis orta post somnum minui potius soleat. Tom. III, pag. 601. Parisiis, 1758.

Pour la troisième indication, qui est de porter doucement à la peau, afin de favoriser l'éruption miliaire qui doit être la crise de la maladie, il faut que le malade étudie avec soin quels sont les sudorifiques les plus convenables à son tempérament & à sa faiblesse actuelle. La chair de vipère réunie à celle de tortue pour en former des bouillons, avec addition, au besoin, de quelques grains de sel volatil de vipère, suffiroit peut-être pour opérer cet effet; mais ayant égard à l'état de marasme dans lequel il est sans doute retombé, on croit que le lait de chèvre, d'ânesse ou de vache, coupé avec l'eau de squine, de fleurs de sureau, ou de scabieuse, s'il passe bien, formera un remède sudorifique alimentaire très approprié. On l'exhorte beaucoup à en essayer l'usage concurremment avec les bouillons de tortue rendus anti-scorbutiques.

Voilà ce que l'on croit devoir conseiller au malade pour le moment; il saura bien changer, ajouter ou suppléer selon les circonstances. C'est assez de l'avoir mis sur la voie. Nous allons passer à la seconde partie de son traitement.

Traitement secondaire ou prophylactique.

L'éruption miliaire étant faite, il ne s'agira plus que de s'occuper des moyens d'en préserver le malade à l'avenir. Pour en venir à ce point, les indications, qui se présentent, sont encore au nombre de trois. Ramollir la peau afin de la rendre le plus perspirable qu'il sera possible. Procurer une issue au levain de la miliaire par les évacuans, & un exutoire habituel. En dénaturer enfin & en détruire les restes par les altérans appropriés; mais auparavant on croit qu'il est nécessaire que le malade attende qu'il soit parvenu à cet état de mieux annuel pendant lequel le corps acquiert un peu de forces, & une sorte d'embonpoint.

Pour donner avec plus de connoissance de cause les moyens de remplir la première indication, on auroit désiré que le malade eût dit un mot de la plus ou moins grande facilité qu'il a à transpirer; qu'il eût marqué s'il a la peau naturellement sèche & peu perspirable; quel est enfin chez lui l'état de cet organe. Si elle est épaisse & très sèche, il pourroit commencer par des frictions universelles faites avec la pâte d'amandes & l'huile; si elle

n'est pas au dernier degré d'aridité, il peut négliger ce secours préparatoire, & passer tout de suite à l'usage des bains tiédés faits avec la décoction des plantes émollientes. Les bains ordinaires même pourront suffire; ils provoqueront une transpiration abondante, salutaire au malade. Nous ne pouvons passer sous silence qu'un des consultants a fait remarquer que d'après des calculs que de grands hommes ont faits dans des climats différens, il paroît prouvé que les bains domestiques loin d'augmenter la transpiration, la diminuent. Sans prétendre nous élever contre cette doctrine, & voulant bien même compter pour rien la sueur souvent très copieuse que nous voyons tous les jours suivre immédiatement le bain, nous observerons que leur effet immuable, dont aucun calcul ne peut affoiblir la vérité, est de nettoyer, d'assouplir la peau, d'en ouvrir les pores, & par cela même de rendre la transpiration très aisée, de difficile ou même d'impossible qu'elle étoit. C'est beaucoup d'avoir disposé le corps à une plus facile & plus abondante transpiration; la nature fait le reste. D'où il suit que, quand bien même il seroit démontré que l'effet primitif des bains fût de diminuer la transpiration,

ration , leur effet secondaire seroit de l'augmenter prodigieusement.

Lors donc que le malade aura repris un peu d'embonpoint , on lui conseille de se déterminer promptement à prendre les bains qu'il continuera plus ou moins long-temps , selon qu'il les supportera avec plus ou moins d'aisance ; & au sortir desquels il pourra , s'il le juge à propos , se faire faire quelques frictions sèches avec un morceau de flanelle fine , une brosse douce , ou seulement avec la main.

Les purgatifs minoratifs répétés souvent , & un cautère ouvert de préférence à la cuisse , afin que , fournissant mieux , il tarisse plus sûrement le levain de la millaire qui paroît s'être fixé sur les entrailles , rempliront bien la seconde indication. Le malade n'ayant point parlé de cautère dans son exposé , on croit qu'il n'a pas eu recours à ce moyen que l'on regarde comme indispensable.

L'antimoine préparé , qui produit de bons effets dans toutes les maladies rebelles de la peau , a paru l'altérant le plus propre à satisfaire à la troisième indication. Son usage modéré est d'ailleurs exempt de danger. Le malade pourra commencer le premier jour par un grain in-

corporé avec l'extract d'aunée, de fumeterre ou de bourrache, & augmenter tous les jours d'un grain, jusqu'à la concurrence de huit ou dix grains. On lui conseille de ne pas passer cette dose, & même d'en prendre beaucoup moins à la fois, s'il en éprouvoit quelque sentiment de pesanteur à l'estomac, ou quelque travail dans les entrailles.

Avant de finir, il est bon de prévenir le malade que le régime ci-dessus prescrit ne peut être qu'avantageux dans cette seconde époque du traitement. Les bouillons de tortue pourront donc être continués avec succès. L'usage du lait, s'il a réussi, s'alliera très bien avec celui de l'antimoine. Peut-être aussi seroit-il prudent que le malade ne se permît d'alimens solides que lorsque la disparition totale des accidens & l'augmentation graduelle de ses forces lui annoncent une santé stable & absolument à l'abri des orages fréquens qu'elle a essuyés.

A Paris ce 19 février 1779.



M É M O I R E

SUR LA FIEVRE MILIAIRE.

Par ET. MICH. BOUTEILLE,
médecin à Manosque en Provence.

.....*quæque miserrima vidi,*

Et quorum pars magna fui. ÆNEID.

CE n'est point ici un traité en forme, mais un simple mémoire, un récit fidele de ce que j'ai vu, de ce que j'ai fait, & de ce qui en est résulté. Cependant comme le médecin praticien n'est pas simplement spectateur, mais observateur, que pour guérir les maladies qu'il a sous les yeux, il ne lui suffit pas de voir, mais qu'il a besoin de raisonner sur ce qu'il voit, j'ai cru qu'il m'étoit permis, & même prescrit, de joindre aux faits de pratique ma maniere de les envisager; persuadé néanmoins que le mérite de mon ouvrage, s'il en a, consistera dans la fidélité de l'observateur, de crainte d'altérer la vérité par des conjectures, en confondant avec les faits les réflexions qu'ils m'ont fait naître, j'ai séparé l'historique de la théorie, & en conséquence j'ai divisé cet opuscule en deux parties.

La premiere comprendra la description des miliaires que j'ai observées, & du traitement que j'ai suivi. Les symptômes essentiels & caractéristiques, placés dans l'ordre qu'ils se sont présentés, acheveront le tableau de la maladie; celui du traitement offrira le détail des remèdes employés, & celui de leurs bons ou mauvais effets.

Dans la 2^e partie, je considérerai mon sujet sous un autre point de vue; mais, donnant à mon plan plus d'étendue; j'appliquerai à la miliaire en général les conséquences pratiques qui résultent de mes observations particulières. Il auroit sans doute fallu, pour faire une application plus juste, comparer les miliaires décrites par les auteurs avec celles que j'ai observées moi-même, afin de constater jusqu'à quel point leurs sentimens peuvent se concilier avec le mien, & leur méthode avec ma pratique; mais cette discussion est un travail que ma situation m'interdit. *Sydenham, Hamilton, Huxham, Hoffman, Eller, Allioni, Beyer, Sauvages*, & d'autres que je ne nommerai pas, ne me sont pas inconnus; je sais ce qu'ils ont dit sur cette maladie; mais mon dessein est de ne parler que de ce que j'ai vu; & si mes assertions, pour être trop généralisées dans cette seconde

partie , paroissent fautives , j'espere que du moins elles paroîtront vraies & exactes relativement aux especes de miliaires que j'ai observées & décrites.

PRÉCIS HISTORIQUE.

La fièvre miliaire est une maladie nouvelle pour notre climat. Il y avoit plus de douze ans que je pratiquois la médecine sans que j'eusse eu occasion de la traiter ; je ne la connoissois que sur le rapport des auteurs. Il m'a paru que les médecins plus anciens ne la connoissoient pas.

Miliaire intermittente.

La première fois que je l'observai ce fut en 1776, à Pietrevert, dans un paysan attaqué de la fièvre tierce intermittente. Cet homme étoit d'un tempérament bilieux ; d'un caractère inquiet & violent, d'une constitution délicate. On lui avoit fait prendre par deux fois, dans l'intervalle des accès, la poudre fébrifuge purgative d'*Helvetius*, qui l'avoit beaucoup fatigué par de violentes évacuations par haut & par bas ; on lui avoit ensuite donné des pilules fébrifuges avec le kina & les sels amers : les accès se rapprocherent, & dans la véhémence de

la fièvre il parut par tout le corps, & sur tout à la poitrine, une éruption miliaire blanche; les pustules, remplies d'une sérosité claire, se crevoient sous la main qui les pressoit. Cette éruption parut & disparut alternativement pendant trois accès consécutifs : dans l'intermission il ne restoit que quelques pustules apparentes, les autres n'étoient sensibles qu'au tact, elles sembloient s'être cachées sous l'épiderme au-dessous de laquelle le doigt sentoît de petites inégalités.

La nouveauté du phénomène fit qu'on m'appella : le récit du traitement employé me fit donner dans la même opinion que *m. de Haen* a publiée dans ses ouvrages. Je regardai cette miliaire comme l'effet d'une méthode trop active dans un homme bilieux. Le sang & les humeurs naturellement âcres, l'étoient devenus davantage par ces remèdes échauffans; la matière de la transpiration participant plus que les autres à cette âcreté, avoit fait sur la peau une impression analogue à des gouttes d'une liqueur brûlante, en y produisant de petites pustules ressemblantes à des phlyctènes. Voilà l'idée que je me formai de cette maladie; les circonstances décidèrent ma façon de penser & d'agir. Je crus n'avoir d'autre indication à remplir que

de remédier aux mauvais effets d'une méthode trop échauffante dans le cas présent, par une méthode toute opposée. En conséquence j'insistai beaucoup sur les délayans & les adoucissans : la légère limonade, la tisane de poulet émulsionnée furent données abondamment. Je purgeai ensuite, dans l'intermission, avec une infusion faite à froid de follicules de séné dans une décoction de tamarin, & la crème de tartre, à prendre en plusieurs verres. Par ce moyen l'éruption ne revenant plus, les accès étant plus éloignés, moins violens, je terminai la cure par des apozèmes avec les chicoracées, le kina & le nitre.

Il ne sera pas inutile, pour l'ætiologie de cette miliaire intermittente, de remarquer que dans le même temps il régnoit à Pierrevert des maladies qui toutes paroissoient dépendre d'une surabondance de sérosité âcre. Ces maladies étoient ou des douleurs rhumatismales fort vives, qui se terminoient par des bouffissures, ou des pleurésies meurtrières qui, en quatre jours, enlevoient les malades : ils mourroient étouffés par un épanchement d'eau dans la poitrine. L'ouverture des cadavres m'offrit toujours des poumons inondés de sérosité. Ces hydropisies de poitrine aiguës sont peut-être plus communes qu'on ne pense.

Un événement singulier me prouve aussi que la cause des maladies régnantes étoit une lérosité âcre surabondante. Une femme jeune & robuste, après des frissons violens, fut prise d'une fièvre forte, avec une céphalalgie vive, & un léger point au côté gauche sous la mamelle; c'étoit les premiers symptômes ordinaires de l'épidémie. La douleur de tête devint si excessive dans la nuit, que la malade délira; mais au plus fort de sa douleur, elle sentit dans les oreilles comme un éclair, & tout de suite il en découla une quantité d'eau si abondante qu'elle remplit quatre écuelles. Le lendemain matin, à ma visite, on me présenta deux de ces écuelles remplies d'une eau noirâtre, semblable à de la lie de vin délayée. La céphalalgie, la fièvre, tous les symptômes avoient disparu, il ne restoit plus qu'un accablement considérable. Ce qui n'est pas moins singulier, c'est que pendant tout le jour elle rendit des urines semblables à l'eau qui avoit découlé des oreilles. Cette crise extraordinaire fit passer rapidement la malade de la crainte d'une grande maladie dans la sécurité de la santé.

L'année d'après (1767) au printemps, des pleurésies devinrent épidémiques à Villeneuve près Manosque. Ces pleurésies

étoient symptomatiques, & ne différoient des fièvres putrides ordinaires, que par la complication des symptômes pleurétiques. Le traitement, qui leur convenoit, est celui que j'ai indiqué dans ma dissertation sur l'usage des purgatifs, dans le *journal de méd.* 1756.

Miliaire putride.

Beaucoup de ces malades furent atteints d'une éruption miliaire rouge, un seul eut l'éruption blanche; ils furent exempts des symptômes pleurétiques, ou les éprouverent avant que l'éruption se fît. Les symptômes, qui leur furent les plus particuliers, furent des sueurs abondantes & fort chaudes dès le commencement de la maladie, un mal-être & une inquiétude plus grande, des sommeils fatigans, un mal de tête violent, suivi dans quelques-uns d'une légère hémorrhagie, accompagné dans d'autres d'un délire sourd, & d'anxiétés avec essoufflement, qui précédoient ou une plus grande sueur, ou l'éruption.

Je regardai l'éruption comme une éruption symptomatique de la fièvre putride; celle-ci fixa principalement mon attention. Je la combattis par les moyens usités; la sueur & l'éruption ne me firent suspendre ni la saignée, ni les purga-

tions quand les autres symptômes l'exigeoient. La saignée au pied, après celle du bras, fut utile pour enlever la violence de la fièvre, la douleur de la tête & la propension au délire : l'hémorrhagie fut un signe qui m'indiqua ce moyen. Les purgatifs furent les remèdes vraiment curatifs, parce qu'ils expulserent les matières putrides qui fomentoient le mal : souvent ils firent rendre des lombricaux par en haut & par en bas. J'employai avec succès les vésicatoires dans trois malades qui, après un délire sourd, tombèrent dans l'assoupissement. Ces malades eurent des parotides ; il ne mourut qu'une femme dont le ventre se météorisa & enfla prodigieusement : la miliaire étoit mêlée de taches pourprées, & l'on voyoit sur l'abdomen & au dos des empreintes semblables aux ecchymoses causées par des coups de verges, que pour cette raison les Latins appellent *vibices*.

Miliaire de Forcalquier.

La miliaire la plus mémorable pour moi, est celle qui, en 1772, se manifesta à Forcalquier, capitale du comté de ce nom : cette épidémie, par sa nouveauté, la rapidité & l'universalité de la contagion, par les catastrophes brusques qu'elle occasionna parmi les citoyens les plus

notables, & par la mort des médecins du pays, avoit jetté la consternation dans cette ville, & l'épouvante dans toute la Provence, sur tout dans la haute. MM. les procureurs du pays; auxquels la communauté demanda du secours, députerent sur les lieux m. *Tournatori*, professeur en médecine à Aix, dont le mérite égale la réputation, & je reçus en même temps le même ordre de leur part.

Cette épidémie s'annonça de la manière la plus bénigne : une lassitude continuelle, une inappétence pour les alimens qui n'empêchoit pas de les trouver bons, un mal de tête qui se faisoit sentir par reprises, des sommeils interrompus & mêlés de rêves, étoient les symptômes ordinaires de cette maladie; mais le symptôme principal & le plus évident étoit une moiteur continuelle qui, par intervalles, se changeoit en sueur : cette sueur étoit annoncée par une inquiétude considérable, & par une anxiété précordiale qui rendoit la respiration laborieuse.

Le pouls méritoit une attention particulière; il avoit un caractère si distinctif, qu'il nous a servi à reconnoître infailliblement la maladie, lorsqu'elle se déguisa depuis sous différentes formes étrangères; à pronostiquer la contagion à des per-

sonnes qui s'en croyoient exemptes ; & à prévoir des rechûtes dans ceux même dont la convalescence paroissoit assurée. Ce pouls étoit tendu & fort, mais inégal dans la force de ses pulsations ; il frappoit le doigt d'un coup sec & rapide, & parmi les pulsations, quelques-unes étoient plus marquées, plus saillantes, sans que celles-ci observassent aucun rythme déterminé. On sentoit alors l'artere comme rebondir sous le doigt : nous l'appellions *le pouls miliaire*.

L'état, que je viens de décrire, duroit plusieurs jours, quelquefois une ou deux semaines : je l'ai vu persévérer sans éruption pendant un mois entier. Cette indisposition étoit si peu grave, qu'elle n'exigeoit d'autre remède qu'un peu de diète, & une boisson aqueuse plus abondante. Les personnes du peuple sortoient même dans cet état, & souvent j'en ai rencontré tellement suantes, que la sueur qui dégouttoit de leur front, ruisselloit sur le visage, & mouilloit leur chemise. Au commencement de l'épidémie, on en plaisantoit, on annonçoit en souriant, dans les cercles, qu'un tel ou une telle avoit les sueurs : mais lorsque le mal empirant enleva brusquement quelques personnes de considération, la plaisanterie

fit place à la douleur & à la crainte. Le médecin *Chapus*, homme d'esprit & de science, fut une des premières victimes.

Miliaire simple.

Ce fut alors que la maladie développa son véritable caractère; on vit les malades, après quelques jours de fièvre, les uns plutôt, les autres plus tard, ordinairement dans la huitaine, se couvrir d'une éruption miliaire, le plus souvent rouge, quelquefois blanche; celle-ci étoit accompagnée de symptômes plus graves: je n'ai pas vu cependant qu'elle devînt plus périlleuse que l'autre, au contraire parmi ceux qui sont morts on en compteroit plus de ceux qui avoient la miliaire rouge, que de ceux qui avoient la miliaire blanche. Ce que j'observe parce qu'il m'a paru que cela n'est pas conforme à ce qu'ont avancé les auteurs.

L'éruption étoit toujours précédée d'une inquiétude extrême, d'une chaleur insupportable, & d'une anxiété précordiale si forte qu'elle serroit la poitrine, gênoit la respiration, & la rendoit essoufflée. L'éruption paroissant, ces symptômes cessoient, la fièvre elle-même se calmoit en partie; une seule éruption suffisoit dans quelques personnes pour amener la maladie vers son déclin. Le plus souvent

l'éruption se renouvelloit plusieurs fois dans le cours de la maladie; elle étoit toujours précédée de l'orage, & toujours suivie du calme.

La céphalalgie étoit vive, sa violence augmentoit par intervalle, & comme par boutades, Les malades ressentoient alors des élancemens aigus & répétés à un côté de la tête; ces élans étoient annoncés par des fusées chaudes qui de l'estomac se portoient rapidement à la tête, à ce que disoient les malades, & comme je l'ai moi-même éprouvé.

Des rêves affreux rendoient le sommeil laborieux & désolant pour les malades. Quant à moi, je ne craignois rien tant dans ma maladie, que de m'endormir, & je luttois sans cesse contre le sommeil pour me délivrer des fantômes hideux qu'il présentoit à mon imagination.

La moiteur étoit moins continuelle que dans le premier cas; elle étoit plus âcre, plus piquante, les sueurs plus chaudes, plus fétides: l'odeur qu'elles répandoient, au rapport des assistans, ressembloit à celle de la limonade corrompue; elle étoit quelquefois si forte, sur tout dans les personnes grasses, qu'on avoit peine d'approcher les malades, & dans mes visites il m'est arrivé de ressentir dans le nez un picotement vif qui me faisoit éter-

nuer ; ce qui est d'autant plus surprenant, que la nature m'a refusé l'odorat.

La langue d'ailleurs étoit belle, fort rouge & humectée ; le ventre dans presque tous les malades étoit opiniâtrément constipé, même dans ceux en qui la maladie s'étoit déclarée par des coliques & des diarrhées ; les urines étoient assez naturelles, limpides, sujettes cependant à se supprimer dans plusieurs malades, soit que cette suppression fût le symptôme de la maladie, soit qu'elle fût l'effet de l'application des cantharides ; ce qui me paroît le plus vraisemblable.

Miliaire anormale.

Enfin, dans le fort de l'épidémie, la maladie se présenta sous toutes les formes de la fièvre putride & maligne, sous celles de la pleurésie, de la colique, de la dysenterie, des convulsions, &c. On aperçut alors dans les malades, outre les symptômes ci-dessus décrits, des soubresauts dans les tendons, une langue noire, quoique humectée, des syncopes, des hoquets, des délires sourds, des délires furieux, des atteintes d'épilepsie, d'apoplexie, &c. Mais, quelque déguisement qu'elle affectât, elle se faisoit distinguer & connoître dans tous les cas par les

signes suivans, qui étoient uniformes dans tous les malades ; ou qui du moins ne différoient que pour le plus ou le moins d'intensité, 1°. par les sueurs habituelles ; 2°. par les élancemens subits dans la tête, qui revenoient par intervalles, & sembloient partir de l'estomac ; 3°. par les sommeils fatigans, mêlés de rêves effrayans ; 4°. par les angoisses précordiales accompagnées d'essoufflemens qui, presque toujours, étoient le prélude d'une plus grande sueur ou d'éruption ; 5°. par le pouls tendu, inégal, rebondissant, que je pourrois appeller convulsif : on auroit dit en effet que l'artere ne se mouvoit que convulsivement ; 6°. lorsque l'éruption avoit lieu, elle mettoit le complément aux autres signes.

Cette maladie est la plus contagieuse de toutes celles que j'ai vues. Deux maisons seulement en furent exemptes à Forcalquier, & il y eut à-peu-près 1400 malades dans une ville où il y a à peine 2000 habitans. On voyoit, pour ainsi dire, l'épidémie, comme un incendie, se communiquer de proche en proche, de maison en maison, parcourir successivement les rues & les quartiers de la ville : tous ceux qui soignerent les malades furent infectés. M. *Tournatori* & moi en fûmes quittes par des sueurs qui ne nous firent

firent point discontinuer nos visites. Parmi les autres personnes de l'art, médecins, chirurgiens, apothicaires, aucun ne fut épargné; les uns moururent, les autres furent en danger de mort. La maladie sembla ménager la tendre enfance, nous ne vîmes que deux ou trois enfans, de huit à dix ans, affectés; ce qui est étonnant, c'est qu'aucune des femmes malades qui allaitoient, ne communiqua la miliaire à son enfant, quoique pendant sa maladie, elle fût forcée de continuer à lui donner son lait, parce que la crainte de la contagion faisoit qu'on ne trouvoit point d'autres nourrices. Ces jeunes enfans n'éprouverent que des sueurs; le tissu plus lâche de leur peau, en facilitant l'exhalaison des miasmes morbifiques par les pores cutanées, auroit-il prévenu la formation des pustules miliaires?

La suite au journal prochain.

*EXTRAIT du prima mensis de la
faculté de médecine de Paris, tenu le
3 février 1779.*

ON a vu beaucoup de maladies produites par l'incontinence de l'air & par la transpiration supprimée, telles que des rhumes, de fausses fluxions de poitrine rhumatismales, des catarrhes dans la tête. Il y a eu aussi des petites-véroles, dont quelques-unes ont été funestes, & quelques fièvres putrides.

M. *Millin* a lu un mémoire sur une hydropisie d'hydatides enkystées.

M. *Majault* a lu un mémoire relativement à celui de m. *Alphonse le Roy*, sur les mauvais effets des murs nouvellement construits sur les corps.

M. *Duchanoy* a lu une observation de m. *Guyon*, médecin à Provins, sur un abcès survenu au sein d'une fille, à l'occasion d'une épingle de laiton, qui s'y étoit introduite, sans qu'elle ait pu dire comment.

*ASSEMBLÉE de la faculté de médecine
de Paris, du 18 février 1779.*

Il y a eu dans le commencement de février beaucoup de dévoiemens & de rhumes, des catarrhes, des rhumatismes inflammatoires qui ont porté sur la poitrine; des fluxions de poitrine, des rougeoles, des petites-véroles, des fièvres continues, des fièvres tierces & double-tierces. On a remarqué que ces fièvres ont participé de l'affection catarrhale régnante.

M. *Sallin* a lu le procès-verbal qu'il a fait à l'occasion de l'ouverture du corps d'un homme qui étoit mort des suites d'un coup de canne qu'il avoit reçu sur l'œil gauche.

M. *Desseffartx* a lu quelques articles d'un mémoire sur le vinaigre jovial.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. JANVIER 1779.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	2, 6	2, 2	0, 2	27 5, 8	27 8, 0	27 10, 4
2	-1, 2	-0, 4	-2, 8	28 0, 8	28 1, 6	28 3, 2
3	-5, 8	-2, 8	-5, 0	28 4, 4	28 4, 0	28 4, 7
4	-7, 0	-3, 8	-5, 7	28 4, 4	28 3, 7	28 3, 7
5	-7, 5	-3, 4	-2, 7	28 2, 4	28 1, 4	28 1, 2
6	1, 0	1, 8	-0, 0	28 0, 4	28 0, 4	28 1, 2
7	-1, 9	0, 8	-2, 4	28 2, 8	28 2, 10	28 3, 8
8	-4, 9	-1, 0	-3, 8	28 4, 0	28 3, 7	28 4, 1
9	-5, 7	-1, 2	-3, 0	28 3, 6	28 2, 9	28 2, 8
10	-3, 7	-0, 0	-2, 1	28 2, 8	28 2, 6	28 2, 10
11	-6, 0	-2, 0	-4, 0	28 2, 10	28 2, 6	28 3, 4
12	-6, 5	-1, 7	-4, 0	28 3, 5	28 3, 2	28 3, 4
13	-4, 5	-0, 0	-0, 0	28 2, 8	28 2, 6	28 2, 6
14	0, 6	2, 1	0, 3	28 2, 3	28 1, 10	28 2, 4
15	-0, 0	2, 5	-0, 0	28 2, 2	28 1, 10	28 1, 8
16	-4, 0	0, 1	-1, 6	28 1, 2	28 1, 0	28 1, 5
17	-3, 2	-1, 4	-3, 6	28 2, 4	28 2, 2	28 2, 2
18	-6, 6	-1, 0	-1, 4	28 2, 2	28 2, 4	28 3, 2
19	-3, 6	2, 1	1, 6	28 4, 0	28 4, 2	28 4, 11
20	-0, 0	1, 6	0, 2	28 5, 4	28 5, 4	28 5, 2
21	-2, 2	1, 0	-0, 8	28 4, 0	28 3, 4	28 3, 3
22	-2, 0	2, 8	0, 5	28 2, 4	28 2, 2	28 3, 0
23	-3, 0	3, 0	-0, 0	28 3, 10	28 3, 10	28 4, 3
24	-2, 0	2, 8	-0, 3	28 3, 8	28 2, 0	28 2, 7
25	-4, 0	1, 5	1, 4	28 0, 10	28 0, 4	28 0, 4
26	1, 0	2, 1	2, 4	27 11, 6	27 10, 8	27 10, 6
27	1, 4	4, 5	4, 0	27 8, 11	27 8, 6	27 8, 10
28	2, 0	4, 5	2, 4	27 10, 0	27 10, 5	27 11, 10
29	1, 5	4, 2	2, 7	28 1, 10	28 1, 8	28 3, 8
30	0, 2	4, 6	1, 9	28 4, 5	28 4, 3	28 4, 9
31	-0, -4	4, 7	0, 1	28 5, 0	28 5, 0	28 5, 0

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-O.couv.temp.	N-O.couv.temp.	N-O. couv. neig.
2	N. beau, froid.	N. beau, froid.	N. beau, froid.
3	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
4	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
5	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
6	N-E.couv.dégel.	N-E.couv.dégel.	N-E. <i>idem.</i>
7	E.beau, vent fr.	E. beau, vent fr.	E. <i>id.</i> vent froid.
8	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
9	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
10	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
11	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
12	E. <i>id.</i> vapeurs.	N-E. <i>id.</i> vapeurs	N-E. <i>idem.</i>
13	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
14	N. couv. givre.	N-E. beau.	N-E. nuages.
15	N-E. beau.	E. <i>idem.</i>	E. beau.
16	E. <i>idem.</i> givre.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
17	E. couvert.	E. couvert.	E. <i>idem.</i>
18	E. beau.	E. beau.	E. <i>idem.</i>
19	S-E. <i>id.</i> vapeurs.	E. <i>id.</i> brouillards.	E. couvert.
20	E. couv. brouill. fétide.	N. & E. couvert, brouill. fétides.	N. & E. <i>idem.</i> brouill. fétides.
21	N. & E. <i>idem.</i>	N. & E. <i>idem.</i>	N. & E. <i>idem.</i>
22	E. beau, brouill.	E. beau, brouill.	N-E. be. brouill.
23	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
24	E. <i>idem.</i>	E. beau,	E. beau.
25	S. & E. <i>idem.</i>	S. & E. <i>id.</i> brouil.	S. & E. c. brouil.
26	S. & E. couvert, brouillards.	S. couvert, brouil- lards.	S. <i>idem.</i>
27	S-E.nuag.brouil.	E. couvert.	E. couv. <i>paraf.</i>
28	S-O. & S-E. cou- vert, brouill.	N. & S-E. <i>idem.</i> brouillards.	N. & S-E. couv. brouillards.
29	N. & S. E. <i>id.</i>	N, & S-E. <i>idem.</i>	N. & S-E. <i>idem.</i>
30	S-E. beau, brouil.	S-O. & S. beau, br.	S-O. & S. couv.
31	S-O. & S. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	S-E. beau.

278 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 4, 7^{deg.} le 31

Moindre degré de chaleur -7, 5 le 5

Froid moyen -0, 7^{deg.}Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure 28 5, 4

Moindre élévat. du Mercure 27 5, 8

Élévation moyenne 28 p. 2, 2

Nombre de jours de Beau 20

de Couvert 8

de Nuages 3

de Vent 6

de Tonnerre 0

de Brouillard 13

de Pluie 2

de Neige 1

Quantité de Pluie 1, 3 lignes.

D'Evaporation 15, 0

Différence 13, 7

Le vent a soufflé du N. 7 fois.

N.-E. 7

N.-O. 1

S. 3

S.-E. 3

S.-O. 1

E. 14

O. 0

Température : Froide, sèche d'abord, humide ensuite à cause des brouillards fréquens. Les bleds étoient jaunes, & paroissoient avoir souffert de la gelée qu'ils auroient bravée, s'ils eussent été couverts de neige : il n'en est tombé que 2 $\frac{1}{4}$ lignes le premier.

MALADIES : Aucune ici, mais des fièvres putrides épidémiques, qui avoient paru cesser dans nos environs. ont reparu vers le 15, & sont plus dangereuses qu'auparavant.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1 février 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de janvier 1779 ,
par M. BOUCHER , médecin.*

Le thermometre a été à la gelée presque tout le mois ; mais il n'est point descendu plus bas que le terme de $4\frac{1}{2}$ degrés sous celui de la congélation : il a été observé à ce terme le 4, le 5 & le 12 du mois.

Il n'est tombé de la neige ici & dans nos environs , que le premier du mois , & en bien petite quantité. Il y en a eu bien davantage dans l'Artois & dans le Hainaut , situés au midi de notre petite province.

La nuit du 31 décembre au premier de ce mois a été remarquable par un ouragan terrible qui a été prolongé dans la matinée de ce dernier jour. Il a déraciné quantité d'arbres , renversé des granges , emporté des toits à la campagne , & a causé du dégât dans la ville. Le tonnerre a grondé au loin vers le midi.

Le barometre a été fort haut tout le mois , si l'on en excepte le premier du mois , jour où le mercure est descendu à 27 pouces 3 lignes. Il s'est élevé au terme de 28 pouces 5 lignes , le 7 & le 20 ; le 8 , il étoit à celui de 28 pouces 6 lignes. Le vent a été *nord* la premiere moitié du mois , & *sud* le reste du mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes , est de 8 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 6 lignes , & son plus

280 MALADIES RÉGNANTES.

grand abaiffement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 3. lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	8 fois du sud
10 fois du nord	vers l'est.
vers l'est.	8 fois du sud.
2 fois de l'est.	1 fois du nord
	vers l'ouest.

Il y a eu 16 jours de temps couvert ou nuageux.	
5 jours de pluie.	1 jour de tempête.
1 jour de neige.	15 jours de brouil-
1 jour de grêle.	lards.

Les hygrometres ont marqué la grande humidité out le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de janvier 1779.

LA maladie aiguë, dominante de ce mois, a été la fièvre catarrhale, qui avoit le caractère de la continue-rémittente, & qui cependant n'a pas été fort répandue, ni meurtrière. Elle portoit à la tête & à la poitrine, & se trouvoit souvent compliquée de saburre dans les premières voies.

ILes rhumes ont été très-communs dans ce mois, ainsi que dans le précédent : on avoit à craindre un embarras phlogistique sourd dans le poumon, qui dégénéroit en pulmonie ou en fièvre hectique, lorsque la maladie étoit négligée ; ce qui étoit ordinaire aux gens du peuple & aux militaires, qui en étoient le plus affectés. Nous avons eu la douleur de voir, dans nos hôpitaux, plusieurs victimes de leur négligence.

Nombre de personnes ont été prises de fluxion de poitrine, ou de fièvre péripneumonique, dans laquelle maladie le sang tiré des veines présentait,

MALADIES RÉGNANTES. 281

lorsqu'il étoit refroidi , une couenne épaisse , mais peu solide , circonstance qui exigeoit l'emploi des remèdes incisifs unis aux adoucissans , après les saignées requises. Quelques personnes ont essuyé la vraie pleuro-pneumonie.

Il y a eu des maux de gorge , partie catarrheux , partie inflammatoires.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Cours élémentaire d'éducation des sourds & muets ; par m. l'abbé DESCHAMPS , chapelain de l'église d'Orléans , suivi d'une dissertation sur la parole , traduite du latin de JEAN - CONRAD AMMAN , médecin d'Amsterdam ; par m. BEAUVAIS DE PRÉAU docteur en médecine à Orléans.

Labor improbus omnia vincit. VIRG.

A Paris ; chez les freres Debure , libraires , quai des Augustins. M. DCC. LXXIX. avec approbation & privilege du Roi. (in - 12 de 362 pages ; plus liv pages pour un avis , une lettre servant de préface , l'introduction).

Cet ouvrage est dédié à S. A. S. M. le duc d'Orléans. On retrouve à la tête du volume la

lettre de m. S. . . capitaine de cavalerie, que nous annonçâmes l'année dernière (*journal de mai*, 1778, page 472). Dans l'introduction qui la suit, m. l'abbé *Deschamps* rend compte des motifs louables qui l'ont porté à se livrer à l'éducation des sourds & muets, & à publier sa méthode. L'auteur entre ensuite en matière ; il commence par l'énoncé du système d'éducation des sourds & muets par la voie des signes méthodiques ; c'est celui de m. l'abbé *de Lépée* ; & non celui de m. l'abbé *Deschamps*, qui les instruit par la voie de la parole. Ce dernier, en suivant une autre méthode que m. l'abbé *de Lépée*, donne les raisons qui l'ont décidé à le faire, & parle avec estime d'un homme qui l'a précédé dans cette carrière difficile. De-là il passe à la pratique de son art, qu'il développe avec clarté : c'est celle que suivoit *Jean-Conrad Amman*, de Schafouse en Suisse. Ce médecin s'occupait de l'art d'instruire les sourds & muets, durant plusieurs années à Amsterdam. En 1692 il fit part au public de sa méthode dans un petit ouvrage intitulé, *Surdus loquens* ; il fut presque aussitôt traduit en anglois, par *Daniel Foot*, médecin de Londres. Cependant *Amman*, en 1700, donna une nouvelle édition de sa méthode, sous ce titre, *Dissertatio de loquela*, & une troisième en 1702 : elle fut encore réimprimée depuis. On l'a même traduite en allemand ; & m. *Beauvais de Préau*, médecin d'Orléans, vient de la traduire en françois. C'est un morceau qui manquoit à notre littérature, & dont elle lui aura obligation.

Dissertation anatomique & chirurgicale sur les plaies du bas-ventre, sous la présidence de m. ANDRÉ MARIQUES, lieutenant de m. le premier chirurgien du roi, chirurgien en chef de l'infirmerie royale de Versailles, chirurgien-major de la compagnie de la prévôté de l'Hôtel, associé de l'académie royale de chirurgie, de celle des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, & chirurgien commis aux rapports au bailliage royal de Versailles, auteur de la dissertation que discutera publiquement pour la réception à la maîtrise en chirurgie de Versailles, JEAN MÉDIAMOLE, de Lustard, en Gascogne, chirurgien renoueur de monseigneur le comte d'ARTOIS, en la chambre de mm. les maîtres en chirurgie de la ville de Versailles, rue de la Charité, le lundi 29 octobre 1778, depuis trois heures de relevée jusqu'à six. A Paris, de l'imprimerie de Michel Lambert, rue de la Harpe, près Saint-Côme. M. DCC. LXXVIII. (in-8°. de 32 pages).

M. Marigues nous présente, dans cette dissertation, le tableau des plaies du bas-ventre, & le précis du traitement qui convient à chacune ;

il adopte la doctrine des médecins les plus savans, & des chirurgiens les plus éclairés : tels sont *Sennert, Tulpius, van Swieten, Camerarius, van der Wiel, Saviard, Dionis, Boudou, Morand, le Dran, Petit, Arnaud, Gunz, Sharp, Hevin, Louis, &c.* . . .

Mémoire historique sur la maladie singulière de la veuve Mélin, dite la femme aux ongles, lu à la faculté de médecine de Paris, au prima mensis de février 1776. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis l'église de Saint Côme. Typis mandetur. ALLEAUME, decanus, 1776. (in-12 de 45 pages).

M. *Saillant* a dédié ce mémoire à monsieur le doyen & messieurs les docteurs-régens de la faculté de médecine de Paris, par une épître datée du 4 janvier 1779. On y trouve la description de la maladie affreuse d'une femme souffrante depuis 24 ans. D'après les symptômes de cette maladie, m. *Saillant* a cru devoir la rapporter à la plique polonoise, dont il a donné le tableau dans ses deux temps.



A V I S.

LE sieur DENIS L'AFFECTEUR, ancien inspecteur des vivres, a obtenu, le 12 septembre 1778, un arrêt du conseil qui lui permet d'annoncer & distribuer un *rob antisiphillitique* dont il est possesseur, & d'établir à ses frais les maisons d'hospices qu'il jugera à propos pour le traitement des maladies vénériennes, & non d'autres, avec ledit rob antisiphillitique, sous l'inspection de deux membres de la société royale de médecine (les sieurs *Andry & Paulet*). Le sieur l'Affecteur déclare qu'il n'entre aucun minéral dans la composition du remède dont il est possesseur ; « qu'il seroit inutile d'en faire sentir les avantages & les secours qu'on peut en tirer contre un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité ; que ce remède, désiré depuis si long-temps par les médecins les plus éclairés, n'a aucun des inconvéniens du mercure, dont la vertu souvent impuissante dans les maladies compliquées, nuit toujours au tempérament, & lui est souvent funeste, &c. ». Le sieur l'Affecteur est réellement modeste, & nous le disons, 1°. parce qu'il n'imité point le sieur *Nicole* qui déclaroit non-seulement qu'il n'entroit point de mercure dans son remède anti-vénérien, mais que de plus il guérissoit avec la vérole les accidens occasionnés par le mercure pris intérieurement ; 2°. le sieur l'Affecteur est modeste en ce qu'il borne les vertus de son rob antisiphillitique (dans lequel, selon lui, il n'entre point de mercure) au seul traitement des maladies vénériennes, tandis que les autres possesseurs de remèdes anti-vénériens sans mercure, déclarent que leurs remèdes guérissent plusieurs autres

maladies. Ecoutons le sieur *Agirony* lui-même. *Ce remede doux , balsamique , purifie toutes les acretés de la masse du sang , est aisé à prendre sans qu'on soit obligé de se déranger de ses affaires , ni de garder la chambre ; & comme il est agréable au goût , plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe peuvent même en faire usage sans être attaquées du mal vénérien , mais SIMPLEMENT pour se purifier le sang & se conserver en bonne santé.*

Le remede dont le sieur *l'Affeûeur* est possesseur , est sans doute intéressant , puisqu'il a des fauteurs zélés ; mais il nous semble qu'il arrive un peu tard. Les remedes des sieurs *Nicole , Agirony , Velnos , &c.* ont été aussi prônés que le rob antisiphilitique. Il est vrai que ces remedes ont valu quelque argent à leurs propriétaires ; mais alors le public n'étoit point instruit comme il l'est actuellement , combien il est facile de donner le mercure sublimé corrosif sans qu'on s'en aperçoive au goût. Il a été prouvé par une analyse faite par m. *de Horne* , & par un aveu par écrit de la main même du sieur *Nicole* , qu'il donnoit le mercure sublimé corrosif dans son remede , qu'il avoit cependant annoncé ne point contenir de mercure. Le public n'ignore pas non plus que les charlatans trouvent moyen de citer des noms de médecins faits pour donner faveur à leurs remedes , ils osent même souvent rapporter des témoignages de médecins qui sont indignés de se voir cités dans des affiches dont le seul but est de s'approprier l'argent du public en le trompant.

Il n'en est sans doute pas de même du sieur *l'Affeûeur* , nous croyons volontiers à sa probité malgré l'adage *ex communibus contingentibus fit prudens præsumptio*. Comme le sieur *l'Affeûeur* n'a aucune connoissance en médecine , qu'il ne se

donne point pour l'inventeur de son remède, qu'il ne déclare en être que le possesseur, qu'il s'occupe des moyens prescrits par les réglemens pour faire valoir ce remède à son profit, nous concluons que cette entreprise est, de sa part, une affaire de spéculation honnête. Mais il se pourroit bien que les *inventeurs* qui lui ont cédé & vendu la composition du rob antisiphilitique l'aient trompé. Si on ne trouve plus de dupes qui veuillent apprendre à faire la pierre philosophale, il y en a quelques-unes encore à qui il est possible de persuader qu'on va les enrichir en leur cédant un remède qui guérit la vérole sans mercure ; & donner aux malades du mercure en calomniant ce remède, est un escamotage fort aisé, & dont les tours de mains se varient à l'infini. Nous invitons nos lecteurs à relire une citation tirée de l'ouvrage de m. de Horne, insérée dans le dernier journal, pag. 106 & 107. Nous devons communiquer ces réflexions au public afin de mettre chaque particulier à même de mieux juger dans une affaire qui peut lui devenir personnelle.



TABLE DU MOIS DE MARS 1779.

EXTRAIT. <i>Antonii DE HAEN... rationis medendi...</i>	par XV & tractatus de magid,	page 193
Observations sur des accroissemens d'os ; par m. NOEL, chir.		225
Observations sur les effets des champignons ; par m. BARBUT, méd.		235
Lettre du pere CÔTTE, sur le même sujet.		241
Lettre de m. GUEDE, curé de Taverny, sur le même sujet.		243
Observation des éditeurs du journal.		246
Consultation des méd. de Paris, pour m. BOU-TEILLE, médecin, rédigée par m. SOLIER, méd. de Paris.		249
Memoire sur la fièvre miliaire ; par m. BOU-TEILLE.		259
Extrait du prima mensis de la faculté de Paris, 3 février 1779.		274
Assemblée de la même fac. 18 fév. 1779.		275
Observat. météorol. faites à Montmorency.		276
Observations météorologiques faites à Lille.		279
Maladies qui ont régné à Lille.		280

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux.	281
Avis.	285

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mars 1779. A Paris, ce 24 février 1779.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1779.

EXTRAIT.

ANTONII DE HAEN, consilarii & archiatri, S. C. R. A. Majestatis, necnon medicinæ in universitate viennensi professoris primarii, ratio medendi TOMUS DECIMUS sistens TOMUM SECUNDUM rationis medendi continuatæ in nosocomio practico. Accedit insuper ejusdem auctoris tractatus de miraculis. Singula volumina compacta veneunt 3 lib. PARISIIS, apud P. Fr. Didot juniorem, saluberrimæ facultatis
Tome LI. T

parisiensis bibliopolam ad ripam Augustinianorum. M. DCC. LXXVIII. cum approbatione & privilegio regis. (in-12).

Ce tome X^e de la *ratio medendi*, lequel forme le tome II^e de la *ratio medendi continuata*, est l'onzième volume de la collection faite à Paris. M. de Haen a partagé en deux parties le résultat de son travail annuel, lesquelles sont précédées chacune d'une préface.

La PREMIERE PARTIE ne traite que de la petite-vérole, & contient six chapitres.

M. de Haen fait dans le premier, la comparaison de la petite-vérole inoculée avec la petite-vérole *spontanée*. Il est bon d'observer cependant que le médecin de Vienne ne donne point à cette expression un sens strict, & qu'il l'emploie pour signifier la petite-vérole communiquée par les miasmes varioliques dont l'atmosphère est chargée.

Les inoculateurs ont promis, dit-il, que leur méthode feroit un jour disparaître l'occasion de contracter la petite-vérole *spontanée*, (*spontaneas variolas contrahendi occasionem*). Il regarde cette promesse comme illusoire; voici une des réponses qu'il croit convaincante; Quand

dans l'univers on s'accorderoit à inoculer d'abord *tous les enfans aussi-tôt leur naissance*, & ensuite ceux du second âge, tous les adolescens, les adultes, les vieillards même que la maladie auroit jusqu'alors respectés, il est certain que les inoculateurs les plus prudens n'admettront jamais dans aucun âge, comme des sujets propres à cette opération, ceux qu'ils ont jusqu'ici constamment écartés; c'est-à-dire, les sujets foibles, épileptiques, cacochymes, atrophies, attaqués de vers, d'obstructions graves dans les viscères, de squirrhès, de suppurations, de cancers, les femmes grosses, les nouvelles accouchées, les nourrices. La petite-vérole spontanée pourroit donc alors se communiquer à ceux auxquels on a raison de ne vouloir point la donner, & perpétuer ainsi la contagion.

M. de Haen n'a point tort, si la petite-vérole vient spontanément, & si nous en portons avec nous le germe; mais si elle est toujours communiquée, le véritable moyen de l'éteindre seroit d'inoculer les enfans aussi-tôt leur naissance, & lorsqu'ils n'ont pas encore contracté les maladies ou les vices qui les empêcheroient de profiter de l'avantage de cette méthode. Avant la troisième génération révolue la petite-vérole n'existeroit

plus. Mais on ne doit point se flatter de l'espoir chimérique que les hommes de tous les pays se réunissent jamais à inoculer leurs enfans aussi-tôt leur naissance, lors même qu'ils auroient la certitude physique que cette opération les exemptât de la récidive.

Aussi *m. de Haen* pense-t-il que le seul but du médecin est de rendre la petite-vérole spontanée plus douce, plus bénigne, moins meurtrière. C'est pour y réussir qu'il a cru devoir adopter le traitement qu'on emploie à l'égard de la petite-vérole inoculée. Il se proposoit même de faire traduire en allemand cette dissertation en faveur des chirurgiens, des baigneurs, des peres & meres de famille, des gens de la campagne. Nous ignorons si cette traduction existe.

Il explique dans le second chapitre ce qu'on entend par miasme variolique, qui tantôt exerce son action sur un corps, tantôt n'y produit aucun effet. Pour faire entendre comment arrive cette nullité d'action, il rappelle ce que l'on fait de la salive de la vipere, qui ne donne la mort que quand elle est portée immédiatement dans le sang.

Lors donc que quelqu'un aura été exposé à la contagion, si rien ne s'y oppose, il faut, dit notre auteur, lui faire

une saignée : elle est très avantageuse dans ce cas, bien que les inoculateurs ne la recommandent point. On le purgera ensuite avec les tamarins, la casse, la manne, le sel de Seignette; il se promènera si l'air est tempéré, prendra des alimens de facile digestion, mangera modérément, usera d'une boisson plus délayante que stimulante, se dissipera avec ses amis, entretiendra dans sa chambre un air pur, se couchera tous les jours de bonne heure, évitera tout ce qui peut émouvoir l'esprit & le corps, jusqu'à ce que l'on soit assuré que la petite-vérole ne paroîtra point, ou jusqu'à ce que les boutons se montrent.

Dès que la maladie est annoncée par les symptômes ordinaires, tels que la pesanteur des lombes, la douleur de tête, le frisson, la chaleur, les envies de vomir, le vomissement, il faut prescrire la saignée, les clysteres émolliens, une décoction d'orge & de chiendent pour boisson; les pédiluves d'une heure, soir & matin, après lesquels on couvrira toute la plante des pieds d'un emplâtre de mélilot, chez les personnes délicates; & d'un fort épispastique, pour les personnes plus robustes. Les unes & les autres ne resteront au lit que durant la nuit; elles se nourriront de bouillons faits avec la

viande & des végétaux acides, de laitage, de légumes acides, de fruits horaires; on leur procurera un air pur, qui sera souvent renouvelé, mais tempéré.

Le chapitre troisieme regarde le second temps de la maladie, l'état inflammatoire. *M. de Haen* veut que le malade occupe une chambre, spacieuse, qu'il quitte les vêtemens qu'il avoit au commencement de la maladie, qu'il en change même durant son cours, qu'ils soient légers ainsi que ses couvertures, que la porte de l'appartement demeure ouverte, afin de favoriser l'entrée d'un nouvel air, & qu'on ouvre même une fenêtre, si la saison le permet, observant néanmoins alors de fermer les rideaux du lit. La chaleur de la chambre ne doit être portée qu'entre le 60^e & le 63^e degré du thermometre de *Fahrenheit*, & entre le 12 $\frac{1}{2}$ & le 14 du thermometre de *Réaumur*. Il désapprouve l'usage de tenir les malades dans leur lit, & recommande de les faire lever tous les jours. Il observe que depuis 40 ans qu'il exerce, il a eu soin de faire sortir du lit tous les malades qu'il a traités de la petite-vérole. Les bains des jambes & des pieds sont très utiles dans ce période de la maladie; on a même eu de bons succès du bain dans lequel tout le corps est plongé.

Quant à la nourriture dans cet état, il faut qu'elle soit légère, délayante, & contraire à la pourriture; des bouillons de viande dans lesquels les pauvres ajouteront de la crème de tartre, & les riches du suc de citrons, &c... &c... Quoique des inoculateurs permettent de manger du poulet, *m. de Haen* croit qu'il est de la prudence de l'interdire à ceux qui sont dans la 2^e époque de la petite-vérole naturelle. A l'égard des remèdes, il n'en admet qu'un petit nombre, les syrops de violettes, d'œillets, de pavots, de sureau, de groseilles, de framboises, de mûres; le nitre, l'esprit de nitre, de sel, de soufre, de vitriol: dans les cas pressans, le quinquina. Le médecin de Vienne examine ensuite cette question, *s'il faut donner des parégoriques aux malades de la petite-vérole*. Il est pour l'affirmative, d'après *Sydenham*, *Morton*, *Werlhof*, *Freind*, *Boerhaave*, *van Swieten*, & sa propre expérience. Il prouve ensuite que la saignée & les clysters bien loin d'être nuisibles dans cette maladie, comme on le croyoit autrefois, sont au contraire très utiles. Il finit en recommandant l'usage des épispastiques & des vésicatoires.

M. de Haen représente dans le quatrième chapitre le troisième temps de la petite-vérole, celui de suppuration. Il

Il est court sur cet état souvent accompagné de symptômes graves par la suppression de la salivation, qui excite la suffocation, l'enflure du cou, l'angine, la péripneumonie, la frénésie, le diabète colliquatif, la diarrhée avec l'inflammation des intestins. Pour remédier à ces accidens, notre auteur veut qu'on mette le malade à l'air libre, & qu'on prescrive les parégoriques fréquemment répétés; on emploiera encore les cataplasmes émolliens appliqués sur le cou, les gargarismes, les vésicatoires, la saignée qu'on ne doit point balancer de faire & de répéter.

Le quatrième temps de la petite-vérole est le sujet du cinquième chapitre. Quoique dans ce période le péril soit ordinairement passé, il peut cependant survenir des accidens fâcheux, produits par la matière purulente intérieurement cachée. Pour sauver la vie du malade alors en danger, on a recours à la saignée, aux vésicatoires, aux clysters & aux antiphlogistiques purgatifs, &c....

Afin de prévenir les symptômes alarmans que le pus peut causer, *m. de Haen* recommande d'ouvrir les pustules dans leur maturité. Les pustules ainsi ouvertes répandent tout le pus qu'elles contiennent; dans l'espace de quelques heures il se forme, sous les croûtes qui renaissent,

un nouveau pus ; on l'évacue par une seconde ouverture des pustules ; ce qu'on peut répéter trois & quatre fois par jour, sur deux ou trois cens boutons. Il est évident, selon notre auteur, que le nouveau pus qui, après chaque ouverture des boutons, se régénere & les remplit, vient du pannicule graisseux ; quand cette excrétion ne se fait point avec assez d'abondance, le pus s'arrête nécessairement dans le tissu cellulaire & adipeux, jusqu'à ce qu'il en soit expulsé par des évacuations du ventre, naturelles ou spontanées, ou artificielles ; s'il ne l'est pas, s'il séjourne, il est à craindre qu'il ne soit résorbé, & ne devienne ainsi la cause d'accidens très graves.

A la fin du quatrième temps de la petite-vérole, *m. de Haen* recommande de purger le convalescent jusqu'à quatre & cinq fois. Il déclare même que rien n'est plus utile pour entraîner toute la matière varioleuse, que la saignée ; que cette pratique est autorisée par des médecins de réputation, & qu'il l'a toujours suivie avec le plus grand succès.

Dans le sixième chapitre est indiqué le traitement qu'il convient d'employer pour la petite-vérole, lorsque les forces sont abattues, & le pouls foible & languissant.

298 MÉDECINE PRATIQUE

La SECONDE PARTIE de ce volume est réservée à décrire & à expliquer quelques faits difficiles de pathologie ; elle est accompagnée de dix planches assez grossièrement gravées.

Il est parlé, dans le premier chapitre, du calcul des reins & de la vessie ; on y traite aussi des divers changemens & désordres qui affectent les organes destinés à la sécrétion de l'urine. On fait mention dans le second des différentes maladies causées par la difformité des intestins, ainsi que des différentes maladies qui rendent les intestins difformes. Le troisième chapitre contient la description d'un ovaire parvenu à une grosseur considérable ; son fond étoit rempli de tumeurs informes ; & le reste de sa capacité renfermoit une matière molle & comme purulente. On trouve dans le quatrième & dernier chapitre une récapitulation de ces faits anatomiques, & l'application de ces désordres aux maladies qu'ils ont occasionnées.

Pour donner à ce volume une grosseur raisonnable, on y joint un traité qui a pour titre *de miraculis liber*, lequel peut se détacher, & se détache en effet pour être vendu séparément avec le traité *de magia*.

Le livre *de miraculis* est la dernière

des productions de m. de Haen; il est dédié au cardinal *Visconti*; l'épître porte cette date : *Dabam Viennæ 13 febr. M. DCC. LXXVI.*

L'auteur, dans la préface, rend compte des raisons qui l'ont engagé à travailler sur cet objet; la première, c'est que comme membre de la faculté de médecine de Vienne, il s'est trouvé quelquefois dans le cas de donner son avis sur un nouveau miracle; la seconde, c'est pour faire à ses chers disciples une espèce de legs; la troisième raison est prise de la correspondance très étendue qu'il a eue à ce sujet.

Nous allons tracer succinctement la marche du médecin de Vienne dans ce traité *medico-théologique*.

Il donne, dans le *premier chapitre*, la définition d'un miracle d'après les pères de l'Eglise & les théologiens, & établit les sept conditions qui constituent le miracle. Il essaie de démontrer dans le *second*, que c'est dans l'Eglise catholique qu'il faut chercher des miracles: il examine ensuite si hors de cette Eglise il y a de vrais miracles, & conclut avec *Pascal* & le savant docteur françois *Le Gros*, pour l'affirmative. Il examine encore si le don des miracles a cessé dans l'Eglise depuis le temps des Apôtres, &

conclut avec tous les théologiens qu'il n'a point cessé. Dans le reste du chapitre, il discute les autres conditions nécessaires pour reconnoître le véritable miracle. Le *troisième* chapitre est destiné à prouver l'existence des miracles, contre les assertions contraires des athées & des matérialistes.

On oppose à la possibilité des miracles, que les loix de la nature sont immuables, invariables, éternelles; m. de *Haen*, pour réfuter cette objection, apporte plusieurs observations anatomiques, par lesquelles il conste que ces loix ne sont pas telles, puisque divers sujets avec des causes de mort évidentes ont vécu long-temps, & ont même recouvré leur santé. L'objet du *quatrième* chapitre est l'examen des miracles suivant la définition qu'on en a donnée, & les conditions qui les constituent véritables. Tandis que le peuple empressé à saisir le merveilleux, crie facilement au miracle, dit le médecin de Vienne, l'Eglise examine avec sévérité les faits, & ne donne le nom de miracle qu'autant qu'elle reconnoît les caractères qu'elle demande. Dans ces occasions, les tribunaux ecclésiastiques ont même recours aux médecins pour savoir jusqu'où la nature peut aller. Il raconte trois faits pour lesquels la fa-

culté de Vienne fut consultée. Le premier est de 1761 : six personnes se disent guéries de leurs maladies par l'image de la Vierge qui se voit dans l'église de Saint-Ulric ; le peuple crie miracle ; cinq des prétendus miraculés sont examinés par la faculté ; quatre aveugles disoient voir, le public étoit leur écho, malgré leur cécité. Le second date de 1773 ; on célébroit au mois de juillet, chez les Barnabites ou clercs réguliers de S. Paul, la translation d'une image de la Vierge, par laquelle il s'étoit fait, disoit-on, en Crete beaucoup de miracles : un enfant d'onze ans attaqué depuis trois ans d'une *spina-ventosa*, après une neuvaine, est déclaré guéri ; l'enfant l'affirme, ainsi que ses pere & mere, son frere, le médecin, le chirurgien, & plusieurs autres personnes. Les juges ecclésiastiques prennent connoissance du fait, & demandent l'avis des médecins ; il est reconnu qu'il n'y a point de miracle. Le troisieme se passe en 1774 : il s'agit d'une jeune fille qui, ayant eu la petite-vérole en 1765, perdit totalement la langue ; elle se détacha à sa racine, les pere & mere la reçueillirent & la conserverent. En cet état l'enfant qui avoit alors cinq ans ne pût ni prononcer, ni parler, ni avaler, desorte qu'on lui mettoit les alimens dans la bouche, &

qu'on les pouffoit avec le doigt dans l'arrière-bouche, pour les faire descendre par l'œsophage dans l'estomac. Ainsi se passerent les quatorze jours qui suivirent la chute de la langue; mais enfin les pere & mere de l'enfant, qui demeuroient en Hongrie, eurent recours à la Vierge de Celle (ou Marien - Celle, abbaye de la haute Stirie où l'on honore une image de la mere de Jesus-Christ); ils implorèrent son intercession auprès de Dieu, & firent vœu de se rendre sur le lieu le plutôt qu'ils pourroient. L'enfant dès lors commença à parler, à avaler, & à guérir. Le curé de la paroisse donna un certificat de cette guérison le 7 mai 1768. Mais les pere & mere ne purent accomplir le vœu qu'ils avoient fait de mener leur fille à Celle, que dans l'été de 1774. Comme beaucoup de personnes de distinction se rendirent alors en ce lieu, & que cette fille, âgée de 14 ans, étoit montrée à tout le monde, le bruit de ce miracle se répandit, & parvint aux oreilles de l'impératrice - reine qui donna ordre aux pere & mere de se rendre à Vienne avec leur fille, & voulut que celle-ci fût examinée par la faculté; ce qui se fit le 29 septembre 1774. On lut d'abord les actes & certificats; ils portoient que toute la langue de l'enfant avoit été détachée,

que sa prononciation étoit nette, & la déglutition naturelle. On demandoit si l'usage de la parole sans langue n'étoit pas un miracle ? Mais on a des exemples de personnes qui ont parlé sans langue : on peut consulter les histoires rapportées par BARTHOLIN , *centur. 2 , hist. 22.* BLANCARD , *centur. 6 , n°. 5.* WELSCH , *epist. pag. 24.* WOLF , *de loquelâ ;* LAMI , *art de parler ;* *transact. philos. n°. 464.* Ce qui a fait dire à HALLER , *cap. de loquelâ* : « Je ne nie point que sans langue » on puisse avoir l'usage de la voix , & » une certaine prononciation , puisque le » mécanisme de la voix est entièrement » dû à la glotte ». Cependant l'articulation n'est pas alors parfaite. La jeune fille dont il s'agit parloit en effet , mais d'une manière imparfaite ; ayant examiné sa bouche , les medecins de Vienne observerent qu'il restoit une partie de la langue ; il sembloit que cet organe avoit été divisé dans toute sa longueur en deux lames , & que sa lame supérieure ayant été enlevée , l'inférieure s'étoit unie & collée avec le fond & la bouche ; ainsi elle avoit peu de mouvement. Il fut donc reconnu que dans ce fait il n'y avoit point de miracle.

Dans le cinquieme chapitre de son ouvrage , *m. de Haen* s'occupe à faire , à

Pégarde des miracles de notre siècle, l'application des conditions qui les constituent tels. Il s'agit principalement de ceux que prétend opérer un nouveau thaumaturge, dont *m. de Haen* décrit ici l'histoire & les œuvres.

JEAN-JOSEPH GASSNER, né le 20 août 1727, à Braz, proche Bludenz dans le cercle de Souabe, fit ses études dans les universités de Prague & d'Inspruck; il fut ordonné prêtre en 1750. Il fut d'abord chargé de dire la première messe à Dales en 1751, & nommé, en 1758, à une cure. Lui-même raconte que quatre ans avant d'être curé, il étoit d'une mauvaise santé, en sorte qu'il craignoit tantôt la phthisie, tantôt l'apoplexie; il consulta tous les médecins d'Inspruck, & fit les remèdes qui lui furent prescrits; mais comme il ne s'en trouva point mieux, il se mit à parcourir les livres de médecine pour y chercher des moyens de soulager ses maux. N'ayant pu réussir, il lui vint dans l'idée qu'il pouvoit être attaqué d'une maladie surnaturelle. C'est pourquoi il voulut essayer de procurer sa guérison en commandant au diable au nom de J. C. Bientôt il exécute ce projet; ce qui lui prospéra si bien, que durant 16 ans il n'eut pas besoin des secours de la médecine. Encouragé par ce succès, il

il recueille alors tous les auteurs qui ont écrit sur les exorcismes, & se fortifie de plus en plus dans le soupçon qu'il avoit conçu que la plupart des maladies & des infirmités venoient du diable. Il fait donc ses premiers essais sur ses paroissiens; bientôt les cures qu'il opere sont si nombreuses & si surprenantes, que le nom de *Gassner* devient célèbre en Suisse, dans le Tirol, en Souabe, & que dans ces dernières années on compte plus de 500 personnes accourues à Closterle pour y être guéries par le puissant pasteur de ce lieu. Ayant ensuite abandonné sa cure, il entreprit de voyager, & par tout il laissa des témoignages éclatans de son pouvoir sur le diable & sur les maladies diaboliques. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ce singulier médecin est un homme d'une excellente constitution, d'un caractère enjoué, & ennemi juré de la mélancolie.

Les guérisons ou les prodiges opérés par cet hiérophante ont fait l'admiration de bien des gens qui les ont regardés comme de véritables miracles; beaucoup d'autres les ont attribués à la superstition, & à cette adresse que savent employer les jongleurs & les charlatans. De là est née une foule d'écrits, dont les auteurs sont ou *Gassner* lui-même, ou ses

admirateurs , ou d'autres hommes tant catholiques que protestans ; lesquels ont réfuté le curé médecin. Au nombre de ces écrits sont des extraits du protocole de l'évêché de Ratisbonne , dans lesquels sont rapportés en détail les procédés de *Gassner*. Ces écrits sont parvenus au nombre de 54.

Mais *Gassner* , qui se donne le nom d'exorciste , déclare qu'il s'est livré à ce sacré ministère , 1°. afin de convaincre tous les chrétiens de la vertu puissante de l'invocation du S. N. de Jésus ; 2°. afin que l'Eglise entière reconnoisse pourquoi elle a retiré tant d'avantages d'une société qui existoit sous ce nom ; 3°. afin que le diable soit forcé d'avouer publiquement combien la dissolution de cette société a été profitable à l'enfer , & préjudiciable à l'Eglise. Il faut mettre encore au nombre des motifs qui ont sollicité *Gassner* à devenir exorciste-médecin ; l'envie de se faire un nom , & de prouver le commerce du diable avec les hommes par le témoignage & de la bouche même du diable , contre le sentiment du révérend pere *Ferdinand Stertzinger*, théatin.

Le cardinal de Roth , évêque de Constance , mort depuis quelques années , a désapprouvé hautement *Gassner*. Quel-

ques personnes qu'il déclaroit être possédées ou obsédées ont été examinées à Vienne, par ordre de l'impératrice-reine; les faits se sont trouvés faux.

M. de *Haen* semble avouer que *Gassner* a opéré quelques cures de maladies chroniques; ce qui ne l'empêche pas de reconnoître qu'il y a des guérisons supposées, & qu'il est entré de la fraude & de la connivence. « Mais (*dit-il en finissant*),
 » si ses admirateurs & les fauteurs con-
 » tinuent de soutenir que les cures de ce
 » thaumaturge sont surnaturelles, &
 » qu'elles sont au-dessus de la puissance
 » d'un simple exorciste, je répondrai :
 » puisque *Gassner*, comme je l'ai démon-
 » tré, n'opere pas ces merveilles par la
 » puissance de Dieu, ni, selon eux, par
 » une vertu naturelle, je suis contraint
 » de dire que ses prodiges sont des œuvres
 » du diable ».

On voit, par l'histoire suivie des faits que ce *Gassner* a dicté la leçon à ses possédés, & qu'ils s'entendent avec lui pour jouer leurs farces.

Ce traité de m. de *Haen*, comme théologique, ne sera guere consulté par les théologiens; comme médical, il n'instruira point les gens de l'art. L'auteur a employé 144 pages à nous raconter ce qu'il auroit pu dire en 40, si, comme

il le devoit , il se fût renfermé dans la fonction & le ministère de médecin. Quoi qu'il en soit , les traités *de magia* , & *de miraculis* , peuvent & doivent être regardés comme le testament spirituel de *m. de Haen*.

Avant que de finir , nous devons avertir que les deux volumes de l'édition de Paris , que nous avons analysés , sont remplis de fautes assez grossières. Au reste le détail que nous avons donné dans le journal de mars des pièces contenues dans les onze volumes , annonce assez combien cette collection est embarrassante , & combien il seroit peu aisé de trouver les morceaux qu'on voudroit lire , ou consulter.

O B S E R V A T I O N

D'UNE tympanite abdominale occasionnée par le froid ; par m. DUSSEAUX, maître en chirurgie à Aurillac.

PENDANT la rigueur de l'hiver de 1766, une jeune fille âgée de 16 à 17 ans, d'un tempérament sanguin , passoit la soirée dans une chambre sans feu , à faire de la dentelle : elle attendoit le retour de ses règles. Tout-à-coup elle se sentit transie de froid avec une colique des plus violentes , qui lui ceignoit les reins & le

bas-ventre. Sa mere la mit au lit aussitôt ; elle lui donna de l'eau-de-vie , de la thériaque , du vin chaud successivement , dans l'espoir d'appaiser ses souffrances qui augmentoient à chaque instant ; tout fut inutile : elle s'aperçut au contraire , au bout de vingt-quatre heures , que le ventre de sa fille étoit devenu prodigieusement enflé & dur , & que ses regles n'avoient paru que par une seule tache à son linge. Dès lors elle prit l'alarme , & courut chez m. *Brieude* , médecin.

Celui-ci trouva le pouls petit , serré & convulsif ; les extrémités étoient froides , & les douleurs de colique très aiguës. Ce qui le surprit davantage , ce fut l'ontofure du ventre , que la mere & la malade l'assurèrent être parvenue à ce point très volumineux depuis si peu de temps. Sa surface étoit exactement ronde & uniforme ; il n'étoit pas possible de découvrir par le tact aucun gonflement local qui pût faire conjecturer que cette tympanite (car c'en étoit une) fut intestinale. Elle résoronoit sensiblement lorsqu'on frappoit dessus ; de sorte que tout démonstroît qu'il s'étoit fait une explosion considérable d'air élémentaire dans l'abdomen , laquelle étoit contenue dans le péritoine.

Pour expliquer ce phénomène aussi ex-

traordinaire que dangereux, il falloit supposer qu'un coup de froid, dont l'impression avoit été très sensible à cause de l'apparition prochaine des regles, avoit glacé l'utérus & son voisinage; que les humeurs gelées avoient donné lieu à une dissolution phlogoso-gangreneuse qui avoit été sans doute accélérée par les remèdes échauffans : c'étoit une personne trouvée dans la neige, qu'on avoit approchée trop subitement du feu. Ces conjectures paroissent assez vraisemblables.

Que faire dans un cas si pressant ? procurer le cours des regles par la saignée ? le pouls & les forces s'y opposoient : donner des anti-septiques & des anti-spasmodiques intérieurement ? on les avoit essayés, ils ne produisoient aucun effet, de même que les délayans. Il falloit dissiper la tympanite, c'étoit le seul moyen de faire réussir les autres remèdes; mais comment faire absorber une quantité d'air aussi considérable, qui augmentoit à chaque instant ? comment le réduire à son premier état élémentaire ? cela paroissoit impossible.

Cette explosion d'air, arrivée presque subitement, étoit certainement dans la cavité de l'abdomen : aucun remède connu ne pouvoit la dissiper assez promptement pour soulager la malade. La ponction

étoit le seul secours efficace dans ce moment : elle étoit nouvelle en pareil cas. Les praticiens la conseillent, mais aucun ne l'avoit faite. Elle fut cependant ordonnée par m. *Brieude*, & je fus appelé à l'instant pour la faire. M. *Bouygues*, apothicaire, y assista avec nombre de personnes du voisinage. A peine le trocart fut-il retiré, que l'air sortit impétueusement, & éteignit plusieurs fois la chandelle; nous fûmes tous surpris de ne point le trouver fétide : nous n'eûmes point la prévoyance de le ramasser pour l'examiner.

Le ventre de la malade s'affaisoit à proportion que l'air sortoit; ses douleurs dispafoissoient de même; au point qu'elle se crut parfaitement guérie à la fin de l'opération. La canule la gênoit; lorsque le ventre fut applati, elle ne voulut plus la souffrir; je ne pus que la ceindre avec une serviette. Nous nous occupâmes ensuite de faire reparoître les regles, & d'arrêter le mouvement de putréfaction que nous supposions être la cause de la tympanite. Les cordiaux acides, les antispasmodiques furent continués à forte dose avec beaucoup de lavage; toutes nos tentatives furent infructueuses. Les coliques recommencerent le lendemain, & le cinquieme jour la malade fut aussi

enflée qu'avant la ponction : nous la proposâmes une seconde fois , la mere & la fille s'y opposerent ; des mauvais conseils leur avoient persuadé qu'elle étoit inutile , dès que la rechûte étoit si prochaine. Dans ce moment m. *Brieude* fut forcé de perdre de vue la malade , parce qu'il fut appelé à la campagne. Mes représentations ne furent pas assez puissantes pour la persuader ; elle fut victime de son opiniâtreté , & mourut peu de jours après.

Il fut très malheureux pour cet enfant & pour les progrès de l'art , qu'elle n'ait point voulu consentir à une seconde opération, ou plutôt qu'elle n'ait point pu souffrir la canule après la première , afin de donner une issue continuelle à l'air , jusqu'à ce que la séparation eût fini par le secours de la nature , ou par des remèdes qu'on lui auroit donnés intérieurement. Le soulagement miraculeux qu'elle éprouva aussi-tôt après la ponction , & qui dura près de quarante-huit heures , fournit une forte présomption pour la guérison radicale , qui vraisemblablement eût été l'effet des anti-septiques & des antispasmodiques.

Il résulte de ce fait plusieurs conséquences , 1^o. qu'il y a des tympanites abdominales contre le sentiment de m. *Littre*,

mém. de l'acad. des sciences, *année 1713, pag. 235...* ; 2°. que la ponction, dans les tympanites abdominales récentes, peut être très utile. *Combalusier & Sauvages* la recommandent ; ils n'avoient jamais trouvé l'occasion de la faire sur un sujet vivant. Croiroit-on qu'un jeune docteur de Pont-à-Mousson ait beaucoup désapprouvé cette opération ? J'espère que les gens de l'art nous rendront plus de justice. Il faut cependant bien prendre garde aux accidens qui peuvent en résulter. Un de mes confreres des environs de la ville de Beaulieu en Limousin, sur le bruit de mon opération, voulut faire le même essai sur un tympanitique dont les viscères étoient pourris : il expira avant qu'elle fût finie. On attribua, selon l'usage, la mort de ce malade à un événement qui n'avoit fait que l'avancer ; mais celui qui avoit été trop hardi, n'en étoit pas moins coupable.

J'ai dit que l'air élémentaire échappé de nos fluides, & réuni en masse dans le corps humain, pouvoit reprendre son premier état, & redevenir partie constituante de nos humeurs. *M. Brieude* vient de me communiquer une observation qui semble le prouver.

Un garçon tanneur de cette ville fut atteint ce mois d'août dernier, d'un char-

bon gangreneux sur l'avant-bras droit ; le même jour qu'il eut manié les cuirs de trois bœufs , morts peu de jours auparavant d'une fièvre maligne contagieuse , que les chaleurs de l'été ont fait naître dans nos montagnes. Outre les phlyctènes , la couleur violette de la peau , la sanie corrosive , le froid extrême , le pouls petit & lent , symptômes ordinaires du miasme gangreneux , ce médecin observa que ce malade commença par avoir des vertiges & des envies de vomir , qu'il attribua à l'action du miasme , & non à la saburree des premières voies ; le bras enfla depuis le poignet jusqu'au col ; l'empâtement étoit flasque & dans le tissu cellulaire. Mais ce qu'il y eut de singulier , c'est que l'on trouvoit à la pointe du coude une collection d'air de la grosseur d'un œuf d'oie , qui sembloit y être enfermé comme dans une vessie. Le malade a guéri par l'usage des cordiaux & des anti-septiques : l'enflure , qui a resté au coude pendant plus de dix jours , fut dissipée peu à peu avec les autres accidens.



O B S E R V A T I O N

SUR une inflammation & suppuration cutanée ; par m. LECONTE DE PRÉVAL, docteur en médecine à Avranches.

UN homme de cette ville , d'environ 60 ans , autrefois soldat , se portant ordinairement bien , quoiqu'aimant , dit-on , un peu la bouteille , me consulta aux approches du carnaval ; il avoit le visage enflammé , une démangeaison générale , & des clous particulièrement aux bras. Je lui conseillai le régime , la tisane de doche avec le sel de *Glauber* & la réglisse , pour le purger légèrement.

Quelques jours après il me fit inviter de l'aller voir. Il n'avoit rien fait , & outre les clous qui s'étoient multipliés , le visage toujours haut en couleur , & le cou étoient prodieusement enflés , comme dans un violent érysipele ; la respiration étoit gênée , le pouls dur ; le malade avoit de la fièvre.

Je débutai par la saignée du bras , elle fut répétée deux fois , & toujours avec le pédiluve tiède en même temps , soir & matin ; il fallut cependant venir à la saignée de pied : il prenoit de la

tisane ci-dessus, du bouillon de veau, des remèdes émolliens, quelquefois laxatifs; il put enfin être purgé avec le séné, la confectiion Hamec, & le syrop de nerprun. Il fut le soir le mieux possible; j'espérois sous peu de temps venir au purgatif pour achever d'éliminer cette humeur scabieuse qui s'étoit portée si violemment à la tête: pour continuer d'en favoriser la révulsion, j'insistai sur les bains de jambes, & les lavemens.

Mais dans la nuit même il s'éleva sur les parties supérieures de son corps une multitude presque inombrable de phlyctènes de grosseur de pois & d'avelines, qui devinrent comme des noix ordinaires; l'éruption de ces phlyctènes continua pendant 5 à 6 jours, sur tout aux bras, où se communiquant par leur contiguité, elles formerent des ampoules de la largeur de la main, faisant poche comme après une brûlure; trois ou quatre occupoient chaque bras à l'entier. Les poignets se gonflèrent comme dans la petite-vérole; le pouls y devint également presque imperceptible. A cette époque le délire, qui s'annonçoit, disparut; le visage & le cou commencèrent à se détendre; ils ne recouvrèrent néanmoins leur volume naturel que lorsqu'il vint, en moindre quantité pourtant, aux reins, au ventre &

aux extrémités inférieures, de semblables vésicules; les pieds s'enflerent à leur tour, & jusqu'à se gercer.

Quelle que fût cette humeur, je crus qu'il étoit de première nécessité de lui procurer issue pour éviter la résorption: ainsi je fis, à chaque visite, ouvrir ces especes de dépôts, mais sur des linges, afin que le lit ne fût pas baigné de l'affluence d'une eau claire qui en découloit, & qui, sous vingt-quatre heures, devenoit purulente dans les vésicules qui avoient échappé aux ciseaux. Le moyen en effet de n'en avoir pas oublié.

Sous leur pellicule étoit une chair vermeille qui se couvroit de galles, & toutes ensemble, par leur jonction, faisoient de ce misérable un objet d'horreur; elles rendoient une odeur insupportable: on ne pouvoit les toucher sans s'infecter les doigts de la suppuration qui à la moindre pression s'échappoit de ces especes d'ulcérés, qui dura plusieurs jours, & qui tarit enfin. Les galles sécherent, tomberent par écailles; il s'en trouvoit matin & soir des poignées dans le lit, comme il arrive dans la desquamation de la petite-vérole. *Memini pressuræ uyæ.*

N'ayant aucun lieu d'accuser ici une fonte des fluides, ou par excès de boisson, car cet homme n'a pas donné dans

la crapule, ou par le grand âge, ou par une suite de maladie chronique, ou par l'effet de la fièvre putride qui produit quelquefois des phlyctènes sans cause manifeste (1), je ne crus appercevoir qu'un *conamen naturæ materiem morbosicam expellentis*, effort auquel il falloit prêter les mains en favorisant cette crise *quâ datâ portâ*, en absorbant, le plus possible, la masse & l'acrimonie de la matiere, en procurant la diversion de sa surabondance par les urines & par les selles.

Dans ces vues, & pour soutenir à la nature des forces dont elle a si grand besoin en toute maladie cutanée (2), je me donnai bien de garde de prescrire la

(1) En décembre 1768, je traitois avec feu m. de la Gauterais, médecin à Saint-Hilaire, feu m. Vatar, prieur de la Manceliere, d'une fièvre putride qui dévastoit sa paroisse, sous laquelle, pour comble de son malheur, elle le vit succomber. Il lui survint au huit ou neuvième jour une ample ampoule au bras droit, pleine d'une sérosité limpide, que nous soupçonnâmes d'abord provenir de quelque vésicatoire appliqué à notre insçu par son chirurgien, qui nous protesta, ce que nous vérifiâmes, n'y avoir nullement pensé.

Je me suis trouvé depuis avec feu m. Postel Franciere, médecin à Barepton, qui m'a dit avoir vu une semblable ampoule s'élever à la cuisse d'une dame en pareil cas.

(2) Voyez Tissot, érysipele.

faignée qu'un mouvement de fièvre sembloit encore indiquer ; je donnai même le bouillon de veau & de volaille avec un bouquet d'herbes ; je substituai à la tisane de doche celle de scorfonere, de chiendent & de réglisse ; je fis prendre, deux fois le jour, des poudres de douze grains d'yeux d'écrevisse, & de cinq grains de nitre ; j'entretins, par des lavemens, la liberté du ventre, toujours d'ailleurs ferré ; je procurai, tous les quatre à cinq jours, avec les tamarins, la manne & le nitre, quelques évacuations qui continuèrent long-temps d'être de toute féridité : ce qui fut toujours pour moi une raison de répéter ce minoratif, jusqu'à ce qu'elles ne donnassent plus qu'une odeur ordinaire. Les urines s'étoient grandement établies.

Tous ces secours réunis dissipèrent enfin cette singulière éruption en cinq semaines. Le malade alors commença à sortir de la maison. Sa convalescence s'est faite à souhait, & sans autre inconvénient que de perdre ses cheveux, & d'avoir, pendant plus d'un mois, le visage rouge comme au relever d'une petite - vérole confluente, dont cette maladie a imité si régulièrement les phases qu'il y a tout à croire qu'elle est essentiellement telle, mais d'une qualité

spécialement crySTALLINE (1) : telle est au reste à-peu-près le diagnostic que je m'en fis, & sur lequel je dirigeai mon plan de curation.

» Si quid novisti rectius istis,

» Candidus imperti.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que cet homme est complètement guéri ; qu'il a recouvré sa santé & ses forces, & si bien qu'il vaque librement à des travaux d'autant plus pénibles pour lui, que depuis 15 à 18 ans, il occupoit une place assez tranquille, que la longueur de cette maladie lui a fait perdre.

P. S. Je voulus d'abord, par les vésicatoires aux jambes, détourner l'orage, des parties supérieures, mais j'éprouvai toujours une résistance invincible ; j'y parvins en quelque sorte par l'application, faite deux fois le jour, de bettes chargées de

(1) Je me souviens qu'en 1769, plusieurs des pensionnaires de mm. les professeurs de notre collège, eurent la petite-vérole : l'éruption se fit chez tous à l'ordinaire ; mais chez un elle disparut, & ne resortit qu'après cinq jours ; que dans une nuit il s'éleva des boutons pleins d'un pus aussi véritable que celui qui se forme par la marche non interrompue de cette maladie ; je les fis ouvrir, comme c'est ma coutume, à ma visite du matin. La maladie fut longue, il fallut des vésicatoires ; elle se termina cependant heureusement.

basilicum sur les deux avant-bras totalement au vif, par l'enlèvement des peaux que le seul frottement de la chemise y avoit opéré comme par tout ailleurs : j'en obtins, & sur tout du bras droit, pendant au moins trois semaines, une toute aussi copieuse & vraie suppuration que l'on eût pu attendre de tout épipastique.

O B S E R V A T I O N

Sur les bons effets de l'application du figuier d'Inde, sur les tumeurs inflammatoires de la goutte; par m. PAULLE, chirurgien de S. A. S. monseigneur le prince de Monaco.

AU mois de juillet 1778, je fis un voyage en Italie avec S. A. S. monseigneur le prince de Monaco; nous séjournâmes peu de jours à Monaco d'où nous partîmes pour nous rendre le premier août à Carnolet, maison de plaisance située dans sa principauté. Le lendemain de notre arrivée S. A. éprouva des douleurs d'entrailles; peu de temps après elles furent suivies d'une diarrhée assez considérable, qui dégénéra même en dysenterie. Ces premiers accidents m'en imposèrent; je les pris pour les effets de quel-

ques mauvaises digestions. Je prescrivis donc une diète rigoureuse, & des lavemens fréquens, mais sans fruit; le poulx devint successivement petit & concentré, la peau sèche & brûlante, l'altération considérable, il survint des ténèsmes, des anxiétés cruelles: ces accidens me présageoient bien une maladie grave, mais suspendoient mon jugement sur son véritable caractère. Les six premiers jours je m'en tins aux remèdes généraux, la diète & les lavemens avec les décoctions émollientes. Le septieme jour l'écréthisme dans les voies intestinales se relâchant un peu, je fis prendre un minoratif composé de manne & d'huile d'amande douce; ce léger purgatif provoqua une évacuation très abondante de matieres glaireuses & sanguinolentes; je donnai au malade, pour toute boisson, l'eau d'orge simple; les jours suivans le sang continuant de fluer par les selles, la sortie de gros flocons du mucus intestinal par la même voie, me firent présumer que le désordre pouvoit naître des écarts que la goutte faisoit sur les intestins. Ces accidens joints au signe commémoratif (car il faut remarquer que monseigneur le prince de Monaco, depuis plus de dix années, est sujet à des accès de goutte très violens, mais qui jusqu'alors ne s'é-

toient manifestés qu'extérieurement, & spécialement aux extrémités), me confirmèrent dans mon sentiment sur la véritable cause de la maladie que je regardai & que je traitai dès lors comme une goutte remontée. L'indication à remplir étoit de dissiper l'orage qui exerçoit ses ravages sur la masse intestinale, en dirigeant vers les extrémités le mouvement de la matiere qui l'excitoit. Je prescrivis donc des pédiluves d'eau tiède, leur usage produisit l'effet que j'en attendois; après le second bain S. A. éprouva une légère douleur sur le gros orteil du pied droit, à l'endroit de l'articulation de la première phalange avec la seconde; les bains furent continués, la douleur augmenta & se fit sentir également du côté opposé; des tumeurs inflammatoires se manifestèrent aux deux genoux & sur les deux pieds, l'état du paroxysme ne demandoit d'autre remède qu'un topique adoucissant & relâchant. J'étois bien muni d'un qui se distribue à Paris comme un secret infailible, sa dénomination seule me l'avoit rendu suspect, & les métastases funestes auxquelles de semblables remèdes avoient souvent donné lieu, me le faisoit écarter avec le plus grand soin: je me contentai de l'usage des fleurs de sureau & du son bouilli dans l'eau; le peu

c'effet que leur application produisoit, laissoit toujours le prince en proie aux plus vives angoisses ; je n'attendois plus de secours que de la nature, lorsqu'un particulier, animé d'un vif intérêt pour la personne de son souverain, vint me présenter une plante dont il assuroit avoir éprouvé lui-même l'efficacité dans des accès violens de goutte dont il avoit été tourmenté. Je l'examinai, & je reconnus que c'étoit la véritable feuille du figuier d'Inde, connu sous les noms d'*opuntia*, raquette, nopal ou cardasse, *cactus coccinellifer*, qui croît en très grande quantité sur les rochers de Monaco. Comme elle abonde spécialement en substance mucilagineuse adoucissante & relâchante, l'état fâcheux du malade me détermina à l'employer ; j'en coupai un morceau de l'épaisseur de deux lignes, je le dépouillai de la pellicule qui le couvroit, &, après lui avoir communiqué un degré de chaleur convenable, je l'appliquai sur toute l'étendue de la tumeur enflammée ; un sommeil de 4 heures, sans interruption, succéda ; le malade, à son réveil, assura que la douleur étoit moins vive ; je trouvais la chaleur un peu modérée ; la peau humectée sembloit annoncer de la disposition à la transpiration ; je la favorisai par une décoction d'esquine à laquelle

j'ai substitué, pendant le cours de la maladie, celle de fleurs de sureau; après douze heures, je trouvai la portion de feuilles entièrement desséchée, la tumeur un peu diminuée, l'inflammation totalement dissipée, & la douleur peu considérable: j'en continuai l'usage jusqu'au huitieme jour, terme auquel tous les accidens disparurent, & que le ressort des parties, quoiqu'un peu affoibli, fut cependant rétabli. Les détails de cette cure si promptement opérée, ne manquèrent pas d'être connus dans tout le pays; différentes personnes, tourmentées de la goutte, vinrent se présenter à moi, & dans les plus violens paroxysmes, ils reçurent de l'application méthodique de cette plante tout le soulagement qu'elles en attendoient. Monseigneur le prince de Monaco, de retour à Paris, en a apporté avec lui, & ayant ressenti à deux différentes reprises les atteintes de la goutte, en a fait usage aussi-tôt; le succès fut toujours constant, cette plante a arrêté le mal & prévenu ses effets. Plusieurs lettres récemment arrivées de Nice, & entr'autres une de m. le marquis de *Châteauneuf*, nous apprennent la cure d'une infinité de gouteux, opérée par l'application des feuilles du figuier d'Inde. Cette nouvelle découverte, ajoute-t-il lui-même dans sa let-

tre, s'est répandue jusqu'à Turin où tous nos médecins & nos chirurgiens s'empres- sent d'en faire usage.

Extrait d'une lettre écrite de Nice le 29 décembre 1778, à S. A. le prince de MONACO, par m. le marquis de CHATEAUNEUF.

J'espère que vous n'aurez plus ressenti aucun mouvement de goutte moyennant l'application de cette merveilleuse feuille, qui fait des miracles dans cette ville, non-seulement sur les gouteux, mais aussi pour les sciaticques, maux de reins, & rhumatismes : ceux qui n'en sont pas guéris radicalement en sont soulagés. Mon beau-frere en fait l'expérience dans le moment ; il a une de ses attaques de goutte des plus violentes ; il n'a que la tête & l'estomac de libre ; il est empaqueté dans les feuilles, & quoiqu'il lui soit impossible de bouger dans son lit, il y est avec de très petites douleurs qui le laissent reposer. J'ai imaginé que vous ne seriez pas fâché d'être informé du bien que fait cette bénite feuille dont je ferai usage si le malheur m'en veut. Notre gouverneur en a fait un envoi à Turin, avec un mémoire pour l'application.

L E T T R E

De m. BALME, médecin au Puy en Velay, à m. BONNEL DE LA BRAGERESSE, pere, médecin à Mende en Gévaudan, sur l'inoculation.

MONSIEUR,

Mon dessein, en vous adressant cette lettre, n'est point de solliciter votre suffrage en faveur d'une pratique qui a encore des adversaires, & qui vraisemblablement en aura tout autant de temps que l'amour-propre, ou les préjugés domineront.

Nous n'ignorons point ici le bien que vous avez procuré dans votre province par l'inoculation, & que vous ne cessiez encore de lui continuer ; mais c'est le droit d'une expérience consommée, & d'une réputation bien méritée, que de subjuguier les esprits au point d'écarter tout ce qui peut être ou devenir un obstacle au bien & aux lumières que l'on cherche à répandre.

Il est fâcheux que le peu de séjour que vous avez fait dans notre ville n'ait été utile qu'à vos confreres, & à quelques

particuliers, objets de votre voyage ; nous aurions vu sans doute une pratique aussi salubre introduite dans une ville à qui le ravage des épidémies passées en indiquoient le besoin & la nécessité.

Mais ce que les médecins de la ville n'ont pu, ou n'ont pas voulu faire, le hazard ou la nature en a donné un exemple extraordinaire, & bien convaincant. Je ne doute pas de la révolution qui doit en être l'effet : j'ai découvert dans les esprits de l'admiration sur ce fait singulier ; il n'est qu'un pas à la détermination, & j'ose dire qu'elle aura lieu. On m'a dit même, depuis peu, que des parens inquiets & soigneux pour la santé & la beauté d'une demoiselle, venoient de la faire inoculer.

Je n'ai garde d'accuser mes concitoyens d'une opposition formelle à l'inoculation, opposition qui ne seroit fondée que sur des préjugés. Non ; ce n'en est point la raison, il faut la chercher dans leurs caractères. . . Contens, ce semble, de leur sort, ils cherchent peu à l'améliorer : ce n'est qu'à la longue qu'ils goûtent & affectionnent les avantages nouveaux. Ils accueillent fort peu les nouvelles entreprises ; les nouveaux projets les remuent & les inquietent ; & les découvertes nouvelles les amusent sans les intéresser. En

un mot, tout ce qui peut attaquer leurs usages & leurs coutumes n'est pas reçu : au premier abord bien favorablement, mais ne donne pourtant pas lieu à montrer de l'opiniâtreté dans les choses qui participent au bien général. . . . D'après ce que je viens de dire, vous ne serez pas surpris que l'inoculation n'ait pas encore été introduite dans nos murs : ce n'est pas opposition formelle, c'est indifférence.

Les symptômes de la petite-vérole s'étoient manifestés chez deux enfans de la famille nombreuse de m. R. C. ; la mere inquiète sur leur sort, ainsi que sur celui de sept ou huit autres de ses enfans qui ne l'avoient point eue, s'entretient en leur présence, avec son mari, des tristes effets de cette maladie, du bien qu'elle a entendu raconter de l'inoculation, de quelle façon à-peu près on la pratique, & de l'envie qu'elle auroit de faire inoculer ceux qui pourroient échapper à la contagion, afin de prévenir des maux plus grands dans un âge plus avancé.

Une petite fille, de l'âge de dix ans, écoute avec beaucoup d'attention tout cet entretien, d'après lequel elle se détermine à s'inoculer elle-même. Déjà sujette à des fluxions qui se jettoient tantôt sur un œil, tantôt sur l'autre, elle croit trouver dans l'inoculation le vrai

moyen de conserver la vue qu'elle craint de perdre par une petite-vérole naturelle; &, malgré le peu d'intérêt que le pere & la mere-avoient mis dans cette conversation, elle se fortifie dans sa résolution, la communique à sa mere qui ne fait qu'en rire sans la désapprouver.

La mere fixée dans un appartement pour donner ses soins aux deux petits malades, & accompagnée de ses autres enfans, cede aux desirs de sa fille, bien persuadée qu'il faut bien d'autres moyens pour communiquer cette maladie, & que ceux qu'elle connoît, & dont l'enfant veut faire usage, seront insuffisans; ainsi, soit par complaisance, soit par maniere de passe-temps, elle offre de l'aider dans son opération.

A cet effet la petite prend une épingle qui servoit à son ajustement, & aidée par une petite sœur de l'âge de 4 ou 5 ans, qui lui tient la main, elle se fait, avec la précipitation d'un enfant sensible & vif, deux égratignures dans la partie interne de l'avant-bras gauche, lesquelles étant jugées par elle-même insuffisantes, attendu qu'il n'a point paru de sang, la font recourir à une troisieme égratignure dans la même partie, dont la grandeur & la profondeur prouvent le courage, j'ose dire héroïque, de cet enfant.

- La mere surprise, se détermine à lui donner ses soins; bien persuadée que le fil est absolument nécessaire à cette opération, elle en retire un d'un morceau de charpie, qu'elle va tremper dans un bouton bien suppuré de petite-vérole, qu'un des petits malades avoit au front, & qu'elle perce à cet effet. Le fil ainsi bien enduit de pus, est mis avec beaucoup de soin dans la petite plaie assez profonde, & il est fixé au moyen d'un ruban dont le bras est entouré.

On rit, on garde le secret, & on oublie même cette opération, dont l'effet se découvre visiblement au quatrieme jour; elle en eut pourtant les annonces dès le 3^e jour: mais la mere, peu instruite, ne reconnut pas la petite-vérole à ces premiers signes; l'inoculée se plaignit d'un mal de tête violent qui obligea de la mettre au lit, & détermina la mere à la faire saigner. Il ne lui restoit plus aucune idée de l'effet de l'inoculation qui avoit été pratiquée; elle présumoit tout au plus les annonces de la petite-verole communiquée par la contagion.

Le lendemain, quatrieme jour de l'opération, l'enfant se plaint d'une douleur vive au bras gauche; la mere veut en prendre connoissance, & elle reconnoît la plaie faite pour l'inoculation dans un

état d'inflammation fort vive, & couverte d'un bouton de petite-vérole bien gros & bien animé, entouré à deux ou trois doigts de distance d'une vingtaine d'autres boutons saillans de même espèce, mais aucun autre bouton ou éruption sur le reste du corps, éruption qui pourtant eut lieu le jour suivant.

La maladie ainsi développée, a parcouru tous ses temps sans aucun accident grave, ou même un peu sérieux. Notre jeune héroïne, à présent bien remise, n'aura aucune suite, ou aucune marque de la petite-vérole; elle a eu encore l'avantage d'aider sa mère dans les secours nécessaires à ses frères & sœurs, dans le courant même de sa maladie. Tous les autres enfans de cette famille ont eu cette maladie cruelle; la plupart en ont souffert infiniment plus qu'elle: il en est mort un, & le plus jeune a peine à se remettre; il faut même craindre pour son sort.

Le fait est aussi simple & aussi vrai que je viens de le raconter. Que les adversaires de l'inoculation en jugent comme il leur plaira, l'observation est telle: l'avantage est démontré, & de semblables exemples sont à désirer pour ouvrir les yeux, ou pour achever de convaincre. J'ai vécu à Paris lors de la grande chaleur de cette dispute; j'ai lu beaucoup

pour & contre; j'ai vu de loin les orages se former & se dissiper : &, j'ose le dire & le soutenir, j'ai vu les faits bien établis dans les écrits des partisans de l'inoculation; chez les adversaires, je n'ai vu que des raisonnemens : vous connoissez, monsieur, la valeur des uns, & la futilité des autres dans la pratique de la médecine. « Les passions (dit m. *Thomas*), » comme un limon grossier se déposent » insensiblement en roulant à travers les » siècles, & la vérité surnage . . . ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

Au Puy en Velay, 19 décembre 1778.

REMARQUES PARTICULIERES

Sur les maladies vénériennes, qui tendent à prouver qu'elles participent d'une nature épidémique, &c. ; par m. NOEL, membre du college & de l'académie royale de chirurgie de Paris, &c. (1).

Les sentimens des auteurs sur l'origine de la vérole en Europe ont été très partagés, & l'on fait qu'*Astruc* & ses secta-

(1) Ces remarques nous ont été remises il y a plusieurs mois.

teurs prétendirent qu'elle avoit été apportée de l'Amérique, par la flotte de *Christophe Colomb*, en 1493, ou en 1494; mais l'on fait aussi que depuis, le docteur *Sanchez* a prouvé que *Colomb* ne pouvoit avoir apporté la vérole, puisqu'elle existoit déjà en Europe avant le retour de son premier voyage du nouveau Monde, & qu'elle avoit commencé au contraire par une épidémie qui ravagea presque dans le même temps l'Espagne, la France, l'Italie & le Nord; ce dernier auteur cite même, en faveur de son système, l'autorité de plusieurs médecins qui écrivirent peu après la naissance de la vérole; comme *Marcellus Cumanus*, *Joannes Widman*, *Gaspard Torella*, *Bartholomeus Montagnana*, *Antonius Benivenius*, *Fracastor*, de *Vigo*, *Wendelius Hock*, *Jacobus Cataneus*, *Petrus Trapolinus*, *Joannes Almgnar*, & *Marinus Brocardus*, &c. tous assurent positivement que la vérole a commencé par une épidémie qui se communiquoit le plus souvent sans l'acte du coït ni aucun commerce impur. Quoiqu'on n'ait pas fait aux passages historiques & pathologiques, toute l'attention qu'ils méritent, parce que ces maladies ont beaucoup changé du caractère qu'elles avoient autrefois, il n'est pas moins vrai qu'elles participent encore

d'une nature épidémique, ainsi que les observations suivantes me l'ont prouvé long temps avant même que j'eusse connoissance de l'ouvrage de m. *Sanchez*.

Depuis l'année 1766, jusqu'à 1773, ayant été occupé dans l'hôpital militaire de Nancy au traitement des soldats vénériens, dont le nombre montoit chaque jour depuis 150 jusqu'à 200 malades, j'y ai remarqué constamment que ces soldats, bien qu'ils fussent d'âge & de tempérament différens, qu'ils vinssent de divers régimens & de différentes villes de garnison, qu'ils eussent vu par conséquent différentes femmes gâtées; j'ai remarqué, dis-je, que les $\frac{3}{4}$ de ces soldats avoient, pendant l'été, la gonorrhée; que l'automne, on voyoit le même nombre de malades avec des gonorrhées tombées dans le scrotum, & quelques bubons aux aines; tandis que l'hiver les bubons aux aines, les chancres sur la verge, les pustules & les dartres véroliques étoient très fréquens, & qu'on rencontroit peu de chaudes-pisses primitives. J'ai eu lieu d'observer ces mêmes phénomènes pendant sept années que j'ai été attaché à cet hôpital. Pour m'en assurer davantage, je me suis adressé à des chirurgiens de plusieurs autres hôpitaux militaires, & même à ceux qui m'ont succédé dans celui de

Nancy, ils ont tous confirmé ma remarque, quoiqu'ils n'aient pu d'abord imaginer que cela pût dépendre d'une disposition particulière des temps & des saisons.

J'ai fait plus, je me suis adressé depuis peu à m. *Gardane*, chirurgien du roi en sa grande prévôté à Paris, qui a été chargé avec m. *Gardane* son parent, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, du traitement populaire des vénériens de cette ville : nous avons trouvé (dans les registres tenus depuis plusieurs années, & dans lesquels les dates & les symptômes vénériens sont consignés exactement) des faits qui confirment si parfaitement mes remarques sur l'épidémie de ces maladies, que je me propose d'en dresser une table particulière que je rendrai publique incessamment.

Les observations faites sur les malades, que j'ai traités en ville, m'ont donné le même résultat ; mais ce qui achevera peut-être de persuader que la disposition épidémique des maladies vénériennes existe réellement, c'est que pendant l'été de 1769, il y eut de ma connoissance, dans une petite ville de province que je ne puis nommer, près de soixante personnes, hommes & femmes mariées, de tous âges & tempéramens, qui eurent la gonorrhée presque dans le même moment,

mênt, sans qu'ils aient eu, à ce qu'ils affuroient, aucun écart à se reprocher; la plupart n'étoient point suspects. Cet événement leur parut même si singulier, qu'ils se le disoient entr'eux comme s'il n'eût été question que d'un simple rhume.

En supposant donc que, dans ce fait aussi certain que les précédens, il y eût eu deux ou trois de ces hommes ou femmes gâtés qui aient pu infecter tous les autres dans le même temps (désordre qui ne peut guere arriver dans une petite ville sans être connu), il resteroit toujours très difficile à expliquer comment le virus communiqué par ces personnes avec plus ou moins de malignité & d'ancienneté, comment, disons-nous, le virus pourroit produire les mêmes symptômes vénériens dans le même temps, si les influences de l'air & des saisons n'y contribuoient pas.

Personne n'ignore que les saisons plus ou moins chaudes ou froides, seches ou humides, en modifiant la transpiration des corps, peuvent augmenter ou diminuer aussi l'intensité de certaines maladies ou de fievres déjà formées; mais s'ils produisent à la fois un grand nombre de fievres malignes, putrides, ou de rhumes catarrheux, &c dans un grand nombre de corps différemment constitués,

alors on dit que ces maladies sont épidémiques : puis donc que les maladies vénériennes, comme nos observations l'annoncent, présentent les mêmes phénomènes, ne s'ensuit-il pas en même temps que si elles se communiquent, elles ne sont pas moins épidémiques que par un contact immédiat ? & qu'ainsi le sentiment des anciens (que nous avons cités plus haut) sur l'origine de la vérole en Europe, se trouve pleinement justifié.

J'ajouterai à toutes ces remarques, qu'en général il m'a paru que les accidens vénériens primitifs étoient des maladies propres à la jeunesse, à-peu-près comme la petite-vérole & la rougeole le sont à l'enfance ; & que lorsqu'on a été attaqué de ces maladies deux ou trois fois dans la chaleur de l'âge, on n'y est plus si sujet ; mais bien plus volontiers à la vérole qui semble être une cachexie plus analogue à l'âge avancé. En effet ne voit-on pas que la plupart de ceux qui ont eu trois ou quatre maladies vénériennes primitives, y sont ensuite moins exposés, quoiqu'ils continuent à vivre avec des femmes suspectes, & même gâtées, lesquelles infectent instantanément d'autres personnes qui sont plus jeunes.

On voit par tous ces détails, aussi intéressans qu'ils ont été peu examinés

jusqu'à présent, qu'il seroit nécessaire que les gens de l'art, qui dirigent les hôpitaux militaires de vénériens, fissent de nouvelles expériences sur leurs malades; je dis plutôt dans les hôpitaux militaires qu'à Bicêtre, parce qu'on y est dans l'usage d'y inscrire sur des journaux le nombre des malades qui y entrent, & les symptômes de vérole dont ils sont atteints; au lieu qu'à Bicêtre il ne s'y présente ordinairement que des véroles anciennes & invétérées, sur lesquelles il ne seroit pas aussi facile de faire les mêmes expériences. Sur ces journaux on inscriroit non-seulement le nom des malades, leur sexe, mais aussi les espèces d'accidens primitifs ou consécutifs, sans oublier leur âge, leur tempérament, le pays, le climat, le temps, & les différentes saisons, combien de fois ils pourroient être exposés aux mêmes symptômes primitifs ou consécutifs, savoir même si ce sont les mêmes maladies, par quelle espèce de contact ils les auroient gagnées, leur conduite, si c'est avec la même femme ou plusieurs successivement. Le tout étant examiné avec attention sur un grand nombre de malades de plusieurs contrées, on formeroit des tables pathologiques d'après lesquelles il seroit possible de juger, d'une manière juste, de la nature des

340 CONSULTATIONS
maladies vénériennes, jusqu'à quel point
elles sont contagieuses & épidémiques,
en quoi l'âge, le tempérament & la dé-
bauche, les saisons & les pays peuvent
les faire naître ou les aggraver.

CONSULTATIONS
Pour m. BOUTEILLE, docteur en méd.

M. *Maret*, docteur en médecine, & secrétaire perpétuel de l'académie de Dijon; m. *Sumeire*, docteur en médecine à Marignane en Provence; m. *Gallot*, docteur en médecine à Saint-Maurice-le-Girard en bas Poitou; & m. *Longavan*, docteur en méd. à Avranches, m. *de la Croix*, doct. en méd. à la Ferté-Bernard, nous ont fait passer des consultations pour m. *Bouteille* (1). Comme les trois dernières se rapportent à la consultation insérée dans le journal de mars, pag. 249, nous ne mettrons sous les yeux de nos lecteurs qu'un extrait de celle de m. *Sumeire*; mais nous insérerons ici en entier la consultation de m. *Maret*, différente de celle de ses confreres, en ce qu'il ne fait mention d'aucun exutoire,

(1). Voyez son mémoire à consulter, journal de février, pag. 173.

& qu'il propose de procurer une diarrhée pour obtenir la solution de la maladie.

Nous avons adressé les autres consultations en original à m. *Bouteille*. Il y trouvera les témoignages flatteurs de l'estime & de la sensibilité de ses confrères.

EXTRAIT

De la consultation de m. SUMEIRE.

« On tentera de rappeler le levain miliaire à la surface du corps, dans le mois de mai, ou bien dans le temps que la nature l'y dirige. Si le malade peut supporter alors cette sorte d'épreuve, on fait qu'une chemise infectée de miasmes miliaires peut être employée à cet effet; il seroit bon de faire précéder des bains légèrement tièdes, dont les effets sont très propres à favoriser l'éruption que l'on desire. L'usage des infusions diaphoriques, & des bols faits avec le camphre, les absorbans & l'opium, peut concourir en même temps à ce but. Dans toutes les saisons je conseillerois de faire usage de la décoction de la savonaire très recommandable aujourd'hui par ses propriétés apéritive, résolutive & diaphorétique. Dans les temps convenables, & sur tout en automne on essaieroit l'essence antimoniale de *Huxham*, avec un régime

342 SECONDE CONSULTATION
légumineux, mucilagineux, humectant,
&c. ».

C O N S U L T A T I O N

Pour m. BOUTEILLE, docteur en médecine ; par m. MARET, docteur en médecine, & secrétaire perpétuel de l'académie de Dijon.

L'ÉTAT où se trouve m. Bouteille, & sa qualité de pere de famille, suffiroient pour intéresser à son sort toutes les âmes sensibles, & pour faire desirer à tous les médecins de lui rendre la santé. Quel intérêt ne doit-il donc pas inspirer quand à tant de titres il réunit ceux de confrere & de confrere également distingué par les qualités de son esprit, que par celles de son cœur, par ses connoissances & ses talens, que par le bon usage qu'il en fait.

Ces motifs me décident à hasarder une réponse aux questions qu'il a faites par la voie de votre journal, & à vous prier de lui faire passer ma réponse si vous croyez qu'elle puisse contribuer en quelque chose au changement en mieux de son état.

Il demande, 1°. quelle est la nature de sa maladie ; 2°. quelle en est la cause,

& en particulier si cette cause seroit un reste du levain miliaire; 3°. quelle méthode curative il doit suivre; 4°. par quels prophylactiques il pourroit prévenir les effets du retour de l'hiver. Je vais tâcher de répondre successivement à chacune de ces questions.

La connoissance du caractère du levain miliaire, & la sympathie démontrée de la peau & du canal intestinal me paroissent devoir fournir la réponse à la première.

Quoiqu'on n'ait pas sur ce levain des lumières assez précises pour déterminer son essence intime, on sait, à n'en pouvoir douter, qu'il est très âcre, très tenu, très mobile, qu'il ne peut être corrigé par aucun moyen connu, & que la masse humorale, qui en est une fois infectée, ne peut se dépurer que par l'expulsion de ce levain, soit par les selles & les urines, soit par une éruption suivie de la desquamation de l'épiderme.

On fait d'ailleurs qu'il y a entre la peau & nos intestins un commerce sympathique observé dès le temps d'*Hippocrate*, à raison duquel les humeurs passent de l'une aux autres, souvent avec une rapidité inconcevable, & c'est cette observation qui a donné lieu à cet apho-

344 SECONDE CONSULTATION
risme : *alvi laxitas, cutis densitas, & vice versa.*

M. *Bouteille* a essuyé une fièvre miliaire si fâcheuse, qu'elle l'a réduit à l'extrémité, & un traitement trop actif a troublé les opérations de la nature, de maniere que l'éruption s'est faite plus tard qu'elle ne l'auroit dû.

Dans ces cas là il est rare que l'éruption soit suffisante, le séjour trop continué de l'âcre a perverti la masse humorale au point de faire contracter, à la plus grande partie de la lymphe, l'acrimonie du levain miliaire; & comme l'éréthisme des solides en est augmenté, il est presque impossible que la dépuracion soit complete, & ce n'est qu'à l'aide du temps & d'un traitement approprié, que les excrétiions successives peuvent la compléter.

Les accidens, que m. *Bouteille* a éprouvés depuis sa guérison apparente, ne paroissent pas permettre de douter que le levain miliaire, ayant séjourné long-temps dans la masse humorale, n'y ait causé l'altération dont je viens de parler; que la dépuracion, qui devenoit difficile, n'ait été imparfaite, & qu'il ne reste encore dans les humeurs une portion de ce levain. La preuve s'en tire notamment des

éruptions que m. le malade a eues en différens temps; & le soulagement, que lui ont procuré ces crises insuffisantes, y ajoute encore, en démontrant que la matiere, qui les a formées, a diminué la somme de celle qui entretient la maladie.

Dès lors il me paroît certain que tous les accidens que m. *Bouteille* éprouve dépendent du dépôt d'un reste de levain miliaire sur la tunique des intestins, & qui, à raison de sa tendance naturelle à se porter à la peau, & de sa difficulté à s'y fixer, s'est rejeté sur les parties où la sympathie le dirigeoit, & y a occasionné les spasmes douloureux, les angoisses, le mal-aise qui accompagnent toujours le séjour des âcres dont la présence gêne les sécrétions alvines en irritant les nerfs.

Cela posé, il me semble qu'on peut regarder la maladie comme un spasme des intestins avec matiere; & que cette matiere, trop tenue pour former des obstructions sensibles, obstrue seulement les vaisseaux lymphatiques & les glandes intestinales.

On voit encore que si l'on est dans le cas d'admettre cette ætiologie, le séjour d'un reste de levain miliaire dans les tuniques du canal intestinal est la vérité-

ble cause de la maladie de m. *Bouteille*.

En partant de ce principe je croirois que la méthode curative à suivre doit avoir pour objet de rappeler à la peau, autant qu'il sera possible, la matiere âcre, & de solliciter en même temps une diarrhée qui en entraînant une grande partie de celle qui est fixée dans les glandes intestinales, puisse diminuer la quantité de celle qui doit être portée à la peau, & favoriser la dépuration de la masse humorale.

Mais la continuité du spasme, l'affoiblissement du malade, l'éréthisme local des intestins doivent engager à modifier les indications, & d'après cette apperçue, voici ce qu'il me semble qu'on pourroit faire.

1°. Exposer tous les jours le malade, pendant une heure ou deux, à un bain de vapeurs humides, & modérément chaudes.

2°. Frotter tous les jours la surface du corps avec une brosse douce agitée en rond, & répéter cette friction soir & matin.

3°. Faire boire chaque jour au malade, tant le matin à jeun que dans le cours de la journée, & même à ses repas, une eau minérale factice A.

J'ai eu plusieurs fois occasion de reconnoître que cette eau rétablit efficacement les sécrétions & excrétions des viscères du bas-ventre, & calme en même temps les spasmes entretenus par la gêne de ces fonctions.

4°. Entretenir la liberté du ventre par des lavemens B, dont on donnera au moins un chaque jour, & établir enfin une diarrhée de plusieurs jours par l'usage du syrop de roses pâles avec le séné & l'agarric, suivant la formule du *codex* de Paris. On commencera par donner, matin & soir, six gros de ce syrop, ensuite une once, puis une once & demie, puis deux onces, & même plus s'il le faut, jusqu'à ce que ce remède produise chaque jour trois selles liquides, & un peu copieuses. On s'arrêtera à la dose qui produira cette évacuation, & on la soutiendra pendant plusieurs jours, se réglant sur les forces du malade. On interrompra l'usage de ce remède, & l'on y reviendra, suivant le besoin & l'état des forces.

Cette méthode active & irritante paroîtra peut-être peu conforme aux idées d'éréthisme & de spasme que donne l'histoire de la maladie; mais quand on réfléchira que le spasme est avec matiere, que cette matiere ne peut être corrigée,

& que la masse humorale ne peut être dépurée que par l'évacuation, je me persuade qu'on ne la blâmera point. J'ai vu cette méthode avoir le plus grand succès dans des maladies analogues à celle-ci par la qualité de la cause morbifique humorale qui ne pouvoit être corrigée, telle que la matiere laiteuse, dans les dépôts laiteux purrides ou chroniques, & un de mes amis (1) vient de guérir, par cette méthode, une jeune demoiselle que des éruptions répercutées avoient réduite au plus terrible état.

D'ailleurs le régime, en modifiant l'activité des moyens conseillés, affoiblira l'impression irritante de ces moyens, & m. le malade sera, plus que personne, en état d'en suivre un qui produise cet effet.

C'est en revenant, en automne, aux mêmes remèdes pendant quelques jours, que l'on doit s'attacher à se prémunir contre l'influence de la température hyémale, & je pense que si le malade prend l'habitude de se frotter le corps avec une brosse pendant tout le cours de l'année, & de porter habituellement une chemise, un caleçon de finette d'Angleterre, & des chaufferettes de laine, il entretiendra

(1) M. d'Antic.

la transpiration de maniere à assurer la guérison.

Si les circonstances mettoient dans le cas de desirer quelques modifications aux conseils que mon estime pour m. *Bouteille* vient de m'engager à donner, & qu'on voulût bien m'en faire part, je me ferois un plaisir & un devoir d'entrer à ce sujet dans routes les explications qu'on pourroit souhaiter.

Eau minérale fœdice. A.

℥ Eau distillée, ou de fontaine, bien pure. ℥ ij.

Alkali végétal crystallisé, gr. xv.

Acide nitreux précipité, gr. xvij.

Limailler d'acier porphyrisée, gr. iij.

Mettez l'eau dans une bouteille que l'on puisse boucher bien exactement avec un bon bouchon de liége, & qui soit remplie à deux pouces près de l'extrémité du goulot.

Ajoutez-y la limaille d'acier, puis l'alkali, ensuite l'acide, & bouchez-la à l'instant; agitez la bouteille pour hâter l'action de l'acide sur l'alkali & l'absorption de l'air fixe qui sera dégagé; placez la bouteille dans un endroit frais, & au bout de deux fois 24 heures, on pourra

350 SECONDE CONSULTAT. &c.
s'en servir. Il sera bon d'en préparer
plusieurs bouteilles en même temps, &
de se précautionner pour n'en point
manquer.

Il est inutile de faire observer que cette
eau doit être bue froide, & la bouteille
toujours exactement bouchée. On trans-
vasera l'eau pour que le fer, qui ne sera
pas dissous, ne la trouble point.

Lavement. B.

Dans S. q d'eau commune on fera infuser
graine de lin concassée \mathfrak{z}°

On délaiera dans l'infusion,
miel mercuriel \mathfrak{z}° ij.

Et l'on ajoutera une cuillerée d'huile.

A Dijon ce 20 février 1779.

M A R E T, docteur en médecine,
secrét. perpét. de l'académie.

S U I T E

*Du mémoire sur la fièvre 'miliaire ; par
m. BOUTEILLE, médecin à Ma-
nosque en Provence.*

LES personnes, qui moururent, péri-
rent toutes dans un délire subit, suivi de
convulsions ou de contractions spasmo-
diques, qui les enlevoient brusquement en
quelques heures. Leurs cadavres exha-
loient une puanteur abominable ; celui
du procureur du roi rendit inabordable,
pendant plus d'un mois, l'église des peres
Recollets où il avoit été enseveli dans
un caveau :

Ceux qui échapperent, eurent une con-
valescence sujette à des vicissitudes fâ-
cheuses ; plusieurs tomberent dans la
bouffissure & l'hydropisie ; quelques-uns
eurent des diarrhées opiniâtres, d'autres
des coliques atroces : j'en vis qui éprou-
verent une éruption de furoncles par
tout le corps ; d'autres qui eurent une
éruption de vessies pleines d'eau, grosses
comme des noisettes. Beaucoup eurent
des rechûtes, & tous une convalescence
fort longue.

L'ouverture des cadavres nous décou-
vrit des viscères parsemés de taches gan-

greneuses, & imbibés d'une sérosité jaunâtre; le tissu cellulaire infiltré d'une semblable sérosité abondante; la vésicule du fiel remplie d'une bile liquide à-peu-près semblable à la même sérosité. Nous n'apperçûmes d'ailleurs aucun engorgement, aucun dépôt interne. Le cerveau en particulier nous parut sain dans toute sa substance, & nous ne vîmes point sur les méninges des traces d'aucune affection à laquelle nous pûssions attribuer la céphalalgie & le délire. J'ai soupçonné depuis que la cause de ce délire, ainsi que dans la paraphrénésie, étoit non dans le cerveau, mais dans le diaphragme affecté de phlogose. Je n'ai point vérifié sur les cadavres cette conjecture faite trop tard, & je le regrette d'autant plus que cette connoissance auroit beaucoup influé à déterminer si la saignée du pied étoit utile ou préjudiciable dans le délire.

Laisser couler les sueurs sans les pousser, ni les détourner; favoriser l'éruption sans la solliciter, sans la contrarier; fournir au sang une aquosité adoucissante & abondante, qui réparât celle que les sueurs & la moiteur continuelle lui enlevoit; mitiger par les délayans & les adoucissans l'âcreté de l'humeur qui provoquoit les sueurs; & par les mêmes moyens assouplir les solides dont l'éréthisme perpétuoit

pétuoit cette excrétion , furent le but du traitement que nous adoptâmes : but simple auquel nous parvîmes par des moyens également simples & faciles.

Point de saignées , encore moins de purgations ni de diaphorétiques ; une ample boisson d'eau de veau , d'eau de poulet , & pour les plus pauvres de ris ; quelquefois , sur tout dans les commencemens , une légère limonade , un air libre dans les appartemens , les rideaux des lits toujours ouverts , les couvertures légères , le tout sans excès , des bouillons de veau , quelquefois une simple décoction de mie de pain blanc au lieu de bouillon , furent les moyens les plus universels , & le régime tint lieu de remède à la plupart des malades.

Mais lorsque l'hétérogène miliaire fut devenu trop âcre , pour que les délayans & les adoucissans pussent énerver son acrimonie , & refréner son activité , & que l'épidémie eut pris un caractère plus fâcheux , il fallut recourir aux vésicatoires appliqués de bonne heure , afin de dériver au-dehors l'humeur morbifique qu'il ne suffisoit plus de corriger par les remèdes internes : les évacuations cutanées , que ce topique produisit , opérèrent les effets les plus salutaires , qui se manifestoient dès qu'ils avoient com-

niencé d'agir sur la partie où ils avoient été appliqués.

Enfin lorsque la miliaire parut escortée des symptômes malins, il fut nécessaire d'ajouter aux autres secours un usage modéré des cordiaux ; les actifs & incendiaires étoient insupportables aux malades ; le cordial qui réussit le mieux fut l'eau de fleurs d'orange mêlée avec plus ou moins d'eau d'armoïse, ou au défaut de celle-ci, avec l'eau pure. Nous employâmes dans le même cas, des potions légèrement camphrées, du vinaigre camphré mêlé à petite dose dans la tisane ordinaire, ou même le camphre en substance mêlé avec le sucre, & donné à dose brisée & répétée : on a cru observer des bons effets de ce remède. Quant à moi, quoique prévenu en sa faveur par les éloges des auteurs, j'avoue ne lui en avoir vu produire aucun qui pût justifier les vertus que lui attribuent *Hoffman*, *Huxham*, *Pringle*, *Eller*, &c. Il m'a paru déplaire aux malades, & les molester par son odeur. Pris à dose un peu considérable, il porte à la tête, il échauffe ; & après son action, il laisse les malades, à ce qu'il m'a paru, plus affaiblés qu'ils n'étoient. Mon assertion n'est pas d'un poids à pouvoir contrebalancer l'autorité des illustres médecins

qui vantent le camphre dans la miliaire ; mais j'en appelle à l'expérience : la mienne m'a prouvé que ceux à qui j'ai ordonné le camphre, n'ont pas été moins gravement malades, ni plutôt, ni plus sûrement guéris que ceux à qui je n'en ai pas fait user. D'où j'ai conclu que ce remède est inutile dans la miliaire, du moins dans l'espece dont je parle. J'ai idée que m. *Starck*, dans son traité sur la maladie pétéchiale, n'a pas eu trop bonne opinion du camphre ; d'autres illustres praticiens ne manqueront pas de s'appercevoir de l'inutilité, pour ne rien dire de plus, de ce remède dans les fievres exanthématiques : le camphre, ainsi que tant de remèdes que la mode avoit accrédi-
tés, sera oublié, ou du moins il sera borné aux usages chirurgicaux dans lesquels il a une réputation bien méritée.

Le traitement, que je viens de rapporter, réussit au mieux sur une multitude de malades ; mais les succès furent altérés par des malheurs inattendus. Quelques personnes des plus robustes furent brusquement enlevées par un délire subit, & par des convulsions. La plupart de ces infortunés paroissoient moins malades que tant d'autres qui guérissent, quelques-uns même périrent dans un temps où rien ne sembloit à craindre

pour eux, & que l'on se croyoit assuré de leur guérison.

La saignée, faite au commencement de la maladie, soit du bras, soit du pied, auroit-elle prévenu ces catastrophes ? Elle fut inutile lorsque le délire fut déclaré. Si ce délire, qui ne dépendoit pas de l'affection du cerveau, ainsi que l'inspection anatomique semble nous l'avoir certifié, étoit un effet symptomatique de la phlogose du diaphragme que bien des symptômes (tels que l'anxiété précordiale avec essoufflement, le hoquet, l'espece de ris fardonique aperçu dans quelques délirans) font soupçonner, la saignée au pied, plus propre à hâter & à augmenter les engorgemens inflammatoires du diaphragme, qu'à les prévenir & à les dissiper, auroit été contre-indiquée en tout temps, & peut-être est-ce la raison pourquoi elle a été plutôt préjudiciable dans ce délire qu'utile : mais la saignée au bras n'auroit-elle pas été un remède efficace ? Je le pense ainsi, sans l'avoir vérifié sur les malades. Je sais seulement que le sixieme jour de ma maladie, j'eus une légère hémorrhagie de la narine gauche, précédée d'une hémicrainie violente du même côté, & des palpitations à l'hypocondre gauche, palpitations annoncées par *Hippocrate* comme un signe

prognostic des hémorrhagies dans la céphalalgie des fièvres ; n'ayant répandu que peu de sang, & le mal de tête persistant dans sa violence, je demandai qu'on me saignât au bras gauche, & cette saignée me tranquillisa beaucoup : c'est à elle que je dois, probablement, de n'avoir jamais déliré pendant le cours de ma maladie, hors quelques instans à mon réveil.

Les purgatifs furent nuisibles à ceux qui en usèrent ; ces mauvais effets dissuadèrent les autres malades d'en user, & les gens de l'art de les prescrire. J'en citerai deux exemples bien douloureux pour moi : m. le médecin *Chapus* mourut le jour d'une purgation qu'il avoit jusqu'alors refusée, & qu'il ne prit que pour condescendre aux desirs de sa famille à qui un médecin étranger avoit persuadé que ce purgatif étoit indispensablement nécessaire. M. le médecin *Decorio*, dont la fièvre commençoit à décliner, crut devoir profiter de ce moment pour avaler, à notre insçu, un purgatif ordinaire, dans la vue de hâter sa guérison. Le jour même la fièvre redoubla, elle fut suivie d'une nouvelle éruption, de l'assoupissement, du délire & de la mort : malgré tous nos secours, il expira entre mes bras.

L'épidémie de Forcalquier offre des détails intéressans , & bien propres non-seulement à développer la nature de la miliaire , & à déterminer son traitement , mais encore à éclairer sur le caractère primitif des fievres malignes , & sur la méthode qui leur convient. Ces maladies , effrayantes par leurs symptômes , sont peut-être disposées à céder à des moyens plus simples qu'on ne pense. Je puis du moins attester qu'à Forcalquier & à Lurs j'ai vu les symptômes les plus caractéristiques de la fièvre maligne , accumulés sur des malades , disparaître heureusement sans saignée , sans purgatif , sans sudorifiques , sans alexipharmques par le traitement simple que j'ai décrit. Je regrette que mon état ne me permette pas d'entrer dans ce détail , & je regrette encore plus que m. *Tournatori* , médecin plein de génie , de science & d'expérience , n'ait pas traité une matière si digne de ses lumières , & sur laquelle il n'auroit rien laissé à désirer.

Miliaire angineuse.

Sur la fin du mois d'avril 1773 , il parut à Oraison une fièvre miliaire d'une autre espèce. Voici quelle étoit sa marche : les malades se plaignoient , pendant

quelques jours, de douleurs vagues par tous les membres, & sur tout vers le col; ensuite ils étoient pris d'un frisson, de la fièvre & du mal de gosier; la difficulté d'avaler augmentant, obligeoit bientôt à recourir à la saignée qui, pratiquée une ou deux fois au bras, dissipoit ordinairement l'angine; quelques malades se trouvoient si bien après ce remède, qu'ils alloient à la promenade, mais ce calme étoit brusquement interrompu par le retour d'une fièvre violente, & de l'esquinancie: celle-ci cédoit, en tout ou en partie, à une nouvelle saignée, mais la fièvre persistoit, & dans la semaine elle faisoit éclore une éruption de miliaires rouges; quelques-uns des malades avoient les symptômes de la pleurésie, d'autres ceux de la dysenterie, & un plus grand nombre étoit attaqué d'aphthes: ceux-ci n'eurent point l'éruption miliaire, & cela me parut confirmer ce que j'ai lu quelque part, que les aphthes sont une miliaire avortée.

Le pouls étoit ordinairement développé, souple quelquefois, mol, plus souvent dur, mais grand; la langue étoit blanche ou jaunâtre; la bouche mauvaise; les malades avoient tous plus ou moins de propension à suer; tous avoient la tête pesante, engourdie, plusieurs délirèrent,

beaucoup devinrent sourds & eurent des parotides sur le déclin de la maladie : peu en moururent.

Le traitement, qui réussit, commençoit par une, deux, jusqu'à trois saignées faites dès le début de la maladie. On plaçoit ordinairement l'émétique en lavage dans l'intervalle des saignées ; les jours suivans, où la fièvre étoit la plus forte, & où l'éruption se manifestoit, étoient employés à donner abondamment des délayans, des adoucissans sous toute forme, de tisane, de bouillon, d'émulsion, de lavement. L'éruption étant faite, & la fièvre baissant après un ou deux jours, on donnoit un purgatif préparé avec les follicules de séné, infusées dans la décoction de tamarins avec le sel végétal, à prendre par verrées. Ce premier purgatif sembloit plus fatiguer les malades que les soulager ; mais un second & un troisième donnés à un ou à deux jours d'intervalle, & auxquels on ajoutoit la manne, amenoient ordinairement la convalescence qui étoit quelquefois longue, mais heureuse.

Dans le même temps la communauté de Lurs, village appartenant à m. l'évêque de Sisteron qui y fait sa résidence ordinaire, étoit affligée d'une épidémie analogue à celle qui avoit régné l'année

précédente à Forcalquier. Cette communauté eut recours à moi pour diriger le traitement ; je m'y employai pendant 21 jours, jusqu'à ce que, atteint moi-même de la contagion, je fus obligé de me retirer. Pendant mon séjour à Lurs il ne me fut pas difficile de m'appercevoir que la maladie n'étoit pas unique, & qu'on confondoit sous le nom d'épidémie trois maladies bien différentes. La première maladie qui avoit paru, & qui persistoit encore, étoit la rougeole ; la seconde étoit une fièvre miliaire semblable à celle de Forcalquier ; la troisième étoit une miliaire symptomatique analogue, moins par les symptômes que par sa nature, à celle que j'avois observée à Villeneuve. C'étoit une fièvre putride vermineuse, accompagnée d'éruption miliaire ; ces trois maux se ressembloient beaucoup par les symptômes du premier période, & par quelques-uns des périodes suivans : toutes trois présentoient une éruption de petites pustules que le premier coup-d'œil pouvoit faire confondre, & qu'on avoit assez souvent confondues. Je tâchai d'éviter cette méprise en m'assurant des signes qui, dès l'invasion du mal, distinguoient ces maladies l'une de l'autre ; & , par ce moyen, je parvins à appliquer dès le commencement, à chaque

362 MÉM. SUR LA FIEVRE
malade, le traitement convenable à l'es-
pece de sa maladie.

Je ne m'arrêterai pas à décrire ici ces
signes & le traitement, parce qu'on en
trouvera un détail suffisant dans le mé-
moire instructif que je dressai à la solli-
citation de mm. les consuls de Lurs: je
donnerai ce mémoire à la suite de celui-
ci. Il est plus facile d'appercevoir la dif-
férence des objets lorsqu'on les trouve
rapprochés sous le même point de vue,
parce que le contraste est d'autant plus
frappant que les objets sont plus voisins
les uns des autres. Aussi l'épidémie de
Lurs, en me présentant des miliaires de
différentes especes, servit plus à mon in-
struction que les miliaires sporadiques
& épidémiques que j'avois observées sépa-
rément dans des temps & des lieux éloi-
gués, & j'appris alors mieux que jamais,
à distinguer ces especes différentes. Mon
mémoire pour la communauté de Lurs,
roule principalement sur cette différence
qui decidoit celle du traitement.

CONSIDÉRATIONS

Pathologiques & Thérapeutiques.

L'observation m'ayant instruit que l'on
désigne par le nom de miliaires des ma-
ladies qui n'ont rien de commun entre

elles que l'éruption, qui d'ailleurs sont d'une nature toute différente, qui dépendent de causes bien opposées, & qui exigent un traitement dissemblable, je me suis convaincu combien il étoit essentiel pour la pratique de distinguer exactement telle miliaire de telle autre pour en former des especes différentes, & assigner à chacune le traitement qui lui convient. En conséquence j'ai vu par l'examen que j'ai fait des miliaires par moi observées, qu'elles se divisoient en trois especes primitives, & chacune de celles-ci en especes secondaires. J'ai lieu de penser que ces divisions & sous-divisions renfermeroient toutes les miliaires décrites par les auteurs, & qu'il ne s'agiroit que de les classer toutes à leur rang; mais ce travail exigeroit une tête & une main moins affoiblie que la mienne. Je m'en tiens à ce que j'ai vu.

PREMIERE ESPECE.

Miliaire essentielle.

Cette especè m'a été indiquée par l'épidémie de Forcalquier; je la retrouvai dans celle de Lurs; j'ai su aussi qu'elle avoit régné à Cruis, village situé entre Forcalquier & Lurs; mais n'ayant pu me rendre sur les lieux quand j'y fus appelé,

tout ce que j'ai pu en apprendre c'est que cette miliaire ressembloit, par les principaux symptômes, à celle de Forcalquier, & que les chirurgiens, instruits de la méthode qui avoit été suivie dans cette ville, y conformerent leur pratique qui fut heureuse.

La miliaire essentielle est l'espece de cette maladie la plus digne d'attention; on doit la regarder comme le prototype des autres especes, & c'est elle qui doit servir d'objet de comparaison pour apprécier le caractère des autres miliaires, selon qu'elles paroîtront avoir plus ou moins de rapport avec elle.

Je l'appelle *essentielle* parce qu'elle est une maladie réelle, aussi distincte par son essence & par sa cause des autres maladies exanthématiques, que le sont la petite-vérole & la rougeole. Celle-ci est la maladie avec laquelle la miliaire essentielle me paroît avoir le plus d'analogie dans son caractère, dans ses symptômes, dans son traitement. En effet, l'éruption miliaire, lorsqu'elle paroît, est très ressemblante à la rougeole commençante, & on ne l'en distingue bien que lorsque les pustules miliaires sont remplies d'une sérosité limpide qu'il n'est pas ordinaire d'appercevoir dans celle de la rougeole. L'une & l'autre éruption se

dissipe par desquamation, c'est - à - dire,
 que l'épiderme se détache en petites
 écailles farineuses; d'ailleurs le caractère
 de la fièvre, l'état du pouls même sont
 fort ressemblans dans l'une & l'autre ma-
 ladie. J'observerai encore que cette mi-
 liaire est autant contagieuse que le sont
 la rougeole & la petite-vérole : je pense
 même que, comme celle-ci, elle ne se
 propage que par la contagion ; que sa
 cause est un virus particulier, & que
 comme il est un virus variolique, un vi-
 rus rubéolique, il est aussi un virus mi-
 liaire qui se transmet des malades à ceux
 qui les approchent. Je suis autorisé à le
 croire par la manière dont cette maladie
 s'introduisit à Forcalquier, & de - là à
 Fontienne & à Cruis. Une piémontoise,
 attaquée de la miliaire dont elle avoit ap-
 porté le germe d'un pays où elle étoit
 épidémique, reçut un asyle dans l'hôpital
 de Forcalquier, & elle fut comme l'é-
 tincelle qui produit un incendie. De l'hô-
 pital la maladie se répandit dans la
 ville; peu des personnes qui approche-
 rent les malades en furent exemptes.
 Un paysan de Fontienne accourt au se-
 cours de sa mere malade de la miliaire
 à Forcalquier; de retour chez lui, il est
 pris de la maladie, & meurt en quatre
 jours; le curé qui l'a confessé est attaqué

du même mal au retour du convoi, & dans trois jours il expire. La promptitude de ces morts ne donna pas le temps à la contagion de se communiquer; mais la servante du curé défunt s'étant retirée à Cruis, ne rarda pas à effuyer la miliaire qui, se communiquant des uns aux autres, devint fort répandue. Cette marche de la miliaire n'est-elle pas la même que tient le virus de la petite-vérole & de la rougeole pour se propager par la communication? & ne nous indique-t-elle pas, qu'ainsi que ces deux maladies, la miliaire essentielle est causée par un virus particulier qui des malades va infecter les sains? Ne cherchons donc point à inculper l'intempérance des saisons, la nature du climat, la situation des pays, la qualité des alimens, &c. . . Toutes ces causes évidentes peuvent bien rendre les épidémies miliaires plus ou moins répandues, plus ou moins dangereuses; mais, à ce que je pense, elles ne sauroient suffire à les produire, non plus que les épidémies de petite-vérole & rougeole dont on ne peut attribuer l'origine ni à l'état météorologique du ciel, ni à la situation des pays. Quoi qu'il en soit, il est certain que le local de Forcalquier & de Lurs, & le caractère des saisons actuelles & antécédentes,

n'ont pas paru propres à influer à la production de l'épidémie qui y régna. L'un & l'autre pays, par leur situation sur le sommet d'une haute montagne qui n'est dominée d'aucun côté, est exposée à l'abord de tous les vents dont le concours est bien propre à purifier l'atmosphère le plus infect : aussi l'air de ces pays est-il très pur & très salubre. La nourriture des habitans fort saine, un pain fait avec du seigle & du méteil excellent en fait la base, & un vin point frêlé en est l'assaisonnement. Les saisons d'ailleurs avoient été des plus tempérées, & l'on n'auroit pas soupçonné d'avance que sous le ciel le plus beau & le plus pur, il régneroit une maladie qui répandroit la contagion & la désolation. J'observerai cependant que, pendant la durée de l'épidémie, étant survenu à différentes fois des pluies suivies de jours fort chauds, la maladie, chaque fois, parut reprendre plus d'activité & de malignité : voilà toute l'influence que la température de l'air m'a paru avoir dans cette maladie.

J'ai fait le tableau de la miliaire essentielle en traçant celui de l'épidémie de Forcalquier ; j'ai indiqué les signes diagnostics qui la caractérisent : je renvoie à ce que j'en ai dit. On verra que cette maladie, dans son cours, se présenta sous

trois aspects différens ; & cela m'a donné lieu de reconnoître dans la miliaire essentielle trois différences notables ou trois degrés qui établissent trois espèces secondaires de cette miliaire.

La première de ces sous-espèces a pour symptôme dominant une moiteur continuelle qui se change de temps en temps en sueur. Cette sueur est toujours précédée d'un angoisse semblable, quoique moindre, à celle qui devance l'éruption miliaire ; mais cette éruption n'a pas lieu dans ces maladies : cette espèce est la plus bénigne ; les malades , quelquefois , ne gardoient pas le lit , pas même la chambre ni la maison. C'est ici une véritable fièvre *élodès*, vraiment digne du nom de suette : mais pour la distinguer de la suette des Anglois, *sudor anglicus*, & de la suette des Picards, je l'appelle *suette de Forcalquier*.

La 2^e est la miliaire proprement dite, dont l'éruption est le symptôme le plus remarquable ; je l'appelle *miliaire simple*, parce qu'elle ne paroît accompagnée que des symptômes familiers à cette fièvre.

La 3^e est celle où des symptômes insolites & étrangers donnent à la miliaire essentielle une marche irrégulière & extraordinaire ; je la désigne par le nom de *miliaire anormale protéiforme*.

Ces trois différences ont été exactement distinguées dans la description de la miliaire de Forcalquier ; mais néanmoins elles ne sont foncièrement que la même maladie, & exigent à-peu-près les mêmes remèdes. Les humectans & les adoucissans font la base du traitement ; les purgatifs, les sudorifiques, les alexitères, tous médicamens échauffans, en sont exclus. On omet la saignée pour l'ordinaire ; il est cependant des cas où elle paroît devoir être utile : les vésicatoires sont les seuls remèdes actifs qui soient favorables. Ils sont même, dans les cas graves, le secours le plus efficace, si l'on y a recours de bonne heure.

De tout ce que j'ai dit sur la miliaire essentielle, je puis extraire les propositions suivantes, comme autant de corollaires.

1°. La miliaire essentielle est une maladie indépendante de toute autre, & absolument distincte, par sa nature, & par sa cause, des autres fièvres exanthématiques.

2°. La cause est un virus singulier qui se communique par voie de contagion, comme celui de la petite-vérole & de la rougeole.

3°. L'air, les alimens, &c. & les autres causes semblables ne sauroient pro-

duire cette miliaire, non plus que la petite-vérole & la rougeole.

4°. Il est encore mieux prouvé, par l'épidémie de Forcalquier, que cette miliaire n'est pas le produit d'un traitement échauffant auquel le célèbre *de Haen* attribuoit toutes les miliaires; plus de 1400 malades traités par la méthode la plus douce, la plus humectante, la plus rafraîchissante, qui presque tous ont eu l'éruption miliaire, sont autant de témoins qui déposent contre le sentiment de *m. de Haen*.

5°. L'éruption miliaire, que *m. de Haen* soutient être toujours une éruption symptomatique, est réellement critique dans la miliaire essentielle; ou, pour parler avec plus de justesse, elle est semi-critique. Toujours précédée des symptômes orageux, toujours elle a paru suivie de la cessation de ces symptômes; mais la fièvre, au lieu de disparaître totalement comme elle fait dans les éruptions pleinement critiques, & ainsi qu'il arrive dans l'éruption des petites-véroles bénignes ou inoculées, diminue seulement, tantôt plus, tantôt moins, lors de l'éruption de cette miliaire: c'est ainsi que nous voyons l'éruption de la rougeole procurer un calme notable, une diminution considé-

nable de la fièvre, mais n'être presque jamais suivie d'une apyrexie totale.

6°. Enfin, ce qui est le point capital & le plus important, c'est que le traitement convenable, le seul convenable à la miliaire essentielle, est la méthode adoucissante, humectante, tel qu'on doit le suivre dans les rougeoles ordinaires.

Le reste pour le journal prochain.

EXTRAIT du prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenu le premier mars 1779.

LES observations communiquées à la faculté, dans cette assemblée, offrent le tableau suivant des maladies plus généralement répandues pendant le mois de février.

Maux de tête avec élancement dans différens points du péricrâne, & douleur au toucher.

Enchiffrement, ou ce qu'on appelle vulgairement rhume de cerveau.

Ophthalmies dont quelques-unes se terminoient par de petits abcès entre les lames de la cornée, & d'autres étoient accompagnées de rougeur & gonflement douloureux des paupières.

Maux de gorge, extinction de voix, avec crachats d'une pituite épaisse sans gonflement des amygdales, excepté chez les enfans; mais le voile

du palais, ses piliers & la luette étoient d'un rouge vif, & presque tirant sur le bleu.

Toux opiniâtre sans douleur de côté, excepté aux attaches du diaphragme, crachats lymphatiques, abondans; chez quelques-uns elle a été accompagnée de maux de tête, de douleurs vives, soit d'un côté, soit de l'autre de la poitrine, mais plus ordinairement vagues. Quelques-uns ont craché le sang bien mêlé avec les crachats; d'autres, pur.

Douleurs d'entrailles, coliques suivies d'évacuations abondantes presque aqueuses, mais âcres; quelques-uns de ces dévoiemens n'ont duré que trois jours, & ont cessé après une sueur douce, mais abondante.

Rhumatismes aigus & opiniâtres.

Erysipeles qui occupoient particulièrement la face, sans s'étendre sur le cuir chevelu.

Ces maladies, qui se sont succédées dans plusieurs sujets, lorsque la première attaque n'a pas été bien traitée, ont été jugées dépendre toutes d'une affection catarrhale, qui produisoit différens effets, suivant les parties où l'humeur s'arrêtoit. Le traitement n'a pu recevoir de variations qu'à raison de la constitution des sujets & des parties affectées. Ainsi il y a eu des malades que l'on a été obligé de saigner même plusieurs fois, & d'autres qui n'ont pas eu besoin de ce remède. En général les délayans adoucissans, & légèrement diaphorétiques ont eu le plus grand succès. La perfection de la cure a exigé, sur la fin, des purgatifs doux.

Ou a aussi remarqué beaucoup de rougeoles & de fièvres scarlatines, non - seulement parmi les enfans, mais parmi les personnes adultes, & même parmi quelques vieillards. La marche de celle-ci a été communément fort lente, entrecoupée, & a fatigué les malades par le retour des symptômes qui précèdent l'éruption : on a été obligé d'en saigner quelques-uns. Les pédiluves & les bains de vapeurs ont décidé ou ramené l'éruption chez plusieurs, pourvu qu'ils joignissent, à ces moyens externes, des boissons abondantes.

M. *Lezurier* a rapporté plusieurs observations d'épuisement de sang, survenu à des enfans en qui l'humeur de la rougeole s'étoit portée sur les voies urinaires. Cet accident effrayant a cédé à l'usage des diurétiques mucilagineux.

On a observé quelques fièvres intermittentes, d'autres continues avec pesanteur de tête, & quelques fièvres malignes. Ces maladies, que l'on doit classer parmi celles du printemps, ont devancé le retour de cette saison ; mais elles en ont présenté les caractères, & ont dû être traitées de même.

M. *de Montabourg* a lu des observations sur les maladies qui ont régné à Paris pendant le cours de l'automne de 1778.

M. *Duhaume* a lu des observations sur les maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de février 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. FÉVRIER 1779.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	-0, 8	3, 3	2, 0	28 4, 9	28 4, 6	28 4, 8
2	2, 2	4, 0	3, 0	28 4, 7	28 4, 4	28 4, 4
3	2, 5	4, 4	4, 0	28 4, 0	28 3, 4	28 2, 10
4	5, 1	6, 8	6, 0	28 2, 2	28 2, 0	28 2, 0
5	5, 8	8, 5	7, 0	28 2, 0	28 2, 0	28 2, 7
6	6, 0	9, 0	6, 6	28 3, 2	28 3, 2	28 3, 10
7	6, 6	9, 2	7, 8	28 4, 0	28 4, 0	28 4, 6
8	6, 8	9, 0	8, 0	28 4, 4	28 4, 1	28 3, 11
9	5, 4	6, 9	6, 0	28 3, 0	28 2, 0	28 1, 8
10	4, 0	7, 4	5, 8	28 1, 10	28 2, 0	28 2, 6
11	3, 3	10, 2	5, 0	28 2, 4	28 1, 4	28 0, 8
12	3, 1	8, 2	6, 1	27 11, 7	27 11, 4	28 0, 2
13	4, 0	8, 7	7, 0	28 1, 3	28 1, 4	28 1, 4
14	6, 0	7, 1	6, 0	28 1, 6	28 2, 4	28 4, 0
15	1, 9	4, 5	4, 0	28 5, 5	28 5, 5	28 5, 6
16	0, 9	8, 6	7, 3	28 5, 0	28 5, 0	28 5, 9
17	6, 0	11, 6	9, 0	28 6, 2	28 6, 5	28 6, 5
18	4, 9	9, 5	6, 0	28 6, 1	28 5, 2	28 5, 0
19	1, 5	8, 0	6, 0	28 4, 10	28 5, 4	28 5, 8
20	2, 0	9, 5	5, 5	28 5, 6	28 5, 0	28 4, 7
21	4, 0	9, 0	3, 7	28 4, 0	28 3, 3	28 3, 3
22	0, 8	3, 5	2, 0	28 2, 10	28 2, 10	28 2, 8
23	0, 5	8, 5	5, 5	28 1, 10	28 1, 4	28 1, 4
24	2, 0	8, 2	4, 0	28 2, 0	28 2, 5	28 2, 9
25	1, 6	7, 0	4, 0	28 2, 10	28 2, 10	28 2, 10
26	1, 0	10, 0	8, 0	28 3, 0	28 3, 2	28 4, 0
27	2, 8	11, 6	9, 3	28 5, 0	28 5, 7	28 5, 8
28	4, 8	11, 0	7, 8	28 4, 9	28 3, 11	28 3, 5

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N. & S-E. nuag. brouil. gr. v.	N. & S-E. couv. brouillards.	N. & S-E. couv. brouillards.
2	N. & S-E. couv. brouillards.	N. & S-E. cou- vert.	N. & S-E. cou- vert.
3	O. <i>idem.</i> pluie.	O. <i>idem.</i> pluie.	O. <i>idem.</i> pluie.
4	O. couv. pluie.	N-O. couv. bruin.	O. c. très humid.
5	O. couv. v. pluie.	O. couv. vent.	O. couvert.
6	O. couvert.	O. couvert.	O. <i>idem.</i>
7	O. <i>id.</i> tems hum.	O. <i>id.</i> tems hum.	N-O. <i>id.</i> tr. hum.
8	N-O. <i>idem.</i>	N-E. & N-O. <i>id.</i>	N. <i>idem.</i>
9	E. couvert.	E. couvert.	E. couvert.
10	E. <i>idem.</i> brouill.	S-O. & S. <i>id.</i> pl.	O. <i>idem.</i>
11	S-E. & S-O. beau.	S. beau.	S. beau, <i>aur. bor.</i>
12	S. nuages.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. beau.
13	S-O. c. brouil. v.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. couvert.
14	S. couv. pluie.	S-O. couvert.	S-O. beau, hum.
15	E. & S. c. brouil.	S-O. couv. brouil.	S-O. couv. bruin. & <i>aur. bor.</i>
16	E. & S. <i>idem.</i>	S-O. couv. doux.	S-O. couv. doux.
17	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
18	E. & S. beau, br.	S-E. beau, doux.	S. beau, doux.
19	N. & S. <i>idem.</i>	N-E. & S. <i>idem.</i>	N. & N-E. <i>idem.</i>
20	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
21	E. <i>idem.</i>	S. & E. <i>id.</i> brouil.	S-O. couv. brouil.
22	S-O. & S. couvert, brouillards.	N. & S. couvert, brouillards.	N. & S. <i>idem.</i>
23	E. & S. beau, brouillards.	E. beau, brouil- lards.	E. beau, brouil- lards.
24	S-O. couv. brouil. brûine.	S. beau.	S. couvert.
25	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	E. beau.
26	E. beau, brouill.	E. <i>idem.</i> brouill.	E. <i>idem.</i>
27	N-E. & E. <i>idem.</i>	N. & E. be. doux.	E. <i>idem.</i> doux.
28	E. beau, doux.	E. <i>idem.</i> chaud.	E. <i>idem.</i> chaud.

376 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 11, 6 deg. les 17 & 27

Moindre degré de chaleur . . -0, 8 le 1^{er}

Chaleur moyenne . . . 5, 5 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure 28 6, 5 le 17

Moindre élévat. du Mercure . . . 27 11, 4 le 12

Elévation moyenne . . . 28 p. 3, 5 *

Nombre de jours de Beau 9

de Couvert . . . 15

de Nuages . . . 4

de Vent 1

de Tonnerre . . . 0

de Brouillard. . 18

de Pluie 5

Quantité de Pluie 5, 10 lignes.

D'Evaporation 10, 0

Différence 4, 2

Le vent a soufflé du N. 4 fois.

N.-E. 2

N.-O. 1

S. 7

S.-E. 2

S.-O. 6

E. 8

O. 5

Température: douce, très agréable, & humide à cause des brouillards fréquens & épais. Les productions de la terre étoient fort avancées.

MALADIES: Celles des mois précédens ont continué dans nos environs; nous n'en avons point eu ici.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1 mars 1779.

* C'est peut-être la plus grande élévation moyenne du mois qu'on ait jamais observée. Il est rare que le baromètre se soutienne aussi constamment élevé qu'il l'est depuis deux mois. Les grandes élévations du mercure concourent ordinairement avec les temps de brouillards. On sait qu'ils ont été fréquens & épais depuis deux mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois
de février 1779.*

LA douce température de l'air , pendant tout le cours de ce mois , a donné du relâche aux rhumés & aux fluxions de poitrine qui avoient sévi dans le mois précédent : peu de personnes aussi ont été attaquées de la fièvre catarrheuse. Nous n'avons guère eu , dans nos hôpitaux , que des suites de ces maladies , qui étoient la pulmonie ou un état de phthisie fort avancée.

Nous avons eu cependant vers la fin du mois , & notamment dans la garnison , des crachemens de sang , & quelques péripneumonies , effets du brouillard & des nuits froides. C'est encore aux brouillards que nous devons , sans doute , rapporter la cause des pesanteurs de tête , qui ont été très communes dans ce mois , & des atteintes d'apoplexie assez nombreuses : on a employé avec succès , pour la cure de ces maladies , la saignée répétée selon les circonstances , & suivie des laxatifs anti-phlogistiques.

La fièvre tierce & la fièvre quarte persistoient , sur tout parmi les soldats & les bas-officiers de la garnison : elles avoient même dégénéré en fièvre double-tierce & double-quarte.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Nouvelle methode pour extraire la pierre de la vessie urinaire pardeffus le pubis , qu'on nomme vulgairement le haut appareil dans l'un & l'autre sexe , sans le secours d'aucun fluide retenu ni forcé de la vessie , suivie de l'analyse des expériences de l'académie royale de chirurgie de Paris , sur l'extraction de la pierre de la vessie urinaire de l'homme pardeffous le pubis ; avec figures en taille-douce. A Bruxelles ; & se trouve à Paris chez d'Houry , imprimeur-libraire de monseigneur le duc d'Orléans , & de monseigneur le duc de Chartres , rue de la Vieille-Bouclerie , 1779 , in-12 de 288 pages. Prix 3 liv. broché , & 3 liv. 12 sols relié.

Les succès du frere Cosme invitent à la lecture de ses ouvrages ; celui que nous annonçons ne mérite pas moins d'être recherché que les précédens , & ce seroit en vain que nous essaierions d'entretenir nos lecteurs de la méthode que le frere Cosme vient de publier. Pour s'en former une idée juste , il faut avoir la gravure des instrumens sous les yeux.

*Urban frederich benediç BRUCKMANNS ,
gesamlete und eigene beyträge , &c.*

c'est-à-dire, *dissertation sur les pierres précieuses* ; par m. BRUCKMANN, docteur en médecine, médecin de S. A. monseigneur le duc de Brunswick. *A Brunswick*, in-8°. 1778.

C'est un supplément à un ouvrage sur le même sujet, qui parut avec beaucoup de succès la première fois, & dont l'auteur donna la seconde édition en 1773.

Discours sur la véritable gloire du chirurgien, prononcé aux écoles de médecine, pour l'ouverture solennelle des écoles de chirurgie, le 29 novembre 1778 ; par m. ETIENNE GROSSIN DU HAUME, docteur-régent & ancien professeur des instituts de médecine en l'université de Paris, professeur actuel de chirurgie française ; & médecin de l'hôtel-dieu. *A Paris*, chez d'Houry, imprimeur-libraire de monseigneur le duc d'Orléans, rue de la Bouclerie, 1779.

Domestic medicine ; or a treatise on the prevention and cure of diseases by regimen and simples medicines. With an appendix containing a dispensatory for the use of private practitioners. By WILLIAM BUCHAN, M. D. fellow

of the royal college of physicians Edinburgh. The sixth edition, corrected: to which is now added a complete index. London: printed for W. Strahan; T. Cadell in the strand; and. J. Balfour, and W. Creech, at Edinburgh, 1779. (in-8°. Le titre, l'épître dédicat. la préf. l'introduit. la table des chap. contiennent 32 pages. Il y en a 765 pour l'ouvrage & une appendix. La table des matieres, à deux colonnes, termine le volume; elle est de 12 pages non chiffrées).

Cette sixieme édition de l'ouvrage de m. *Buchan*, faite six ans seulement après la premiere, prouve le cas qu'on en fait en Angleterre; cette derniere édition a été tirée à trois mille, & les précédentes à deux mille. Au reste cette sixieme est dédiée, ainsi que les autres, au célèbre m. *Pringle*, par la même épître.

On fait que cet ouvrage a été traduit en françois par m. *Duplanil*, médecin de monseigneur le comte d'Artois, (5 vol. in-12. Paris, *Desprez*, 1775, 1776, 1778). Mais comme il paroît que plusieurs personnes, qui ont fait l'acquisition des trois premiers volumes, n'ont point encore pris les tomes 4 & 5, le sieur *Desprez* supplie ces messieurs de vouloir bien les retirer.

Voyez d'ailleurs ce que nous avons dit, journal de juillet 1778, pag. 84.

A V I S.

I.

LE dépôt des nouvelles eaux de Passy, placé chez m. *Ladmiral*, rue du Cœur-volant, faux-bourg Saint-Germain, & devenu vacant par sa mort, est transféré, du premier mars 1779, très près du même endroit chez m. *Croharé*, apothicaire de monseigneur le comte d'Artois, au coin des rues des Cordeliers & de l'ancienne comédie française.

N. B. Il s'est établi, le jour même du changement de bureau, un dépôt d'eaux minérales à la place de l'ancien que quittoient les nouvelles eaux ; mais on n'y débite que des anciennes eaux.

Le dépôt des nouvelles eaux, établi chez m. *Cadet*, apothicaire, rue Saint Honoré, subsiste toujours : & celui de m. *Croharé* & le sien, sont les seuls où l'on débite à Paris des nouvelles eaux minérales de Passy.

I. I.

M. de *Harsu* vient de nous adresser un assez long *prospectus* d'un ouvrage qu'il désire imprimer, sur la manière de préparer l'aimant, & sur les effets merveilleux qu'il a produits, en palliant & en guérissant des maladies rebelles aux autres remèdes. On souscrit (en payant 6 liv. d'avance, & 6 liv. en recevant l'ouvrage), chez les principaux libraires de l'Europe, & notamment à Genève chez m. *Duvillard* père, au bureau d'avis ; chez m. *Duvillard* fils, & *Nouffer*, libraires.

Les vues de m. de *Harsu* paroissent bien louables ; mais nous devons avertir nos lecteurs que

m. de Harfu est un partisan décidé de m. Mesmer, & que si l'ouvrage proposé se ressent du *prospectus*, il sera écrit avec enthousiasme.

Nous sommes bien éloignés de disconvenir que le magnétisme, l'électricité & l'air fixe ne puissent être appliqués avec avantage au corps humain, mais nous savons aussi qu'on se hasarde souvent de produire des observations bien singulières & uniques, & que les médecins n'en sauroient plus trouver d'exemples. C'est pour ces raisons que nous avons supprimé plusieurs écrits qui nous ont été adressés pour les insérer dans notre journal. Nous nous empresserons en revanche à publier les observations authentiques, faites pour éclairer & non pour éblouir.

I I I.

Avant que nous fussions chargés du *journal de médecine*, la plupart des livres nouveaux n'étoient annoncés que par leurs titres. Nous avons cru, en les annonçant, devoir y ajouter une notice; ce plan a été suivi durant les années 1777 & 1778, de manière cependant qu'on compte pour chacune de ces années autant d'annonces d'ouvrages que dans les années précédentes. Mais comme plusieurs de nos souscripteurs souhaitent connoître tout ce qui paroît sur les différentes branches de la médecine, nous nous faisons un devoir de répondre à leur desir; ainsi nous indiquerons, à la fin des nouvelles littéraires, les écrits récemment imprimés aussi-tôt qu'ils seront venus à notre connoissance, nous réservant néanmoins de revenir sur ceux qui mériteront une attention particulière.

Faute à corriger,

JOURNAL DE MARS, pag. 274, ligne 5;
incontinence, lisez inclémence.

TABLE DU MOIS D'AVRIL 1779.	
EXTRAIT. Antonii DE HAEN... rationis medendi continuatæ tom. II. & tractatus de miraculis.	page 289
Observation d'une tympanite abdominale; par m. DUSSEAUX. chir.	308
Obs. sur une inflammat. & suppuration cutanées, par m. LECONTE DE PRÉVAL, méd.	315
Obs. sur les feuilles de figuier d'Inde, contre la goutte; par m. PAULLE, chir.	321
Lettre de m. BALME, méd. à m. BONNEL DE LA BRAGERESSE, pere, méd. sur l'inocula- tion.	327
Remarques sur les maladies vénériennes, &c.; par m. NOEL, chir.	333
Consultations pour m. BOUTEILLE, méd.	340
Extrait d'une consultation de m. SUMEIRE, méd. pour le même.	341
Consultation pour le même; par m. MARET, méd.	342
Suite du mémoire sur la fièvre miliaire; par m. BOUTEILLE, méd.	351
(Le commencement de ce mémoire se trouve, journal de mars, pag. 259).	
Extrait du prima mensis de la faculté de Paris, premier mars 1779.	371
Observat. météorol. faites à Montmorenci.	374
Observations météorologiques faites à Lille.	377
Maladies qui ont régné à Lille.	378
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Livres nouveaux.	379
Avis.	382

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois
d'avril 1779. A Paris, ce 24 mars 1779.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1779.

PREMIER EXTRAIT.

*NOUVEAUX ÉLÉMENTS de la science
de l'homme; par m. BARTHEZ,
chancelier de l'université de médecine
de Montpellier, membre des sociétés
royales des sciences de Montpellier, &
de médecine de Paris, censeur royal.*
TOME PREMIER. *A Montpellier, chez
Jean Martel aîné, imprimeur ordinaire
du roi & des états, 1778, avec appro-
bation & privilege du roi.*

« QUELQU'IMPORTANTE que soit la
science de l'homme, ceux qui l'ont cul-
Tome LI. Bb

tivée profondément sont forcés de reconnoître qu'elle a fait peu de progrès jusqu'à présent, même beaucoup moins à proportion que n'en ont fait d'autres sciences utiles ».

« La cause de ce peu de progrès paroît être, à m. *Barthez*, qu'on a négligé dans l'étude de l'homme les regles fondamentales de la vraie méthode de philosopher, & il se propose de donner dans cet ouvrage un essai de la forme nouvelle que doit prendre la physiologie ou la science de la nature humaine ».

« Dans la philosophie naturelle on ne peut connoître d'autres causes que celles que le calcul de l'expérience a découvertes dans la succession des phénomènes, & ces loix ne sont point des causes productrices », puisqu'il est possible que deux puissances de nature diverse produisent des effets qui soient sensiblement de même genre. Ainsi le même mouvement peut être l'effet immédiat de l'action d'une cause matérielle, ou d'une intelligence, &c. ».

« Dans le cours de cet ouvrage, dit m. *Barthez*, je ne m'arrêterai presque jamais à combattre les opinions que je crois erronées des auteurs des différentes sectes. Si ma doctrine est fondée, elle suffira pour les réfuter, d'autant qu'elle diffère

DE LA SCIENCE DE L'HOMME. 387
essentiellement, sur les points les plus importants de la physiologie, de toutes les doctrines connues jusqu'à ce jour.

M. Barthez cherche ensuite à prouver la conformité de la doctrine de son ouvrage aux vrais principes de la méthode de philosopher. Voici la filiation de ses idées, & son plan.

« Le sujet principal des recherches dans la science de l'homme, doit être la connoissance des loix du principe de vie ».

Première définition.

« Ce principe de vie est la cause expérimentale la plus générale, ou de l'ordre le plus élevé, que nous présente les phénomènes de la santé & des maladies ».

« On doit se réduire à un scepticisme invincible sur la nature du principe de vie dans l'homme ».

« Toutes les connoissances relatives à la mécanique du corps humain, ou à la métaphysique de l'âme, ne peuvent avoir aucune application aux objets qui vont être traités. Ces objets sont les forces du principe vital de l'homme, leurs communications ou sympathies, leur réunion en système, leurs modifications distinctives dans les tempéramens & les âges, & leur extinction à la mort ».

Après avoir enfin annoncé que « le

renouvellement qui est nécessaire dans la physiologie doit avoir les plus grandes influences sur le perfectionnement de la médecine pratique », & s'être promis de voir cette perfection naître de sa doctrine, m. *Barthez* commence ainsi la première partie de son ouvrage :

« Je donne le nom de principes aux causes expérimentales des phénomènes du mouvement & de la vie ».

Seconde définition.

« Ainsi j'appelle principe vital de l'homme la cause qui *produit* tous les phénomènes de la vie dans le corps humain ».

« Les principes de vie ne diffèrent des principes du mouvement qu'en ce que les premiers excitent & modifient, suivant des loix beaucoup plus compliquées, l'action des parties de la matière ».

« Les principes de vie, dans le règne végétal, semblent être analogues à ceux du règne animal ».

« Des principes de vie végétale & de vie animale peuvent co-exister dans des parties d'un même tout ».

« Le principe vital de l'homme est, sans doute, intimement uni à son intel-

« Les plus fortes probabilités semblent dire que le principe vital est un être distinct & non une simple modification du corps qu'il anime ».

« Pour mieux connoître les forces de ce principe , il faut les considérer séparément des affections de l'ame pensante , & de celles du corps simplement organisé ».

M. *Barthez* trace ensuite l'histoire des différentes opinions des philosophes & des médecins sur la nature du principe vital.

« Les effets sensibles de l'air & du vent ont fait imaginer que l'être invisible qui donnoit le mouvement & la vie à chaque animal, & qui s'évanouissoit à la mort, étoit une substance aérienne. On fait que l'esprit, même celui de Dieu, a le nom de souffle dans la langue hébraïque, & dans beaucoup d'autres ».

Une semblable association d'idées fit croire à d'autres hommes que l'ame étoit de la nature du feu élémentaire; *Hippocrate* fut de ce sentiment, *Héraclite* a combiné cette opinion avec la précédente.

Parmi les philosophes & les médecins *Aristote* & *Descartes*, & leurs seuls sectateurs, n'ont admis dans l'homme que le corps & l'ame; tous les autres ont cru

que le principe de la vie est dans l'homme un être distinct & de l'une & de l'autre, *Pythagore*, *Platon*, les *Stoïciens*, *Marc-Aurele*, &c., furent de ce sentiment.

« Il ne paroît pas douteux que *S. Paul* n'ait distingué dans l'homme, de même que *Marc-Aurele*, le corps, l'ame pensante, & l'esprit de vie; & il est probable qu'il a distingué l'esprit vital comme une substance différente de l'ame ».

A la tête des modernes qui ont adopté cette opinion, m. *Barthez* cite *Bacon*, *Leibnitz*, *Gassendy*, *Brunus*, *Cudworth*, &c. « *Vanhelmont* est de tous les modernes celui qui a le plus développé les phénomènes qui annoncent dans l'homme un principe de vie distinct du corps & de l'ame pensante, & néanmoins doué de sentiment & de perception ». Mais, ajoute aussitôt m. *Barthez*, ce grand chymiste « avoue que dans ses recherches qui lui sembloient les plus heureuses, il avoit été entraîné par des méditations approchantes du délire ».

Le texte ajouté au bas de la page est encore plus expressif: « *Fateor, me plus profecisse per imagines, figuras, & visiones phantasiæ somniales; quàm per rationis discursus.* Helmont, *cap. de renovatione scient.* ».

Enfin m. *Barthez* examine quelle est la

DE LA SCIENCE DE L'HOMME. 391
nature du principe vital de l'homme, & nous développe ses idées.

« On ne peut donner que des assertions négatives & des conjectures sur la nature du principal vital de l'homme ».

« Ce principe doit être conçu par des idées entièrement distinctes de celles que l'on a des attributs du corps & de l'ame ».

L'étendue & l'inertie de la matière, l'une exclusive de toute perception, & l'autre de tout mouvement spontané, fournissent à l'auteur deux raisons suffisantes pour assurer que le principe vital ne peut être un corps; & il s'appuie de l'autorité de *Stahl* & de ceux qui ont suivi sa doctrine. Ce principe ne peut être conçu comme faculté de l'ame; car, 1^o. « l'ame n'a point ce sentiment intérieur que *Locke* dit être la caractéristique nécessaire de ses opérations, lorsque le principe vital produit dans l'homme tous les mouvemens nécessaires à la vie; en un mot ce principe est sans volonté, sans prévoyance, sans liberté ».

2^o. « L'ame est un être simple; or cette simplicité paroît impossible à concilier avec la multiplicité immense de mouvemens & de sentimens qui existent dans l'homme à chaque instant de la vie; & avec les contradictions des deux ames

392 NOUVEAUX ÉLÉMENTS
ou principes divers que l'homme trouve
souvent en lui-même ».

Après avoir cité *S. Paul, Racine & Gassendi*, m. *Barthez* dit que ce dernier
« a cru qu'une seule *personne* peut être
formée de deux principes sentans, l'un
simple & l'autre étendu, qui peuvent
avoir en même temps des sentimens di-
vers, & même opposés. Cependant, con-
inue m. *Barthez*, cette proposition ren-
ferme une contradiction manifeste sui-
vant m. l'abbé *de Condillac*; ce qui me
paroît être un exemple remarquable de
l'incertitude de l'évidence dans les opi-
nions métaphysiques ».

Il reste à rechercher s'il est plus vrai-
semblable que le principe vital soit une
substance ou simplement une modalité de
l'homme vivant. Pourquoi m. *Barthez*
répond : « Il est douteux si le principe
vital de l'homme existe par lui-même
ou seulement autant qu'il est uni au
corps humain dont il est la faculté vi-
tale & générative ».

Les probabilités qui entraînent l'au-
teur à suivre l'opinion de ceux qui croient
le principe vital un être distinct « nais-
sent de divers phénomènes, des formes
que le principe de vie de chaque animal
produit dans la génération; & d'autres

faits généraux qui suivent : 1°. le principe de vie veut être détruit sans aucune altération sensible dans l'intégrité & dans les conditions physiques des organes. Réciproquement il survit long-temps à des lésions très considérables des organes les plus essentiels ».

2°. « Dans des états violens de danger ou d'irritation, le principe vital imprime au corps des mouvemens automatiques — des mouvemens qui le précipitent vers un objet de terreur (comme est l'attraction de la belette par le crapaud, des oiseaux par le serpent à sonnettes, &c.) ».

3°. « Une sorte d'harmonie préétablie entre le principe vital & le corps qu'il anime, fait que le principe essaie dans les diverses espèces d'animaux des mouvemens relatifs à des organes *qui n'existent point encore*, ou dont la formation est trop imparfaite ».

Le jeune oiseau qui, éclos loin de la mere, s'essaie cependant à voler, le jeune veau qui « fait effort *comme* pour frapper des cornes même avant qu'elles ne soient nées, &c. », sont des exemples apportés en preuve.

4°. « A la naissance de ses appétits chaque animal est doué, par son principe de vie, *de manière à en chercher les objets*,

& à les choisir lorsqu'ils se présentent ; « témoin ce chevreau dont parle *Galien*, & qui, tiré du ventre de sa mere, sçut choisir le cytise entre divers alimens qu'on lui présenta ».

Enfin « on peut regarder comme aussi étrangères à l'organisation du corps, qu'à la prévoyance de l'ame, diverses opérations de l'instinct, qui est la raison commune des individus de chaque espece ».

Voilà donc, selon m. *Barthez*, « de nombreuses probabilités en faveur de l'opinion qui fait du principe vital un être séparé de l'ame & du corps ». Cependant en nous avertissant que les expressions présenteront ce principe comme un être distinct, il consent qu'on y substitue la notion qu'on peut s'en faire comme d'une simple faculté vitale du corps humain.

Troisième définition.

« Mais on peut demander encore, qu'est-ce donc que le principe vital de l'homme ? C'est un être dont on voit l'unité & les parties, & dont on ignore la maniere d'exister, quoique son existence soit manifestée par un nombre infini de faits ».

Suivons m. *Barthez* dans ses recherches sur les forces, les fonctions & les affections de ce principe vital inconnu.

« Aucun sentiment ne peut avoir lieu dans le corps vivant que par l'opération des forces, qui exerce le principe de la vie ; — la sensibilité est une force active, & non un état passif de ce principe. — Mais l'idée du sentiment n'a rien de commun avec l'idée du mouvement ; — il faut (donc) distinguer dans le principe vital les forces sensitives d'avec les forces motrices, parce que ces deux sortes de forces produisent des effets entièrement dissemblables ».

« Les forces sensitives du principe vital dans chaque organe, peuvent être puissamment modifiées par les effets des grandes variations des forces motrices ».

« Les forces sensitives ont sur les forces motrices une influence qui paroît être la *seule* cause déterminante de l'action des forces motrices des organes, lorsqu'elles sont sollicitées par des causes extérieures ».

En effet, dans les membres récemment extirpés, « il est facile de voir qu'ils conservent une partie du principe de la vie qui animoit tout le corps de l'animal & cette partie, lorsque ces membres sont irrités, se détermine à les mouvoir par le sentiment qu'elle a de cette irritation » ; & m. B. apporte en preuve les mouvemens des parties de reptiles tronquées,

& nous raconte que « *Perrault* a vu qu'une vipere dont on avoit coupé la tête & les entailles, prit son chemin, dans un jardin, vers un tas de pierres où elle avoit coutume de se cacher ». Un coq, une autruche & un homme également décolés, ont donné des preuves de la divisibilité du principe vital; à la vérité dans l'homme ce fut la tête qui conserva de l'action, au lieu que ce furent les corps des deux volatils.

« Tous ces faits (offrent) des mouvemens qu'on ne peut rapporter qu'à des perceptions, à des sentimens, & à l'instinct même qui subsistoit dans ces parties après la mort du tout ». D'où il suit que cette assertion est fautive; « que tout sentiment étant attaché à l'ame, doit être détruit dans le corps, lorsqu'elle en est séparée par la mort ».

M. *Barthez* continue à examiner de la même manière l'influence réciproque des forces sensibles & motrices les unes sur les autres, & leur désunion; il trouve que pour chaque âge & chaque tempérament il existe une influence moyenne, constante & uniforme des forces sensibles sur les motrices, & il appelle cette disposition, *stabilité d'énergie*. A ce sujet il nous apprend que « dans les maladies périodiques, les accès sont déterminés par

DE LA SCIENCE DE L'HOMME. 397
des aberrations fortes & soudaines de l'influence naturelle que le sentiment de la cause morbifique devoit avoir sur les mouvemens des organes ».

M. *Barthez* admet deux sortes de sensibilité dans tous les organes, l'une qui leur est commune avec les autres parties, & celle qui leur est propre. Il ne croit pas que ces deux sortes de sensibilité dépendent uniquement des nerfs, & même il nous dit « qu'il est divers organes où l'on a souvent observé une sensibilité vive, & qui ne reçoivent point de nerfs dans leur composition ». Les preuves de faits que cite m. *Barthez*, sont que les Mollusques & autres Zoophytes dans lesquels on n'a pu trouver de nerfs, & qui « n'ont point de sensibilité parce qu'ils manquent des principaux organes des sens, — ont un sens qui paroît dur, qui est plus étendu que le tact, & ne ressemble point aux autres sens que nous connoissons; mais qui leur donne manifestement des perceptions, des craintes, des desirs ».

« Qu'il n'est pas vraisemblable qu'il se soit fait des insertions de nerfs dans ces dents étrangères aux alvéoles où on les avoir placées; que mm. *Fauchart* & *Mouton* ont vu non seulement s'y attacher & s'y nourrir, mais y prendre enfin du sentiment; ni dans ce nez orné d'un

thode de *Tagliacotius*, que *Fabrice d'A. quapendente* assure avoir reçu du sentiment & de la nourriture «.

Après ce coup-d'œil jetté sur les forces sensibles du principe vital, voici le rapprochement de la doctrine de m. *B.* sur les forces motrices de ce principe.

« Tous les solides du corps vivant sont animés par des forces motrices ». Il est deux sortes de mouvemens, l'un sensible & appréciable, m. *Barthez* l'appelle musculaire, l'autre trop lent pour être observé: m. *Barthez* nomme celui-ci tonique. C'est à ce dernier que sont dûs l'accroissement & la nourriture des corps organisés, animaux ou végétaux. « C'est par des mouvemens toniques spontanés que les plantes suivent leurs appétits naturels » ; — qu'elles prennent leurs formes & donnent à leurs racines & leurs branches les directions & la forme qui leur sont propres ».

M. *Barthez* « nous donne ensuite la vraie théorie de la contraction sensible des muscles & des autres mouvemens qu'opèrent les forces musculaires ».

« Tous les mouvemens des muscles leur sont imprimés par l'action immédiate du principe vital qui est présent à toutes les parties vivantes des fibres musculaires ».

« Le principe vital agit immédiatement

DE LA SCIENCE DE L'HOMME. 399
sur les molécules de la fibre musculaire,
pour les rapprocher ou les écarter, ou
affermer leur position fixe relative ».

« Les forces que le principe vital donne
aux muscles, se proportionnent sensible-
ment aux résistances que chaque muscle
doit surmonter ».

« L'action du principe vital peut dé-
terminer & entretenir dans les fibres d'un
muscle des degrés très différens de rap-
prochement fixe de leurs molécules ». C'est dans cette observation générale que
m. B. trouve l'explication de la rupture
du tendon d'Achille.

« Chaque organe a un degré de cohé-
sion de ses parties que les impressions des
agens externes tendent continuellement
à affoiblir, mais qui est toujours con-
servé & reproduit par l'action de la
force plastique & nutritive de cet or-
gane ». Les forces toniques & musculai-
res peuvent avoir la plus grande influence
sur le degré de cette cohésion dans les
divers organes; de - là vient que « di-
verses affections nerveuses des forces to-
niques peuvent altérer inégalement la
force de cohésion naturelle dans les di-
verses membranes des vaisseaux san-
guins ». D'où les anévrismes & les va-
rices : c'est par la même raison que la
paralyse attaque le plus ordinairement

le côté gauche », sans doute parce que la moitié droite du corps, qui se meut plus fréquemment & avec moins de contrainte, est la plus robuste ».

Les solides de l'animal ne sont pas les seules parties soumises à l'action du principe vital. Il exerce également ses forces sensibles & motrices sur les fluides de toute espèce.

« Le plus grand nombre de physiologistes persistent à croire que le principe de la vie n'anime point les fluides du corps vivant, & qu'il ne peut y avoir des sentimens & des mouvemens vitaux ailleurs que dans les solides ». Persuasion remarquable, ajoute *m. Barthez*, contradictoire au système généralement reçu des esprits animaux, due » à l'habitude qu'on a de plier tous les phénomènes du corps vivant à des conceptions grossières & mécaniques ».

« Le principe vital est, par rapport à nous, une entité abstraite & indéterminée. Cette manière de voir est trop métaphysique pour n'être pas pénible ; & l'imagination cherche au moins à se reposer en ne donnant que des points d'appui fixes à son action. Mais *m. Barthez* « va exposer des faits qui annoncent que le principe vital exerce dans les humeurs & des forces sensibles & des forces motrices ».

Il cite l'action des médicamens vénéneux, comme est, par exemple, la scammonée qui « cause une dissolution du sang qu'elle réduit en sérosités, faisant rendre des excrétiōs aqueuses, & d'odeur cadavéreuse ». Or ce remede n'opere ni chymiquement sur le sang, ni mécaniquement sur les vaisseaux. Il agit donc, conclut m. *Barthez*, par une impression vénéneuse sur le principe vital qui anime le sang & les humeurs. « C'est par une altération profonde de la sensibilité du principe vital dans les humeurs, que l'action des parties constitutives de ces fluides est relâchée soudainement par le venin de la morsure des serpens à sonnettes, &c. ».

Quant à l'action des forces motrices sur les fluides du corps animé, en convenant que le mouvement progressif des humeurs est dû à l'action des vaisseaux, m. *Barthez* nous apprend « qu'il faut rapporter à l'action immédiate du principe vital sur ces fluides, les mouvemens intestins qui opèrent la formation de chaque humeur, & qui fixent la durée de sa fermentation spécifique ». Sans elle « on ne sauroit expliquer la transmutation spécifique & vivante des sucs alimentaires ».

M. *Barthez*, entraîné par son sujet à
Tome LI. Cc

observer les effets de la plupart des remèdes altérans , a reconnu qu'en général leur dose est infiniment petite en proportion avec les effets qu'ils produisent : ainsi quelques grains de nitre suffisent quelquefois pour diminuer manifestement la chaleur & la soif. « Un changement aussi considérable ne peut se faire que par une affection *profondément ressentie* du principe vital ». Dans les maladies putrides , le principal effet des anti-septiques « est d'affecter le principe vital d'une impression correspondante qui lui fait enrayer les progrès de la putridité ».

M. *Barthez* examine ensuite tous les phénomènes de la chaleur animale, & cette partie de l'ouvrage est supérieurement traitée.

- *N. B.* On doit s'appercevoir qu'on ne s'est permis aucune réflexion , encore moins de critique , dans ce premier extrait , quelles que soient les propositions prises fidèlement dans un ouvrage qui a reçu l'approbation de la faculté de Montpellier , & est imprimé sous son privilège.



S U I T E E T F I N

*Du mémoire sur la fièvre miliaire ; par
m. B O U T E I L L E , medecin à Ma-
nosque en Provence (1).*

S E C O N D E E S P E C E .

Miliaire symptomatique.

CETTE espèce diffère absolument de la précédente ; elle n'est point, par elle-même, une maladie particulière, mais un symptôme accidentel d'une autre maladie, un épiphénomène survenu à certaines fièvres ordinairement continues. Les symptômes, auxquels s'associe l'éruption miliaire, & dont l'ensemble forme le tableau de la maladie principale, varient selon l'espèce de cette maladie ; il faudroit autant de descriptions de la miliaire symptomatique, qu'il y a de fièvres synocales, putrides, malignes, auxquelles il peut survenir pour symptôme une telle éruption. Les auteurs nous en offrent plusieurs exemples que je ne rapporterai point, parce que cela n'entre pas dans mon

(1) Le commencement de ce mémoire se trouve dans le journal de mars , pag. 259.

plan. J'ai vu cette miliaire, bien des fois sporadique, & deux fois seulement épidémique; ou, pour mieux dire, co-épidémique; car à Villeneuve où je l'observai pour la première fois, elle régnoit en concurrence avec des pleurésies symptomatiques, & à Lurs avec la miliaire essentielle.

Je suis porté à penser que cette éruption est moins une dépendance des fièvres dont elle est le symptôme, qu'un accessoire produit par des circonstances particulières, telles qu'une saison humide & chaude, une habitation semblable, un tempérament bilieux, un régime échauffant, incendiaire. Toutes ces causes, & autres semblables, ajoutant, à la chaleur & à l'âcreté que la fièvre imprime à l'humeur de la transpiration, un surcroît d'activité, cette humeur deviendra si âcre qu'elle fera sur la peau un effet analogue à celui des épispastiques en soulevant l'épiderme, & y excitant de petites vésicules pleines d'une sérosité limpide dont l'ensemble forme l'éruption miliaire.

Un officier de cavalerie fut empoisonné avec de l'arsenic répandu dans une soupe d'épeautre; il guérit par les secours que je lui administrai: mais, pendant sa convalescence, il eut au visage, sur le col & à l'intérieur de l'avant-bras, une éruption

de petites pustules à-peu-près semblables aux miliaires.

Des médicamens donnés assidument à un homme bilieux, incendié par une fièvre violente, me paroissent bien capables de produire une semblable éruption; mais tout cela n'est que conjectural. Voici du vrai.

Cette miliaire, observée à Villeneuve & ailleurs, ne m'a jamais paru une éruption critique; toujours elle m'a semblé indiquer la violence & le danger de la maladie, à-peu-près comme les taches pourprées. Elle se montre dans le fort du redoublement, persiste avec lui, & diminue ou disparoît selon que la rémittence de la fièvre est plus ou moins considérable, & toujours on la voit aller de pair avec l'intensité de la fièvre dont elle est l'effet, augmenter ou diminuer avec elle. Son éruption, il est vrai, calme quelquefois les anxiétés du malade qui alors paroît dans une insensibilité dûe à son accablement extrême; plus souvent il s'agit dans son lit, se plaignant d'un feu qui de l'intérieur semble se répandre par tout le corps. Dans l'un & l'autre cas, la fièvre subsiste malgré l'éruption, si même elle n'augmente pas.

Ces considérations ont été cause que dans le traitement j'ai eu très peu d'é-

gard à l'éruption , ne m'occupant que des indications qu'offroit la maladie principale ; & jamais l'éruption ne m'en a imposé au point de me faire suspendre les remedes que ces indications demandoient. Ainsi, suivant l'exigence des cas, je saignois du bras, du pied, j'émérisois, je purgeois, j'ordonnois des lavemens, quoique l'éruption se fît ou fût faite ; la disparition de la miliaire, si elle n'étoit pas un signe de la défaillance des forces vitales, ne m'effrayoit point, parce que les remedes ne la faisoient disparoître qu'en calmant le feu de la fievre, & en expulsant les matieres dépravées qui la fomentoient : ma seule attention étoit d'associer, aux remedes actifs, des délayans & des adoucissans donnés avec abondance.

Les boissons aqueuses, les lavemens, les pédiluves faisoient beaucoup de bien ; les potions huileuses étoient des especes de calmans, de lubrifians qui dispoient les entrailles à l'action des purgatifs, ou qui la tempéroient ; le *dilutum* de casse, aiguisé avec le tartre stibié, est le remede purgatif dont j'ai retiré le plus d'avantage dans la pluralité des malades ; les diaphorétiques irritoient & aggravoient la miliaire ; le kermès minéral, quoique donné à doses brisées, & mêlé

dans les porions huileuses, affectoit les malades dont il augmentoit l'angoisse. Quant aux vésicatoires, je m'en suis servi rarement dans cette espece, & seulement lorsque le malade paroïssoit tomber dans l'affaïssement; ce qui n'arrivoit qu'après bien des jours de maladie.

Dans mon mémoire pour la communauté de Lurs, j'ai indiqué les signes par lesquels la miliaire symptomatique se distingue de la miliaire essentielle. Ces signes sont tels que je les observai alors; je n'assurerai pas qu'ils fussent les mêmes dans toutes les miliaires symptomatiques; mais un signe distinctif que je crois pouvoir donner comme général, c'est que la miliaire symptomatique commençoit toujours à paroître dans le fort d'un redoublement, qu'elle en suit la marche, que son éruption ne produit que peu ou point de diminution dans les symptômes, sur tout dans la fièvre, & qu'au contraire souvent elle aggrave la maladie. Il est encore un signe que j'ai souvent observé, c'est que, dans les cas graves, les pustules miliaires sont entremêlées avec des taches pourprées & des *vibices*. Ces dernières, remarquables sur tout au ventre & au dos, sont d'un pronostic des plus funestes.

TROISIEME ESPECE.

Miliaire mixte.

Cette miliaire, par les symptômes qu'elle présente, & par le traitement qui lui convient, semble être une espèce moyenne entre la miliaire essentielle & la miliaire symptomatique; mais, par sa nature, ne seroit-elle pas aussi différente de celle-ci que semblable à celle-là, sur tout à la miliaire anormale avec laquelle bien des symptômes semblent la confondre? Peut-être que foncièrement la miliaire mixte n'est autre que la miliaire essentielle elle-même; mais qui, par des complications intimes, a dégénéré de son caractère primitif. Suivant cette conjecture, elle différerait essentiellement de la symptomatique, en ce que celle-ci n'est que l'effet de la maladie dont elle est le symptôme, au lieu que la miliaire mixte est une maladie réelle, qui, à la vérité, semble se confondre avec une autre maladie à laquelle elle est associée, mais néanmoins provient d'une cause particulière, & n'est pas le produit de la maladie qui lui est adjointe. Une comparaison rendra la chose plus sensible: dans certaines constitutions épidémiques, dans certains sujets, la rougeole, la petite-vérole paroissent associées

à d'autres maladies , à la fièvre putride , à la fièvre maligne , & forment avec elles un concours de maux qui tient à la fois du caractère des deux maladies combinées. Cependant dans les cas où la petite-vérole , la rougeole prennent un caractère étranger , elles n'en sont pas moins regardées comme une petite-vérole , une rougeole véritables ; & personne ne pense qu'elles soient un simple symptôme de la fièvre putride ou maligne. La même chose arrive à la miliaire essentielle. Cette maladie , dont la cause ainsi que celle de la rougeole & de la petite-vérole est un virus particulier , peut se combiner avec une autre maladie , & de cette combinaison se forme l'espèce dont je parle , & que j'appelle *mixte* , parce qu'elle est un mélange , un composé de deux maladies différentes. Chaque combinaison doit constituer une espèce particulière de miliaires mixtes. Par conséquent le nombre de ces espèces secondaires doit être fort grand.

La plupart des miliaires décrites par les auteurs , sont , à ce qu'il me paroît , des miliaires mixtes. On pourroit , en examinant attentivement leurs ouvrages , découvrir beaucoup de ces combinaisons , les différencier les unes des autres par des signes pathognomoniques , les désigner par

des noms appropriés ; & , ce qui est le plus important , déterminer le traitement convenable à chacune : ce travail seroit une tâche que je m'imposerois volontiers , si jamais ma santé vouloit seconder ma bonne volonté. Qu'il me suffise à présent d'avoir indiqué cette espece primitive de miliaire ; quant aux especes secondaires qu'elle peut renfermer sous elle , n'en ayant observé que deux , je n'en citerai pas davantage.

La premiere est la miliaire angineuse d'Oraison , la deuxieme est une miliaire dysentérique que j'observai à Corbieres. Dans le précis historique j'ai décrit l'épidémie d'Oraison ; je n'ai pu donner la description de celle de Corbieres , parce que je négligeai de prendre en son temps les notes instructives nécessaires. Dans l'un & l'autre cas , la miliaire me parut compliquée avec une fièvre inflammatoire ; plus inflammatoire à Oraison , moins à Corbieres. La maladie , qui résultoit de cette complication , avoit le caractère de ces fièvres qu'on appelle *inflammatoires impures* , parce que l'on y voit les symptômes de l'inflammation se mêler avec les symptômes de la putridité.

Pour le traitement , j'employai les saignées , l'émétique au commencement ; les délayans & les adoucissans dans l'état

de la maladie ; les cathartiques médiocres sur le déclin. Une saignée suffisoit aux malades de Corbieres ; il falloit la réitérer une ou deux fois à ceux d'Oraison. Ici le tartre stibié étoit employé entre les saignées ; là , après la saignée , l'ipécacuanha devoit être prescrit ; les symptômes dysentériques exigeoient plus de lavemens , ceux de l'angine plus de boisson adoucissante ; la manne , dans l'infusion de rhubarbe & de myrobolans , étoit le purgatif convenable aux dysentériques ; l'infusion de follicules de séné dans la décoction de tamarins & de polypode de chêne , le sel végétal & la manne , étoit le purgatif ordinaire des malades d'Oraison. Dans l'une & l'autre maladie je ne donnois des cathartiques que deux ou trois jours après que l'éruption étoit faite , & lorsque les symptômes de l'angine & de la dysenterie étoient calmés.

Les circonstances déterminèrent ce traitement. La difficulté d'avaler & de respirer dans les uns , les tranchées violentes dans les autres , me décidèrent pour la saignée , & son succès m'invita à la réitérer. L'éruption me fit hésiter sur les purgatifs ; mais après quelques jours , l'état de la langue , la fétidité des selles , l'odeur forte & désagréable de l'haleine , ne me permirent pas de différer plus.

long-temps la purgation, quoique l'éruption subsistât encore. Cette conduite fut heureuse.

Mes observations sur cette miliaire ne sont ni assez nombreuses, ni assez circonstanciées pour que je puisse en déduire les signes diagnostics & propres à la distinguer de la miliaire essentielle & de la symptomatique. J'établirai seulement pour règle de ce diagnostic, qu'une miliaire est de l'espèce mixte, lorsqu'étant compliquée avec les symptômes d'une autre maladie, il paroît qu'elle n'est ni la cause, ni l'effet de cette autre maladie : c'est au médecin attentif & intelligent à faire ce discernement par l'examen des symptômes & de la marche de la maladie. Voici les réflexions qui m'ont induit à ranger au nombre des miliaires mixtes celles de Corbieres & d'Oraison. On pourroit en faire de semblables ou d'équivalentes sur d'autres miliaires mixtes.

La miliaire essentielle anormale de Forcalquier prenoit le plus souvent l'apparence de la colique : la douleur étoit atroce. Les malades se tordoient le corps de mille manières ; & quelques-uns étoient pris de convulsions violentes, qui devinrent épileptiques dans une jeune demoiselle. Mais si la miliaire venoit à paroître, aussi-tôt ces coliques, (que les

adoucissans , les calmans de tout genre avoient peine à appaiser , & contre lesquelles les narcotiques échouoient), cessoient totalement , & comme par enchantement. Cette prompte révolution m'avoit convaincu que ces coliques n'étoient point une maladie distincte de la miliaire, mais qu'elles dépendoient de la même cause que l'éruption; qu'elles étoient l'effet des miasmes miliaires qui , après avoir aiguillonné & irrité les entrailles, se portoient à la peau , & par cette direction à l'extérieur laissoient les parties internes tranquilles. Il n'en étoit pas de même à Corbières. Outre que les tranchées étoient moins vives , & moins convulsives , & différoient par-là des coliques miliaires, il arriva que, bien que l'éruption parût, elle ne faisoit aucune diversion à la dysenterie, ni à ses symptômes. A Oraison, si l'angine n'avoit pas cédé aux saignées, elle subsistoit malgré l'éruption. N'étois-je pas en droit d'en conclure que l'angine & la dysenterie n'étoient point des symptômes dépendans de la miliaire, mais une maladie distincte qui avoit sa cause particulière? De plus, j'observai à Oraison qu'il y avoit des redoublemens de différens caracteres. Les uns étoient accompagnés d'une inquiétude & d'une angoisse (plus fortes que ne sembloit le

comporter l'état de la fièvre), & de rêves effrayans, ou au moins d'un sommeil fatigant. Ces redoublemens se terminoient, les premiers par des sueurs, les suivans par une éruption miliaire. Les autres redoublemens n'étoient point marqués par des frayeurs involontaires, & les malades n'avoient qu'un mal-être proportionné à l'augmentation de la fièvre. Ces redoublemens n'étoient jamais suivis d'éruption; & s'ils excitoient de la sueur, c'étoit dans leur violence, & non sur leur déclin. Cette différence, constante dans le prélude, & l'issue des redoublemens, me persuada qu'ils n'étoient pas tous excités par la même cause, mais que les premiers devoient être attribués à la miliaire, & les autres à l'angine; que par conséquent le même malade avoit deux maladies à la fois, dont chacune avoit ses symptômes & sa marche particulière: me ferois-je trompé? en tout cas cette erreur n'auroit pas porté sur ma pratique que je réglai, non sur mes présomptions, mais sur les indications que le tableau de la maladie me présentait, & je ne donne ces idées que comme des conjectures que je laisse aux praticiens à vérifier.

Miliaire chronique.

Il est une miliaire d'une espece encore plus singuliere & plus rare, c'est la miliaire chronique. Peu d'auteurs en ont parlé ; je l'ai observée une fois seulement, mais bien assiduellement, puisque je ne quittois le malade ni jour, ni nuit. Je vais en faire l'histoire, & ce récit sera bien douloureux pour moi, puisque ce malade, qui en mourut, étoit mon meilleur ami, & que cet ami étoit mon frere.

Dans un corps fluet & délicat, la nature l'avoit doué d'un esprit vif & pénétrant, d'un caractère aimable, & d'un cœur malheureusement trop sensible. Sa santé épuisée par les plaisirs, par des chagrins, & par le travail du cabinet, étoit fort chancelante depuis quelques années, lorsqu'il fut pris d'une synoche bilieuse, à l'âge de 44 ans. Sa maladie n'avoit de symptôme distingué que la violence de la fièvre. Une saignée, beaucoup d'adoucisans, quelques purgatifs légers parvinrent à la calmer ; elle disparut même pour quelque temps : mais insensiblement elle revint, & se montra sous l'apparence d'une fièvre lente. Jeune praticien, je ne m'en fiai pas à mon expérience : m. *Saint-Donat*, qui avoit visité le malade dans d'autres incommodités, fut appelé. Cette

fièvre avoit cela de singulier, qu'elle étoit plus forte le matin, & moindre le soir; & que, par intervalles, elle avoit des redoublemens irréguliers & brusques, marqués par des inquiétudes d'esprit extrêmes. Après un de ces redoublemens, il parut sur le corps des vésicules pas plus grosses que des grains de petit millet, pleines d'une sérosité limpide. Ces vésicules, pour peu qu'on les pressât sous les doigts, se crevoient, & la sérosité, qui s'épanchoit, mouilloit la main qui les touchoit. La poitrine & les bras furent les parties les plus affectées. Cette éruption avoit été précédée par une nuit passée dans des frayeurs qui s'emparoisent de l'esprit du malade, dès qu'il s'assoupiroit. J'avois fait dresser mon lit près du sien; plusieurs fois il m'appella pour le rassurer & le distraire en conversant avec lui. L'éruption faite, il fut entièrement tranquille; dans les 24 heures les pustules disparurent, & revinrent quatre jours après, précédées des mêmes symptômes, & suivies du même calme; ce qui eut lieu dans toutes les éruptions suivantes, pendant trois mois. Il y eut peu de semaines où ces pustules ne fissent éruption au moins une fois: les derniers temps de sa maladie en furent seuls exempts. Cette éruption étoit une véritable miliaire

liaire blanche, ainsi que j'ai été depuis à même de m'en assurer par l'inspection de celles que j'ai observées à Forcalquier, à Lurs & à Oraison. Pour lors ce phénomène m'étoit nouveau; je n'ai pas remarqué dans aucune miliaire une aussi grande facilité que dans celle-ci, de disparoître & de reparoître.

Il étoit arrivé que dans le même jour l'éruption paroissoit & disparoissoit à peu d'intervalle de temps; &, ce que je n'ai jamais observé dans aucun autre malade, je vis plusieurs fois l'éruption, tandis qu'elle s'évanouissoit dans un endroit du corps, se reproduire en même temps dans un autre, & passer ainsi rapidement du bras droit au gauche, & des parties supérieures aux inférieures.

Beaucoup de remèdes furent successivement employés pour adoucir & purifier la masse des humeurs; son acrimonie paroissoit être le principe de la maladie. Bouillons de poulet avec les plantes chicoracées, bouillon de veau avec les écrevisses, bouillon de tortue avec le cresson, petit-lait simple, petit-lait coupé avec le cresson, avec le scordium, avec le kina; crèmes de ris légères, crèmes de sagou, pédiluves, demi-bains, &c. tout fut mis en usage, & tout fut inutile. Le malade dépérit de jour en jour, son corps devint

un squelette, son esprit seul ne perdit rien de sa vigueur, il le conserva jusqu'à ses derniers soupirs que je recueillis. C'est bien le cas d'appliquer ici l'*infandum renovare dolorem* de l'Enéide. Ce souvenir me fait tomber la plume des mains.

RÉCAPITULATION.

Il résulte de mes observations que la miliaire est ou aiguë ou chronique.

Qu'il y a trois espèces primitives de miliaires aiguës.

1°. L'essentielle ; 2°. la symptomatique ; 3°. la mixte. Je suis persuadé qu'en sous-divisant chacune de ces espèces, on peut renfermer sous elles toutes les miliaires observées par les auteurs.

La méthode adoucissante & expectante est la seule convenable à la miliaire essentielle : l'épidémie de Forcalquier ne laisse aucun doute à cet égard. Il fut si peu employé de médicamens dans le cours de cette épidémie, que le rôle de l'apothicaire, payé par la communauté, n'excédoit pas la somme de cinquante écus, & l'article des vésicatoires étoit le plus considérable.

La méthode active cathartique est nécessaire pour la miliaire symptomatique pendant tout le cours de la maladie : cette conclusion est fondée sur les succès

que j'ai eus dans l'épidémie de Villeneuve, & dans les différens miliaires sporadiques que j'ai eu à traiter.

Dans la miliaire mixte il faut combiner la méthode agissante avec l'expectante, de manière que les remèdes actifs soient employés au commencement de la maladie; &, qu'après son étar, ils soient suspendus pendant quelques jours, lorsque l'éruption se fait & est faite. Du moins tel est le traitement qui réussit dans la miliaire angineuse d'Oraison, & dans la miliaire dysentérique de Corbières: convient-il dans les autres miliaires mixtes? je ne le déciderai pas, mais je le présume; & les différens traitemens prescrits par les auteurs qui ont écrit sur la miliaire que je regarde comme mixte, me paroissent analogues au mien, & confirmer mon sentiment.

Quel est le traitement convenable à la miliaire chronique? Une observation isolée & malheureuse donne des connoissances trop bornées pour que je puisse déterminer ce traitement. Tout ce que je fais, c'est que la méthode adoucissante fut inutile, quoiqu'elle parût indiquée par le tempérament, par l'état du malade, & par les causes antécédentes de la maladie. Cette miliaire me paroît n'avoir été qu'un symptôme de la fièvre lente. Ce-

pendant si on la considère du côté des symptômes précurseurs, de la forme de ses pustules & du calme qui succédoit à son éruption, elle semble avoir la plus grande analogie avec la miliaire essentielle simple, & n'en différer que par la durée. D'où vient donc que cette méthode adoucissante, si favorable à la miliaire simple, a été inutile ou du moins insuffisante dans la miliaire chronique? Le kina, le creoson, le scordium & autres anti-scorbutiques donnés comme anti-septiques & dépuratifs, furent pour le moins aussi infructueux, & ils n'auroient pas dû l'être si la miliaire chronique étoit, suivant l'idée d'*Hoffman*, un rejetton du scorbut: peut-être que des vésicatoires, des cauterés eussent été nécessaires? peut-être des diurétiques acidulés eussent-ils été avantageux? Mais ce ne sont là que des conjectures: dans le fait j'ignore la méthode convenable à cette miliaire: je dois en avoir d'autant plus du regret, que je pourrois avoir un intérêt personnel à la connoître.



D I S S E R T A T I O N

Dans laquelle on explique un passage (de Cicéron) relatif à la médecine ; & dans laquelle on démontre , par occasion , que Lyso , dont parle cet orateur , ne fut point médecin , bien que Bernier , Daniel Le Clerc , Eloy & Matthias lui aient donné cette qualité.

Par m. GOULIN.

MARCUS TULLIUS CICERO fut porté par son éloquence & par son mérite , à la première place de la république romaine. Nommé consul , l'an de Rome 690 , avant l'ère chrétienne 63 , il remplit les devoirs de cette magistrature suprême , à la satisfaction de tous les vrais citoyens. Douze ans après , c'est-à-dire , l'an de Rome 702 , avant l'ère chrétienne 51 , élu proconsul de la Cilicie , il se rendit dans cette province de l'empire , pour y exercer les fonctions de sa charge. Au commencement de septembre de l'année suivante , de Rome 703 , avant l'ère chrétienne 50 , il quitta l'Asie , pour revenir à Rome , regretté des peuples de la Cilicie , & emportant avec lui l'estime gé-

nérale, & la réputation d'un gouverneur intègre; phénomène politique dont l'empire romain n'offroit déjà que bien peu d'exemples. L'ex-proconsul avoit alors 57 ans. Il ramenoit avec lui son fils, son frere, & son neveu; il étoit encore accompagné d'un affranchi nommé Tyro, pour lequel il avoit la plus grande affection, & qui étoit aimé de Terentia, de Tullia, de Quintus Tullius Cicero, ainsi que de toute la famille Tullia.

Tyro pouvoit être alors âgé de 68 ou 69 ans; peut-être même avoit-il quelques années de plus. Etant tombé malade en mer, Cicéron craignant que la maladie, rendue plus grave par l'air de la mer & par les fatigues de la navigation, ne devînt fatale à ce cher affranchi, il crut devoir le laisser à Patras, ville maritime de l'Achaïe, dans le Péloponnèse, & continua sa route vers l'Italie.

Cependant ce n'étoit point une maladie aiguë, ni une maladie qui, par elle-même, pût causer la mort. Si elle eût été telle, Cicéron auroit certainement différé son départ de Patras: c'est au moins ce que l'on doit conclure, & de l'attachement peu commun qu'il avoit pour Tyro, & de ce qu'il lui écrivoit dans sa lettre datée du III des nones de novembre (*le 3 novembre*). « Quoique pour le

» succès de la demande que je me suis
 » proposé de faire des honneurs du triom-
 » phe, il importe beaucoup que j'arrive
 » promptement à Rome, il me semble
 » cependant que je suis coupable de vous
 » avoir quitté ».

Il est constant d'ailleurs que la maladie, dont Tyro étoit attaqué, ne l'empêchoit point d'écrire, & d'entretenir avec son maître un commerce suivi; il paroît même qu'il entroit avec lui dans de longs détails, & qu'il lui rendoit un compte exact de tout ce qui le regardoit, & principalement de l'état de sa maladie; ce que très certainement il n'auroit pu faire, s'il eût été dangereusement malade, & obligé de garder le lit.

En effet Cicéron, dès le VII. des ides de novembre (*le 7 novembre*) étant à Leucade, mande à Tyro qu'il a reçu une de ses lettres; qu'il fut alarmé à la lecture de la première page, mais un peu rassuré à la lecture de la seconde. Il l'exhorte donc à ne point se mettre en mer qu'il ne soit bien rétabli; & il ajoute: « Vous
 » me mandez que votre médecin a de la
 » réputation; c'est aussi ce que j'apprends,
 » mais je n'approuve point la manière
 » dont il vous traite. Il ne falloit pas qu'il
 » vous permît d'user de bouillon (de con-
 » sommé, ou de restaurant); puisque

» vous avez l'estomac mauvais (faisant
 » mal ou ne faisant point ses fonctions).
 » Cependant je viens de lui écrire ainsi
 » qu'à Lyso ».

Le V des calendes de décembre (le 27 novembre) Cicéron étant abordé à Brindes, ville de l'Italie, dans la Calabre, sur la mer adriatique, reçoit une lettre de Tyto, datée des ides de novembre (le 13 novembre). Il y répond, à ce qu'il paroît, le même jour 27 novembre, ou le lendemain 28. « Votre lettre, que j'attendois avec la plus grande impatience, (dit ce bon maître à son affranchi) a diminué beaucoup mon inquiétude : que ne l'a-t-elle entièrement dissipée ! Cependant Asclapo, votre médecin, assure que vous serez bientôt rétabli. Qu'ai-je donc à vous recommander autre chose, que d'apporter tous vos soins pour accélérer votre convalescence ? » Puis il s'exprime ainsi : *Scio te omnia facturum ut nobiscum quamprimum sis. Sed tamen ita velim ut ne quid properes. SYMPHONIAM LYSONIS VELLEM VITASSES, NE IN QUARTAM HEBDOMADA INCIDERES.* Epist. ad famil. lib. xvj.

Cette dernière phrase, mise en capitales, paroît avoir fortement embarrassé tous les commentateurs, puisque non

contents d'avoir essayé de l'interpréter, ils ont cru devoir s'étayer de témoignages & d'autorités pour faire valoir le sens qu'ils se sont décidé de lui donner.

Gronovius entend par le mot *symphoniam* un repas où il y avoit de la musique, d'autres simplement un concert (1); il faut convenir que ce sens qui se présente naturellement, semble être le véritable : mais le second membre de la phrase ne quadrant guere avec le premier, on a eu recours aux jours critiques, admis par les écoles des philosophes & des médecins grecs; en sorte que, suivant Grævius, Lyso paroît avoir invité Tyro à entendre un concert, une symphonie, dont il fut si fatigué que son mal empira; ce qui fit craindre à Cicéron que la maladie n'ayant point été jugée au dernier jour de la première, ni de la seconde, ni de la troisième semaine (ou septénaire), elle ne parcourût le quatrième septénaire qui n'est point critique, & qu'ainsi elle ne fût très longue & très difficile à guérir.

J. Godouin s'est écarté de ce sentiment, & a traduit ainsi tout le passage :

« Je sçay qu'il n'y a rien que vous ne
» fassiez pour estre au plûtoſt avec nous.

(1) Il y en a qui ont cru qu'il falloit lire *συμπόσιον*, d'autres *scis quam viam*.

» Ce que ie souhaite aussi, à la charge
 » que vous ne vous hasterez point. Ie
 » voudrois que vous n'eussiez point en-
 »tendu la musique de Lyson *de peur*
 » *d'une rechute*, n'y ayant pas encore
 » quatre semaines que vous estiez hors du
 » mal (1) ».

On ne voit rien dans le texte de Cicéron, qui présente l'idée d'une *rechûte*; & il n'est point vrai que Tyro ait été *hors du mal*. La lettre même, où se trouve ce passage, démontre le contraire. Mais si Tyro eût été *hors du mal* depuis près de quatre semaines, il auroit sûrement continué sa route avec son maître, & ne seroit point resté à Patras. Comment ce traducteur a-t-il pu commettre une si lourde bévue, & ne pas s'appercevoir

(1) Les épîtres familières de Cicéron, nouvellement traduites de latin en françois, par J. Godouin, lecteur & professeur du roi. Paris, 1666, in-8°. 2 vol.

M. l'abbé Goujet (dans son *mém. hist. sur le coll. roy.* tom. j. in-12. pag. 356) remarque qu'au lieu de *Godouin*, il faut *Goudouin*; & (pag. 361) que sa traduction des épîtres de Cicéron parut dès 1663. L'édition, que nous avons sous les yeux, seroit-elle une seconde? ou bien n'auroit-on changé que le titre ou frontispice, lorsque le livre passa entre les mains d'un nouveau libraire? Quoi qu'il en soit, on y lit *Godouin*, & non pas *Goudouin*.

qu'il mettoit Cicéron en contradiction avec lui-même !

Un homme de lettres bien connu, l'abbé Prevost, a rendu presque mot à mot la phrase de Cicéron ; on reconnoît cependant qu'il avoit sous les yeux la traduction de J. Godouin, sans laquelle il n'auroit point parlé *de rechûte*, dont il n'y a pas un mot dans le texte. Voici sa traduction :

« Je sçai que vous ferez l'impossible
 » pour nous rejoindre bientôt. Cependant
 » vous me ferez plaisir de ne rien précipi-
 » ter. *Je voudrois que vous vous fussiez*
 » *dispensé de la symphonie de Lyson, de*
 » *peur d'une rechûte à la quatrième se-*
 » *maine* ». (1)

L'abbé Prevost a mis en cet endroit une note qui doit trouver place ici.

« Les uns veulent que (par *sympho-*
 » *nia* (2) on entende ici quelque fête de

(1) Lettres de Cicéron, qu'on nomme vulgairement familières, traduites en françois sur les éditions de Grævius & de m. l'abbé d'Olivet; avec des notes continuelles; par m. l'abbé Prevost, aumônier de S. A. S. M. le prince de Conti. Paris, 1747, in-12. 5 vol.

(2) M. l'abbé d'Olivet, (CICER. opera. tom. vij. M. DCC. XLII. in-4°. pag. 555. not. I.) *Videtur Tyronem invitasse ad symphoniam audiendam: ex quo insueto aëri diutius, quàm ferre valetudo poterat, expositus, pejus se habere cœperat.* CELLARIUS.

» musique ; d'autres le sentiment de Ly-
» son , qui s'accordoit avec celui de Ty-
» ron pour le flatter , ou la complaisance
» de Tyron pour quelque invitation de
» Lyson. D'autres encore veulent qu'on
» substitue quelques autres mots ; mais le
» sens que j'ai suivi peut se passer de tous
» ces secours ».

Malgré l'approbation que l'abbé Prevost donne lui-même à sa traduction , je doute fort que personne ait jamais pu y applaudir.

Ces deux traducteurs , ainsi que tant d'autres , se sont uniquement occupés à traduire phrase à phrase , sans s'embarasser de la liaison qu'elles doivent avoir les unes avec les autres. Une version faite avec cette négligence est un travail sans mérite , comme sans utilité. En effet , on découvre avec surprise , en lisant attentivement cette lettre du 27 novembre , combien ces deux traducteurs sont éloignés d'entendre Cicéron dont ils ont voulu rendre la pensée.

Mais suivons notre original , & plaçons sous son véritable point de vue le sujet de cette discussion.

Bien que Cicéron , privé du secours de Tyro qui lui étoit si utile , désirât fortement qu'il fût auprès de lui , on voit que dans le moment où cet excellent

maître écrit à son affranchi, il l'exhorre moins à venir le joindre promptement, qu'à se mettre en état de le faire, en ne négligeant rien de ce qui pouvoit rétablir & consolider sa santé. C'est donc relativement à cet objet qu'il s'exprime ainsi : *sed tamen ita velim ut ne quid properes* ; comme s'il lui disoit : Dans l'idée d'être plutôt guéri, gardez-vous bien, mon cher Tyro, d'employer ces remèdes vantés comme des spécifiques ; défiez-vous des éloges qu'on leur donne ; quelquefois, à la vérité, ils semblent dissiper la maladie : mais seulement assoupie, elle reparoit bientôt avec les mêmes symptômes, ou sous une autre forme.

Après ce conseil, Cicéron ajoute : *symphoniam Lysonis vellem vitasses*. Il est clair, il est évident que Tyro dans sa lettre, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, avoit parlé de la *symphonia*. S'il se fût agi d'un concert, Cicéron, pour faire entendre à Tyro qu'il auroit désiré qu'il ne s'y fût pas trouvé, se seroit-il servi de l'expression *vitasses* qui semble ne convenir qu'en parlant de choses mauvaises par elles-mêmes ? n'auroit-il pas dit plutôt ? *symphoniam Lysonis vellem non audivisses* ; ou bien, *symphoniæ Lysonis vellem non adfuisse*.

On ne doit point douter que le mot

symphonia ne soit le nom d'un remède dont Tyro pouvoit avoir la formule, ou qu'il gardoit tout préparé pour le besoin, ou dont il avoit vu quelques bons effets, ou à la vertu duquel il croyoit sur parole.

Quoi qu'il en soit, comme Tyro demeuroit chez Lyso, celui-ci, fortement prévenu sans doute en faveur du remède, en aura vanté les effets merveilleux à son hôte, & l'aura vivement pressé d'en faire usage. Tyro, comme tous les malades, impatient de ne pas trouver, de la part de la médecine, des moyens qui opèrent la guérison en 24 heures, ou plutôt séduit par le récit des prétendues merveilles opérées par la *symphonia*, crut devoir céder aux instances (1) de Lyso. L'effet du spécifique ne répondit ni aux promesses du prôneur, ni aux espérances du malade. Tyro rendit compte à Cicéron (dans sa lettre du 13 novembre) de

(1) Cicéron fait assez entendre que Tyro fut vivement sollicité par LYSO; car il ajoute: *Sed quum pudori tuo maluisti obsequi, quàm valetudini, reliqua cura.* (C'EST-A-DIRE): Mais puisque, par un excès de complaisance indiscrete, ou par foiblesse, vous vous êtes laissé aller aux instances qu'on vous a faites, sans songer aux accidens que pouvoit causer un remède pris sans l'avis de votre médecin, prévenez, par vos attentions, les suites de l'imprudence que vous avez commise.

l'état fâcheux où l'avoit réduit la *symphonia*. C'est ce que l'on doit inférer de la réponse de Cicéron, qui n'ayant rien plus à cœur que le rétablissement de la santé de Tyro, lui dit : « Votre lettre a » diminué beaucoup mon inquiétude ; que » ne l'a-t-elle entièrement dissipée ! » & ajoute un peu plus loin : *symphoniam Lysonis vellem vitasses* ; il en apporte de suite la raison : *ne in quartam hebdomada incideres* ; raison qui , exprimée de la sorte , ne présente aucun sens.

Mais , dira - t - on , cette explication pourroit être ou paroître bonne , si l'on connoissoit quelque remede qui portât le nom bisarre & singulier de *symphonia*. Je répondrai qu'on en trouve dans *Galien* de plus singuliers. Au reste , il nous a conservé la formule d'un remede qui pourroit fort bien être celui dont il s'agit ici.

Η Προξένου πρὸς βήχας , καὶ τὰς ἀγὰν κεχρο-
νισμένας διαθέσεις κατύγρους , ἡ ΣΥΜΦΩΝΟΣ
λεγομένη. Ἔστι δὲ καὶ λιγροπύρετος ἀγαθὴ . ἣ
ἔχρησατο Ἀντώνιος Μῦσα. GALEN. opera gr.
Basileæ , M. D. XXXVIII. in-fol. tom. jj.
pag. 265 , lin. 2 & 3. Edit. lat. de comp.
pharm. secund. loc. lib. vij. cap. 2. in fin.

« Confection de Proxénos , contre la » toux & le catarrhe invétérés , laquelle » est nommée *symphonos*. C'est contre la » fièvre un excellent remede que prescri- » voit Antonius Musa » .

Je fais qu'on peut faire une objection, & dire : *symphonia* ; dans Cicéron, est un substantif, tandis que σύμφωνος, dans Galien, est un adjectif, devant lequel il faut sous-entendre le mot σύνθεσις, *compositio*, ouσκευασία, *præparatio*.

Je réponds que cette différence, entre *symphonia* & σύμφωνος, est d'une très foible considération.

Il ne répugne point que le remède qui, d'après Lyso, est nommé *symphonia* par l'affranchi de Cicéron, & par Cicéron lui-même, ne fût le remède dont parle Galien, ou un remède fait à l'instar. Ce célèbre médecin, en effet, nous apprend (comme on vient de le voir) qu'Antonius Musa, auquel l'empereur Auguste avoit donné sa confiance, employoit ; contre la toux & la fièvre, une composition (ληξυπύρετος), une confection connue sous le nom de σύμφωνος, & inventée par Proxénos ; c'étoit probablement un médecin, dont néanmoins je n'ai point vu que Galien parlât ailleurs que dans l'endroit cité.

Mais, dira-t-on, la formule que Galien a rapportée d'un remède de Proxénos contre la fièvre, ayant le nom de σύμφωνος, ne sauroit être la *symphonia* de Lyso, en supposant même que Cicéron, par ce mot, entende un remède. Je répondrai qu'il

qu'il n'est point impossible que Galien ait préféré d'écrire ὁ σύμφωνος. On pourroit aussi présumer ou soupçonner que du temps de Galien (plus de 150 ans après le temps où écrivoit Cicéron) cette composition, cette confection se désignoit indifféremment, & par le mot σύμφωνια, & par le mot σύμφωνος, qui d'adjectif est devenu par l'usage, ainsi que beaucoup d'autres mots, un substantif, pour signifier, dans une acception particulière, un remède contre la fièvre & contre la toux : on pourroit même penser que ce dernier mot avoit alors prévalu. Rien n'empêche encore de dire que Tyro rendoit par *symphonia* ce que l'on entendoit à Patras par σύμφωνος.

Quoi qu'il en soit, le terme *symphonia*, employé par Cicéron, ne sauroit, quelque effort qu'on fasse, présenter un sens raisonnable, ni qui s'accorde avec ce qui le précède & avec ce qui le suit, en lui donnant la signification de *concert*, de *fête musicale* ; au contraire, le sens devient naturel, exact, vrai, si ce terme marque un remède. Mais l'identité de ces deux mots, *symphonia* & σύμφωνος, doit faire évanouir toute difficulté, toute espèce de doute, sur tout lorsqu'on fait attention que du temps de l'orateur romain il y avoit un remède nommé σύμφωνος.

En effet, Proxénos, plus ancien qu'Antonius Musa, étoit ou pouvoit être contemporain de Cicéron, mais probablement plus âgé; il avoit inventé contre la fièvre une composition qui fit fortune en Grèce, sous le nom de *σύνσπαστρος*. Musa, peu de temps après Cicéron, la mit en usage à Rome; Asclépiade, le jeune, médecin qui vivoit au commencement du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne en a rapporté la formule dans un recueil de médicaments qu'il a publié, & que le temps nous a ravi: ce remède de Proxénos étoit encore en vogue dans le siècle de Galien, qui nous en a conservé la formule.

Après avoir indiqué le véritable sens du premier membre de la phrase de Cicéron, rapportée plus haut, il s'agit actuellement d'en donner un au second, énoncé en ces termes: *ne in quartam hebdomada incidere*.

Ceci est-il intelligible? & peut-on être satisfait de la manière dont il a été traduit par J. Godonin, & par l'abbé Prevost?

Le premier, pour y donner un sens, a recours à une paraphrase absurde & inconsequente; le second ne s'en tire pas mieux. Tous deux parlent de *rechûte*, comme si Tyro eût déjà été guéri, tandis que dans les lettres de l'orateur romain il est toujours mention d'une maladie

substante & non guérie. Il est vrai pourtant qu'il témoigne quelquefois la joie qu'il a d'avoir appris par Tyrô lui-même, qu'il est en meilleur état, & qu'il espère être bientôt rétabli. D'ailleurs, au moment où Cicéron écrivoit cette lettre (le 27 novembre) il ne pouvoit point craindre la quatrième semaine pour son affranchi qui étoit malade depuis au moins huit semaines; & il y avoit 25 jours que lui-même étoit sorti du port de Patras.

L'erreur des deux traducteurs françois, dont nous avons mis (p. 425, 427) la version sous les yeux, & l'embarras des commentateurs, proviennent d'une altération manifeste dans le texte; altération qui date de fort loin. La leçon, que j'estime être la véritable en cet endroit, exige si peu de changement, qu'il y a lieu d'être surpris que personne ne l'ait point encore fait ou proposé.

Le voici : les savans jugeront de sa valeur : *ne in quartanam ex hebdomada incidere.*

Mais comment cette fausse leçon, qui se trouve actuellement dans tous les exemplaires imprimés, a-t-elle pris la place de la vraie ? Rien de si simple.

Avant la renaissance des lettres, & l'invention de l'imprimerie, tous les copistes ne savoient pas la langue latine; ils co-

pioient pour vivre, le plus rapidement qu'ils pouvoient, & ne prenoient certainement point la peine de collationner; mais pour le bien faire, il faut être deux, & que l'un des deux entende le texte de la copie qu'on confere. Les moins ignorants se servoient souvent d'abréviations: (on en trouve même beaucoup dans les premiers livres imprimés).

Ceci posé, un copiste écrivant le membre de la phrase de Cicéron, soit qu'il l'entendît ou qu'il ne l'entendît pas, aura mis: *ne in quartām hebdomaia incidere*s, (avec le signe de l'abréviation sur l'*a*) sans s'appercevoir qu'il avoit oublié la préposition *ex* devant *hebdomaia*. Cette copie sera devenue un original pour un autre copiste, qui ne faisant attention qu'aux mots, & donnant à *quartām* le sens de *quatrième*, aura très conséquemment, suivant lui, changé l'adjectif *hebdomaia* qui devenoit alors intelligible, en *hebdomada* substantif; ce qui a produit cette leçon vicieuse: *ne in quartam hebdomada incidere*s; leçon qui s'est conservée, & qui a très fortement embarrassé tous les commentateurs, qui se sont mis à la torture pour y trouver un sens; mais comme ils n'avoient point étudié la médecine, tout ce qu'ils ont pu, c'est d'avoir remarqué l'obscurité de ce pas-

sage, sans pouvoir la faire disparaître.

En admettant la correction simple que nous proposons, Cicéron parlera d'une manière claire & intelligible; il dira à Tyro : *symphoniam Lysonis vellem vitasses, ne in quartanam ex hebdomadâ incideres.*

« Je fais que vous mettrez tout en œuvre pour être au plus tôt avec nous ». (C'est-à-dire, *que vous ne négligerez aucun des moyens capables de procurer votre guérison*). « Je vous recommande cependant de ne rien faire (*à contre-temps ou mal à propos*) dans la vue de hâter votre guérison. J'AUROIS VOULU QUE VOUS N'EUSSIEZ POINT PRIS LE REMEDE DE LYSO, DE PEUR QUE VOTRE FIEVRE, D'HEBDOMADAIRE QU'ELLE EST, NE SE CHANGE EN UNE FIEVRE QUARTE ».

On voit évidemment par-là que Tyro resta à Patras pour se faire guérir d'une fièvre hebdomadaire, dont il avoit éprouvé plusieurs accès durant la navigation, & qu'ainsi il étoit impossible que Cicéron eût voulu dire qu'il craignoit que la maladie se prolongeât jusqu'à la quatrième semaine. Car, pour que cette fièvre fût nommée *fièvre hebdomadaire*, il falloit que Tyro eût eu plusieurs accès en mer, & avant que d'aborder à Patras. Mais

lorsque Cicéron écrivoit, le 27 novembre, il y avoit au moins huit semaines que Tyro étoit malade ; il ne pouvoit donc point redouter, pour son cher affranchi, la quatrième semaine qui étoit écoulée.

Ce qui doit encore déterminer à croire que la maladie de Tyro étoit une fièvre d'accès, une fièvre hebdomadaire, une fièvre qui l'attaquoit un jour au moins par semaine, c'est que, comme Cicéron l'avoit craint, la fièvre de Tyro se changea réellement en fièvre quarte ; c'est ce qu'on apprend par une lettre que ce célèbre consul écrivoit à son affranchi la veille des ides de janvier suivant. (le 12 janvier (an de Rome 704). On y lit : *Sed quum in QUARTANAM conversa vis est morbi, (sic enim scribit Curius) spero te ; diligentia adhibitâ, etiam firmiorem fore.*

D'après ce qu'on vient de lire, pourroit-on ne pas être parfaitement convaincu que la correction que j'ai proposée est au moins très raisonnable, & que si elle ne rétablit point la véritable leçon, elle en présente une au moins très probable,

Mais une partie de ce dernier passage latin semble avoir été mal rendu par l'abbé Prevost, dont voici les propres

expressions : « Cependant puisqu'elle (*la*
maladie) s'est changée en fièvre quarte,
 » comme je l'apprends de Curius, j'espère
 » qu'avec un peu de soin *vous n'en ferez*
 » *que plus fort après votre guérison* ».

Ce traducteur s'est bien aperçu que le sens qu'il donnoit à FIRMIOREM (*plus fort après la guérison*) paroîtroit extraordinaire ; c'est pourquoi il a cru devoir ajouter cette note : « Il faut chercher ici
 » des raisons dans la médecine, car on
 » ne voit pas tout d'un coup comment la
 » fièvre quarte peut produire cet effet. Galien (1, *de arte curat. ad Glauconem*.)
 » dit que la fièvre quarte sèche la pituite
 » & l'humeur mélancolique ».

La manie de vouloir expliquer ce qu'on n'entend pas, fait dire bien des absurdités. Quoi qu'il en soit, les médecins ont remarqué que ceux qui sont actuellement atteints de fièvre quarte, sont exempts de maladies graves ; & Galien dit avoir vu des épileptiques guéris par la fièvre quarte. Je doute que Cicéron ait voulu faire allusion à ces observations qu'il ignoroit probablement ; mais s'il en avoit connoissance, il savoit donc aussi que la fièvre quarte est toujours dangereuse pour les vieillards, & souvent fatale. Tyro, âgé de près de 70 ans, étoit dans cette classe. Cicéron, en ce cas,

auroit donc dû craindre pour son affranchi ; & s'il espéroit qu'il pût guérir, il avoit trop de bon sens pour imaginer que Tyro, à cet âge, seroit plus fort après sa guérison.

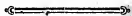
Pour moi, je ne crois point que ce soit la pensée de Cicéron ; voici, ce me semble, ce qu'il veut dire :

« Jusqu'à présent, Tyro, vous éprou-
» viez un accès de fièvre toutes les se-
» maines ; vous aviez une fièvre hebdo-
» madaire, une fièvre dont le caractère
» n'étoit pas bien décidé : aujourd'hui
» qu'il est reconnu que c'est une fièvre
» quarte, j'espère qu'en faisant exacte-
» ment les remèdes propres, & en obser-
» vant un régime convenable, vous de-
» viendrez plus confiant, & plus assuré de
» votre guérison ».

Il est donc démontré, 1°. que Tyro resta à Patras pour s'y faire traiter d'une fièvre contractée en mer, soit que les accès revinssent chaque sixième jour, en laissant au malade cinq jours de repos (caractère de la véritable fièvre hebdomadaire, observée par plusieurs médecins), soit que les accès parussent seulement une fois la semaine, sans garder aucun type ; 2°. que pour guérir cette fièvre, peut-être anormale, il fut mis, par Cicéron, entre les mains d'Asclapo ;

3°. que la *symphonia* dont parle Cicéron, est un remède que Tyro prit à la sollicitation de Lyso, & que ce remède étoit, ou le remède de Proxénos dont Galien nous a conservé la formule sous le nom de *σύνφωνος*, ou un remède composé à l'instar; 4°. que ce remède n'eut pas le succès dont Tyro s'étoit flatté, & que l'espèce de fièvre qui l'avoit contraint de s'arrêter à Pâtras, se changea en fièvre quarte.

Je finis en disant que les faits autorisent la correction proposée, & que la correction elle-même leur prête un nouveau jour.



Il s'agit de faire voir actuellement que Lyso ne fut point médecin, bien que Bernier & Le Clerc l'ait regardé comme tel.

Le premier n'induit plus personne en erreur; il y a long-temps que ses *essais* sont tombés, à cause de leur peu d'exactitude: ce livre cependant s'est répandu dès qu'il vit le jour, & a été lu avec plaisir, parce que l'auteur affecta un ton de franchise, & qu'il n'amusa que trop la malignité par des portraits satyriques.

Le Clerc, plus laborieux, plus sage, plus savant, a composé une véritable *histoire de la médecine*, qui est remplie

d'érudition, de recherches, de critique, & qui mérite l'estime dont elle jouit. Dans un travail aussi étendu que le sien, il étoit difficile qu'il ne s'y glisât point des erreurs, des méprises, des inexactitudes. Ce sont de légères taches qui ne diminuent rien de la réputation qu'il s'est acquise, ni de l'obligation que lui a la médecine. Mais plus un homme est célèbre par ses écrits, plus ces écrits font autorité. Ils sont sans cesse consultés, cités par les auteurs qui viennent après lui, & dépeccés malheureusement par des copistes sans goût qui cherchent à se faire un nom par de froides compilations, où le bon est à côté du mauvais, & le vrai à côté du faux. Ces copistes, qui n'ont besoin, pour remplir leur tâche, que de faits & d'anecdotes, s'en saisissent partout où ils en trouvent pour grossir leur répertoire auquel ils donnent le nom d'histoire. Si dans ces articles il est échappé à l'auteur original quelques méprises, elles s'accréditent & se perpétuent. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les compilations de Manget, de Douglass, de Goelicke, le dictionnaire de Moréri, &c. &c. &c.

Ces deux historiens de la médecine, Bernier & Le Clerc, qui ont fait de Lyso

D'UN PASSAGE DE &c. 443
un médecin , ne se sont point copiés ;
c'est une erreur dont ils sont également
responsables.

Voici comment Bernier s'exprime :
« Lyso est un médecin du même temps
» (*qu'Asclapo*) qui *guérit* Tiro , affranchi
» de Cicéron ». *Essais de méd.* 1689 ,
in-4°. pag. 37.

Daniel Le Clerc entre dans un détail
un peu plus long , sans être plus exact.
« Cicéron (dit-il , après avoir parlé d'As-
» clapo) fait aussi mention d'un autre mé-
» decin nommé Lyso , au sujet de la
» même maladie de Tiro. Il ne dit rien
» de son savoir ; mais il témoigne seule-
» ment avoir peur que ce médecin ne
» soit un peu négligent , comme sont la
» plupart des Grecs ». *Hist. de la méd.*
édit. de la Haie , 1729 , *in-4°.* pag. 428 ,
ligne 11.

Ce qu'on vient de lire a été inséré dans
un dictionnaire historique de la médecine.
Paris , 1756 , *in-8°.* 2 vol. tom. j.
pag. 101. article ASCLAPO. Cet ouvrage
a été rédigé par m. Eloy , docteur en mé-
decine.

En 1761 , George Matthias , docteur
& professeur en médecine , fit imprimer
à Goettingue un ouvrage intitulé : *Con-*
speculus historiæ medicorum chronologicus ,
&c. *in-8°.* On y lit , page 11 :

à *Cicerone commemorantur ferè suæ ætatis medici...* *LYSO*... Matthias se contente de nommer Lyso, & d'indiquer que c'est Cicéron qui en parle.

L'année précédente, 1778, m. Eloy publia un nouveau *diccionnaire historique de la médecine ancienne & moderne*, 4 vol. in-4°. Il y répète mot pour mot (tom. j. pag. 192. article *ASCLAPO*) ce qu'il disoit de Lyso dans la première édition de 1756, in-8°.

Voilà donc un Lyso qu'on pourroit assurer avoir été médecin, puisque, d'après le *prétendu* témoignage de Cicéron, le savant Le Clerc l'affirme, ainsi que Bernier; que m. Eloy l'a depuis écrit deux fois, dans l'intervalle de 21 ans, & Matthias en 1761.

Cicéron cependant, de l'autorité duquel Le Clerc & Bernier s'appuient également, ne donne point à Lyso le titre de médecin.

Je ne vois qu'un seul endroit qui ait pu les induire en erreur. Cicéron écrivant à Tyro, de Brindes le 27 ou le 28 novembre, finit sa lettre par ces mots: *medico Curio Lysoni de te scripsi diligentissimè. Vale, salve.*

Les deux historiens n'ont fait attention qu'à cette phrase. Probablement ces trois mots *medico Curio Lysoni*, dans les exem-

plaires qu'ils avoient des œuvres ou des lettres de Cicéron, ne se trouvoient séparés par aucune virgule, comme ils ne le sont pas non plus dans mon exemplaire (1) ; ils auront cru qu'il ne s'agissoit ici que d'un seul homme, savoir, le médecin CURIUS LYSO, auquel Cicéron recommandoit Tyro.

En prenant la peine de lire la lettre entière, il étoit aisé de reconnoître que ce sont trois personnes très distinctes.

1°. Asclapo, dont il parle ainsi : *sed tamen Asclapo medicus planè confirmat propediem te valentem fore.*

2°. Lyso, à l'occasion duquel il dit : *symphoniam Lysonis vellem vitasses, &c.*

3°. Curius, qu'il avoit chargé de commissions : *Curio misi ut medico honos haberetur, & tibi daret quod opus esset.* Curius qui faisoit le commerce à Patras (*M. Curius qui Patris negotiatur*) étoit ami d'Atticus & de Cicéron ; celui-ci étant à Patras avoit demeuré dans sa maison ; particularité que nous tenons de Cicéron lui-même, dans une lettre où il le recom-

(1) MARCI TULLII CICERONIS opera... Isaacus Verburgius collegit, disposuit, recensuit, variantes lectiones ubique apposuit. Amstelodami, apud Rod. & Gerh. Wetstenios. M. DCC. XXIV. (in-fol. 2 vol.).

mande à Servius Sulpitius, préfet d'Achaïe. *Epist. ad fam. lib. xiiij.*

On voit clairement que Cicéron en finissant sa lettre, apprenoit à Tyro qu'il l'avoir recommandé au médecin (c'étoit Asclapo), à Curius, à Lyso.

Dans une lettre écrite de Leucade, le 7 nov. Cicéron disoit à Tyro: « Je souhaite-
» rois que, quand vous aurez plus de forces,
» vous vous transportassiez à Leucade,
» chez Xénomenes, afin de vous y ré-
» tablir entièrement. Au reste vous pren-
» drez les avis de Curius, de Lyso, & de
» votre médecin. *Videbis quid Curio, quid*
» *Lysoni, quid medico placeat* ». Cicéron
parle évidemment de trois hommes dif-
férents; on ne sauroit s'y tromper.

Dans une autre lettre écrite aussi de Leucade, le même jour, Cicéron, qui n'avoit pas eu assez de temps sans doute pour bien connoître Lyso, disoit à son affranchi: « Je viens d'écrire à Curius,
» entr'autres choses, de vous donner un
» logement chez lui, si vous le jugez à
» propos; car je crains que Lyso n'ait
» pas pour vous assez d'attentions, pour
» deux raisons; la première c'est que tous
» les Grecs sont naturellement négligents,
» (ou peu soigneux); la seconde, c'est
» que lui ayant écrit, il ne m'a fait au-
» cune réponse ». On voit par-là que

Tyro étoit logé chez Lyso, pendant qu'il étoit à Patras. Mais ce n'étoit point un médecin : c'étoit un citoyen de Patras, *distingué par sa naissance ou par ses emplois*. Cicéron le connut quelque temps après plus particulièrement, Lyso ayant demeuré près d'un an chez lui à Rome, où des affaires l'avoient appelé ; c'est ce que Cicéron nous apprend dans deux lettres par lesquelles il le recommande avec zèle à Servius Sulpitius, préfet d'Achaïe, l'an de Rome 707, avant l'ère chrétienne 46 ; il lui rend un rémoignage bien flatteur en ces termes : *LYSONEM . . . ego virum optimum, gratissimumque cognovi*. *Epist. ad fam. lib. xiiij.*

ORGANISATION MONSTRUEUSE

DES PARTIES GÉNITALES,

ET maladie singulière d'une fille de Doué en Anjou ; par m. MICHEL CHEVREUL, docteur, en médecine de la faculté de Reims, maître en chirurgie d'Angers, & professeur d'accouchemens.

Anne Begault demeurant à Doué en Anjou, paroisse de la Chapelle, d'un tempérament fort & vigoureux, ayant sous la coëffure de femme les traits mâles &

prononcés d'un homme, le menton garni d'une barbe noire & épaisse, en avoit aussi les inclinations. Monter un cheval, charrier du fumier, courir à la chasse, faire les travaux les plus pénibles, étoient ses occupations journalières.

Une tumeur dans l'aîne gauche, qui fut produite par un effort, & qu'une chute augmenta, vint troubler l'harmonie de cette santé rustique, & obligea cette fille d'avoir recours aux lumières de m. *Peltier*, chirurgien de Doué. L'examen de la tumeur le porta à celui des parties de la génération, lesquelles lui parurent extraordinaires dans un sujet qui avoit toujours passé pour fille. Une verge assez grosse qu'il rencontra, la lui fit juger avec trop de précipitation vraiment hermaphrodite. Le cas, ainsi que la nature de la tumeur, lui parurent dignes de fixer l'attention de m. *Bordenave*, maître en chirurgie de Paris. Il lui fit part de son observation vers le mois de Juillet dernier. M. *Bordenave* la communiqua à l'académie royale de chirurgie. On sait que nous n'avons encore rien de certain sur cet être mixte, qu'on nomme hermaphrodite. Un professeur célèbre d'accouchemens, m. *Baudelocque*, dont je me rappelle toujours avec reconnaissance d'avoir été l'élève, & dont la

correspondance

correspondance fondée sur l'amitié me met à portée de jouir des découvertes importantes de la capitale, me fit part de cette observation, & m'engagea de m'en informer. Le cas me parut assez curieux pour faire le voyage de Doué, après m'être assuré de la possibilité de voir ce prétendu hermaphrodite, (Angers n'en est éloigné que de sept lieues.) Je dois ici à m. *Peltier* de justes tributs de reconnoissance ; c'est avec le plus grand zele & la plus grande honnêteté, qu'il s'employa pour satisfaire ma curiosité, ainsi que celle de m. *Coutanceau* ; neveu de madame *Ducoudray*, qui, étant dans ce pays, m'accompagna avec m. *Chefneau*, élève en chirurgie, le 28 du mois d'août : voici ce qu'un examen réfléchi nous offrit.

.. Nous trouvâmes d'abord une verge de 7 à 8 lignes de diametre, longue d'un pouce & demi, ayant un gland proportionné à sa grosseur. Ce gland étoit découvert, quoiqu'il y eût un prépuce assez bien figuré. La partie inférieure du gland étoit échancrée dans l'endroit, où aboutit ordinairement le canal de l'urethre ; lequel canal de l'urethre se terminoit vers la moitié de la verge, & s'y ouvroit en biseau ; là, le canal étoit mince & large. Le reste de la verge, où manquoit le ca-

nal, étoit remarquable par une espece de bride, qui se terminoit à l'échancrure, que nous avons dit se trouver à la partie inférieure du gland.

Au-dessous de l'ouverture du canal de l'urethre, étoit un repli sémi-lunaire formé par la peau. Du côté droit la peau formoit un repli longitudinal, que l'on pourroit comparer à une grande lèvre. Il n'y avoit point de repli pareil du côté gauche; sans doute qu'il étoit effacé par une tumeur considérable, dont nous allons parler, tumeur qui portoit la verge du côté droit. Au dessous de cette verge étoit l'anus; ainsi il n'y avoit point de vagin & point de testicules; mais cette structure n'étoit pas encore ce qu'il y avoit de plus étonnant.

A l'aîne gauche étoit située une tumeur ovale, dure, indolente & élastique. Cette tumeur ne ressembloit pas mal à la tête d'un enfant. Elle sortoit par l'anneau du muscle grand oblique gauche, & paroissoit comme portée sur un col. Elle étoit placée obliquement, de manière qu'une de ses extrémités répondoit à l'épine antérieure & supérieure de l'os des îles gauche; & l'autre à l'union de la branche du pubis avec l'os ischion. Ce diamètre, qui étoit le plus grand, avoit 3 pouces 11 lignes, l'autre diamètre

DES PARTIES GÉNITALES. 451
avoit seulement 3 pouces. La peau, qui recouroit cette tumeur, jouissoit d'un mouvement vermiculaire, semblable à celui des intestins, & l'embrassoit de toutes parts.

Après l'examen de ces parties, nous passâmes à celui du bas ventre, Nous sentîmes dans la région iliaque gauche une tumeur dure, ronde & assez grosse pour faire saillie. Cette tumeur communiquoit avec celle dont nous venons de parler; car, en abaissant l'une, nous faisons élever l'autre, & *vice versa*. Au-dessus de cette tumeur intérieure nous en sentîmes une autre plus étendue, qui occupoit tout le flanc ou côté gauche, & s'étendoit jusqu'à l'ombilic. Cette seconde tumeur nous parut être séparée entièrement de la première; du moins pûmes-nous cou cher deux doigts entr'elles deux sans sentir de communication. Il n'en étoit pas de même d'une troisième, qui comprenoit tout l'hypochondre gauche & l'épigastre. Celle-ci n'étoit séparée manifestement de cette seconde, que par une dépression.

Nous fîmes différentes questions à cette fille & à ses parens, pour tâcher d'acquérir quelques connoissances sur la nature de ces tumeurs, principalement

sur l'extérieure ; & voici ce que nous en apprîmes.

La malade nous assura , ainsi que deux sœurs avec lesquelles elle demouroit , qu'à l'âge de vingt ans , (elle en avoit alors trente-quatre) elle avoit été réglée trois fois , qu'elle l'avoit été assez pour imbibber sa chemise & une jupe , & qu'elle étoit certaine que le sang venoit du canal par où elle urinoit ; qu'à l'âge de 24 ans , ayant fait un effort pour mettre un homme ivre hors de chez elle , elle avoit senti une douleur dans l'aîne gauche ; qu'elle s'aperçût qu'il étoit sorti quelque chose , ce qu'elle regarda comme une descente ; qu'étant couchée elle faisoit rentrer cette tumeur ou descente avec facilité , & étoit soulagée. Elle n'employa aucun moyen pour contenir cette hernie , qui n'étoit pas fort grosse , puisqu'elle rentroit librement par l'anneau. Elle nous dit qu'elle avoit vécu ainsi , sans souffrir beaucoup ; & sans que cette tumeur , qui étoit plus souvent au-dehors qu'au dedans , grossît ; mais qu'il y a quatre mois , étant allée à la chasse , & courant après un lievre , elle étoit tombée ; que cette tumeur avoit porté sur une motte fort dure , qu'elle avoit ressenti la plus vive douleur , & que dès-lors cette tu-

meur ou hernie avoit commencé à s'accroître; que les tumeurs qu'on sentoît dans le bas-ventre avoient paru & augmenté au point où on les voyoit; que cependant elle n'avoit pas cessé de monter à cheval, d'aller à la journée, mais que depuis deux jours elle n'avoit pas sorti de son lit, vomissant tout ce qu'elle prenoit, & commençant à s'affoiblir; que de plus elle sentoît de la difficulté à aller à la selle, mais que d'ailleurs elle ne souffroit pas.

Après le récit de ces faits, nous pensâmes qu'il étoit nécessaire de s'assurer, s'il n'y avoit pas une matrice, quoiqu'il n'y eût point de vagin. Pour cet effet, j'introduisis dans l'anüs un doigt que je portai dans tous les sens sans pouvoir rien découvrir. Je trouvai l'arcade du pubis bien conformée, les tubérosités ischiatiques écartées l'une de l'autre; & le bassin considéré à l'extérieur nous parut fort large; du moins les os des îles étoient-ils bien évasés; de sorte que le bassin avoit l'amplitude de celui d'une femme, quoique cette fille n'en eût aucun organe extérieur, & que, sans avoir de sexe décidé, elle se rapprochât plutôt de celui de l'homme. M. *Peltier* nous assura même qu'elle lui avoit avoué avoir eu commerce avec une fille. Il n'est pas inutile

d'observer qu'elle n'avoit pas de gorge, que sa poitrine étoit assez plate, sans aucun poil, & que ses cuisses étoient très-velues. La cuisse gauche n'étoit ni plus ni moins grosse que l'autre. D'après cet exposé, il nous parut fort difficile, & même impossible d'asseoir aucun jugement sur cette maladie singulière. La mort seule pouvoit nous éclairer par l'ouverture du cadavre. Comme la malade vomissoit tout ce qu'elle prenoit, ce moment fatal ne pouvoit tarder d'arriver; cependant elle a vécu jusqu'au 17 décembre, qu'elle est morte dans un marasme considérable. M. *Peltier* m'envoya un exprès sur le champ, mais par des circonstances suites du préjugé, je la trouvai enterrée; & ce ne fut que dans la nuit du 19 que nous pûmes en faire l'ouverture en présence de mm. *Peltier*, *Falligant*, médecin de Doué, m. *Peltier* frère, & *Chefneau*, élèves en chirurgie.

Nous examinâmes de nouveau les parties extérieures de la génération, qui ne nous montrèrent que ce que nous avions vu. La tumeur extérieure étoit approchant la même; les intérieures avoient beaucoup augmenté, de sorte qu'elles faisoient une saillie assez considérable, & nous n'en sentîmes plus que deux bien distinctes. J'enlevai ensuite la peau de

dessus la tumeur extérieure. Sous la peau j'apperçus quelques fibres qui me parurent être musculeuses. Je dégageai cette tumeur, & nous vîmes qu'elle passoit par l'anneau, comme je l'avois présumé, en formant une espee de col. Je coupai l'anneau, & continuai la section de la peau & des muscles du bas-ventre sur les tumeurs intérieures. Le bas-ventre ouvert, mon premier soin fut de chercher, s'il n'y avoit pas quelques parties génitales internes. Ma recherche ne fut pas vaine.

Derriere une tumeur obstruée, grosse comme un œuf, située au milieu de l'hypogastre, & au-dessus de la vessie, étoit une matrice bien figurée, longue d'un pouce, & dont le col long de deux pouces 6 lignes alloit s'ouvrir dans le canal de l'urethre, à un pouce de distance de son ouverture à la verge; ce qui répondoit à la partie inférieure & externe de la symphyse du pubis. Il s'y ouvroit par un orifice ovale, dont la paroi inférieure se continuoît avec le canal de l'urethre, tandis que la supérieure étoit libre, & formoit une espee de levre vermeille, au milieu de laquelle on remarquoit une petite fossette, qui menoit sans doute à quelque follicule.

La matrice étoit cave; ainsi que son

col, qui à 6 lignes de l'orifice interne se rétrécissoit un peu pour s'élargir ensuite davantage en se prolongeant jusqu'au canal de l'urethre. Ses parois étoient fermes & épaisses, & séparées par une ligne saillante qui naissoit au-dessous du rétrécissement du col. Cette espèce de raphé régnoit le long de la paroi antérieure; peut-être en existoit-il un semblable à la paroi postérieure, nous ne pûmes le vérifier, ayant ouvert cette paroi dans son milieu. Ainsi il me semble qu'il n'y avoit point de vagin; à moins qu'on ne prenne pour cette partie la prolongation du col. Ce fut mon premier jugement; mais réfléchissant qu'il n'existoit point de museau de tanche, & que la structure de ce conduit étoit la même que celle du col, j'ai cru qu'on devoit plutôt la regarder comme une prolongation de ce col, qui venoit s'ouvrir immédiatement dans le canal de l'urethre, qui dans ce cas lui servoit de vagin. Ayant donné la manière dont l'utérus venoit s'ouvrir à l'extérieure, il faut actuellement le considérer dans ses autres parties, & décrire ce qu'il nous a offert d'extraordinaire.

Du côté droit nous reconnûmes à la matrice un ligament rond. Le ligament large se divisoit, comme à l'ordinaire,

DES PARTIES GÉNITALES. 457
en deux feuillets, qui soutenoient la
trompe & l'ovaire avec son ligament.
L'ovaire étoit seulement très petit.

Le côté gauche au contraire étoit dans
un état contre nature & maladif. Une
tumeur ronde, transparente, de 2 pouces
de diamètre, remplie d'une humeur mu-
queuse, un peu jaune, adhéroit au bord
gauche. (Les ligamens n'étoient plus sen-
sibles). Cette tumeur se portoit vers l'an-
neau du muscle grand oblique gauche, &
se resserroit en forme de col, gros comme
le pouce, pour passer par l'anneau, & com-
muniquer ou se continuer avec la tu-
meur extérieure. Ce col étoit cave, ainsi
que la tumeur intérieure; mais ses parois
étoient plus épaisses.

Sur la tumeur extérieure venoit se
rendre la trompe de *Fallope* gauche; ce
que nous avons vu à n'en pas douter.

Nous ouvrîmes ensuite cette tumeur
extérieure, qui étoit très dure. Sa sub-
stance, intérieurement, étoit d'un blanc
cendré, marqué de petits points rouges.
On y observa quelques points purulens.

Sur la fosse iliaque gauche étoit un
nombre infini de tumeurs tuberculeuses,
purulentes & stéatomateuses, qui avoient
infiltré le muscle iliaque de ce côté, &
dont quelques-unes adhéroient à la tu-
meur intérieure dont j'ai parlé. La vessie

458 ORGANISATION MONSTR.

étoit très petite, racornie & recouverte, comme je l'ai déjà dit, par un engorgement squirrheux.

La seconde tumeur intérieure que nous avions trouvée comme partagée en deux par une dépression, (lorsque nous vîmes la malade dans le mois d'août), & qui maintenant n'en faisoit plus qu'une, s'étendoit depuis le cartilage xiphoïde jusqu'au haut de la région iliaque gauche, & ne passoit guere la ligne blanche. Cette tumeur formoit une masse squirrheuse de 4 pouces 6 lignes de diametre, & n'étoit dûe qu'à l'engorgement du mésocolon.

Les autres viscères étoient très sains, savoir, l'estomac, le foie, la rate qui étoit très petite (on en sent aisément la raison); le canal intestinal, le mésentere, l'arc même du colon : les intestins grêles étoient tous déjetés du côté droit.

D'après les résultats que je viens d'énoncer, il me semble que la tumeur extérieure étoit dûe à l'ovaire, & que celle qui lui étoit continue à l'intérieur, étoit formée par son ligament. En effet, si nous réfléchissons sur le principe de cette maladie, si nous la suivons dans ses détails, nous voyons que la tumeur extérieure rentroit d'abord, & sortoit facilement; que ce ne fut qu'après une chute

DES PARTIES GÉNITALES. 459
qu'elle cessa de rentrer, & qu'elle prit
de l'accroissement; que c'est aussi à cette
époque que les autres tumeurs furent sen-
sibles au tact & à la vue. Si l'on fait at-
tention que la trompe de *Fallope* s'étend-
oit sur cette tumeur extérieure, alors il
doit paroître comme démontré que cette
tumeur appartenoit à l'ovaire qui avoit
fait hernie.

Si actuellement on examine la tumeur
intérieure, sa direction, la manière dont
elle lioit cet ovaire à l'utérus, son adhé-
rence au bord gauche de ce même uté-
rus, il paroît vraisemblable que cette tu-
meur n'étoit autre chose que le ligament
de l'ovaire qui s'étoit engorgé, & avoit
formé une espèce d'hydatide; enfin que
le col n'a dû sa forme qu'à la compres-
sion de l'anneau qui a empêché l'accrois-
sement de cette partie jusqu'à un certain
point, à moins qu'on n'aime mieux la
regarder comme une hydatide de l'ovaire
portée sur un pédicule.

Angers, 4 janvier 1779.



LÉZARD D'EAU (salamandra aquatica)
avalé par une fille, & resté vivant deux
jours & demi dans son corps; obser-
vation communiquée par m. COLIN;
docteur en méd. à Epinal en Lorraine.

LE 29 novembre 1777, je fus prié d'indiquer ce qu'on pourroit donner à une fille, qui le 28, à six heures du soir, avoit avalé un animal vivant, dont on ne savoit ni le nom, ni l'espèce, mais qui causoit des douleurs extrêmes, & dont les mouvemens étoient extérieurement sensibles.

Craignant d'être trompé, je différâi mon avis jusqu'après ma visite. Aussitôt j'allai à un quart de lieue de cette ville, chez un fermier de madame la marquise de Spada, abbesse de l'illustre chapitre de cette ville, où je trouvai *Marie Pierond*, servante âgée de 25 ans, d'une constitution & d'un tempérament robustes. Ses larmes & ses mouvemens convulsifs m'annoncerent un état bien douloureux. Je l'interrogeai pour en connoître la cause : « Pressée, dit-elle, par » la soif, j'allai remplir d'eau une cruche » à goulot; buvant aussitôt, je sentis, à » la première gorgée, quelque chose s'ar-

»rêter au milieu de l'œsophage; il ne
 »me fut plus possible d'avaler; saisie de
 »frayeur, je cours à la maison, &, avec
 »de la mie de pain tendre, je force ce
 »corps à descendre dans mon estomac.
 »A peine y fut-il, qu'il me sembla qu'on
 »m'enfonçoit un grand nombre d'épin-
 »gles dans ce viscere, & j'éprouvai, sans
 »relâche, ces envies de vomir qui me
 »tourmentent au possible».

Après le récit de cette fille, je visitai la fontaine d'où elle avoit tiré son eau. C'étoit dans une espece de puits creusé sous l'éminence d'un jardin; je ne vis aucun insecte, excepté trois salamandres aquatiques, tapies au fond de ce réservoir d'eau parfaitement claire, & cinq dans la mousse, à la superficie. Persuadé qu'une de ces salamandres, entraînée par la chute de l'eau dans la cruche, cherchant ensuite à fuir par le goulot, avoit été le premier objet offert à l'avidité de cette fille altérée, je lui donnai l'eau tiède émétisée.

Elle en prit deux petits gobelets en sept à huit reprises, ce qui produisit un seul vomissement. Comme l'animal étoit fixé à la partie supérieure de l'estomac, rien ne pouvoit y pénétrer, ni en sortir; je m'aperçus que l'eau froide le faisoit descendre, c'est pourquoi je l'ordonnai,

& j'y fis dissoudre du sel commun. La malade en but autant qu'il lui fut possible, & prit les attitudes convenables pour que l'animal en soit toujours enveloppé : ce jour se passa sans succès.

Le 30 au matin, elle prit avec peine trois bols composés d'aloës, de mercure doux, & de semen-contra préparé, le tout uni avec le syrop de chicorée composé : elle continua l'eau salée pour boisson.

Vers midi, les mouvemens de l'animal se ralentirent, & furent plus foibles ; insensiblement l'estomac se trouva libre : mais alors les douleurs d'entrailles se firent sentir ; il sembloit à cette fille qu'on lui déchiroit l'intestin à mesure que cette salamandre en parcouroit l'étendue. Les potions huileuses n'adoucirent point ses maux. Enfin, parvenu au rectum, l'animal ne se fit plus sentir, & vers cinq heures du soir, la malade déposa, dans une selle, une salamandre aquatique, qui, apportée chez moi, vécut encore près d'une demi-heure.

Cette ovipare est très exactement décrite par m. *Valmont de Bomare* dans son dictionnaire d'histoire naturelle auquel je renvoie. J'observerai seulement que la salamandre dont il s'agit, est longue de deux pouces onze lignes, que ses dents

sont à peine sensibles au toucher, le dos & la queue dentelés, quatre doigts aux pattes de devant, & cinq à celles de derrière, munis de très petits ongles.

Le premier décembre, je fis prendre un laxatif doux à la malade, il n'eut aucun effet par les selles; il procura deux vomissemens de sang grumelé; ce vomissement de sang dura trois jours, (elle vomissoit quatre à cinq fois dans les 24 heures), les déjections alvines en furent teintes durant ces trois jours, & sept jours après.

Cette fille conserva son appétit pendant tout le temps de ses douleurs, mais elle ne trouvoit aucune saveur à ce qu'elle prenoit. La fièvre fut peu sensible dans les premiers jours, & nullement dans la suite: elle ne pouvoit dormir que couchée sur son ventre, & la main appuyée contre son estomac. Cet état ne l'a pas empêché de suivre sa condition; elle n'a presque point perdu de son embonpoint, & sa couleur vermeille n'a pas été ternie.

Ces phénomènes sont-ils l'effet du venin, ou la suite du déchirement que les ongles de l'animal ont produit? Si la salamandre étoit venimeuse, son venin n'auroit-il pas immédiatement pénétré dans le sang par le déchirement des vaisseaux, & produit l'effet qui lui seroit pro-

pre ? J'ai pris de la viscosité que l'animal jeta par les parties génitales, & la queue que j'avois piquées, je l'appliquai sur une plaie légère & récente que j'avois à la main, elle ne me fit aucune sensation.

Ce qui m'est le plus agréable à faire connoître, c'est qu'aidé des conseils de m. *Pierrot*, stipendié de cette ville, médecin qu'une longue & sage pratique soutenue de grandes connoissances, rend infiniment cher & respectable; je fis suivre à cette fille un régime adoucissant & résolutif; j'ai eu le plaisir de dissiper les premiers accidens, & chaque jour diminuer les douleurs; enfin le 11 février 1778, cette fille se trouva assez bien pour se conduire seule, & m'a dit depuis qu'elle ne ressentait plus d'incommodité.

*ASSEMBLÉE de la faculté de médecine
de Paris, du 15 mars 1779.*

LES maladies catarrhales dont il avoit été parlé le premier du mois, ont continué à être fort communes; mais le temps ayant été plus sec, & le vent presque toujours soufflant entre le nord & l'est, ces maladies ont été plus aiguës, plus inflammatoires. L'humeur catarrhale affectoit plus particulièrement le ventre; aussi

on

on a vu des fièvres bilieuses, dont la coction a été fort longue. Ces fièvres étoient, chez quelques-uns, compliquées d'une toux violente, même avec crachats sanguinolens, & douleur vive au côté. Les vésicatoires ont été salutaires pour ceux en qui il y avoit prostration de forces. Il falloit quelquefois recourir aux saignées; cependant on a remarqué qu'en général elles devoient être ménagées, & que l'on ne devoit solliciter les évacuations par les selles que sur la fin de la maladie.

Il y a eu beaucoup de rougeoles & de coqueluches qui, quoiqu'opiniâtres, n'ont pas communément présenté des accidens graves.

Les fièvres tierces commencent à devenir plus communes, ainsi que les maux de tête avec pesanteur, & quelques accès de fièvres qui se terminent promptement, s'il survient une sueur universelle.

M. *Mallet* a lu un mémoire sur une espèce de quinquina ressemblant beaucoup à celui du Pérou, & découvert à la Martinique. Il en avoit reçu une certaine quantité, dont les commissaires, que la faculté a nommés, doivent faire l'épreuve. Il avoit déjà annoncé ce quinquina l'année dernière.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1779.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	3, 2	12, 0	9, 0	28	2, 6	28	2, 8	28	2, 9
2	4, 5	9, 5	5, 2	28	2, 6	28	2, 6	28	3, 0
3	1, 4	8, 7	5, 0	28	3, 8	28	4, 0	28	4, 4
4	2, 0	8, 5	4, 2	28	5, 0	28	5, 5	28	5, 8
5	0, 5	8, 2	4, 0	28	6, 0	28	5, 4	28	4, II
6	1, 1	10, 0	6, 7	28	4, 3	28	3, II	28	3, II
7	4, 0	9, 8	7, 0	28	3, 5	28	2, II	28	2, II
8	2, 0	11, 5	6, 7	28	2, 10	28	2, 4	28	2, 5
9	2, 6	10, 0	6, 5	28	2, 4	28	1, 6	28	1, 6
10	2, 0	10, 0	5, 0	28	1, 2	28	0, 8	28	0, 8
11	0, 0	9, 0	6, 0	28	0, 1	27	II, 5	27	II, 4
12	1, 0	11, 6	7, 0	27	II, 4	27	II, 4	28	0, 0
13	1, 0	12, 0	8, 0	28	1, 0	28	1, 6	28	2, 2
14	4, 2	10, 2	7, 0	28	2, 5	28	1, 6	28	0, 10
15	6, 3	9, 0	6, 3	27	10, 9	27	10, 4	27	II, 2
16	3, 8	6, 3	5, 0	27	II, 8	27	II, 6	27	II, 6
17	4, 0	8, 5	6, 0	27	II, 3	27	II, 3	27	II, 0
18	3, 0	6, 0	5, 0	27	9, 10	27	8, II	27	8, 6
19	5, 0	9, 3	7, 4	27	8, 0	27	9, 8	27	10, 10
20	7, 0	11, 0	9, 5	27	10, 8	27	II, 0	27	10, 10
21	8, 4	9, 0	3, 8	27	10, 2	27	10, 4	28	1, 5
22	2, 6	11, 7	7, 8	28	4, 1	28	4, 6	28	4, 10
23	6, 5	12, 5	7, 7	28	4, 8	28	4, 5	28	4, 1
24	4, 0	12, 5	9, 0	28	3, 8	28	3, 1	28	3, 0
25	5, 5	12, 8	10, 0	28	2, 2	28	1, 6	28	1, 2
26	6, 2	14, 5	10, 9	28	0, 2	27	II, 7	27	II, 6
27	6, 5	16, 0	11, 0	27	II, 6	28	0, 2	28	1, 2
28	6, 8	11, 8	8, 5	28	1, 8	28	2, 2	28	2, 2
29	3, 0	11, 5	7, 0	28	1, 10	28	1, 8	28	1, 10
30	2, 5	11, 7	8, 0	28	1, 10	28	1, 10	28	1, 10
31	2, 8	11, 0	8, 0	28	1, 8	28	1, 8	28	1, 8

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	S & S-E. beau.	S-O. beau, chaud.	S-O. nuages.
2	N. & S-O. couv. <i>parafelène.</i>	N-O. couvert, petite pluie.	N-O. couvert.
3	N. beau, <i>glace.</i>	N-E. beau.	N. beau.
4	N. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
5	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
6	N-E. beau, v. fr.	N-E. c. gr. v. fr.	N-E. nuages.
7	N-E. nuages.	E. beau.	E. beau.
8	E. beau, v. froid.	E. <i>id.</i> vent froid.	E. <i>idem.</i>
9	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem</i> doux.
10	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
11	E. beau, <i>glace.</i>	S. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
12	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
13	E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i> chaud.	N-O. <i>idem.</i>
14	N-O. nua. brouil.	S-O. beau.	O. nuages.
15	S-O. couv. pl. v.	N. & S-O. couv.	N. beau.
16	N. couv. froid.	N. <i>id.</i> pët. pluie.	N. couvert.
17	N. couv. brouil.	N. couvert.	N. <i>idem.</i>
18	N. couv. pluie.	S-O. <i>id.</i> gr. pluie.	S. <i>idem.</i>
19	O. couv. gr. vent.	N. & S-O. cou. v.	S-O. <i>idem.</i>
20	O. couv. doux.	O. c. doux, bruin.	O. couvert, doux.
21	O. couvert, pluie, tempête.	O. couv. gr. vent, pluie, grêle.	O. beau.
22	O. beau, gelée bl.	O. beau.	N. <i>idem.</i>
23	SO-NO. & N-E. beau, doux.	S-O. <i>id.</i> doux.	S-O. <i>id.</i> doux.
24	E. <i>idem.</i> chaud.	E. <i>id.</i> chaud.	E. <i>idem.</i> chaud.
25	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> aur. bor.
26	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. beau, chaud
27	N. & N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
28	N. nuages, vent.	N. beau.	N-E. beau.
29	N-E. beau, froid.	N-E. <i>id.</i> froid.	N-E. <i>id.</i> froid.
30	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> aur. bor.
31	N. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> aur. bor.

468 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . 16, 0 deg. le 27

Moindre degré de chaleur -0, 0 le 11

Chaleur moyenne 6, 8 deg.

Plus grande élévation du Mercure 28 6, 0 le 5

Moindre élévat. du Mercure 27 8, 0 le 19

Elévation moyenne 28 p. 1, 6

Nombre de jours de Beau 21

de Couvert 7

de Nuages 3

de Vent 5

de Tonnerre 0

de Brouillard. 2

de Pluie 5

de Grêle 1

Quantité de Pluie 5, 7 lignes.

D'Evaporation 39, 0

Différence 33, 3

Le vent a soufflé du N. 7 fois.

N.-E. 7

N.-O. 2

S. 1

S.-E. 1

S.-O. 4

E. 8

O. 3

Température : très belle , assez froide en général , très sèche. Il y a eu plusieurs jours de grande chaleur. La végétation étoit très avancée.

MALADIES : nous avons eu des fluxions de poitrine & des péripneumonies , la rougeole a été assez commune sur les enfans , plusieurs ont rendu des vers.

COITE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1^{er} avril 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille , au mois de mars 1779 ,
par M. BOUCHER , médecin.

LA sécheresse a persisté ce mois. Il y a eu , à la vérité , quelques jours de pluie vers le milieu du mois , mais elle n'a pas été considérable. Le mercure , dans le baromètre , s'est soutenu tout le mois à la hauteur de 28 pouces , ou très près de ce terme.

La liqueur du thermomètre , après le 13 , s'est élevée assez constamment jusques près du terme du tempéré : il a passé même ce terme dans les derniers jours du mois.

Il y a eu des variations dans les vents ; ils ont été néanmoins plus souvent *nord* que *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de $11\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation , & son plus grand abaissement a été de 1 degré au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes , est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	2 fois du sud.
10 fois du nord	6 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
3 fois de l'est.	4 fois de l'ouest.
2 fois du sud	5 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 12 jours de temps couvert ou nuageux.

8 jours de pluie. 18 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de mars 1779.

LA maladie aiguë dominante de ce mois a été une fièvre catarrheuse, phlogistique, & putride-maligne. Elle se déclaroit dans les uns par les signes & les symptômes de la fièvre continue-inflammatoire de l'intérieur de la tête, & dans les autres par ceux de la pleuropneumonie, point de côté, crachement de sang, angoisses, oppression considérable de la poitrine, &c. Il y avoit, dès le commencement de la maladie, beaucoup d'abattement, & une grande prostration de forces. La langue se trouvoit chargée d'une crasse jaunâtre & brune; plusieurs avoient des nausées & un sentiment de pesanteur au creux de l'estomac. Dans l'un & l'autre cas, il y avoit souvent indication d'évacuer les premières voies avec un emetico-cathartique, qui devoit même être quelquefois répété, après avoir préalablement pourvu à l'engorgement inflammatoire par les saignées suffisantes, sur tout lorsque le sang se trouvoit couenneux, comme cela étoit assez ordinaire; c'étoit principalement dans le progrès de la maladie, que se présentoient les signes de putridité & de malignité, un abattement excessif, le pouls petit, fréquent & irrégulier, des soubresauts dans les tendons, des disparates, le délire, des selles claires & infectantes, &c. Dans plusieurs la maladie, vers son déclin, a pris le type de la fièvre double-tierce continue. On conçoit que ces deux états ont indiqué l'emploi du quinquina, qui effectivement a été administré & suivi, tantôt en décoction, & tantôt en mixture faite avec son extrait, souvent acidulé avec l'acide vitriolique. Quelque grave que fût cette maladie, peu de ceux qui ont été traités convenablement, ont succombé. Il est ar-

rié à quelques personnes, que les symptômes du premier période menaçoient d'une maladie longue & dangereuse, d'échapper heureusement aux suites par le moyen de deux ou trois saignées, & d'un émétique ou deux donnés à propos. Cette maladie a été plus répandue, plus fâcheuse & plus meurtrière dans la garnison que chez le bourgeois.

Il y a eu, sur tout vers la fin du mois, des pleuropneumonies légitimes; &, dans tout le cours du mois, beaucoup de fièvres tierces & doubles-tierces; compliquées de rhume & même de fluxion de poitrine, qui exigeoient plusieurs saignées, & beaucoup de circonspection dans la cure.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Flore françoise, ou description succindée de toutes les plantes qui croissent naturellement en France, disposée selon une nouvelle méthode d'analyse, & à laquelle on a joint la citation de leurs vertus les moins équivoques en médecine, & de leur utilité dans les arts; par m. le chevalier DE LA MARCK, avec huit planches de figures en taille-douce. Prix 21 liv. broché, & 24 liv. relié. De l'imprimerie royale. Se vend à Paris chez Gogué & Née de la Rochelle, libraires, quai des Augustins, près du pont Saint-Michel. 1779. (in-8°. 3 volumes).

Cet ouvrage, qui a mérité l'approbation des connoisseurs, a le plus grand succès dans le public.

Caroli van Bochaute in alma universitate Lovaniensi praxeos medicæ ad nomenclomium D. PETRI nec non chemiæ professoris regii dissertatio physiologico-chemica de bile. Lovanii è typographiâ academicâ, 1778. *A Paris, chez Lamy, libraire, quai des Augustins, & chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, petit in-8°. de 7 pages.*

Mémoire sur la meilleure maniere de construire les alambics & fourneaux propres à la distillation des vins, pour en tirer les eaux-de-vie ; par m. BAUMÉ du college de pharmacie de Paris, de l'académie royale des sciences, & de celles de Madrid. Ouvrage qui a obtenu le prix sur la question relative à cette matiere proposée par la société libre d'émulation. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1778. (Prix 1 liv. 10 sols broché, grand in-8°. de 128 pages avec figures).

Ce mémoire est corrigé & augmenté par l'auteur. Il a joint à cette édition des expériences sur l'eau au moment de la congélation.

Essai sur les eaux minérales & médicinales de la ville de Bourbon-l'Archambault, dédié à monseigneur l'archevêque de Bourges, chancelier - comman-

deur des ordres du roi, &c. &c.; par M. FAYE, médecin-intendant de ces eaux, correspondant de la société royale de médecine de Paris. A Moulins, chez la veuve Faure, & Vidalin, imprimeur-libraire. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1778, petit in-8°. de 464 pages.

L'auteur paroît satisfaire à son projet, qui est annoncé dans l'épigraphe : *Vetustis novitatem, obscuris lucem, dubiis fidem, novis auctoritatem dare.* PLIN. in præfat. hist. natural.

PROSPECTUS de l'édition complete des œuvres de M. CHARLES BONNET, membre de diverses académies, revue & corrigée par l'auteur, & augmentée de plusieurs écrits qui n'ont pas encore paru. A Paris, chez Hardouin, libraire, rue des Prêtres-saint-Germain-l'Auxerrois.

Proposer un ouvrage par souscription, c'est jeter, en quelque sorte, l'alarme dans la république des lettres. Cet ouvrage, se dit-on les uns aux autres, mérite-t-il l'intérêt qu'on voudroit nous y faire prendre ? Les éloges précoces que lui donne le libraire, ne sont-ils pas dictés par l'esprit de calcul & de commerce ? Les conditions qu'on nous propose, seront-elles remplies avec exactitude ? L'argent qu'on nous invite avec tant de désintéressement à déboursier d'avance, ne fera-t-il pas le seul fonds de l'entreprise ? Et les époques si bien combinées pour la durée du bénéfice, pour

les livraisons & pour l'entière exécution de l'ouvrage, ne seront-elles pas reculées sous différens prétextes? Voilà quelques-uns des raisonnemens les plus modérés que le discrédit actuel des souscriptions fait faire au public. Convaincu de leur solidité, le sieur *Hardouin*, libraire, a cru devoir se conduire en conséquence.

La collection qu'il annonce est composée d'ouvrages connus, & estimés de toute l'Europe savante. Ces ouvrages manquent presque par tout; & déjà l'idée est venue à plusieurs libraires d'en faire réimprimer quelques-uns. Autant par cette considération, que pour sa propre gloire, m. *Charles Bonnet*, leur auteur, s'est déterminé à les réunir tous dans une nouvelle édition, à l'exécution de laquelle il préside, & qu'il enrichit de changemens & d'augmentations considérables, ainsi que l'atteste la piece suivante.

Déclaration de m. CHARLES BONNET.

« Comme il m'est parvenu qu'on présu-
 » mait assez généralement dans l'étranger, que l'édition
 » de mes *œuvres*, qui s'exécute à Neuchâtel,
 » in-4° & in-8°, n'est qu'une simple réimpression
 » des écrits que j'ai publiés en divers temps de-
 » puis 1745, je crois devoir désabuser ceux qui
 » pourroient être encore dans cette erreur. Je ne
 » m'étendrai pas ici sur mon travail: un mot suffira
 » à mon but. On imprime actuellement le troi-
 » sième volume de l'édition in-4°; & les addi-
 » tions que j'ai déjà faites aux trois premiers vo-
 » lumes, vont à cinq ou six cens pages. Les vo-
 » lumes qui suivront, n'en contiendront probable-
 » ment pas moins. Je me réfère d'ailleurs, sur
 » cette entreprise typographique, à ce que j'en ai
 » dit dans ma préface générale. Fait à Genthod
 » près de Genève, le premier de juin 1778 ».

Signé, CHARLES BONNET.

Ce qu'on vient de lire est donc un sûr garant du mérite littéraire de cette nouvelle édition, où le lecteur retrouvera dans l'état de perfection & de nouveauté le plus desirable, des morceaux déjà connus d'histoire naturelle & de philosophie; tels que les *recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes*;

les *observations sur les insectes*;

les *considérations sur les corps organisés*;

la *contemplation de la nature*;

la *palingénésie philosophique*;

l'*essai analytique sur l'ame*;

les *recherches sur le christianisme*.

Quant au mérite typographique, les gens de lettres pourront se convaincre chez le sieur *Hardouin*, par l'inspection des volumes imprimés, que la collection peut aller de pair avec les plus belles éditions du Louvre. Papier, caractères, planches, portrait de l'auteur, tout en est beau. La dépense & les soins n'ont pas été épargnés, parce que heureusement on n'a pas été réduit à compter sur des recettes incertaines & idéales en commençant l'entreprise.

L'édition *in-4°*. des œuvres complètes de *m. Bonnet*, sera composée de huit volumes, dont le quatrième est sous presse.

L'édition *in-8°*. des mêmes œuvres, contiendra seize volumes, & n'est pas moins avancée que la première.

Voici actuellement quelles sont les conditions que l'on propose, à commencer du premier de janvier 1779, jusqu'au premier d'avril de la même année.

Une simple promesse, par écrit, de prendre les volumes à mesure qu'ils paroîtront, sans rien payer d'avance, c'est tout ce qu'on exige.

Chaque volume *in-4°*, y compris les planches,

coûtera 12 livres. Passé le premier d'avril il sera payé 15 livres.

Chaque volume *in-8°*, aussi avec les planches, coûtera 3 liv. 10 sols. On le paiera 4 liv. 10 sols après le temps prescrit.

Au mois d'octobre prochain, les deux éditions seront achevées.

Il sera fait de chacune trois livraisons :

La *première*, au mois de janvier 1779, de 3 vol. *in-4°*, & de 6 vol. *in-8°*.

La *seconde*, dans le courant d'avril suivant, de 2 vol. *in-4°*, & de 4 vol. *in-8°*.

La *troisième*, dans le courant d'octobre de la même année, de 3 vol. *in-4°*, & de 6 vol. *in-8°*.

Au moyen de ces arrangemens, on aura pour la somme de 96 livres la collection complète & magnifiquement exécutée des œuvres de m. *Bonnet* en 8 vol. *in-4°*. Passé le premier d'avril ils seront payés 120 liv.

Et pareillement pour l'édition en 16 vol. *in-8°*, on paiera 56 liv. ; & passé le premier d'avril 72 liv.

SÉANCE de l'académie des sciences.

L'académie des sciences a tenu sa séance publique le mercredi 14 avril. Le secretaire a ouvert la séance en annonçant que le prix proposé en 1771 sur la *théorie des machines simples* ; en ayant égard à la résistance des frottemens & à la roideur des cordages, avoit été remis à l'année 1781. Il a lu ensuite l'éloge de m. de *Linné*, associé étranger.

M. le *Roi* a lu un mémoire de m. *Franklin* sur la cause des aurores boréales. — M. *Messier* un mémoire sur la comete de 1779. — M. le comte de *Milly*, un mémoire sur la construction

d'une aiguille aimantée inaltérable dans les acides , & les moyens d'en corriger la variation diurne. — M. Portal, un mémoire sur les glandes bronchiques dont l'engorgement est la cause d'une espèce de phthisie pulmonaire. — M. Sabatier, un mémoire sur le canal thorachique dans l'homme. — M. Cornette, un mémoire sur la décomposition des sels vitrioliques & nitreux à base métallique par l'acide marin. — M. Morand, des réflexions sur la population de Paris & du royaume. — M. Jaurat se proposoit de lire un mémoire sur la constellation des pleiades.

*Prix de l'académie des sciences pour
l'année 1781.*

L'académie avoit proposé pour sujet du prix de 1779 de donner *la théorie des machines simples, en ayant égard au frottement de leurs parties, & à la roideur des cordages* : elle avoit exigé de plus, 1°. que les loix du frottement & l'examen de l'effet résultant de la roideur des cordages, fussent déterminés d'après des expériences nouvelles, & faites en grand. 2°. Que les expériences fussent applicables aux machines usitées dans la marine, telles que la poulie, le cabestan & le plan incliné.

Plusieurs des pièces, qui ont été présentées au concours, renferment des recherches estimables. L'académie a distingué la pièce n°. 1, qui a pour devise :

Videndum

Quâ ratione fiant, & quâ vi quæque gerantur.

La pièce n°. 2, qui a pour devise :

*Sunt aliquot quoque res, quare unam dicere
causam*

Non satis est.

Enfin la piece n°. 3, qui a pour devise :
Experientia & ratione.

Le n°. 2 ; *Sunt aliquot quoque res, &c.* est sur tout recommandable par la multiplicité & le choix des expériences, & par la sagacité avec laquelle elles ont été faites. L'académie auroit seulement désiré qu'elles eussent été faites plus en grand, & que l'application de ces expériences à la théorie des machines, fût plus développée, ainsi que le programme l'exige.

En général, il lui a paru que dans ces différentes pieces, les auteurs ne s'étoient pas suffisamment attachés à remplir, d'une manière utile pour la pratique (ce qui est le but principal de la question), les divers objets énoncés dans le programme.

L'académie croit donc pouvoir exiger de nouvelles recherches sur ce sujet, qu'elle propose encore pour l'année 1781. Elle invite les auteurs qui ont concouru, à perfectionner leurs ouvrages ; & en général tous les savans de l'Europe à s'exercer sur le question proposée ; mais elle déclare de nouveau, comme elle a déjà fait dans le programme de 1777, *que le prix ne sera point accordé aux pieces qui ne contiendroient qu'une théorie purement mathématique & abstraite, ou même qu'une théorie fondée sur des expériences déjà connues.*

Le prix fondé par feu m. Rouillé de Meslay, conseiller au parlement, sera double, c'est-à-dire, de 4000 liv. Les pieces seront écrites en françois ou en latin, & adressées au secretaire de l'académie ; elles ne seront admises au concours que jusqu'au premier de septembre 1780. Les auteurs n'y mettront pas leurs noms ; mais seulement une devise, & ils y joindront un billet cacheté qui

portera la même devise , & renfermera leur nom. Le prix sera délivré par le trésorier de l'académie , soit à l'auteur même , soit à celui qui se présentera , ou avec la procuration de l'auteur , ou avec un récépissé du secrétaire de l'académie.

SÉANCE de l'acad. royale de chirurgie de Paris.

L'académie royale de chirurgie tint , jeudi 15 de ce mois , sa séance publique pour la distribution des prix qu'elle donne tous les ans , à laquelle a présidé m. de la Martiniere , conseiller d'état , premier chirurgien du roi.

M. Louis , secrétaire perpétuel , a ouvert la séance par un discours dans lequel il a fait l'analyse des mémoires couronnés par l'académie. La question étoit d'*exposer les regles diététiques relatives aux alimens dans la cure des maladies chirurgicales*. Le prix étoit double.

C'est m. Tissot , ancien élève des écoles royales de chirurgie , maître-ès-arts de l'université de Paris , docteur en médecine , &c. &c. &c. qui a obtenu la première médaille d'or , du prix de 500 liv.

La seconde médaille du même prix a été accordée à m. la Flize , lieutenant de m. le premier chirurgien du Roi , correspondant de l'académie royale de chirurgie , chirurgien en chef des hôpitaux de charité de Nanci , professeur des maladies chirurgicales aux écoles de chirurgie de Nanci.

Prix de l'acad. de chirurg. pour 1780.

L'académie a proposé pour le prix de l'année 1780 , la question suivante :

« Exposer les effets du mouvement & du repos ,
 » & les indications suivant lesquelles on doit en
 » prescrire l'usage dans la cure des maladies chi-
 » rurgicales ».

TABLE DU MOIS DE MAI 1779.

EXTRAIT (PREMIER). Nouveaux élémens
de la science de l'homme ; par m. BARTHEZ ,
méd. pag. 385

Suite & fin du mémoire sur la fièvre miliaire ;
par m. BOUTEILLE , méd. 403

(Le commencement de ce mémoire se trouve en
mars , pag. 259 ; la suite en avril , pag. 351).

Differtation dans laquelle on explique un passage
(de Cicéron) relatif à la médecine ; par
m. GOULIN. 421

Organisation monstrueuse des parties génitales ,
dans une fille de Doué ; par m. CHEVREUL ,
chir. 447

Lézard d'eau avalé par une fille : observation
faite par m. COLIN , méd. 460

Assemblée de la faculté de médecine de Paris , du
15 mars 1779. 464

Observat. météorol. faites à Montmorenci. 466

Observations météorologiques faites à Lille. 469

Maladies qui ont régné à Lille. 470

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux. 471

Prospectus des œuvres de m. BONNET. 473

Séance de l'acad. des sciences de Paris. 476

Prix proposé par cette acad. pour l'an. 1781. 477

Séance de l'acad. de chirurgie de Paris. 479

Prix proposé par cette acad. pour l'année 1780. 480

ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux , le Journal de Médecine du mois
de mai 1779. A Paris , ce 24 avril 1779.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1779.

SECOND EXTRAIT.

*NOUVEAUX ÉLÉMENTS de la science
de l'homme ; par m. BARTHEZ,
chancelier de l'université de médecine
de Montpellier , membre des sociétés
royales des sciences de Montpellier , &
de médecine de Paris , censeur royal.*
TOME PREMIER. *A Montpellier , chez
Jean Martel aîné , imprimeur ordinaire
du roi & des états , 1778 , avec appro-
bation & privilège du roi.*

L'OBSERVATION nous apprend que les
animaux sont tous plus chauds que l'élé-
Tome LI. Hh

ment où ils habitent ; cependant ils ont été distingués en animaux à sang chaud, & animaux à sang froid, en tant que cet excédent de chaleur est sensible ou inappréciable à nos organes. Parmi les premiers, plusieurs s'engourdissent par le froid ; la plupart des reptiles sont de ce nombre ; quoique m. *Barthéz* ne les nomme pas : l'hirondelle, le loir, la marmotte sont ceux qu'il cite. Dans aucun de ces animaux les liqueurs ne gèlent jamais tant qu'ils vivent, & le passage rapide du froid au chaud, est constamment mortel pour tous. Entre les raisons que m. *B.* apporte de ce phénomène, on trouve celle-ci : « qu'une chaleur vive appliquée à la surface d'un corps ou d'un membre gelé, doit d'abord y introduire un nouveau degré de froid, par l'effet de l'évaporation qu'elle excite ». Une autre remarque de m. *B.* est que « les poissons peuvent vivre dans des eaux thermales dont la chaleur est très supérieure à celle que l'homme peut soutenir » quoique ceux-ci aient le sang infiniment plus froid. Le dernier résultat de ses recherches sur la variété de chaleur que l'on observe dans les animaux, est d'avouer que nous en ignorons la cause finale.

« Mais, ajoute-t-il, nous pouvons reconnaître que c'est à la fixation primor-

diale de ce degré de chaleur, que la nature semble avoir proportionné dans chaque espèce la force & l'étendue du poumon ou des organes de la respiration ». A ce sujet , il accuse d'erreur m. *de Buffon* qui croit que ces organes entretiennent & augmentent le feu de la machine animale : m. *Barthez* les regarde , au contraire , comme les régulateurs de la chaleur qui est tempérée par le refroidissement qu'opère la respiration renouvelée.

Etudiant ensuite les sympathies des divers organes du corps humain , m. *B.* annonce qu'elles ne peuvent être déterminées que d'après l'observation. Il croit que « la sympathie particulière de deux organes a lieu lorsqu'une affection de l'un occasionne sensiblement & fréquemment une affection correspondante de l'autre ». Il distingue des sympathies d'organe à organe , des sympathies d'organe particulier avec tout le corps , des sympathies d'organes similaires , comme de vaisseau à vaisseau , de nerf à nerf , ou de tel vaisseau & tel nerf , à leur système respectif considéré en sa totalité. Pour qu'il y ait sympathie , il veut , 1°. que l'état des deux organes ne puisse avoir une cause commune ; 2°. qu'on ne puisse assigner l'action mécanique de l'un sur l'autre ; 3°. qu'on

ne puisse rapporter cet état à un développement *synergique* des forces de ces organes. M. B. explique ainsi ce terme :

« Je désigne par ce mot de *synergie*, un concours d'action des forces de divers organes qui co-operent avec un organe déterminé, pour constituer par leur ordre d'harmonie ou de succession la forme générique d'une affection particulière dont le siège principal est supposé dans cet organe, en santé ou en maladie : comme, par exemple, la forme générique de l'excrétion, ou de l'inflammation ». Enfin m. *Barthez* nous dit justement que pour reconnoître la sympathie de deux organes, il suffit que plusieurs faits la prouvent, quand bien même on ignore les causes de cette sympathie.

Il examine en premier lieu les sympathies des organes qui ne sont liés par aucun rapport sensible, & annonce qu'il négligera celles qui tiennent à la constitution individuelle, pour ne s'occuper que de celles qu'il appelle constantes dans l'état naturel. Telle est cette sympathie que la puberté manifeste entre les organes de la génération & ceux de la voix : le développement des cornes & du bois de certains animaux, à cette époque, a la même origine. La sympathie de la matrice & de l'intérieur de la gorge, est prouvée

dans les mêmes circonstances; à ce sujet, m. *Barthez* remarque que « le col grossit dans la femme immédiatement après les premiers essais des plaisirs amoureux », comme il grossit également dans les cerfs au temps du rut. Les autres exemples de vraies sympathies entre des organes qui n'ont aucun rapport sensible, sont : le clou hystérique qui afflige si douloureusement les parties extérieures de la tête, & qui suit les lésions de la matrice; l'abcès au foie, qui survient aux plaies de tête; la paralysie des extrémités après la colique de Poitou.

Un autre genre de sympathies est celui qu'on remarque dans les organes qui se ressemblent dans leur structure & leurs fonctions, & qui sont placés symétriquement & parallèlement dans les deux moitiés verticales & latérales du corps humain. Sur celles-ci m. *Barthez* observe plusieurs faits curieux; il en rapporte d'autres observés avant lui, & conclut de l'insuffisance des explications qu'en ont données les anatomistes & les physiologistes qui l'ont précédé, qu'on ne peut les rapporter « qu'à des affections primordiales & inconspues du principe vital ». Ces faits « montrent que l'idée d'une suite de mouvemens, dans un des membres symétriques, peut se répéter

dans l'autre membre, lors même que la volonté ne détermine point l'imitation de ces mouvemens, & néanmoins que cette *idée* peut être aussi efficace que le feroit un exercice d'imitation, pour donner au membre symétrique, quoiqu'il reste en repos, une grande facilité relative d'exécuter une chaîne semblable de mouvemens ».

Les organes qui, sans être symétriques, sont cependant semblables par leurs fonctions & leur structure, « ont aussi une sympathie particulière même dans les régions du corps très éloignées. Ainsi les métastases prouvent la sympathie des parties les plus éloignées du tissu cellulaire des viscères & des extrémités ; ainsi l'arrêt du sang, dans de légères hémorrhagies, prouve le resserrement sympathique de toutes les parties de la peau ; ainsi la sympathie de toutes les glandes conglobées est prouvée par la succession de leur engorgement dans des parties très éloignées : car si l'on peut le rapporter quelquefois à tel vice particulier des humeurs, certainement il est souvent sympathique, & il l'étoit dans le cas dont parle *Willis* » où la compression trop forte des glandes inguinales par un bandage herniaire, détermina la formation de tumeurs écrouelleuses considé-

tables au col & derrière les oreilles». L'empêchement de la déglutition par la blessure de l'estomac & des fonctions de celui-ci, par les plaies des intestins, nous montrent leur sympathie; celle des mamelles & de la matrice est la seule raison qu'on puisse donner du renflement des unes dans la puberté, & dans le cas de suppression des évacuations utérines. Si « ces deux organes séparent souvent les mêmes humeurs (séreuse & laiteuse) dans les filles vierges », cet accident est dû à la même sympathie.

D'autres organes, qui ont entr'eux des connexions particulières, offrent encore des sympathies qui en font un tout isolé, un système à part. Ainsi le col de la vessie & le sphincter de l'anus sympathisent. Le ténésme qui produit la difficulté d'uriner, les irritations de la vessie qui excitent le ténésme, sont donnés en exemple : le rire forcé qui survient au chatouillement des fausses côtes; la démangeaison & la douleur de l'extrémité du gland par la présence de la pierre dans la vessie; la démangeaison du nez par celle des vers dans les intestins; le cours de ventre à la suite de l'éruption difficile des dents, & tant d'autres faits analogues sont des accidens dûs à la seule sym-

pathie , & dont elle seule peut donner une explication satisfaisante.

M. *Barthez* parle ensuite « des sympathies des forces du principe vital dans les organes similaires qui sont liés en système particulier , ou dans les vaisseaux sanguins & les nerfs ». Il distingue deux fortes de cette espèce de sympathies ; celle qui lie tel vaisseau ou tel nerf à tel autre nerf ou vaisseau , & celle par laquelle tel vaisseau ou tel nerf correspond à son système entier. Cet ordre de sympathies naît du double rapport qui existe entre ces parties, celui de la connexion & celui de la similarité : mais la cause n'en est pas plus connue , quoique relativement aux vaisseaux sanguins , la phrénésie qui survient à la péripneumonie , les hémorrhagies critiques , l'hémoptysie hépatique nous en prouvent l'existence ; quoique relativement aux nerfs , le rire qui accompagne le sommeil lors de la dentition , la surdité qui remplace alternativement une douleur à la langue , le sentiment d'un globe dans la gorge chez les vaporeux , les douleurs qui surviennent à des parties très éloignées de celle qui est blessée , nous forcent à le reconnoître. Une remarque importante pour la pratique de l'art de guérir , est que « la sympa-

thie particuliere des nerfs entr'eux correspond principalement à leur connexion prochaine dans le système nerveux, & qu'elle est beaucoup moins relative au voisinage & aux liaisons des parties où ces nerfs se distribuent ». Ici M. *Barthez* fait de nouvelles remarques sur cette division singuliere de l'homme intérieur, qui est prouvée par tant de phénomènes & de maladies; il examine sous ce point de vue, les fluxions, les paralysies, & cite « une hémiplegie accompagnée d'un ictère si bien partagé, qu'une moitié du nez étoit jaune, & l'autre de couleur naturelle, &c. ».

Pour prouver la sympathie d'un vaisseau ou d'un nerf avec son système, m. *Barthez* nous rappelle « le pouvoir qu'ont les fortes ligatures d'une artère ou d'un nerf, de séparer dans cet organe les affections des parties qui sont au-dessus, & de celles qui sont au-dessous de la ligature. . . . Si l'on fait à une artère une ligature qui en comprime avec force les parois qu'on tient en même temps dilatés, de manière que cette ligature ne resserre point sensiblement son canal : les pulsations de la partie inférieure de l'artère sont arrêtées ». Un autre fait vient à l'appui : on réussit constamment à prévenir les attaques d'épilepsie, ou d'autres maladies convul-

sives, que précède une vapeur qui se porte d'une extrémité du corps vers la tête, si l'on peut faire une forte compression au haut de cette extrémité.

M. B., après d'autres observations de ce genre, recherche quel peut être le siège du principe sentant (*sensorium commune*). Il nous dit « qu'on peut regarder le cerveau, le cervelet & la moëlle épinière, comme des appendices ou prolongement de la première & commune origine du système nerveux, qui participent plus ou moins de l'extrême vitalité de cette origine ». Les blessures de cette partie, ajoute-t-il, dans les animaux à sang chaud, sont plus promptement mortelles que toutes celles du cerveau ou du cervelet; d'où il suit que « cette partie est celle où il conviendrait le plus de placer le siège de l'ame humaine, si l'on étoit fondé à croire que l'ame a un siège particulier », il lui paroît en général que « la grandeur de ces appendices, dans les diverses espèces d'animaux, est en proportion de la grandeur relative que les nerfs qui en prennent immédiatement leurs origines, ont dans le système nerveux ».

L'action de chaque muscle est dûe immédiatement à la présence du principe vital; les fonctions des nerfs & des vais-

seaux sanguins qui s'y rendent sont de simples conditions qui mettent cet organe dans la possibilité d'obéir aux impressions de ce principe ; d'après ces prémisses, m. B. réfute les deux hypothèses du mouvement musculaire attribué, dans la première, à un fluide nerveux, & dans la seconde aux oscillations nerveuses. On admet, selon lui, gratuitement & sans vraisemblance : « Que des forces motrices dont la nature est inconnue, & dont l'action ne peut être conçue mécaniquement ; & même des forces sensitives dont l'idée est entièrement différente de celle des forces motrices, doivent se propager dans les corps vivans, suivant les loix de la communication du mouvement entre des corps qui sont privés de sensibilité & de mobilité spontanées ».

Tous les symptômes & phénomènes qui accompagnent les paralysies sont expliqués par un antagonisme que m. B. imagine entre les deux moitiés latérales du cerveau, & qu'il assimile à celui reconnu dans les muscles. Il croit que l'affoiblissement du côté blessé ou malade laisse à l'autre un excès de force, & y occasionne une sorte de spasme qui comprime l'origine des nerfs & les paralyse. Il fait le même raisonnement sur la moëlle allongée qu'il pense être également suscep-

tible de spasme dans une de ses moitiés latérales, & de relâchement dans l'autre.

M. *Barthez* examine ensuite « les sympathies que les forces de chaque organe ont avec celles de tout le corps ». Il dit « qu'une partie peut sympathiser avec tout le corps de maniere que telle affection de cette partie détermine le principe vital à une altération universelle des forces qu'il fait agir dans tous les organes », & offre en preuve deux exemples « pris de l'augmentation des forces motrices agissantes dans tout le corps, qui est causée par le travail de la digestion : & de la diminution de l'exercice des forces sensitives de tout le corps dans le sommeil, que cause la succession de la chute à l'excitation des forces sensitives dans un organe particulier ». M. *Barthez* développe d'une maniere très étendue ses idées sur la digestion & le sommeil dans les deux sections qui suivent. Sur la premiere fonction il paroît partir de ce principe que c'est le ton augmenté dans les fibres de l'estomac, qui se communique insensiblement aux autres organes, & les restaure plutôt qu'aucune substance fournie par la digestion. Relativement au sommeil « il est une fonction du principe vital alternative avec la veille. . . . Ce principe vital peut se

DE LA SCIENCE DE L'HÔME. 493
deshabituer jusqu'à un certain point de la nécessité de ces retours alternatifs du sommeil & de la veille ». La preuve est que « les Lapons ne cessent point de veiller durant les jours les plus longs de l'année , & qu'ils passent à dormir presque toute la saison où ils sont condamnés à des ténèbres perpétuelles » 3. « qu'on a vu souvent , dans le déclin & dans la convalescence , des maladies aiguës , que des veilles persévérantes étoient causées par la seule impuissance de dormir ». Les analeptiques que *m. B.* conseille « sont de même indiqués dans l'état léthargique de certains malades convalescens de fièvres aiguës , qui est causé par l'impuissance de veiller. . . . ; enfin le sommeil est souvent produit par des causes qui agissent d'abord en excitant , & ensuite en diminuant la sensibilité d'un organe particulier ». L'engourdissement & l'ivresse qui suivent l'usage immodéré du vin , du safran , &c. l'affoiblissement qui survient aux violentes douleurs occasionnées soit par des poisons , soit par des tortures , fournissent des exemples en faveur de cette dernière assertion.

M. Barthez embrasse ensuite le système entier des forces du principe vital , & nous dit « qu'il faut distinguer les forces

que ce principe fait agir à chaque instant dans tous les organes d'avec les forces *radicales* ou qu'il a *en puissance* ». Il nous avertit qu'il n'est pas facile de se faire une image de cette dernière sorte de forces (*radicales*) . . . qu'on ne peut rapporter avec vraisemblance à aucune cause différente du principe de la vie ». Ce système entier peut éprouver des altérations essentielles qui « semblent être les causes primitives d'une maladie nerveuse, lorsqu'elles changent le rapport général des forces sensibles aux forces motrices ; & d'une maladie maligne, lorsqu'elles vont jusqu'à résoudre les forces radicales ».

M. Barthez rapproche adroitement de ses principes tous les phénomènes de l'atonie & du spasme qu'il trouve réunis dans les maladies nerveuses, & qu'il attribue à l'*aberration des forces* du principe vital. Les maladies malignes sont dues à la seule résolution de ces forces, état essentiel à distinguer de leur oppression ; & m. B. reproche aux médecins qui ont écrit avant lui, de « n'avoir pas su marquer cette distinction d'une manière satisfaisante ».

Les phénomènes, que produisent les diverses substances vénéneuses & les remèdes très actifs, sont tous également

produits par des « altérations essentielles du système des forces du principe vital... qui est susceptible de l'action des divers poisons autres que physiquement destructeurs » ; & sur lequel chaque poison paroît agir « en introduisant une manière d'être particulière dans le système de ses forces ». L'exemple le plus frappant de cette manière d'être nouvelle que nous présente m. *Barthez*, est cette envie de mordre que le virus de la rage communique, & qui « ne peut guère être conçu que par une *idée canine*... que la salive du chien enragé transmet à l'homme ».

M. *B.* ne trouve que des erreurs dans les théories & les divisions des tempéramens qu'il examine sous le point de vue qu'il s'est fait ; il définit les tempéramens, « la forme spéciale qui résulte des affections constantes du système des forces du principe vital de chaque homme ». L'âge, le sexe, le climat, la nature du terrain, l'ordre politique, les mœurs, les affections de l'ame peuvent modifier cette forme ; le climat la rend *endémique*, l'âge y produit une succession de changemens, qui doit amener enfin, par une nécessité naturelle, la destruction du système entier ou « la mort qui est la cessation irrévocable de la sensibilité ou des mouvemens vitaux ». M. *Barthez* remarque

que les gradations vers cette *dernière fonction de la vie* sont très différentes suivant que l'état convulsif ou celui d'atonie domine ; il nous rassure sur ces angoisses dont on suppose à tort que l'ame peut être alors affectée. « La mort , nous dit-il , seroit toujours heureuse , si les hommes ne voyoient dans cette dernière fonction de la vie , qu'un tribut qu'ils doivent à la nature suivant l'ordre établi par son auteur ; mais ils sont détournés trop souvent de cette vue simple & courageuse par *divers usages* qui excitent *vicieusement* l'imagination & la sensibilité des mourans : de sorte qu'on peut dire que les institutions humaines ont corrompu , pour les hommes , jusqu'au bien de mourir ».

« La mort , continue l'auteur , n'est qu'un mode de la matière... Les élémens des choses mortelles ne sont point altérés lorsqu'ils subissent toutes les vicissitudes apparentes de génération & de corruption : les formes des corps organisés & vivans , dans lesquelles ils sont combinés se résolvent & se recombinent sans cesse... autant qu'est sensible cette métamorphose de la partie terrestre de l'homme , autant est douteux le sort du principe vital après la mort. Si ce principe vital n'est qu'une faculté unie au corps vivant ,

vant, il est certain qu'il périt avec le corps. S'il est un être distinct du corps & de l'ame, il peut périr lors de l'extinction de ses forces dans le corps qu'il anime; mais il peut aussi passer dans d'autres corps humains, & les vivifier par une véritable métempsychose. . . . Il est possible *encore*, que la fin du principe vital soit relative à son origine: ainsi, en supposant qu'il soit émané d'un principe que Dieu a créé pour animer les mondes, il peut, à la mort, se rejoindre à ce principe universel ».

Cet extrait, & celui du mois dernier, nous offrent des opinions singulières, des propositions hardies enveloppées d'un style presque toujours impénétrable, appuyées de faits admis avec la plus facile crédulité;

Car quand on a besoin d'autorité,

La fable prouve, & devient vérité.

On ne les a point discutées, on n'a point porté de jugement, parce qu'il a paru que leur seul rapprochement suffisoit pour les apprécier. Au reste il semble que le célèbre *La Bruyère* eût sous les yeux l'ouvrage, lorsqu'il parle des auteurs qui « *s'égarant dans une métaphysique nouvelle, veulent nous faire recevoir des expressions vuides de sens, & admettre des pensées creuses & écartées des notions communes*. Il ajoute: *Plus la philosophie, répandue dans leurs livres, est subtile & idéale,*

plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusqu'à un certain point, & qui au-delà sont inexplicables ».

M. Barthez nous donne à peu-près la même leçon, pag. 208, en observant que « c'est une faiblesse de l'esprit humain, de masquer les problèmes dont la solution est au-dessus de sa portée, en leur donnant une forme arbitraire, à laquelle il puisse appliquer plus commodément des hypothèses qu'il s'arrête à développer ».

MANIERE de faire le pain de pommes de terre sans mélange de farine ; par m. PARMENTIER, pensionnaire de l'hôtel royal des invalides, membre du college de pharmacie de Paris, de l'académie des sciences de Rouen, & de celle de Lyon, démonstrateur d'histoire naturelle.

LE pain, ce précieux aliment de l'Europe, est devenu d'une nécessité presque indispensable à la nation françoise ; sans le pain, les François se croient peu ou mal nourris : ce goût, qui tient d'abord à leur première éducation, est encore entretenu par l'avantage qu'ils ont de posséder abondamment les grains les plus

nourrissans, les plus agréables & les plus sapides, & d'avoir de bonne heure perfectionné l'art si utile de les réduire en farine, & de convertir la farine en pain. Les boulangers françois étoient déjà connus & distingués de tous les autres; m. *Parmentier* va encore augmenter leur réputation par les connoissances dont il a enrichi la boulangerie. Guidés par ses leçons ils substitueront à la routine, si nuisible au progrès des arts, les principes qui les perfectionnent & les affermissent, & les autres nations apprendront également la véritable maniere de préparer un pain agréable, léger, nourrissant, & précieux à la santé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir donné les leçons les plus utiles & les plus économiques sur cette partie si intéressante de notre nourriture journaliere, m. *Parmentier* porte plus loin ses vues & l'exercice de ses talens; il a appris l'art de faire du pain avec une racine tuberculeuse très commune, très facile à cultiver, qui se multiplie presque à l'infini, même dans les terrains les plus ingrats, & dont la récolte est toujours sûre. Cette racine, autrefois négligée ou abandonnée aux animaux les plus vils, & depuis consacrée à la nourriture de cette classe de citoyens toujours si voisine de la nécessité,

va devenir entre les mains un aliment aussi agréable, aussi bon, aussi nourrissant que le pain de froment, & qui pourra le remplacer dans bien des circonstances, & dans les temps malheureux où le grain inutilement confié à la terre, rencontre des obstacles insurmontables à son développement, ou devient la proie des insectes, ou qu'ancanti par quelque météore destructeur, il trompe l'espérance du cultivateur, prépare sa ruine, & annonce la plus effrayante des calamités.

C'est sous ce point de vue, qu'il faut considérer le pain de pommes de terre, & alors il est non seulement l'aliment des pauvres, mais il devient, suivant les circonstances, la consolation même du riche, & la ressource de tout un pays, quand il éprouve la disette du grain.

Il y a peu de provinces en France où l'on n'ait essayé de faire du pain avec les pommes de terre; on croyoit y avoir réussi en manipulant ces tubercules avec différentes espèces de farines, mais aucun, avant m. *Parmentier*, n'étoit parvenu à faire du pain avec la pomme de terre toute seule, aucun n'avoit tiré de la pomme de terre, seule, les principes de la fermentation, le levain nécessaire à la confection du pain; en un mot, c'est lui qui le premier a véritablement converti

DE POMMES DE TERRE. 501
les pommes de terre en pain : cette opération avoit même été jusqu'à présent regardée comme impossible par tous les chymistes.

« S'il n'eût été question, dit m. *Parmen- tier*, pour transformer les pommes de terre en pain, que de soustraire leur humidité surabondante, de détruire ensuite leur texture, de les mêler avec un levain approprié, & de les soumettre aux différentes opérations du pétrissage, il auroit suffi de traiter ces racines à l'instar des grains récoltés dans les années pluvieuses, c'est-à-dire, de les exposer au soleil ; de les broyer sous des meules ; enfin de suivre tous les procédés de la boulangerie. Mais il ne s'agit pas ici d'une semence qui se réduit en farine aisément, c'est une racine aqueuse dont les principes sont très différens. Inutilement on se flatteroit de pouvoir ainsi en préparer du pain ; on ne pourroit jamais obtenir, par ce moyen, qu'une masse noire, compacte & de mauvais goût. Il est donc indispensable d'avoir recours, indépendamment des travaux ordinaires de la fabrication du pain, aux opérations ci-après détaillées ».

La première est l'amidon des pommes de terre, le principe alimentaire par excellence, qui se fait à-peu-près de la

même manière que l'on prépare les féculs de bryone, ou autre racine analogue, M. *Parmentier* indique les moyens de simplifier cette opération, & de pouvoir la traiter en grand avec plus de facilité & de profit.

La deuxième est la cuisson des pommes de terre pour en extraire la pulpe; après les avoir fait cuire dans l'eau, & les avoir ensuite pelées, on les écrase sur une table avec un rouleau de bois, ou même avec la main, jusqu'à ce qu'elles soient liées & qu'elles forment une pâte qui devient de plus en plus spongieuse & élastique, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter de l'eau ou aucun fluide.

« Ces deux opérations préliminaires sont indispensables pour procéder à la confection du pain de pommes de terre; & de même qu'on a l'attention de faire moudre son grain avant de songer aux moyens d'en composer du pain, il faut aussi se précautionner d'amidon & de pulpe de pommes de terre, soit pour préparer le levain, soit pour le pétrir. « Sans cela, dit M. *Parmentier*, l'art du boulanger le mieux dirigé, ne sauroit avoir aucune action sur ce végétal tout farineux qu'il soit. On ne sauroit, ajouter-il, transformer les farineux en pain sans le concours d'une substance déjà en

fermentation : cette substance est connue sous le nom générique de levain , & c'est la partie la plus délicate & la plus essentielle de la boulangerie ».

Pour faire ce levain on prend une demi-livre de pulpe de pommes de terre , & autant de leur amidon , que l'on mêle avec quatre onces d'eau chaude ; on porte ensuite ce mélange dans un endroit chaud ; au bout de 48 heures il en exhale une légère odeur aigre ; alors on ajoute à cette masse une nouvelle quantité d'amidon , de pulpe & d'eau chaude , que l'on expose à la même température , & pendant autant de temps ; ce que l'on répète encore une autre fois. Cette pâte ainsi préparée acquiert en six jours la qualité d'agir en qualité de *levain de chef*.

On ne sera pas obligé de répéter cette préparation toutes les fois qu'on voudra faire du pain de pommes de terre ; en mettant de côté , chaque fois que l'on cuira , un morceau de pâte , on aura un levain suffisant pour opérer la fermentation de la masse que l'on voudra cuire.

Le second levain se prépare la veille en délayant le levain de chef dans l'eau chaude , & y mêlant parties égales d'amidon & de pulpe de pommes de terre ; & quand il a pris un peu de gonflement , qu'il est crevassé à différens endroits de

la superficie, & qu'il exhale une odeur aigre, on le mêle & on le pétrit avec la même quantité de pulpe & d'amidon, de manière que le levain se trouve pour moitié dans la masse totale, & l'eau pour un cinquième. On ajoute un demi-gros de sel par livre de mélange, & quand tout est confondu par le pétrissage, on fait subir à la pâte les différentes manipulations qui peuvent augmenter sa viscosité & sa ténacité, en la soulevant, la rassemblant, la battant, & non en y enfonçant les poings, comme cela se pratique mal-adroitement dans les campagnes.

On divise enfin cette pâte, que l'on place dans des pannetons d'osier, saupoudrés d'amidon, & on la laisse dans un endroit chaud pendant l'espace de six heures au moins, suivant la saison; enfin on la met au four qui ne doit pas être si chauffé que quand on cuit du pain ordinaire.

Par ces moyens très amplement détaillés dans l'ouvrage de *m. Parmentier*, on obtiendra, des pommes de terre seules, un pain blanc parfaitement levé, très nourrissant, & très agréable au goût, sans aucun mélange de farine.

« Ce pain est donc composé de parties égales d'amidon & de pulpe, & d'un

demi-gros de sel par livre de mélange ; l'eau, qui forme le cinquième de la masse générale, se dissipe entièrement pendant la cuisson, & entraîne encore avec elle un douzième à-peu près de celle qui constitue essentiellement la pulpe ; d'où il suit qu'une livre de pain représente trois livres & demie de pommes de terre, & que, dans ce déchet, nos racines n'ont perdu que leur humidité surabondante, sans que la partie principalement nutritive qui les constitue, ait été affoiblie dans ses effets.

Il résulte de tout ce travail, le plus intéressant qui se soit fait depuis longtemps, que la pomme de terre suffit seule pour former un pain excellent.

Cette découverte est non seulement curieuse, mais elle est de la plus grande utilité ; & ce n'est pas sans admiration qu'on a vu m. *Parmentier* surmonter les difficultés de l'art en changeant en pain blanc, léger, comparable à celui de froment, une racine grossière, compacte & aqueuse. Par cette opération, il a prouvé qu'un végétal, qui ne contient ni gluten, ni matière sucrée, peut se changer en pain ; ce qui avoit jusqu'ici paru impossible aux chymistes les plus savans & les plus instruits.

Cette découverte, qui assure à jamais

la subsistance du pauvre ; préviendra les calamités résultantes de la gelée , de la grêle & de tous les autres fléaux destructeurs des grains ; exclusivement employés jusqu'à ce jour à la confection du pain. Quoique le pain de pommes de terre soit beau , bon & très nourissant ; nous ne prétendons pas l'égaliser au pain de froment , & encore moins lui donner la préférence sur ce précieux aliment ; mais comme il est des pays où le bled est très rare , qu'il en est d'autres où cette récolte est même impossible , puisqu'il existe des terrains qui refusent de produire toute espèce de grains , il est bien consolant de pouvoir les employer à la culture des pommes de terre qui réussissent par tout , & par ce nouveau moyen d'augmenter aisément son produit. Les tiges de la pomme de terre , coupées dans un temps convenable , fournissent d'ailleurs une nourriture fort convenable aux bestiaux , & augmentent conséquemment les ressources des gens de la campagne. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à m. *Parmentier* qui nous a appris à tirer parti de ce tubercule trop méprisé jusqu'à ce jour ! Les recherches utiles qu'il a faites dans l'art de la pharmacie , l'ont déjà fait connoître pour un chimiste aussi laborieux qu'instruit ; mais ce nouveau tra-

vail lui assure une place encore plus honorable entre les bienfaiteurs de l'humanité.

CATARRHE DE LA VESSIE,

Observé par m. GILBERT, docteur en médecine, demeurant à Landerneau, petite ville en basse Bretagne.

Je fus appelé, le 3 décembre dernier, auprès d'un jardinier âgé d'environ 40 ans, d'un tempérament bilieux. Je lui trouvai une fièvre très forte, une soif considérable, une chaleur extrême. Il se plaignoit d'une douleur vive au bas-ventre; je l'examinai: la région de la vessie étoit tendue, les urines couloient involontairement, & affectoient l'urètre, en passant, d'une sensation importune. J'interrogeai le malade, il me dit qu'il avoit senti d'abord une difficulté d'uriner, à laquelle il n'avoit pas fait attention. Peu de jours après la dysurie étoit devenue très douloureuse; il y avoit huit jours qu'il souffroit quand je le vis: il avoit aussi un rénesme considérable. Je soupçonnai l'inflammation de la vessie; je prescrivis deux saignées copieuses, des demi-lavemens d'eau & d'huile, de l'eau de poulet, des fomentations émollientes, une émulsion le soir.

508 CATARRHE DE LA VESSIE.

Le 4, les douleurs étoient les mêmes, l'incontinence d'urine paroïssoit un peu ralentie, la tension de l'hypogastre étoit plus grande, la vessie faisoit une élévation sphérique d'environ 4 à 5 lignes au-dessus du pubis. J'insistai sur les remèdes de la veille, je fis faire deux nouvelles saignées, & j'ordonnai des fomentations continuelles.

Le 5, mon malade se trouvoit un peu mieux, les douleurs étoient moindres, l'urine ne couloit plus involontairement, elle étoit très limpide, & d'un jaune très pâle; mais la tension de la vessie étoit beaucoup plus forte. Au lieu des fomentations émollientes, je fis appliquer le *mica panis* avec le lait & le safran; je fis faire aussi des embrocations avec l'huile rosat tiède. Je passai ce jour là une demi-once de crème de tartre dans le petit-lait; ce léger minoratif produisit deux ou trois selles qui soulagerent le malade: cependant la fièvre étoit au même degré de force.

Le 6, on me fit voir les urines du malade qui avoit passé une assez bonne nuit; leur couleur & leur consistance m'étonnèrent, elles ressembloient au lait qui a conservé la crème: je crus être en droit de penser que l'inflammation de la vessie s'étoit terminée par l'ulcération de ce viscère; mais ce qui suspendoit mon

jugement, c'est que le malade n'avoit point eu de ces frissons légers qui annoncent toujours la suppuration, c'est que la fièvre, qui pour lors devient hectique, conservoit toujours son premier caractère, c'est-à-dire, que le pouls au lieu d'être petit, vite & serré, étoit grand, fort & développé, c'est que la tension de l'hypogastre étoit toujours la même. Je continuai les mêmes secours, les lavemens, les eaux de poulet, les embrocations; je fis seulement jeter un peu de miel dans les tisanes de capillaires.

Le 7, la tension du bas-ventre étoit presque entièrement évanouie, la fièvre étoit forte ainsi que la soif. Je considérai de nouveau les urines; le malade en avoit rendu, pendant la nuit, plus d'une pinte: elles étoient extrêmement épaisses, le sédiment étoit muqueux, & faisoit, après s'être précipité, plus du quart des urines. Je n'imaginai plus alors que cette liqueur fût purulente, il n'étoit pas possible que la vessie en eût pu fournir une aussi grande quantité, à moins que la substance du rein ne se fût fondue; ce qui ne pouvoit être, vu que le malade n'avoit eu aucune douleur à cette région. J'examinai encore cette humeur, je l'éprouvai, & reconnut qu'elle n'étoit autre chose que le mucus dont la mem-

510 CATARRHE DE LA VESSIE.

brane interne de la vessie est enduite, & qui est fourni par les cryptes de cet organe : je jugeai alors qu'il étoit arrivé à ce viscere une phlogose pareille à celle qui attaque la membrane de *Schneider* dans le coryza ou rhume de cerveau. Cette maladie est très rare ; m. *Lieutaud* l'appelle *catarrhe de la vessie* : il ne l'a observée qu'une fois. M. *Linnæus* la nomme *glus vesicæ*. *Hoffman* la décrit sous le nom de *rarus vesicæ morbus*. Il faut prendre garde de confondre cette maladie avec la *pyurie visqueuse*.

Cette maladie, une fois connue, fut traitée en conséquence ; les tisanes délayantes devinrent diaphorétiques ; aux fomentations émollientes succéderent les résolutives ; j'insistai sur les purgatifs afin d'entraîner par les voies intestinales une portion de l'humeur qui abreuvait la vessie. Ce traitement a été suivi d'une convalescence prompte ; mais lorsque la fièvre s'est terminée le dixième jour, j'ai recommandé les oignons d'après *Linnæus*. Mon malade, ainsi que celui dont m. *Lieutaud* a donné l'histoire, a tombé dans une espèce de marasme, suite nécessaire de la fonte considérable qui s'est faite, mais la nature, le temps & les oignons le rétablissent tous les jours.

Ce 7 janvier 1779.

O B S E R V A T I O N

SUR un dépôt à la matrice, avec grossesse; par m. BAYON, ancien chirurgien-major de l'isle de Caienne & dépendances, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, & de celle de chirurgie.

LE 4 décembre 1769, je fus prié de voir une dame âgée de trente-trois ans; elle se plaignoit de coliques considérables qu'elle attribuoit à des vents. Une petite fièvre, précédée d'un léger frisson, la prenoit tous les soirs; & dans tous les instans du jour, le pouls étoit un peu fébrile; elle étoit fort dégoûtée, & lorsqu'elle avoit mangé (même des alimens les plus légers) elle se trouvoit beaucoup plus incommodée; elle passoit les nuits sans dormir, & dans des souffrances continuëles. Les douleurs de colique étoient si fortes, qu'elle les comparoit à celles de l'accouchement; souvent elle perdoit connoissance, & elle avoit des mouvemens convulsifs dans tous les membres. Ces coliques violentes se terminoient par beaucoup de vents qui sembloient la soulager.

M'étant informé de tout ce qui s'étoit passé antérieurement, elle me dit que depuis trois ans elle se trouvoit fort incommodée, & qu'elle attribuoit l'origine & la cause de tous ses maux à un lait répandu qu'elle avoit eu après une quatrième couche dont elle n'avoit point nourri l'enfant, & qu'il lui étoit survenu un abcès au sein. Elle m'assura que depuis cette époque elle n'avoit plus joui d'une bonne santé; qu'elle avoit d'abord ressenti des douleurs vagues en différentes parties du corps; qu'elle avoit eu presque habituellement une petite fièvre lente qu'aucun remède n'avoit pu détruire; que du même temps, elle avoit été sujette à une démangeaison des plus incommodes, & que toute la superficie de son corps étoit continuellement couverte de petites écailles farineuses qui tomboient en abondance lorsqu'elle se grattoit; enfin elle me fit observer que pendant ces trois années ses règles avoient été fort irrégulières, & que depuis trois mois elles avoient cessé, & qu'elle se croyoit enceinte.

L'époque des coliques n'étoit pas si ancienne que celle des incommodités dont nous venons de parler; les coliques n'avoient commencé qu'environ dix-huit mois après l'accouchement; elles avoient été

été d'abord légères, & n'avoient augmenté que par gradation, de manière qu'il n'y avoit pas long-temps qu'elles fussent aussi violentes. La malade m'assura n'avoir jamais senti de douleur du côté de la matrice, & elle étoit très persuadée que les coliques étoient produites par des vents; elle n'alloit à la garderobe que très difficilement, & avec beaucoup de douleur. Jusqu'à cette époque cette dame avoit été traitée par différentes personnes, & entr'autres par un médecin très instruit, qui avoit mis en usage un grand nombre de remèdes, & sur tout les antispasmodiques de toute espèce, sans qu'elle en retirât aucun avantage.

Un mois avant que je la vîsse, elle avoit été mise à l'usage des délayans & des bains tièdes, & elle se trouva beaucoup plus incommodée de vents; l'estomac en étoit si rempli qu'il ne pouvoit supporter les alimens les plus légers. La malade, fatiguée d'un traitement fort long, & d'un grand nombre de remèdes qu'elle avoit pris sans succès, me pria de lui en prescrire très peu, & le moins désagréables possibles. Je l'engageai de prendre tous les matins quelques tasses d'une infusion de camomille avec quelques grains de canelle; & le soir en se couchant, je fis ajouter dans une tasse de

cette infusion 5 à 6 gouttes anodynes. Ces remèdes furent continués pendant quelques jours, & ne produisirent aucun bien; la malade passoit toujours des nuits sans sommeil, & dans des souffrances considérables, quoique j'eusse le soin d'augmenter tous les soirs la dose du calmant. Elle fut alors attaquée de quelques étourdissemens assez forts; elle me dit que cet état dépendoit de sa grossesse, & qu'elle y avoit constamment été sujette dans ses précédentes grossesses; ce qui l'avoit obligée de se faire saigner au deuxième mois, & qu'elle s'en étoit toujours très bien trouvée. Je me déterminai en conséquence à lui faire une petite saignée du bras, laquelle effectivement apporta beaucoup de calme dans tous les accidens, & je profitai du relâche que cette saignée produisit, pour lui donner une légère médecine dont elle me parut avoir besoin. L'effet de cette médecine fut très pénible; la première évacuation fut suivie de douleurs si fortes, que la malade perdit connoissance deux ou trois fois; les autres selles furent moins douloureuses. Le soir de ce même jour, elle se trouva plus malade que les jours précédens; je lui prescrivis, avant de se coucher, une potion calmante qui ne fit aucun effet, & la nuit fut une des plus cruelles; le len-

demain matin la fièvre me parut plus forte qu'à l'ordinaire, & il y eut, dans le cours de la journée, plusieurs petits frissons. La malade, fort découragée, me déclara qu'elle ne vouloit plus rien faire, mais s'abandonner aux soins de la nature. La nuit suivante se passa à-peu-près comme la précédente; mais sur les quatre à cinq heures du matin, la malade fut fort étonnée de sentir dans son ventre un mouvement, une sensation semblable à celle que cause la rupture des membranes, qui précède l'accouchement: & la sortie d'une très grande quantité de fluide par la vulve, lui donna lieu de croire qu'elle avoit fait une fausse couche. Elle appella sa femme-de-chambre à son secours; au lieu des eaux qu'elle croyoit avoir rendues, elle ne vit que du pus. Au réveil de son mari, elle lui fit part de son état; son étonnement fut aussi grand que celui de sa femme. Peu au fait de la nature de sa maladie, elle lui témoigna quelques soupçons sur sa conduite, & l'un & l'autre furent dans l'inquiétude la plus vive. Arrivé chez la malade, on m'instruisit du fait, & on me représenta une grande serviette entièrement remplie de matière purulente, blanche & assez liée, sur laquelle il y avoit de grandes taches de sang rouge & très

vermeil, qui n'étoit point mêlé avec le pus, & on me fit part de leur inquiétude. Je les rassurai en leur disant que c'étoit un abcès qui, formé lentement dans l'intérieur de la matrice, s'étoit enfin ouvert; que la maladie n'étant plus équivoque, il seroit facile d'y porter des secours. Je déclarai dès lors à la malade que je ne la croyois point grosse, & je l'engageai à se laisser visiter, afin de mieux connoître l'état des parties, soit par le tact, soit par la vue, à quoi nous eûmes toutes les peines du monde à la déterminer; cependant, après beaucoup de prières de la part de son mari, elle y consentit. Je trouvai les parties extérieures dans l'état ordinaire, l'orifice de la matrice fort dilaté, & l'intérieur me parut dur & très engorgé; il couloit continuellement beaucoup de matiere purulente fort épaisse & de mauvaise odeur. La malade se trouvoit beaucoup mieux, les coliques cessèrent de l'instant que l'abcès fut ouvert, la fièvre diminua considérablement, & les frissons disparurent. Le sommeil se rétablit en partie; mais la malade avoit plus de peine à marcher & à se tenir debout; elle sentoit à la région de la matrice, des douleurs sourdes qui répondoient aux aînes & aux reins. Je commençai par lui régler un régime

doux & léger, je la mis à l'usage d'une tisane légèrement apéritive ; les injections furent faites soir & matin, avec une légère décoction d'orge & de quinquina, à laquelle je fis ajouter un peu de miel. Ces remèdes furent continués pendant douze à quinze jours, & la malade paroissoit aller de mieux en mieux ; l'écoulement étoit toujours très abondant, mais beaucoup moins putride. Je lui prescrivis alors deux verres de lait coupé avec une décoction d'esquine & de falcopareille, pris le matin à deux heures de distance ; & le soir, avant de se coucher, quinze gouttes de baume du Canada. La malade alla très bien jusqu'au 6 janvier 1770, l'écoulement diminua alors sensiblement, & , sous quatre à cinq jours, il disparut totalement. Ne voyant plus d'écoulement, elle se crut guérie, & ne voulut pas continuer les remèdes plus longtemps ; elle se livra même à quelques petites indiscretions, malgré les représentations que je lui fis ; mais le retour de la fièvre, de l'insomnie, d'une douleur assez forte du côté de la matrice, qui répondoit aux aînes & aux reins ; des douleurs vagues dans les cuisses & dans les jambes, qu'elle exprimait par des lassitudes, lui firent bientôt connoître son erreur. Malgré cet état elle voulut

absolument faire un petit voyage; aucune représentation ne put l'en empêcher, les souffrances augmentèrent; à son retour, il parut un petit écoulement qui dura un jour & une nuit. L'abcès se r'ouvrit ensuite comme auparavant, & il sortit autant de matiere purulente que la premiere fois, mais plus blanche, plus épaisse, & moins putride. Les accidens cessèrent en partie, & la malade se trouva mieux. Le traitement fut recommencé comme auparavant, & continué tout le mois de janvier & une partie de février. Pendant ce temps, il sortit une très grande quantité de matiere purulente toujours de même nature; il en sortoit très peu pendant la nuit, mais si-tôt que la malade se levoit, l'écoulement devenoit considérable, & en urinant ou allant à la garderobe, il en tomboit très souvent dans le vase des flocons très gros qui avoient la consistance de bouillie fort épaisse.

La quantité de matiere purulente qui sortoit pendant la journée n'étoit pas toujours la même; il y avoit des jours que deux grandes serviettes en étoient remplies, tandis que d'autres jours une seule en étoit peu rachée. Le moindre dérangement dans le régime, l'exercice & les passions y produisoient des changemens

considérables. Durant le temps où l'écoulement étoit moindre, les douleurs fourdes de la matrice, se faisoient sentir plus fortement, & les lassitudes des cuisses & des jambes reparoissoient; le sommeil, quoiqu'en partie rétabli, devenoit plus imparfait, & souvent il survenoit de petits mouvemens de fièvre: mais l'écoulement étant rétabli, tous les accidens cessoient, & la malade se trouvoit mieux.

Cet état d'alternative de bien & de mal subsista depuis le 16 janvier jusqu'au 20 février, où la maladie parut prendre une tournure favorable. L'écoulement devint moins blanc, moins épais, & moins abondant; la malade ne sentoît presque plus de douleurs du côté de la matrice, des aînes & des reins, & elle marchoit plus facilement. L'appétit & le sommeil se rétablirent très bien, la fièvre disparut totalement; enfin les démangeaisons, qui jusqu'alors avoient été considérables, diminuoient de jour en jour, de même que la quantité d'écailles qui se détachoit de toute la superficie de la peau. Je fis faire alors les injections avec une légère décoction de plantes vulnérables, & je fis couper le lait, que la malade prenoit tous les matins, avec parties égales de cette même décoction. Le soir, avant de se coucher, je lui prescrivis un scrupule

d'yeux d'écrevisses préparés, incorporés avec le baume du Canada, & je la purgeai tous les quatre à cinq jours.

Du 25 au 30 février, la malade me dit qu'elle éprouvoit tous les symptômes de grossesse, & qu'elle se croyoit très sûrement enceinte. Pour moi, je crus pouvoir assurer qu'elle étoit dans l'erreur, & que la grossesse me paroïssoit impossible; je me fendois sur ce que, d'après son calcul, elle devoit être au cinquième mois, & que la région de la matrice ne paroïssoit avoir acquis aucun volume; de plus, je me figurois qu'il étoit bien difficile qu'un fœtus eût pu se conserver dans la cavité d'une matrice malade depuis si long-temps, & de l'intérieur de laquelle il étoit sorti une si prodigieuse quantité de matière purulente. Enfin plus je réfléchissois sur cette grossesse, plus elle me sembloit impossible. La manière de l'injection, qu'on introduisoit dans la matrice en assez grande quantité, y séjournoit souvent très long-temps, & n'en sortoit que peu à peu; il me sembloit que la distension des parois de cet organe, occasionnée par l'augmentation graduée du fœtus, devoit s'opposer au rapprochement des bords de l'abcès, & ne laisser aucun vuide où la matière de l'injection pût se loger: cependant je finis

par dire à la malade, que je pouvois me tromper, mais que la chose me paroïssoit très difficile. Je l'engageai à se laisser toucher, persuadé qu'au moyen du tact je pourrois découvrir quelque chose ; mais, par une pudeur mal entendue, elle opposa la résistance la plus forte.

Dans les premiers jours du mois de mars tout allant à merveille, je fis ajouter aux injections vulnérâires deux cuillerées d'eau de chaux, qui parurent produire un très bon effet ; la malade se trouva de mieux en mieux, & toutes ses indispositions disparurent assez vite. Je la purgeai régulièrement tous les quatre jours avec de la magnésie, qui me parut être le purgatif le plus doux & le plus approprié à son état, & elle le prenoit avec moins de répugnance que les médecines ordinaires. Vers le 15 du même mois j'employai l'eau de chaux seule pour les injections, & j'en fis couper le lait qu'elle prenoit tous les matins ; l'écoulement diminua de jour en jour, & à peine y avoit-il une tache comme un écu de trois liyres, dans 24 heures, au linge dont elle se garnissoit. Ce traitement fut continué jusqu'aux premiers jours d'avril, où l'écoulement cessa entièrement, & tous les accidens disparurent. La malade marchoit avec beaucoup

de facilité, & sans souffrir; le sommeil & l'appétit étoient très bien rétablis, & on voyoit l'embonpoint renaître de jour en jour; enfin la malade fut parfaitement guérie.

Quant à sa grossesse, elle n'étoit plus douteuse; le ventre & le sein avoient acquis un volume considérable, & les mouvemens de l'enfant étoient un signe certain d'une bonne grossesse; la malade est accouchée d'un garçon au terme qu'elle avoit indiqué.

Il n'est pas douteux que l'humeur laiteuse, répercutée dans la masse du sang, ne fût la source de tous les maux dont cette dame a été assaillie pendant trois ans, & que la nature cherchant à s'en débarrasser, l'a déposée très lentement sur la matrice, où elle a produit un abcès. Il paroît étrange que cette dernière maladie ait été méconnue au point qu'elle n'a jamais été soupçonnée, & que la malade, mere de quatre enfans, ait constamment confondu les douleurs qu'elle ressentoit avec des coliques intestinales. Le dérangement des regles, la fièvre continue & les frissons irréguliers, les douleurs violentes, sur tout lorsque la malade alloit à la garderobe, & qu'elle faisoit quelque effort considérable, étoient cependant autant de signes

qui indiquoient le travail salutaire de la nature, & le lieu où se formoit le dépôt.

Cette observation prouve que l'état morbifique de la matrice n'est pas toujours un obstacle à la conception & à l'accroissement du fœtus, & combien il faut être circonspect à prononcer dans de pareilles circonstances. J'avoue de bonne foi la faute que j'ai commise, faute que la malade ne m'a point pardonnée. Il y a toute apparence que la matiere de l'injection qui ne ressortoit de la matrice que peu à peu (quoique la malade se tint debout & qu'elle marchât), entroit dans la poche de l'abcès, & que le fœtus l'empêchoit de sortir, soit en bouchant l'ouverture de l'abcès ou l'orifice de la matrice : aussi sortoit-elle plus facilement dans certaines positions que la malade prenoit, que dans d'autres.



OBSERVATION

*SUR une phthisie tuberculeuse; par
M. GRATELOUP, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, à
Dax.*

ON ne sauroit assez rendre publiques les observations de cette espèce. Celle que je vais détailler, sans avoir le mérite de la nouveauté, servira peut-être à encourager les gens de l'art à entreprendre & à continuer avec plus de constance le traitement des phthifiques. Une ancienne expérience ne confirme que trop souvent le jugement irrévocable que l'on prononce communément sur le sort de ces malheureuses victimes, j'en conviens; mais l'événement vérifie-t-il toujours cet affreux pronostic? Non sans doute, l'art, comme la nature, sort quelquefois de ses limites.

Madame de . . . religieuse au couvent de Sainte Ursule de Dax, avoit joui jusqu'à sa 25^e année d'une assez bonne santé; elle n'avoit éprouvé d'autre maladie un peu sérieuse qu'une fièvre synoque non putride, & dont on attribua la cause à la répulsion de la galle qu'elle avoit contractée par communication: c'étoit vers sa 15^e ou 16^e année.

Cette dame est d'une assez haute stature, elle est fluette, & sa constitution est plus sèche qu'humide. Parvenue à sa 25^e année, elle se plaignit très vivement d'une colique utérine, pour laquelle elle consulta m. le médecin ordinaire de ce couvent, lequel lui prescrivit un régime doux & humectant, avec l'usage en boisson des eaux de Villefranche (1). Cette colique dérangerait singulièrement le cours périodique de ses menstrues; elles n'observoient plus cette régularité & cette proportion si nécessaires à la stabilité de différens ordres de fonctions de l'économie animale. L'emploi de ces remèdes fit enfin cesser cette colique; mais la disparition donna aussi-tôt lieu au développement d'une phthisie vraiment tuberculeuse.

En effet, la malade commença à souffrir cruellement de la poitrine, & d'entre les épaules; elle éprouvoit constamment de la gêne & de l'ardeur dans cette cavité. La toux, pour l'ordinaire sèche & déchirante, étoit accompagnée de crachemens de sang plus ou moins fréquens. Sans doute que la délicatesse native de sa constitution, & principalement de sa

(1) Eaux minérales acidules qui sourdent aux environs de Baïonne.

526 PHTHISIE TUBERCULEUSE

poitrine, fut la cause prédisposante du changement de direction de l'afflux morbifique vers cette partie éminemment vitale. Son médecin fit alors un usage prudent & sagement varié des tempérans & des adoucissans béchiques le plus appropriés, sans omettre les saignées plus ou moins réitérées. L'état douloureux & brûlant de la poitrine, ainsi que l'espèce de pléthore du sang & des humeurs vicieuses qu'entretenoient l'état dépravé de l'estomac, & la suppression entière du labour menstruel, formèrent vraisemblablement l'indication de cette évacuation. La malade néanmoins, malgré cette méthode de traitement, dépérissoit d'une manière sensible; elle passoit des nuits inquiètes & accablantes; la fièvre étoit lente, bien caractérisée; la toux étoit habituelle, les crachats n'étoient pas abondans, excepté dans la matinée lorsqu'elle avoit reposé pendant la nuit; leur nature étoit gluante, & par fois décidément purulente. Elle prit à cette époque, en boisson, les eaux de Bonnes coupées avec du lait, elle n'en éprouva point les succès attendus; mais bien au contraire, il survint une hémoptysie & une hémorrhagie du nez; la tête devint presque habituellement souffrante. Le froid bien marqué des exacerbations de la fièvre

lente , & les éloges peut-être trop outrés qu'on a donnés au quinquina pour s'opposer & pour corriger la dégénération putride des humeurs chez les phthifiques même , déterminèrent sans doute monsieur son médecin à prescrire cette écorce en boisson sous forme de décoction , mais le crachement de sang , qui se renouvelloit , en fit abandonner l'usage. C'est dans cet état de maladie que cet honnête confrere (pour lequel j'aurai toujours les sentimens d'estime & de reconnoissance le plus mérités) me remit le soin de la malade. D'abord j'entrevis une grande difficulté pour parvenir à la guérison de cette maladie , je bornai seulement mes espérances à en retarder les progrès qui devenoient rapides. La malade étoit incontestablement dans un état de phthisie ; mais j'avouerai avec cette candeur qui donne du prix à mes observations , qu'elle n'étoit point encore parvenue à cet état déplorable qui en constitue le troisieme période.

Après avoir fait la recherche des causes de cette maladie , je mis , sans balancer , la malade à l'usage du lait d'ânesse ; les momens étoient précieux , la fièvre étoit hectique , & je n'avois pas à craindre les orages dont un usage imprudent du lait nous menace suivant le père de la mé-

decine. - Ce remède produisit tout l'effet qu'on pouvoit en attendre, il appaisa les crispations douloureuses & ardentes de la poitrine & du dos, & par une nouvelle maniere d'être qu'il procura à la malade, il favorisa, comme je l'avois annoncé, le développement critique des tumeurs glanduleuses dans le contour du col. Pour co-opérer avec les sages mais trop foibles mouvemens de la nature, j'engageai la malade à se faire ouvrir un cautère à la jambe, ce qu'elle fit. La toux fut dès lors moins vive, les crachemens de sang furent moins fréquens, l'oppression, la douleur & l'ardeur de poitrine diminuèrent. Le soulagement de ces fâcheux symptômes étoit exactement en raison proportionnée du flux du cautère, de l'augmentation & de la multiplicité des glandes au col. J'aurois cru avec *Sydenham*, que l'apparition de ces glandes devoit mettre le sceau à la guérison s'il ne se fût d'abord après déclaré d'autres accidens. La malade commença à se plaindre d'un picotement très douloureux dans l'œil gauche, avec beaucoup d'enflure & de phlogose, qui furent suivies durant long-temps d'un suintement purulent. Cette ophthalmie résista opiniâtrément aux différens topiques : il seroit trop long de les rapporter. Je remarquerai
seulement

seulement que j'évitai avec un soin scrupuleux tout ce qui pouvoit irriter cet organe, & répercuter cette humeur. Sangsues aux environs de la partie affectée, saignées, vésicatoires derrière les oreilles, purgatifs divers, calmans, tempérans adoucissans internes, &c. tout fut mis en usage. Cette ophthalmie disparut enfin, & fut aussi-tôt remplacée par les mêmes accidens dans les narines, avec cette différence qu'entraîne la diversité du lieu; tels furent chaleur douloureuse, phlogose, tension, suintement purulent & fétide, qui, venant à se dessécher par le passage continuel de l'air, formoit de larges croûtes qui incommodoient très fort la malade. On usa alors, mais inutilement, de différentes injections les plus énergiques, & parmi lesquelles on n'oublia point les eaux de Bares. Un mélange d'onguent populéum, & d'une petite quantité de sel de saturne, fit disparaître en entier cette incommodité, & ne détruisit point sans doute le vice radical, puisque tantôt les lèyres, tantôt les oreilles, & tantôt les dents devinrent tour à tour le théâtre de cette humeur vague & réfractaire. Jusques là les glandes du col continuoient d'être engorgées, dures & rénitentes; elles devenoient plus ou moins douloureuses dépendamment du soulagement ou de l'au,

gmentation des accidens ci-dessus. Le *mica panis* & l'emplâtre des mucilages furent les seuls topiques que j'osai me permettre lorsqu'un excès de douleur & de tension rendoit la saignée insuffisante.

L'établissement d'un seul cautere à la jambe ne pouvant suffire à prévenir le tabès des poudons, & craignant que la continuité du flux métastatique sur les glandes du col n'en causât la suppuration, & , par une suite trop ordinaire, n'y attirât une disposition étrangement vicieuse, je déterminai la malade à se faire ouvrir un second cautere à l'autre jambe (la malade s'étant refusée obstinément à l'ouverture d'un cautere entre les épaules). Jamais secours ne parut mieux indiqué qu'alors, & ne fut suivi d'un plus grand succès. La fièvre n'eut plus le caractère hectique dans un aussi haut degré, c'étoit même plutôt une fièvre erratique qui prenoit tantôt la marche d'une tierce, tantôt d'une quotidienne, & tantôt d'une quarte. J'employai inutilement les fondans savonneux tirés des chicoracées sous forme d'extrait, ainsi que le petit-lait de chevre clatifié, coupé avec les sucS dépurés de serophulaire & de fumeterre, & où l'on fit infuser successivement des cloportes, & fondre du tartre chalybé. Cependant il étoit à crain-

dre que les tumeurs glanduleuses ne devinssent squirrheuses ; c'est pourquoi j'en fis prendre à la malade d'une solution fort légère de sublimé corrosif à dose refractée dans du lait, qu'elle continua assez long-temps, ainsi que l'extrait bien préparé de ciguë. Ces deux ressources de l'art, si puissantes dans certains cas, & dont on ne s'est pas assez attaché à fixer par des regles sûres & invariables le véritable emploi dans les différens temps des maladies, furent sans force & sans action. J'abandonnai pour quelque temps cette maladie à la nature, je devins simplement spectateur ; mais la lenteur de son action, si ordinaire dans les maladies chroniques, ne me permit pas davantage une médecine expectante. La malade se plaignoit par intervalles de douleur & d'ardeur tant au-devant de la poitrine qu'au dos. Les bons effets qu'avoit produits le lait d'ânesse, en fit renouveler l'usage, & cela avec le même succès. Il fut suivi de celui des eaux de Bâreges, qu'on coupoit avec plus d'un tiers de lait, mais qu'il fallut cesser par rapport au crachement de sang qui survint, & à cause de l'augmentation du trouble & des inquiétudes nocturnes. J'observai que celui de tous les anodins que j'employai le plus heureusement, fut une émulsion faite

532 PHTHISIE TUBERCULEUSE.

avec les graines de pavot blanc, & les pignons doux récents, qu'on édulcoroit avec le syrop de nymphæa. Rarement je fus obligé d'user du laudanum liquide, il échauffoit & desséchoit la poitrine, quoique donné à petite dose, & mêlé avec quelques grains de nitre purifié. L'état de la langue & de l'estomac indiqua quelquefois, durant cette longue maladie, l'usage des évacuans minoratifs qui opérèrent toujours bien. On doit s'imaginer que la malade, n'appétant presque pas les alimens, avoit été réduite à un régime doux, humectant, & légèrement nourrissant. Les eaux d'orge, de ris, de veau, de poulet, le lait de beurre & autres boissons lui servirent successivement.

Malgré tout, l'espece de fièvre lente atypique affoiblissoit considérablement la malade; il survenoît de temps en temps des défaillances; & l'apparition d'une sueur vraiment colliquative dans les matinées de l'automne de 1777, fit naître de nouvelles craintes, mais que dissipa l'usage du quinquina en émulsion. Ce remède, de concert sans doute avec l'action cachée & peut-être à jamais impénétrable de la constitution alors fiévreuse de l'air, rendit cette fièvre moins anormale, & appartenante à tous égards à la classe des fièvres intermittentes. C'étoit une vraie

quarte qui changea de la maniere la plus heureuse l'état de la malade, & qui disparut vers la fin de mars 1778. L'usage constamment soutenu des fondans à petite dose, dissipa sensiblement le gonflement inégal & indolent de l'abdomen, ainsi que la formation des glandes au col. Toutes les diverses fonctions de l'économie animale s'exécuterent dès lors avec cet ordre & cette harmonie qui garantissent le succès d'une cure. Les éloges que je dois à ce dernier remède, me paroissent exiger que je le soumette aux yeux du lecteur.

℞ *Antimonii diaphoretici non loti,*
Tartari chalybeati, ana, grana xv.
Saponis albi. 3 ℥.
Rhei pulverati,

Pulveris millepedum ana grana xviii.
cum tantillo aloës succotrinæ. Fiant pi-
lulæ s. a. cum s. q. mucilaginis gummi
tragacanthi aquâ rosarum extracti.



MORT IMPRÉVUE

D'une fille de vingt-deux ans , causée par un noyau de pêche (1) avalé dans l'automne de 1778 ; observation communiquée par m. VIRARD , docteur de Montpellier , médecin à Grenoble.

LE 26 décembre dernier , je fus appelé dans cette ville pour voir une fille âgée de 22 ans, d'une taille avantageuse, d'une constitution foible & froide. On me rapporta qu'une heure avant mon arrivée elle s'étoit rendue à un bal que l'on donnoit dans la maison qu'elle habitoit, & qu'elle n'eut pas plutôt commencé à danser, qu'elle tomba évanouie, qu'elle ne revint de son évanouissement que pour entrer en convulsions qui étoient cessées quand j'arrivai. Aux différentes interrogations que je lui fis, elle répondit : « Qu'au moment de son éva-
» nouissement elle avoit senti quelque
» chose tomber de son estomac dans le
» bas-ventre , & que depuis elle éprou-

(1) Voyez l'histoire de la mort d'une autre fille qui avoit avalé des noyaux de cerises. *Journal de décembre 1778*, pag. 519.

CAUSÉE PAR UN NOYAU, &c. 535
«voit dans le dernier une douleur brû-
«lante». Elle avoit des envies de vomir,
mais peu fortes, mais peu fréquentes. Je
trouvai le bas-ventre météorisé, tendu,
la moindre pression en augmentoit les
douleurs; le pouls étoit concentré, pré-
cipité, foible. Les boissons émollientes,
les bains tièdes, les lavemens laxatifs,
les potions calmantes ne procurerent pas
le moindre soulagement, si l'on en ex-
cepte le premier bain qui fut administré
deux heures après l'accident; la malade
s'y trouvoit si bien, qu'elle voulut y rester
quatre heures de suite. Trois heures après
ce premier bain, elle en prit un second
qu'elle ne supporta qu'avec peine, & le
troisième lui fut insupportable.

Le lendemain, à 10 heures du matin,
on me fit l'honneur de m'associer messieurs
les docteurs *Gagnou*, sous-doyen du col-
lège des médecins de Grenoble, & *Jou-
bert*. Nous fûmes d'avis de faire appli-
quer six sangsues au fondement: ce re-
mède ne procura pas plus de soulage-
ment que les autres, & la malade mourut
le même jour à sept heures & demie du
soir. Le lendemain, à trois heures après
midi, m. *Bilon*, chirurgien de cette ville,
fit l'ouverture du cadavre, & nous trou-
vâmes toute la capacité du bas-ventre
remplie d'une sérosité jaunâtre & fétide,

l'épiploon pourri, la surface des intestins, dont les circonvolutions se trouvent dans le bassin, couverte de taches gangreneuses, ainsi que le fond de la vessie. Après avoir examiné attentivement tous les viscères placés dans la partie inférieure de l'abdomen, nous portâmes nos recherches vers la région de l'estomac, d'où la malade avoit senti tomber quelque chose, & nous trouvâmes ce viscère percé, dans sa partie antérieure & moyenne, d'une ouverture de deux pouces de circonférence, ayant des bords calleux de deux lignes d'épaisseur, à la partie externe desquels nous observâmes une membrane très mince, noirâtre & dentelée. Dès lors la cause de sa mort ne fut plus un problème, ainsi que la raison pour laquelle les secours n'avoient eu aucun succès.

Le foie, la rate, les reins, le diaphragme, le cœur, les poumons étoient très sains.

Notre examen achevé, nous interrogeâmes les parens & les amies de la malade, pour savoir si elle n'avoit pas avalé anciennement quelque épingle, ou autre corps piquans ou tranchans; elles nous dirent qu'elle avoit avalé, l'automne dernier, un noyau de pêche, & que depuis elle s'étoit plainte de douleurs d'estomac,

CAUSÉE PAR UN NOYAU, &c. 537
d'envies de vomir ; que ses forces & son
courage étoient diminués ; que naturel-
lement assez pâle, elle l'étoit devenue
davantage, quoiqu'elle fût bien réglée.

Il résulte de cette observation que ,
quand même on auroit pu connoître la
cause de l'accident de cette fille, il eût
été absolument impossible de lui conser-
ver la vie.

De Grenoble , 3 janvier 1779.

L E T T R E

A M. D'ARCE T,

*Docteur-régent de la faculté de médecine de
Paris , professeur de chymie au college
royal , &c. ; par m BERTHOLET,
médecin de la faculté de Paris , sur
l'acide animal.*

M O N S I E U R ,

Vous savez qu'ayant traité plusieurs
substances animales avec l'acide nitreux ,
j'ai retiré de toutes , mais sur tout de la
foie , un sel acide qui a tous les cara-
cteres de l'acide , que l'illustre *Bergmann*

a retiré du sucre & de plusieurs autres substances végétales. J'ai déjà annoncé mes expériences dans le *journal de médecine*, quoique je n'en aie point donné le détail.

L'action des caustiques sur les substances animales m'a paru propre à jeter du jour sur cet acide ; car s'il n'est point dû à l'acide nitreux, s'il existe réellement dans les substances animales, il doit s'unir aux alkalis & à la terre calcaire privés d'air fixe ; & de-là doit dépendre leur vertu caustique relativement à ces substances.

J'ai mis de l'alkali caustique en liqueur avec de la soie dans une cornue, & après y avoir adapté un récipient, j'ai distillé au bain de sable : lorsqu'une partie de la liqueur a passé, j'ai filtré ce qui restoit. Il est demeuré sur le filtre une substance mucilagineuse, sur laquelle de nouvel alkali caustique n'a point eu d'action, & que je n'ai pas encore examinée d'une autre façon.

Je fais cette opération dans une cornue, parce que l'alkali caustique, que l'on évapore à l'air libre, reprend une portion d'air fixe, ainsi que je l'ai fait voir dans un mémoire sur le gas sulphureux, que je lus à l'académie des sciences le 24 janvier 1778 ; & dans lequel j'ai con-

clu de mes observations que la préparation de la pierre à cauterer devoit se faire dans des vaisseaux clos.

Lorsque j'examine la liqueur filtrée de l'opération précédente, si je lui trouve encore de la causticité, je la traite de même avec de la nouvelle soie, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus l'attaquer, que sa tendance à la combinaison soit satisfaite, & que sa causticité soit détruite.

Dans cet état, la liqueur est d'un rouge brun, mais parfaitement claire & transparente; elle a un goût salé, mais qui n'a rien de piquant.

Elle ne trouble point l'eau de chaux, ce qui prouve déjà qu'elle ne contient point d'air fixe, & par conséquent que les alkalis caustiques n'agissent pas sur les substances animales en s'emparant de l'air fixe qu'elles contiennent, ainsi qu'on l'a pensé d'après m. *Macbride*; mais je pense qu'ils agissent en s'unissant au principe acide contenu dans les substances animales. Cette liqueur saline ne m'a pas paru susceptible de cristallisation; lorsqu'elle est évaporée jusqu'à la consistence de syrop, elle bouillonne avec les acides minéraux qui en dégagent l'acide animal; mais il ne faut pas prendre ce bouillonnement pour une effervescence due à l'air fixe, car on n'a qu'à étendre un

peu la liqueur, & les acides n'y excitent plus aucun mouvement.

Une autre chose qui m'en a d'abord imposé, c'est que cette liqueur verdit le syrop de violettes; mais il y a plusieurs sels neutres qui le verdissent également, tels sont la plupart des sels à base terreuse, & ceux qui sont dûs à la combinaison de l'air fixe : j'ai remarqué à cette occasion un phénomène singulier. Ayant dissous dans l'eau, du borax avec une certaine quantité de sel sédatif, j'ai vu cette dissolution verdir le syrop de violette, & rougir la teinture de tournesol.

J'ai versé de ma liqueur saline dans une solution de sublimé corrosif, & dans une solution d'argent; elle n'en a rien précipité, elle ne les a point troublées : mais elle a fait un précipité verd avec la solution de vitriol de mars, un précipité blanc avec celle de mercure dans l'eau-forte, & un précipité blanc avec celle de sel de Saturne.

Je n'ai pas besoin de vous faire observer que ces précipités sont dûs à une double combinaison; (c'est ainsi qu'une solution de terre foliée de tartre, de sel végétal, ou de crème de tartre, ne décompose point le sublimé corrosif); mais qu'ils précipitent la solution de mercure dans l'acide nitreux, & que l'on forme

dans l'instant par ce moyen du mercure acéteux ou du mercure tartareux.

Si l'alkali caustique a été saturé avec de la chair, il se fait un coagulum, lorsqu'on y ajoute un acide minéral; ce que j'attribue à une portion lymphatique: mais s'il a été saturé avec de la soie, la liqueur n'est point troublée par le mélange des acides, & on la trouve transparente après plusieurs jours, sans qu'il paroisse rien de lymphatique, ni rien d'huileux.

J'ai comparé l'alkali caustique, saturé de substance animale, avec le sel qui résulte de la combinaison de l'alkali avec l'acide tiré des substances animales par le moyen de l'acide nitreux, & que j'ai constaté être le même que l'acide de m. *Bergmann*. J'ai trouvé entre ces deux sels des différences considérables, par exemple, le dernier est décomposé par l'eau de chaux, & forme, par l'union de l'acide & de la terre calcaire, un sel insoluble, ainsi que l'a observé l'illustre *Bergmann*; il forme avec la solution de sublimé corrosif un précipité blanc: mais mon sel ne trouble point l'eau de chaux, ni la solution de sublimé corrosif, ainsi que je l'ai déjà dit. Je passe sous silence d'autres différences que je n'ai point assez examinées.

§ 42 LETTRE A M. D'ARCET

Il résulte de-là que le principe acide des substances animales est altéré par les procédés par lesquels on le retire ; il n'est peut-être dans sa nature ni tel que je l'obtiens par l'acide nitreux, ni tel qu'il se trouve dans la combinaison de l'alkali caustique saturé ; c'est ainsi que l'acide de la crème de tartre prend des propriétés absolument différentes par la distillation. L'acide tartareux distillé a plus d'affinité avec l'alkali qu'avec la terre calcaire, au contraire de l'acide tartareux naturel, qui abandonne l'alkali pour la terre calcaire. Il arrive des changemens encore plus considérables dans l'acide d'oseille.

Votre célèbre ami, m. l'abbé *Fontana*, a retiré par la distillation de l'acide du sucré, de l'air fixe & de l'air inflammable à-peu-près à parties égales ; j'ai eu les mêmes résultats avec l'acide tiré des substances animales par le moyen de l'acide nitreux ; j'ai soumis à la même épreuve l'alkali caustique saturé ; j'en ai retiré une liqueur alkaline très empyreumatique, sur laquelle nageoient quelques gouttes d'huile, & beaucoup de gas inflammable, dont il s'est séparé par l'action de l'eau une petite quantité d'air fixe : le résidu étoit charbonneux, & faisoit effervescence avec les acides.

L'analyse, que j'avois faite des acides végétaux, m'avoit fait penser (1) que l'air fixe concentré dans plusieurs acides étoit le principe de leur acidité; m. l'abbé *Fontana* a, depuis ce temps-là, appuyé cette opinion d'expériences beaucoup plus multipliées & plus exactes que les miennes; j'avoue cependant que je l'ai abandonnée: l'air fixe est manifestement formé dans plusieurs opérations, & il faudroit prouver qu'il ne l'est pas dans la décomposition des acides qui en fournissent.

Le résidu charbonneux, étant lessivé, a fait, avec la solution de vitriol verd, un précipité qui, par le moyen d'un peu d'acide marin, a formé un très beau bleu de Prusse; mais une partie de ce résidu ayant été calciné à l'air libre, il n'a laissé qu'un alkali très effervescent.

Quel est donc ce principe qui, combiné avec les alkalis, fait appercevoir une action & une énergie semblables à celles des acides, & qui colore le fer en bleu de Prusse? Abuserons-nous encore du nom de phlogistique qui devoit être réservé au principe du feu fixé, & qui nous a donné tant d'idées fausses?

(1) Voyez une petite brochure qui a pour titre: *Observ. sur l'air.*

Oserai-je vous dire mon opinion avant de l'avoir étayée des expériences dont je m'occupe dans ce moment, à vous qui êtes si sage dans une science qui ne doit écouter que l'expérience? pourquoi non? Je chéris vos avis, & mes opinions sont comme des caractères gravés sur le sable: un fait suffit, pour que j'abandonne celles que j'ai trouvées les plus séduisantes.

Je crois que l'acide animal est susceptible de changer de caractère par les opérations qu'on lui fait subir: les autres acides ne présentent-ils pas plusieurs faits analogues à ma supposition? Ses principes étant plus concentrés par l'action de la chaleur, qui en dégage une partie, il change ses rapports; c'est dans cet état qu'il se combine avec une portion de l'alkali, au point que cet alkali saturé ne verdit plus le syrop de violettes. Si le feu est trop violent, cet acide est décomposé & réduit en alkali volatil, en huile, en air inflammable, & en air fixe; une partie de l'huile est réduite en charbon.

Quelqu'imparfaites & quelque peu détaillées que soient mes observations, je vous prie de les rendre publiques, si vous croyez qu'elles puissent intéresser les chymistes: je tâcherai de les rendre plus dignes de leur attention, lorsque je réunirai

SUR L'ACIDE ANIMAL. 545
réunirai & que j'exposerai à leurs regards
les foibles essais dont je continue à m'oc-
cuper.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

*SUR une asphyxie ; par m. MARTIN ;
maître en chirurgie à Porcieux en Pro-
vence.*

Je fus appelé le 11^e jour de l'an 1779,
pour voir la femme d'un pauvre payſan
nommé *André - André*, de ce lieu ; la-
quelle étoit dans le travail de l'enfante-
ment depuis 4 heures du ſoir juſqu'à 9, &
dont l'enfant avoit été arraché, pour ainſi
dire, par les pieds & le bras droit, par
la manœuvre groſſière des matrones de
villages, dont l'ignorance devient tous
les jours funeſtes.

Je me préparois à la hâte pour pro-
céder à l'extraction de la tête qui s'é-
toit arrêtée après le paſſage du reſte du
corps, lorsqu'elle ſortit dans une douleur
de la mere, de maniere que l'enfant
tomba ſur les genoux de la ſage-femme,
ſans me donner le temps de me mettre
en poſition pour opérer.

Cet enfant étoit ſans mouvement, il

avoit les extrémités livides, & le reste du corps étoit de couleur cendrée.

Dans ces circonstances, & ayant devant les yeux la sage méthode dont s'est servi avec succès m. *Gaultier de Claubry*, (voyez la pag, 512 du journal de décembre dernier), je ne balançai point à mettre son moyen en pratique; je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que je n'avois d'autres motifs que ceux de la charité & de l'utilité.

Je fis donc rentrer le cordon ombilical dans le vagin; & approchant, autant qu'il me fut possible, l'ombilic de l'enfant, de la vulve de la mere, je l'embrassai d'une façon favorable pour pouvoir souffler à plusieurs reprises dans la bouche & dans la poitrine.

Je continuai l'espace de 30 minutes la même manœuvre sans aucun succès apparent; je me fis donner de l'eau-de-vie, j'en mis dans ma bouche, & la soufflant en forme de pluie autour de l'enfant, je me flattai long-temps que les gouttelettes imperceptibles de l'esprit-de-vin pourroient, comme il a été pratiqué heureusement dans pareille occurrence, aller ranimer & donner du jeu, étant mêlées avec l'air; aux ramifications pulmonaires; mais je croyois tout perdu, lorsqu'après un travail de 6 minutes

l'enfant, au grand étonnement de tous les assistans, donna des signes de vie par un petit mouvement qu'il fit des membres de son corps; & ensuite, reprenant un peu plus de force, jeta deux légers cris qui ne laisserent point de doute sur une prétendue *résurrection*, comme dirent les témoins.

Nota. Le mouvement des arteres paroissoit entièrement intercepté; car point de battemens sensibles ni au cœur; ni aux tempes, &c. ni au cordon qui avoit été comprimé entre la tête de l'enfant & le bord du bassin.

A D D I T I O N

Au nouveau moyen que m. GAULTIER DE CLAUDRY (1), chirurg. de m. le comte d'Artois, a mis en usage avec succès pour rappeler à la vie des enfans qui paroissent morts en naissant; par m. PEBORDE, chirurgien accoucheur à Habas près d'Acqs.

L'INSUFFLATION de l'air est utile dans le cas de mort apparente, soit que cet état ait été causé par le contour du cor-

(1) Voyez le journal de médecine du mois de décembre 1778, pag. 512.

don ombilical, ou bien par un long travail. M. *Levret* en a parlé dans son *compendium*; & je puis assurer que, depuis dix ans que je pratique l'art des accouchemens, ces moyens m'ont plusieurs fois réussi. J'ai mis également en usage avec succès des frictions faites avec une brosse aux plantes des pieds comme un endroit des plus sensibles. Ces frictions répétées occasionnent une irritation qui ne tarde pas à rappeler les enfans à la vie comme par enchantement. Ce moyen, tout simple qu'il paroît, n'est donc pas à rejeter; il peut n'être pas nouveau (1), mais je propose à ceux qui n'en ont point de connoissance, de le mettre en usage lorsque l'occasion se présentera; je puis assurer que plus de deux cens individus sont redevables de leur vie à ces frictions. Ce moyen est si bon qu'il est rare que d'autres soient utiles, quand celui-ci ne réussit pas.

(1) M. *Péborde* pourroit être plus affirmatif. Les frictions, dans ce cas, ont été souvent employées.

O B S E R V A T I O N

*SUR l'asphyxie ; par m. FILLEAU ,
maître en chirurgie à Etampes.*

UNE personne de notre ville , âgée d'environ soixante ans , repassant du linge auprès d'un fourneau de charbon allumé , sentit son fer tomber de sa main ; elle voulut en mettre un autre sur le feu , & dans l'instant elle perdit connoissance , & tomba le visage dans le fourneau , dont le bord lui brûla profondément la joue gauche ; ce qui , par la vive irritation qui se fit sur les nerfs , lui rendit la connoissance , & lui donna la force de sortir de sa chambre pour se procurer d'autres secours.

Ne puis - je pas inférer de ce fait , messieurs , que le cautere actuel seroit un secours indiqué dans l'asphyxie ? Il seroit facile au moins d'en tenter l'application dans un endroit où son impression seroit moins désagréable qu'au visage , & peut-être seroit-elle suivie d'un aussi heureux succès que sur la personne qui fait le sujet de cette observation , qui assure elle-même que , sans cette blessure , on l'auroit trouvée morte infailliblement chez elle.

EXTRAIT du prima mensis de la faculté de-médecine de Paris, tenu le 22 avril 1779.

LA rougeole, qui, dans les mois de janvier, de février, & dans les premiers jours de mars, avoit attaqué un grand nombre d'enfans, & dont l'humeur avoit fatigué spécialement les yeux & la poitrine, a été plus commune qu'on ne l'avoit observé depuis long-temps chez les adultes : son humeur s'est déposée sur les intestins, & a occasionné un dévoiement accompagné de douleurs & de coliques. Ce dévoiement, traité avec des délayans-adoucissans-mucilagineux, & de légers diaphorétiques, n'a duré que trois ou quatre jours. Les matieres étoient d'abord très fluides & âcres, elles sont devenues ensuite plus épaisses, d'une couleur jaune, sortant sans douleur, & n'ont exigé, sur la fin, que de doux minoratifs. Cette suite de la rougeole a eu lieu particulièrement chez les personnes du sexe; celles qui ne l'ont pas éprouvée, ont conservé pendant long-temps un mal-aise accompagné de quelques accès de fièvre irréguliers qui n'ont cédé qu'à des délayans & des purgatifs répétés, & même ont

exigé chez plusieurs la saignée, le pouls étant dur, la peau sèche, & la chaleur de poitrine très fatigante.

L'affection catarrhale a, dans le commencement du mois de mars, produit des fièvres putrides qui réunissoient les caractères d'une malignité indomptable, forces abattues tout-à-coup, pouls d'une foiblesse extrême, délire, coma, soubresaut des tendons, mouvemens convulsifs dans différentes parties, évacuations crues & fétides, &c. &c. Les vésicatoires & les autres stimulans n'ont produit aucun effet sensible; la saignée étoit contr'indiquée, & répétée, elle a jeté les malades dans un affaiblissement qui a été bientôt suivi de la mort. On n'a pu sauver que très peu de ces malades jusqu'au 15, temps auquel la fièvre est devenue plus douce, plus régulière dans sa marche, & les remèdes ont eu plus d'effet. Celles qui ont été guéries, l'ont été communément le 21.

M. *Majault* a observé que, dans l'hôtel-dieu de Paris, cette fièvre n'avoit point attaqué les femmes ni les enfans.

Depuis le 15 mars il y a eu beaucoup de péripneumonies & de points de côté ou fausses-pleurésies, qui ont exigé quelques saignées. Elles ont été fort com-

munes parmi les femmes en couche du même hôpital.

Le plus grand nombre des vieillards qui ont été atteints des affections catarrhales, dont il a été question, en a été la victime; ainsi que presque tous ceux en qui la goutte, compliquée avec cette affection, s'est fixée sur la poitrine.

On a vu aussi plusieurs fièvres tierces, quelques quarts, dans lesquelles la douleur des jambes, des cuisses, pendant le frisson, la sécheresse de la peau, un mal de tête aigu avec rougeur des yeux, & larmoiement, chez quelques-uns, étoient l'effet de l'affection catarrhale prédominante. La plupart de ces fièvres ont cédé aux délayans apéritifs amers, aux apozèmes purgatifs; les vomissemens assez fréquens, ou au moins les envies de vomir dans le frisson, ont été des indications pour administrer avec succès les émétiques, sur tout après avoir beaucoup délayé & divisé pendant les premiers jours.

M. *Sollier* a rendu compte d'une douleur très vive dans une des cuisses seulement, survenue à la plupart des femmes du peuple vers le cinquième ou sixième jour après l'accouchement.

M. *Duchanoy* a donné le détail d'une

gangrène qui occupe la langue, le palais dans leur partie postérieure, & toute l'arrière-bouche. . . . Le temps ne lui a pas permis de lire un mémoire sur la gonorrhée.

M. *Bourdois de la Motte* a lu l'histoire d'une fièvre putride au plus haut degré, guérie le 21^e jour, par des évacuations abondantes qui ont présenté successivement toutes les nuances si bien décrites dans les ouvrages d'*Hippocrate*. La malade, réduite à la plus affreuse misère, n'avoit pris pour tout remède & tout aliment, pendant toute sa maladie, que de l'eau de Seine pure, mais en quantité proportionnée au feu qui la dévorait.

M. *Desfessartz* a communiqué une observation sur une fièvre putride bilieuse, avec tous les caractères de la malignité; elle a cédé à l'usage des bains pris deux fois par jour, & pendant deux heures à chaque fois, du petit-lait, de l'eau de veau, de la limonade, & de très légers purgatifs sur la fin. . . . Ce qui a donné lieu aux docteurs présens de rapporter plusieurs observations qui démontrent l'utilité des bains dans un grand nombre de cas difficiles.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A V R I L 1779.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	3, 0	12, 0	7, 5	28 2, 6	28 2, 6	28 3, 1
2	2, 0	13, 7	9, 4	28 3, 4	28 3, 8	28 3, 10
3	5, 0	14, 0	10, 5	28 3, 10	28 3, 7	28 3, 2
4	5, 5	16, 2	11, 0	28 2, 7	28 2, 0	28 1, 8
5	8, 0	13, 8	10, 5	28 1, 6	28 1, 6	28 1, 7
6	6, 5	15, 0	11, 0	28 2, 2	28 2, 5	28 2, 10
7	6, 0	12, 5	10, 0	28 2, 6	28 2, 4	28 1, 8
8	9, 0	14, 5	10, 2	28 0, 4	27 11, 5	27 10, 6
9	5, 5	10, 8	6, 0	27 10, 6	27 10, 6	27 11, 4
10	4, 0	10, 8	8, 0	28 0, 0	28 0, 6	28 0, 10
11	8, 1	12, 9	10, 7	28 0, 10	28 1, 4	28 0, 6
12	7, 0	14, 0	11, 0	28 1, 6	28 1, 8	28 1, 9
13	8, 0	15, 4	12, 0	28 1, 8	28 1, 4	28 1, 2
14	9, 4	19, 0	16, 7	28 0, 3	28 0, 0	27 11, 4
15	9, 5	20, 8	15, 2	27 10, 11	27 10, 7	27 10, 5
16	11, 0	20, 0	13, 5	27 10, 5	27 10, 7	27 11, 8
17	7, 5	16, 0	12, 0	28 0, 7	28 1, 2	28 1, 2
18	9, 0	19, 0	14, 5	28 0, 7	28 0, 2	27 11, 8
19	12, 0	21, 0	13, 0	27 11, 8	28 0, 6	28 1, 7
20	10, 0	19, 8	14, 0	28 1, 7	28 1, 2	28 0, 6
21	9, 0	12, 7	11, 0	27 11, 11	28 0, 6	28 1, 4
22	9, 8	17, 5	15, 3	28 1, 4	28 0, 0	27 10, 4
23	9, 0	12, 6	10, 5	28 0, 0	28 0, 2	27 11, 10
24	9, 0	12, 6	7, 4	27 11, 0	27 9, 5	27 9, 0
25	3, 6	10, 0	7, 8	27 9, 4	27 11, 0	27 10, 4
26	5, 6	11, 0	7, 3	27 7, 0	27 8, 2	27 9, 2
27	5, 0	10, 5	6, 7	27 9, 0	27 9, 4	27 9, 9
28	5, 5	9, 0	6, 5	27 9, 4	27 9, 0	27 9, 7
29	4, 8	10, 0	6, 5	27 9, 10	27 10, 0	27 9, 2
30	8, 7	12, 2	9, 2	27 7, 8	27 9, 6	27 9, 4

VENTS ET ETAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-E. bea. brouil.	N-E. beau.	N-E. beau.
2	N-E. beau, v. fr.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
3	N-E. beau.	N-E. & E. <i>id.</i> ch.	E. <i>idem.</i> chaud.
4	E. beau, chaud.	S. <i>idem.</i>	S-O. & S. <i>idem.</i>
5	S. c. ch. pet. pl.	S-O. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>
6	N-O. be. br. ch.	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
7	N-O. nu. brouil. pet pl. & a. bor.	O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>
8	S-O. couv. pl. v.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. couv. pluie.
9	S-O. <i>idem.</i>	O. nua. v. froid.	N-O. beau, froid.
10	N-O. n. pl. grêle.	N-O. nuages.	O. couv. pet. pl.
11	O. n. brœu. brui.	S-O. couv. doux.	O. couvert, doux.
12	N-O. cou. doux.	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
13	N-E. be. <i>parhél.</i>	S. beau, chaud.	S-E. beau, chaud.
14	E. beau, chaud.	S. beau, tr. chaud.	S-O. beau, tr. ch.
15	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	S-O. <i>id. écl. de ch.</i>
16	S-O. <i>id.</i> pl. ton. * & <i>élec.</i> tricité.	N-O. & S-O. nuag. pl. <i>élec.</i>	N. couvert.
17	N-E. beau, frais.	N-E. beau.	N-E. beau.
18	N-E. beau, chaud.	E. <i>idem.</i> chaud.	E. <i>id. écl. de ch.</i>
19	S-O. nua. chaud.	S-O. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
20	N-E. be. chaud.	S-O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i>
21	S-O. couv. vent, <i>aurore. bor.</i>	S-O. nuages, vent frais.	S-O. <i>idem.</i>
22	S-O. beau, vent.	S-O. beau, gr. v.	S-O. <i>id.</i> g. v. <i>para.</i>
23	S-O. nua. gr. v.	O. n. gr. v. p. pl.	S-O. nuag. gr. v.
24	S-O. <i>idem.</i> pluie.	S-O. nua. temp. grêle, pluie.	O. beau, gr. vent <i>élec.</i>
25	S-O. <i>id.</i> froid.	N-O. be. gr. v.	N-O. beau.
26	S-O. <i>idem.</i>	O. n. v. pl. <i>élec.</i>	O. beau.
27	S-O. <i>idem.</i>	S-O. nuag. v. pl.	O. <i>idem.</i> froid.
28	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. c. v. pl. <i>éle.</i>	O. couvert.
29	S-O. <i>idem.</i>	S-O. couv. pluie.	N. <i>idem.</i> pluie.
30	O. couv. pluie.	N. <i>idem.</i>	N-E. couvert.

* Premier orage qui venoit du nord.

556 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 21, 0 deg. le 19

Moindre degré de chaleur 2, 0 le 2

Chaleur moyenne 10, 3 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure 28 3, 10 les 2 & 3

Moindre élév. du Mercure . 27 7, 0 le 26

Elévation moyenne . 28 p. 0, 5.

Nombre de jours de Beau 14

de Couvert 6

de Nuages 10

de Vent 11

de Tonnerre 1

de Brouillard . . . 3

de Pluie 15

de Grêle 2

d'Aur. boréale . . 2

Quantité de Pluie 18, 8 lignes.

D'Évaporation 63, 0

Différence 44, 4

Le vent a soufflé du N. 1 fois.

N.-E. 5

N.-O. 4

S. 3

S.-E. 0

S.-O. 10

E. 2

O. 5

TEMPÉRATURE : très chaude & très sèche, excepté les derniers jours qui ont été froids & orageux. La sécheresse, & sur tout les hannetons, les chenilles & les vers, qui se sont prodigieusement multipliés, ont fait beaucoup de tort aux arbres fruitiers.

MALADIES : la rougeole a régné sur les enfans ; les fièvres putrides contagieuses de nos environs, se sont changées en fièvres malignes dont quelques-uns sont morts. Le nombre des malades diminuoit beaucoup.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

À Montmorency, ce 1^{er} mai 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille , au mois d'avril 1779 , par
m. BOUCHER , médecin.

LE temps s'est maintenu dans un état de température agréable pendant tout le cours du mois. Il y a eu même plusieurs jours de chaleurs qui ont été assez marquées depuis le 14 jusqu'au 21.

La liqueur du thermometre , qui s'étoit élevée , le 14 , à la hauteur de 15 degrés , s'est portée , le 15 , à 17 degrés. Les jours suivans , elle s'est maintenue au terme de 16 degrés.

Les pluies , attendues depuis long-temps , se sont enfin établies vers la fin du mois. Les vents ont varié dans la premiere moitié du mois ; ils ont été constamment *sud* à la fin.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 17 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes , est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du nord.	4 fois du sud.
4 fois du nord	17 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
1 fois du sud	3 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.
13 jours de pluie. | 2 jours de vent
2 jours de grêle. | froid.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'avril 1779.

LA fièvre continue - catarrhale a continué ce mois dans le peuple, mais avec un caractère moins fâcheux, quoique portant toujours à la poitrine, & s'annonçant le plus souvent par les symptômes de la pleuro-pneumonie. Après quelques saignées pratiquées brusquement, il y avoit, comme ci-devant, indication d'évacuer les premières voies par un apozème laxatif & anti-phlogistique, ou par un émético-cathartique, dont il est résulté, dans quelques-uns, un soulagement très marqué, & même une diminution très considérable de la maladie; ce que j'ai observé en particulier dans deux personnes qui, menacées d'une maladie longue & dangereuse, en ont été quittes pour quelques jours d'une fièvre modérée. Lorsque la maladie a été prolongée, elle a pris généralement le type de la fièvre double tierce continue, les accès, de deux jours l'un, commençant, dans la plupart, par un frisson.

Il y a eu encore néanmoins nombre de personnes travaillées de la vraie pleuro-pneumonie, dans le traitement de laquelle, au défaut des sueurs critiques & d'une expectoration louable, qu'on n'obtenoit pas aisément, nous avons appliqué avec succès des vésicatoires aux jambes.

Nous avons vu, durant ce mois, ainsi que durant le précédent, des personnes atteintes de rhumatismes inflammatoires goutteux, maladie fâcheuse & opiniâtre.

Nombre de personnes, sur tout dans la garnison, ont eu des récidives de fièvre tierce & quarte, même de celles qui avoient été traitées convenablement, & dans la cure desquelles on avoit insisté sur les purgatifs & les remèdes fondans avant d'en venir au quinquina.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Essai sur la minéralogie du bailliage d'Orgelet en Franche-Comté, lu dans la séance publique de l'académie des sciences & des arts de Besançon, le 5 décembre 1777; par m. le marquis DE MARNESIA, membre des académies de Besançon, de Lyon & de Nanci. A Besançon, chez Charmet, libraire, grande rue. A Paris, chez Mérimot le jeune, quai des Augustins, 1778, (in-8°. de 90 pages).

Avis aux Messins sur leur santé, ou mémoire sur l'état habituel de l'atmosphère à Metz, & ses effets sur les habitans de cette ville; par m. MICHEL DU TENNETAR, conseiller-médecin ordinaire du Roi, professeur royal de la faculté de médecine en l'université de Nanci, agrégé d'honneur au college des médecins de la même ville, de la société royale de médecine de Paris, &c. A Nanci, chez C. S. Lamort, imprimeur, près des Dominicains; & chez Guerlache, libraire à Metz. (Prix 12 s. 1778, in-12 de 68 pages).

De sectione symphyseos ossium admittenda quæstio medico-chirurgica Parisiis discussa in scholis medicorum die jovis septimâ mensis maii 1778, nova editio aucta & emendata auctore AUGUST. ROUSSEL de Vauzefme salub. facult. Paris. medico. Chez Didot le jeune, *quai des Augustins*, petit in-8°. de 114 pages.

(Voyez journ. nov. 1778, pag. 471).

Discours sur les avantages de la section de la symphyse dans les accouchemens laborieux & contre-nature; par m. JEAN-RENÉ SIGAULT, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, associé de l'académie des sciences & belles-lettres de Dijon, pensionnaire du Roi, 1779, (in-8°. de 26 pages, suivi de procès-verbaux & réflexions à l'occasion de la section de la symphyse. Se vend chez Méquignon, libraire, rue des Cordeliers. Prix 20 sols broché).

Réflexions critiques en forme de lettre sur la cause de l'accouchement; par m. CAPMAS, ancien démonstrateur de physique, & des mathématiques, ensuite médecin pensionné de la ville de Montauban, & inspecteur des eaux minérales de sa généralité, & actuellement
médecin

médecin consultant de madame la comtesse d'ARTOIS. *A Bruxelles ; & se trouve à Paris chez Didot le jeune , quai des Augustins , & Méquignon l'aîné , rue des Cordeliers , 1779 , in-12. de 108 pages.*

Les anciens minéralogistes du royaume de France , avec des notes ; par m. GOBET. A Paris , chez Ruault , libraire , rue de la Harpe , 1779 , 2 vol. in-8°. ensemble de 910 pages. Prix 9 liv. 12 sols brochés.

Les notes ne peuvent qu'ajouter au mérite de l'ouvrage qui est fait avec soin , & qui a demandé beaucoup de recherches.

Expériences (rares) sur l'esprit minéral , pour la préparation & transmutation des corps métalliques , où est enseignée la maniere de faire les agens nécessaires , qui ont été jusqu'aujourd'hui inconnus & cachés au public ; par m. DE RESPOUR. Nouvelle édition , revue & corrigée par CHR. FRED. KELLER , 1777 , petit in-8°. broché. A Leipzick , & à Paris , chez Barrois le jeune , L. quai des Augustins.

Fischer (Dan.) de remedio rusticano variolas per balneum , primò aquæ dul-
Tome LI. N n

cis, post verò feri lactis felicitè curandi in comitatu Arvenfi Hungariæ superioris cum optimo successu adhibito, commentatio. Erfodiæ, 1740, in-4°.

Dissertation sur les effets du mouvement & du repos dans les maladies chirurgicales; par m. DAVID, docteur en médecine, maître en chirurgie de Paris, professeur royal de chirurgie & d'anatomie à Rouen, &c. A Paris, chez la veuve Vallar, dans la grande salle du Palais. 1779. (in-12 de 164 pages).

Eduardi Sandifort anatom. & chirurg. professor. observationes anatomico-pathologicæ. Lugd. Batav. 1778, apud Eyk & Od. Vygh. (in-4°. avec 8 planches en taille-douce).

Dissertation medico-pratique sur l'usage des rafraîchissans & des échauffans dans les fièvres exanthématiques; par m. CARRERE, professeur royal émérite en médecine, &c. A Amsterdam, & à Paris, chez Cavelier, libraire, rue Saint-Jacques. (in-8°. 1778. Prix 2 liv. broché).

P R O S P E C T U S.

Histoire naturelle de la terre , des volcans éteints , des volcans non éteints , & de leurs émanations méphitiques ; des mines d'argent , &c. &c. ; du feu , de l'air , de l'eau & de leurs météores ; des lacs , des fleuves , des rivières , des fontaines d'eaux douces , intermittentes & minérales ; des arbres & arbrisseaux ; des reptiles , des poissons , des oiseaux , des quadrupèdes , & de l'homme montagnard du Vivarais. Suivie de l'histoire des guerres de religion de cette province , qui n'avoit pas encore été mise au jour. 6 volumes in - 8°. avec des planches.

LA montagne du Mezin , la plus haute du Vivarais , est une des plus élevées de l'intérieur de la France. La Loire prend son origine dans ses environs , regne des productions Alpines ; tandis que le bas Vivarais , arrosé par les eaux du Rhône , avoisine le Languedoc & la Provence. Deux climats presque extrêmes , se trouvent donc réunis dans un petit espace de terrain. On divise en cinq parties son histoire.

I. Il n'est point dans le monde de régions plus favorables à l'étude du globe terrestre , que le Vivarais. Son territoire est déchiré de toute part par des excavations profondes , d'un fleuve puis-

sant & rapide , bouleversé par les forces souterreines de nos anciens volcans qui ont vomi à différentes époques des amas énormes de laves. Malgré ce désordre , la province est divisée en trois grandes zones distinctes , la calcaire , la vitrifiable & la volcanisée.

Dans l'histoire de la zone calcaire , nous dépeindrons *le pont d'Arc* de marbre gris , d'une seule piece , haut de 180 pieds , & large de 60. Nous décrirons les landes de *Ruoms* , où les rochers énormes de nature calcaire , affectent des formes cubiques , &c. Tous ces objets , & autres semblables , seront gravés soigneusement.

Dans la zone volcanisée , on rapportera quelques passages des auteurs qui ont parlé des éruptions de volcans du voisinage ; on distinguera d'autres volcans qui , ayant perdu leurs bouches saillantes formées des laves mobiles , & entraînées par les eaux d'une rivière voisiné , ne présentent plus qu'un *cratere primitif* à fleur de terre. On donnera l'histoire du volcan de Saint-Léger , dont les feux souterreins ne sont points éteints , d'où émanent encore des eaux chaudes & des minéraux sublimés , qui font périr les animaux & les végétaux exposés dans leur atmosphère. On rapportera cinquante expériences sur les élémens , les végétaux & les animaux , faites dans le cratere , plein de vapeur méphitique. On décrira les substances formées , altérées , mélangées , vomies ou projetées par les *forces expultrices* des volcans enflammés , & qui sont aujourd'hui des monumens des diverses époques de la nature. L'histoire de volcans sera terminée par quelques vues sur l'origine de ce feu & sur la formation du balsalte informe & prismatique , objet des recherches des plus illustres naturalistes de ce siècle.

II. HISTOIRE DES ÉLÉMENTS. On décrira les éruptions momentanées de feu qui s'élevent des *crateres* de volcans ; les lacs ; les *fontaines volcanico-intermittentes* , dont les flux seront expliqués par des expériences faites sur les lieux ; les fontaines d'eaux minérales , &c.

III. HISTOIRE DES VÉGÉTAUX. On trouvera le Vivarais divisé en paralleles depuis le pied de nos montagnes jusqu'à leur sommet , & le climat de chaque arbre.

IV. HISTOIRE DES ANIMAUX. On traitera des vers à soie , des reptiles , des poissons , des oiseaux & des quadrupedes de la province.

V. L'HOMME se présente en Vivarais , sous des points de vue les plus pittoresques. On observera le montagnard dans sa jeunesse & dans la décrépitude , dès sa naissance , & à la mort. On traitera de quelques classes de maladies , qui ne regnent que sous certains degrés d'élévation , en montrant l'espece humaine sujette à moins de maux , vers le sommet du Mezin , où le montagnard se présente avec toute la vigueur & la santé dont l'homme soit capable. Nous parlerons aussi de ses facultés intellectuelles , de ses sensations , de ses vertus & de ses passions naturelles ou acquises par des causes morales , en confirmant nos vues dans l'histoire suivante.

HISTOIRE DU VIVARAIS.

Les tableaux de l'histoire morale du Vivarais sont aussi pittoresques que ceux de l'histoire physique. Ce pays , qui fut isolé pendant si longtemps du reste de la nation , fut tantôt enseveli dans les ténèbres de la plus profonde ignorance , tantôt désolé par les guerres de religion les plus

sanglantes; dès-lors le caractère des montagnards, autrefois si doux & si paisible, devint fougueux & cruel. Mais une sage politique a tiré enfin ce peuple de la barbarie, & le rend meilleur chaque jour.

Conditions de la souscription.

L'ouvrage, composé de six volumes in-8°, avec des planches qui représenteront les vues les plus pittoresques au naturel.

On paiera 18 liv. en souscrivant. En recevant les deux premiers volumes, en janvier prochain 1780, on paiera 12 liv. En recevant les deux volumes suivans, le mois de mars de la même année, on paiera encore 6 liv. On recevra sans rien payer, les deux derniers volumes le mois de mai de la même année.

Dans la distribution des volumes, on donnera les premières épreuves aux premiers souscripteurs, dont la liste sera imprimée selon la date des souscriptions. Les vingt premiers exemplaires, sur grand papier avec les plus belles épreuves, se paieront 48 liv.

On souscrit à Paris, chez m. *Cosme*, maître en chirurgie, rue des Poulies, vis-à-vis le café de l'étoile, quartier Saint-Honoré.

Chez *Monory*, libraire, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie française, fauxbourg S. Germain.



P R I X.

L'ACADÉMIE royale des sciences de Berlin avoit proposé d'abord , pour l'année 1776, ensuite pour 1778 , cette question : *Quelle est la grandeur déterminée des angles sous lesquels les artères sortent de leur tronc , préférablement requise pour chaque espece de sécrétion ? Comment peut-on le mieux parvenir , au moyen des expériences , à fixer cette détermination , & quelles sont les modifications dans la vitesse & dans la circulation du sang , qui en résultent ?* Comme l'académie n'a rien reçu de satisfaisant à cet égard , elle propose le même sujet pour la troisième , fois en doublant le prix ; & afin de laisser aux savans tout le temps nécessaire pour résoudre le problème , elle n'adjugera le prix que dans son assemblée du 31 mai 1781. Les mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier de la même année. L'académie se contentera d'expériences faites sur des animaux , & déclare qu'il suffira qu'on fasse seulement quelques pas dans la solution de ce problème hydraulico-physiologique. La même académie demande encore , pour un prix de 57 ducats, une classification des végétaux , fondée sur les différences des racines , qui serve à former des principes sûrs pour la meilleure culture de chaque classe. On enverra les mémoires avant le premier janvier prochain , & le jugement sera déclaré dans l'assemblée publique du 31 mai suivant.

Errata pour le journal d'avril.

Page 377, ligne 11^e , au lieu de 27 pouces , lisez 28 pouces.

TABLE DU MOIS DE JUIN 1779.

EXTRAIT (SECOND). Nouveaux élémens de la science de l'homme ; par m. BARTHEZ, méd.	pag. 481
Maniere de faire le pain de pommes de terre sans mélange de farine ; par m. PARMEN-TIER, apothic.	498
Catarrhe de la vessie, observé par m. GILBERT, méd.	507
Observation sur un dépôt à la matrice avec gros-sesse ; par m. BAJON, chir.	511
Phthisie tuberculeuse guérie ; par m. GRATE-LOUP, méd.	524
Mort imprévue, causée par un noyau de pêche ; observée par m. VIRARD, méd.	534
Lettre à m. D'ARCET, sur l'acide animal ; par m. BERTHOLET, méd.	537
Observation sur une asphyxie ; par m. MARTIN, chir.	545
Addition au nouveau moyen que m. GAULTIER DE CLAUDRY a mis en usage ; par m. PÉ-BORDE, chir.	547
Obs. sur l'asphyxie ; par m. FILLEAU, chir.	549
Extrait du prima mensis de la fac. de Paris.	550
Observat. météorol. faites à Montmorenci.	554
Observations météorologiques faites à Lille.	557
Maladies qui ont régné à Lille.	558

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux.	559
Prospectus d'une hist. nat. du Vivarais.	563
Prix de l'académie de Berlin.	567



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les six premiers mois du
journal de médecine de l'année 1779,
formant le tome 51^e.

LIVRES ANNONCÉS

AVEC UNE NOTICE.

1^o. Histoire littéraire de la médecine.

DISCOURS sur la véritable gloire du chirurgien, prononcé aux écoles de médecine par
m. GROSSIN DU HAUME, M. D. P. pag. 380

2^o. Hygiène.

Examen de plusieurs préjugés & usages abusifs
concernant les femmes enceintes, les accouchées, & les enfans, &c...; par m. SAUCE-
ROTTE, chirurgien. 91

Avis aux Messins sur leur santé, ou mémoire sur
l'état habituel de l'atmosphère à Metz; par
m. MICHEL DU TENNETAR, médecin. 559

Dissertation sur les effets du mouvement & du
repos dans les maladies chirurgicales; par
m. DAVID, chir. 56

3^o. Médecine.

Histoire de l'esquinancie gangreneuse pétéchiale,
qui régna à Moirvon en 1777; par m. READ,
méd. 189

570 TABLE GÉNÉRALE

Mémoire historique sur la maladie singulière de la veuve Mélin; par m. SAILLANT, méd. 284

Domestic medicine . . . en anglois; par m. BUCHAN, méd. 380

Eduardi Sandifort anatom. & chir. prof. observationes anatomico-pathologicae. 562

Dissertation medico-pratique sur l'usage des rafraichissans; par m. CARRERE, méd. 562

4°. Anatomie, Physiologie & Chirurgie.

Dissertation anatomique & chirurgicale sur les plaies du bas-ventre; par m. A. MARIGUES, chir. 283

Nouvelle méthode pour extraire la pierre de la vessie urinaire par-dessus le pubis . . .; par le Frere COSME, Feuillant. 379

De sectione symphyseos ossium admittenda auctore AUG. ROUSSEL, doct. med. Paris. 560

Discours sur les avantages de la section de la symphyse; par m. J. R. SIGAULT, méd. de Paris. 560

Réflexions critiques en forme de lettres, sur la cause de l'accouchement; par m. CAPMAS, méd. 560

5°. Hist. nat. physique, botaniqu. matiere médicale, pharmacie & chymie.

Specimen inaugurale de spiritu ardente ex lacte bubulo, auctore NIC. OSERETSKOWSKY. 87

Dissertation sur la nature, l'usage & l'abus des eaux minérales de Bagnols en Gévaudan; par m. BONNEL DE LA BRAGERESSE, fils, méd. 92

Abrégé de l'hist. naturelle à l'usage des élèves de l'école royale milit.; par m. GOULIN. 187

Dissertation sur les pierres précieuses; par m. BRUCKMANN, méd. 380

DES MATIERES. 571

Flore françoise ; par m. le chevalier DE LA MARCK. 471

CAROLI van BOCHAUTE, med. dissertatio physico-chymica de bile. 472

Mémoire sur la meilleure maniere de construire les alambics & fourneaux ; par m. BAUMÉ, apothic. 472

Essai sur les eaux minérales & médicinales de Bourbon-l'Archambault ; par m. FAYE, méd. 472

Essai sur la minéralogie du bailliage d'Orgelet en Franche-Comté ; par le marquis DE MARNESIA. 559

Les anciens minéralogistes du royaume de France , avec des notes ; par m. GOBET. 561

Expériences (rares) sur l'esprit minéral , pour la préparation & transmutation des corps métalliques ; par m. DE RESPOUR , nouv. édit. revue par m. CHR. FRED. KELLER. 561

FISCHER (DAN.) de remedio rusticano variolas per balneum aquæ dulcis , postea serî lactis feliciter curandi ... commentatio. 561

Cours élémentaire d'éducation des sourds & muets ; par m. l'abbé DESCHAMPS, avec une dissert. trad. du latin de J. C. AMMAN , méd. 281

E X T R A I T S

OU ANALYSE DE LIVRES.

Observations sur les différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes ; par m. DE HORNE , méd.

Premier extrait. 3

Second extrait. 97

ANTONII DE HAEN ... rationis medendi pars xv ; & tractatus de magia. 193

Ejusdem ANT. DE HAEN ... rationis medendi

572 TABLE GÉNÉRALE

continuatae, tom. II, & tractatus de miraculis.

289

Nouveaux élémens de la science de l'homme ;
par m. BARTHEZ.

Premier extrait. 385

Second extrait. 481

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1°. Histoire littéraire de la médecine.

Notice sur m. BOURDELIN, médecin de la faculté de Paris. 77

Dissertation dans laquelle on explique un passage (de Cicéron) relatif à la médecine ; par m. GOULIN. 421

2°. Hygiène.

Manière de faire le pain de pommes de terre sans mélange de farine ; par m. PARMENTIER, apothic. 498

3°. Médecine.

Réponse à l'objection contre l'inoculation, tirée de la prétendue progression observée dans le nombre des morts ; par m. CAPMAS, méd. 47

Lettre de m. BALME, méd. à m. BONNEL DE LA BRAGERESSE, pere, méd. sur l'inoculation. 327

Observation sur une espece d'anomalie d'une fièvre intermittente ; par m. SUMEIRE, méd. 140

Mémoire à consulter ; par & pour m. BOUTEILLE, méd. 173

Consultation des méd. de Paris, pour m. BOUTEILLE, médecin, rédigée par m. SOLIER, méd. de Paris. 249

Consultations pour m. BOUTEILLE, méd. 340

DES MATIÈRES. 573

<i>Extrait d'une consultation de m. SUMEIRE, méd.</i>	
<i>pour m. BOUTEILLE.</i>	341
<i>Consultation pour le même; par m. MARET, méd.</i>	342
<i>Mémoire sur la fièvre miliaire; par m. BOUTEILLE.</i>	259
<i>Suite de ce mémoire.</i>	351
<i>Suite & fin de ce mémoire.</i>	403
<i>Observation d'une tympanite abdominale; par m. DUSSEAUX, chir.</i>	308
<i>Remarques sur les maladies vénériennes, &c.; par m. NOEL, chir.</i>	333
<i>Lézard d'eau avalé par une fille: observation faite par m. COLIN, méd.</i>	460
<i>Mort imprévue causée par un noyau de pêche avalé; obs. par m. VIARD, méd.</i>	524
<i>Catarrhe de la vessie observée par m. GILBERT, méd.</i>	507
<i>Phthisie tuberculeuse guérie; par m. GRATELOUP, méd.</i>	524
<i>Observation sur une asphyxie; par m. MARTIN, chir.</i>	545
<i>Addition au nouveau moyen que m. GAULTIER DE CLAUVERY a mis en usage avec succès pour rappeler à la vie des enfans qui paroissent morts en naissant; par m. PÉBORDE, chir.</i>	547
<i>Observation sur l'asphyxie; par m. FILLEAU, chir.</i>	549

Extraits des prima mensis de la faculté, où sont rapportées les maladies qui régnerent à Paris durant les mois de

Décemb. 1778. pag. 80	Mars (1) 1779. pag. 371
Janvier 1779 . . . 181	Mars (15) 1779 . . 464
Fév. 1779 . . 274, 275	Avril 1779 550

Maladies observées à Lille par m. BOUCHER, médecin, pendant les mois de

Novemb. 1778 pag. 86	Février 1779. pag. 378
Décemb. 1778 . . . 186	Mars 1779 . . . 470
Janvier 1779 . . . 280	Avril 1779 . . . 558

4°. Anatomie & Chirurgie.

Grossesse vaginale, observée par m. NOEL, ch. 55
Suite & fin de la lettre de m. BONNEL DE LA
BRAGERESSE, le fils, méd. sur une carie du
fémur. 63

(Le commencement se trouve dans le journal
 de décembre 1778, pag. 530).

Observat. sur une espece de carie; par m. NOEL,
chir. 131

Observations sur des accroissemens d'os; par
m. NOEL, chir. 225

Observation sur une inflammation & suppuration
cutanées; par m. LECONTE DE PRÉVAL,
méd. 315

Organisation monstrueuse des parties génitales,
dans une fille de Doué; par m. CHEVREUL,
chir. 447

Observation sur un dépôt à la matrice avec gros-
sesse; par m. BAJON, chir. 511

5°. Hist. nat. physique, botaniqu. matiere
médicale, pharmacie & chymie.

Expériences d'électricité faites avec le poil de
lapin & de chat; par m. GENTIL, le fils,
apothic. 146

Observations sur un précis ou traité d'eaux mi-
nérales, publié par m. DESBRET, méd. 150

DES MATIERES. 575

<i>Observations sur les effets des champignons ; par m. BARBUT, méd.</i>	235
<i>Lettre du pere COTTE, sur le même sujet.</i>	241
<i>Lettre de m. GUEDE, curé de Taverny, sur le même sujet.</i>	243
<i>Observation des éditeurs du journal, sur le même sujet.</i>	246
<i>Obs. sur les feuilles de figuier d'Inde, contre la goutte ; par m. PAULLE, chir.</i>	321
<i>Lettre à m. D'ARCET, sur l'acide animal ; par m. BERTHOLET, méd.</i>	537

Observations météorologiques faites à Montmorenci, près Paris, par le Pere COTTE, durant les mois de

Novemb. 1778 pag. 82	Février 1779	374
Décemb. 1778 . . 182	Mars 1779	466
Janvier 1779 . . . 276	Avril 1779	554

Observations météorologiques faites à Lille, par M. BOUCHER, pendant les mois de

Novemb. 1778 pag. 85	Février 1779	377
Décemb. 1778 . . 185	Mars 1779	469
Janvier 1779 . . . 279	Avril 1779	557

AVIS ET ANNONCES.

<i>Succès de huit inoculations ; par m. DE SEEHY, méd.</i>	94
<i>Avis au sujet du prix proposé par la faculté de médecine de Paris.</i>	95
<i>Erreur de m. ELOY dans son dictionn. histor. au sujet des auteurs du journal de méd.</i>	95
<i>Avis au sujet du remède (du sieur L'AFFEC-TEUR) qu'on dit être sans mercure.</i>	285

576 TABLE DES MATIERES.

<i>Avis au sujet du dépôt des nouvelles eaux de Passy.</i>	382
— <i>au sujet d'un ouvrage de m. HARSU, sur les effets de l'aimant.</i>	382
<i>Autre avis relatif au journal de médecine.</i>	383
<i>Prospectus de l'édition complete des œuvres de m. CH. BONNET.</i>	473
— <i>d'une histoire naturelle de la terre & des volcans, &c.</i>	563
<i>Séance de l'acad. des sciences de PARIS.</i>	476
<i>Séance de l'acad. de chirurgie de PARIS.</i>	479
<i>Prix proposé par l'acad. des sciences de PARIS,</i>	477
<i>Prix proposé par l'acad. de chir. de PARIS.</i>	479
<i>Prix proposé par l'académie des sciences de BERLIN.</i>	567

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juin 1779. A Paris, ce 24 mai 1779.

POISSONNIER DESPERRIERE.